This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

N°. 9737

23748 c. 235/6

BODLEIAN LIBRARY
ORD

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES SECRETS

DE 1770 A 1830.

Digitized by Google

SCEAUX. — IMPRIMERIE DE E. DÉPÉE.

Digitized by Google

MÉMOIRES

SECRETS

— DE 1770 A 1830 —

PAR

M. LE COMTE D'ALLONVILLE

AUTEUR DES

MÉMOIRES TIRÉS DES PAPIERS D'UN HOMME D'ÉTAT

Depuis l'invasion de Rome par les Napolitains jusqu'au traité du 20 novembre 1815

Cunctas nationes et urbes populus, aut primores, aut singuli regunt : delecta ex his et consociata reipublicæ forma, laudari facilius quam evenire; vel, si evenit, haud diuturna esse potest.

TACITUS, *Annal.*, lib. IV, § XXXIII.

VI

PARIS

PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

COMMISSIONNAIRE,

9, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

M D CCC XLV

Digitized by Google

BODLEIAN
- 8 MAY 1961
LIBRARY

Digitized by Google

INTRODUCTION

DE CE SIXIÈME VOLUME.

Quand, vers la fin d'une longue carrière, on publie des mémoires, ou plutôt des souvenirs qui se rattachent à des temps fort éloignés les uns des autres, il est nécessaire, pour n'y laisser ni obscurités ni lacunes, que l'écrivain, ami consciencieux de la vérité, y signale avec soin, soit les fautes typographiques, soit les erreurs plus graves commises par son éditeur *, et restitue les faits que celui-ci aurait passés sous silence. Tel est l'objet de la présente introduction.

Les fautes typographiques seront indiquées dans de nombreux *errata* placés à la fin de ce sixième et dernier volume. Quant aux erreurs plus remarquables, introduites dans le tome V^e^, et qui font dire à l'auteur ce qu'il n'a ni dit ni pensé, nous allons en relever quelques-unes, qu'il supplie ses lecteurs de ne point lui imputer. Ainsi je n'adopte pas, comme émanées de moi, les deux notes placées au bas de la page 193; — les expressions injurieuses qui commencent la première ligne de la page 204,

* Homme de lettres chargé de relever et corriger les fautes typographiques, mais non le libraire-éditeur.

Digitized by Google

— les réflexions portées au second paragraphe de la page suivante (205). — Je n'aurais, dans le troisième paragraphe de la page 412, ni cité un *exemple d'écriture de Corneille enfant*, ni dit que J.-B. Rousseau était *moins que rien*. Certes, je suis loin de nier les talents littéraires de quelques-uns de nos contemporains, même ceux de l'ultra Ronsard, Victor Hugo, mais je dois amèrement déplorer la fausse voie dans laquelle ils se sont, pour la plupart, engagés, et qui me rappelle ce mot prophétique de mon honorable ami *Clément* : « On connaît la basse « latinité, et vous êtes assez jeune pour voir naître aussi « le bas français. » Je ne puis adopter la rédaction du premier paragraphe de la page 413 ; car, sans mettre en doute nos progrès industriels dont tout *le mérite pourtant consiste dans la fructification naturelle et nécessaire* d'un héritage déjà reçu, dans le produit d'un élan déjà donné, œuvre du temps, bien plus que du génie ; cette marche, physiquement progressive, est moralement rétrograde. En effet, nous devons considérer, comme infiniment supérieure au matérialisme social, que l'industrialisme enfante, cette moralité publique et privée, née des sentiments religieux, foyer de ces véritables lumières, dont les rayons purs éclairent et fécondent la prospérité, le lustre et la félicité des nations.

Pourquoi avoir rayé, page 94, ligne 10, *non jamais les connétables et maréchaux de Montmorency n'ont été aussi fiers que le petit Laval revenant de la cour*, car il me semble que ce dernier coup de pinceau complétait le portrait de ce vaniteux et si ridicule personnage ? — Pourquoi surtout n'avoir pas, fidèle à mon texte, dit, page 424, ligne 3, que le comte de Vioménil, regardant le procès de Travot comme un assassinat, *promit d'as-*

Digitized by Google

corder un sursis, pour donner à la femme du général le temps de solliciter sa grâce, ce qui eut lieu? Est-il dans la constante tactique du *libéralisme* de refuser toute justice à un légitimiste?

Je dois noter ici que le chapitre XXIII, trouvé dans mes papiers, est un hors-d'œuvre, non que je répugne à donner de justes éloges à ceux dont je ne partage point la religion politique, même au signataire de ce honteux traité qui, pour la première fois, humilie notre belle France, au point de soumettre ses intérêts commerciaux à la férule du gouvernement britannique; mais c'est un hors-d'œuvre.

Je ne me serais pas permis en parlant de deux puissants monarques (page 178), ces expressions triviales: *Passe-moi la rhubarbe et je te passerai le séné.*

Encore une observation relative à la page 201, où l'éditeur paraît s'étonner qu'on ose vanter les talents militaires du noble et généreux général vendéen Bonchamp, et efface cette phrase : *Il ne lui a manqué qu'un plus vaste théâtre.* Oublie-t-il que le meilleur de nos généraux vivants, l'héroïque conquérant d'Alger, est sorti des rangs de la chouannerie? Mais l'esprit révolutionnaire est si stupide, qu'il se déshériterait volontiers de tout lustre étranger à ses étroites passions. L'étonnante sortie de Ménin, la gigantesque défense de la Pénissière, ces immortelles palmes de l'intrépidité française, ne valent sans doute pas à ses yeux la facile occupation de la Bastille, contre le souvenir de laquelle il vocifère sottement encore, du sein même des douze ou quinze bastilles, produit définitif de la destruction de celle de Jean Aubriot.

Mais des erreurs plus graves encore, et qu'il est de

Digitized by Google

mon honneur comme de mon devoir de signaler, ce sont :

1° Dans le chapitre XVIII, en donnant l'extrait d'un mémoire sur l'armée française, de l'avoir faussement attribué à l'amiral Mordvinof, ce dont mon respectable ami aurait droit de se plaindre et de m'accuser.

2° Dans le chapitre XIX, d'avoir, ne distinguant pas ce que je combats de ce que j'affirme, nié d'abord, comme un absurde mensonge, le plan de retraite qu'on finit par avouer page 213. Le fait est qu'il fut tour à tour adopté, abandonné, repris, et que plus tard il servit de type à la marche militaire des alliés. En effet, ceux-ci, après les batailles de Lutzen et de Bautzen, où il n'y eut réellement ni vaincus ni vainqueurs, se retirèrent avec ordre sur leurs renforts, ce qui contraignit Napoléon à s'éloigner des siens : prudente combinaison dont résulta la grande catastrophe de Leipzig. Au reste, ce plan de retraite est textuellement imprimé dans mon treizième volume des *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*.

3° Dans le chapitre XXVIII, je rencontre, sur lord Wellington, une interpolation qui ne cadre ni avec mon opinion sur cette bataille de Waterloo, jugée uniquement jusqu'ici par de vaniteuses passions, ni avec le ton de décence dont on ne doit jamais s'écarter en parlant d'un ennemi même vaincu, et à plus forte raison s'il fut vainqueur. Voltaire, dans son poème de Fontenoi, s'était permis ces vers outrageants :

> L'Anglais est abattu,
> Et la férocité le cède à la vertu.

Le public d'alors en fut indigné. Le poète chercha vainement à s'excuser ; et, cinquante ans après, La Harpe,

Digitized by Google

dans son cours de littérature, en parle encore comme d'une coupable et impardonnable injure. Non, je ne me serais point exprimé avec la légèreté qu'on me prête, sur le compte d'un général qui couronna par de brillantes victoires chacune de ses huit campagnes. Puis, selon nos vieux principes, honorer ses rivaux c'est s'honorer soi-même; car il serait trop humiliant de n'avoir eu affaire, vainqueurs ou vaincus, qu'à des imbéciles ou des lâches.

Après ces justes et nécessaires réclamations, je vais commencer ce volume en remplissant les lacunes laissées dans les cinq premiers, qui, sans cela, demeureraient incomplets. Le cinquième finit par l'action criminelle d'un intrigant magnétiseur; et je vais débuter dans celui-ci par un chapitre sur le magnétisme, cette folie à la mode dans ma jeunesse. Ce qui m'y engage, c'est que là sera placé le nom d'un homme le plus brillant que l'histoire ait à transmettre à la postérité; et il paraîtra dans ce premier chapitre, à raison d'une des plus curieuses anecdotes de la vie de ce personnage si éminemment remarquable, mais dont M. de Tocqueville, dans son discours de réception à l'Académie Française, a pu dire avec vérité : *Il était aussi grand qu'un homme puisse l'être sans vertu.*

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

LACUNES.

Digitized by Google

I

MAGNÉTISME. — NAPOLÉON. — PHYSIQUE. — LE COMTE D'AVON.

J'ai, dans ma jeunesse, vu jaillir le magnétisme du miraculeux baquet de *Mesmer;* j'ai vu, plus tard, le somnambulisme, naître sous les mystérieuses ombres de l'arbre presque magique de Buzancy. Que de prodiges ne racontait-on pas alors, à Paris surtout, sur les effets physiques et moraux de ce système prétendu médical! C'était, outre des cures aussi rapides que nombreuses, tel paysan qui ne savait point même lire, et n'en improvisait pas moins des vers grecs et latins, dont, au réveil, il n'eût rien compris, c'était l'ignorance devenant instantanément savante, la stupidité rendue lumineuse, l'immoralité prêchant la vertu.

Des femmes dont la plupart n'étaient de bonne compagnie que dans la mauvaise, et eussent paru de la mauvaise dans celle véritablement bonne, si

Digitized by Google

elles y avaient été reçues, mais chez qui, des hommes de bon ton ne se faisaient pas scrupule, par fois, de se montrer : ces femmes étourdissaient le monde du récit, souvent assez gai, des crises que leur procuraient de jeunes et jolis magnétiseurs, car elles préféraient ceux-ci comme aptes à un plus haut degré à certaine puissance communicative ou dominatrice, et cela au grand, mais discret déplaisir des époux, au bruyant scandale des prudes, et à la profonde indignation des dévots qui ne regardaient toutes ces choses que comme l'œuvre du démon.

L'on vit alors jusqu'à de graves personnages partager la vive exaltation féminine ; j'en pourrais citer bon nombre, entre autres, mon excellent ami d'Eprémesnil, le très estimable Bergasse et le non moins recommandable Deleuze, qui a écrit une histoire apologétique du magnétisme.

En vérité, c'étaient de fanatiques énergumènes que les premiers initiés du tudesque hiérophante, qui faisait descendre sur eux l'esprit prophétique, à raison de cent louis par tête !

Le comte d'Avaux, plus extravagant que bien d'autres, avait traité pour cinquante mille écus de tout le savoir du maître ; et, à ce tort de jugement, il joignit celui d'en refuser le paiement, affirmant qu'on ne lui avait rien appris au-delà de ce qu'il savait déjà.

Digitized by Google

Ce même comte d'Avaux, s'était fait le système psychologique le plus bizarre, et qu'il liait aux idées magnétiques; système consistant à regarder la société comme peuplée de morts, qui, cependant, allaient, venaient, parlaient, mangeaient, propageaient même leur espèce, ainsi que tous les êtres vivants; gens de l'autre monde, fort impertinents de persister à demeurer dans celui-ci, et auxquels il se sentait tenté sans cesse de dire : *comment diable ne vous faites-vous pas enterrer?*

Quant au *mesmérisme* (c'était ainsi qu'alors on le nommait), il devint une affaire d'état à l'heureuse époque où les affaires d'état n'étaient point encore devenues l'universelle occupation des sots, des fripons et des niais qui constituaient ce qu'on appelle le public. L'académie des sciences fut donc chargée de donner son avis sur une chose aussi nouvelle; elle déclara le magnétisme dangereux et immoral dans un rapport rédigé par Bailly, et éminemment remarquable, tant par l'élégance du style, que par la délicatesse avec laquelle des détails presque obscènes y étaient masqués sous la décence des expressions. Le théâtre eut ensuite la mission de ridiculiser ce que condamnait l'académie, et s'en acquitta avec succès, dans un vaudeville intitulé : *les Docteurs modernes*.

Cette religion, ou cette hérésie hygiénérectique, fort exaltée par *Court-de-Gébelin*, combattue par

Digitized by Google

Marivets, flétrie par ***Franklin,*** jouit un moment d'une vogue superstitieuse, mais courte; car si ce mode prétendu curatif eut des adeptes, gens d'honneur et de conviction, il eut, et aura sans cesse aussi pour prôneurs, des fripons et des dupes, choses éternellement co-relatives.

Certes! ce fut un des plus consciencieux sectateurs du magnétisme, que feu mon vieil ami *Puységur,* premier explorateur du sommeil magnétique; mais je ne puis me rappeler sans horreur, les jongleries sanguinaires d'un misérable que je vis mettre en jeu le ciel et la terre pour donner la mort à *Travat* que nous sauvâmes, et qui vivrait peut-être encore si le choc causé par une sentence terrible, n'eut point frappé cet infortuné général d'une irremédiable et funeste impression.

Le magnétisme à eu son donquichotisme, et je pourrais citer à cet égard Mally-Châteaurenaud, impitoyable conventionnel, qui expliquait tout par ce mode, religion, politique, morale, et jusqu'aux pensées individuelles et secrètes qu'il prétendait deviner, quelque rapides qu'elles fussent.

Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que le général Bonaparte, partant pour sa première campagne d'Italie, voulut se faire prédire, par le somnambuliste Mally-Châteaurenaud, le sort qui l'attendait à l'armée. Tout supérieur que fut cet homme, il mit une haute importance aux prédictions de la jeune fille

Digitized by Google

qui lui dit, en lui désignant le temps et le lieu. « Là, est le nœud de votre fortune, les dangers « seront grands, les obstacles presque invincibles ; « mais le succès, si vous l'obtenez, vous ouvre une « carrière immense, brillante et conforme à tous « vos désirs. »

Bonaparte crut que la bataille de Castiglione réalisait la prédiction de la somnabuliste qu'il fit rechercher avec soin avant son départ pour l'Egypte; ce fut sans succès, et il en parut inconsolable. Que de faiblesse dans un personnage aussi supérieur !

A Dieu ne plaise, cependant, que je cherche à décrier ce système quasi-psychologique, qui tendrait à spiritualiser une société que tant d'hérésies morales, professées par des rétheurs, des romanciers, des historiens et des poètes, cherchent journellement à matérialiser. En effet, quel est celui qui, placé entre la plus aveugle superstition, source féconde, du moins, d'inspirations poétiques, et une philosophie desséchante qui tue les beaux arts, ne préfèrerait pas (pour peu que son esprit et son cœur recélassent encore quelques germes de vie) aux glaces d'un scepticisme sans amour, cette superstition même qui, d'ailleurs très inoffensive, est un élan de l'âme, sentiment nourri d'espérance et d'avenir ?

Digitized by Google

II

ESPRIT DE GARNISON. — MON ONCLE.

Je me rappelle, avec une véritable honte, pour la portion inférieure de l'ordre dans lequel je suis né, que lors de mon début en garnison, des officiers, braves gens d'ailleurs, mais d'un ton parfois exécrable, désignaient sous le sobriquet insultant de *Toxons*, les bourgeois, objets de leur injuste mépris, ce qui suscitait un grand nombre de duels, là où il y avait des écoles de droit ou de médecine. Il faut, en l'honneur de la classe élevée de la société, remarquer ici que les corps les mieux composés, relativement à la naissance, à la fortune, à l'éducation, étaient, plus que tous autres, exempts de semblables torts, et que, sous ce rapport, les gens de cour valaient cent fois mieux que les nobles de province.

Ces derniers, se croyant d'une nature supérieure à celle du peuple, se livraient, par un autre genre d'aberration, à un esprit d'égalité qui, sans cesser de peser sur ce qu'ils voyaient au-dessous d'eux,

Digitized by Google

tendait à abaisser à leur niveau ; ce à quoi, le respect pour la hiérarchie sociale, eut dû, pour leur propre intérêt, les soumettre eux-mêmes.

La bourgeoisie, de son côté, se dédommageait des outrages reçus, en les rendant au paysan, qu'elle nommait *canaille*. Comme elle était ainsi désignée par de misérables gentillâtres, dont elle enviait le lustre plus apparent que réel ; de même que ceux-ci se montraient envieux de celui des grands seigneurs: chaîne de vanités jalouses et froissées.

Ces haines mutuelles ne produisaient pas néanmoins les violents effets dont elles semblaient susceptibles en raison, soit d'une habitude de soumission, qui faisait tout supporter comme destin nécessaire, soit d'une cupidité générale qui subordonnait l'ambition à la faveur et au crédit, depuis que la cour était devenue la dispensatrice de tous les pouvoirs et de toutes les fortunes; soit enfin que, pris en masse, les hommes s'accoutument à tout. Les haines n'étant donc qu'individuelles encore, il ne faut pas juger du bonheur ou du malheur de ces temps sur ce qu'éprouveraient, dans un tel ordre de choses, ceux parmi lesquels nous vivons aujourd'hui. Puis, quelque condamnable que pût être la conduite de nombre d'officiers en garnison, elle ne s'en unissait pas moins aux qualités les plus essentielles; car, telle est l'inconsé-

Digitized by Google

quence de l'esprit et du cœur humain, qu'ils cumulent souvent les plus bizarres contrastes : J'ai connu, par exemple, des duellistes de profession, qui étaient, non-seulement de bons camarades, mais des hommes généreux et sensibles; et tel, que la vanité militaire portait à insulter un bourgeois, eût, en le voyant en danger, risqué, sans le connaître, sa vie pour le secourir.

Mais, pour en revenir à mes propres souvenirs de garnison, je dirai que notre arrivée dans la ville de *Caen* (1778), où les officiers des corps qui nous précédèrent ne purent vivre en paix avec les étudiants, fit cesser, à l'instant, des querelles fréquentes et sanglantes; car notre régiment (du roi, infanterie), autrement composé que tous les autres, était plus séparé qu'eux des classes inférieures de la société, et avait avec celle-ci un ton plus convenable. La naissance, les manières, une éducation supérieure, parées de politesse, leur en imposaient sans les blesser; ce que je ne note ici que pour faire remarquer : 1° que plus on s'élevait dans la hiérarchie sociale, plus on était exempt de morgue; 2° que les hauts rangs de cette hiérarchie étaient respectés en France des classes même les plus turbulentes. Voilà ce qui existait dix ans seulement avant l'époque où ces hautes classes devinrent l'objet d'une haine générale, qu'on prétend, si faussement, avoir précédé et amené nos troubles publics.

Digitized by Google

En effet, c'était nous, alors, qui nous intéressions le plus au bonheur du peuple, qui attachions le moins de vanité aux destructions honorifiques, et le plus de prix à une sage liberté. Mes camarades et moi, nous nous étonnions souvent, de voir combien l'ordre social avait mis de distance entre l'homme et l'homme, sans égard aux talents et aux vertus, sentiment d'équité naturelle que n'avait point encore éclairé l'expérience. Aussi, mon oncle, le plus droit, le plus généreux, le plus noble des êtres, me disait-il. « J'applaudis à l'élan « qui t'entraîne, mais non au but où il conduirait. « Vas, mon ami, loin de chercher à réformer le « monde sur un mode romanesque, admirons ce « miracle de la société qui, par le jeu des inéga- « lités mises en harmonie dans le monde moral « comme dans le monde physique, prévient, parmi « des êtres passionnés, ces rivalités haineuses que « l'égalité ferait naître en rompant le lien mutuel « des besoins et des services, éléments d'un état de « calme, autrement impossible. Jouir de ce qu'on « possède, ne rien désirer au-delà, c'est la vraie « philosophie pratique, car celui qui espère ce « qu'il ne peut atteindre est mille fois plus mal- « heureux que celui qui se résigne à son sort, et « l'état dans lequel nous sommes ne doit, raisonna- « blement, ni nous humilier, ni nous énorgueillir. « Est-il brillant? justifions-le; est-il médiocre?

Digitized by Google

« ennoblissons-le, jouissons et n'envions point.

« Garde-toi surtout de chercher des modèles « hors de la patrie. Chaque pays a des besoins, des « opinions, des traditions, des mœurs, des habi- « tudes qui lui sont propres ; là résident seule- « ment les bases, les soutiens et les résultats de son « organisation civile et politique, et comme ces « choses diffèrent de peuple à peuple, il s'ensuit « que ce qui assure la prospérité d'un état, devien- « drait probablement la ruine de tous autres.

« Notre monarchie continentale et territoriale, « doit-elle, par exemple, être soumise aux mêmes « régles que celle commerciale et insulaire des An- « glais ? Ne crois pas surtout connaître ce gouver- « nement britannique si vanté, après avoir lu Mon- « tesquieu, qui le peint si mal que, selon lui, son « action est l'effet de la balance de trois pouvoirs, « tandis qu'elle est produite par l'union intime de « ces trois prétendus pouvoirs; mais descendons ici « de ces hautes régions politiques pour entrer dans « l'habitude de la vie anglaise ; or qu'y trouverions- « nous à envier ? Nulle part les rangs ne sont plus « rigoureusement séparés ; nulle part les grands « ne sont plus fiers; nulle part les basses classes « ne sont plus insolentes. Pourquoi? c'est que « celles-ci se croyent appelées à tout; c'est que ceux- « là se réfugient dans leur orgueil, contre l'at- « teinte des prétentions populaires ; aussi, nulle

Digitized by Google

« aménité ; nulle décence même ; une vanité sans
« pudeur ; une générosité d'ostentation ; peu ou
« point de cette charité que la religion nous com-
« mande ; point d'hospitalité, d'égards, de poli-
« tesse. Le peuple y insulte grossièrement tout ce
« qui ne lui ressemble pas, particulièrement les
« Français qui le vantent, et qu'il se plaît à diffa-
« mer sur ses théâtres. Enfin, sans l'exemple que
« nous donnons à l'Angleterre et que, par rivalité
« d'orgueil, elle imite quelques fois, les Anglais
« deviendraient peut-être des ennemis injurieux
« et barbares. Un autre ordre politique et moral,
« n'a-t-il pas produit chez nous des résultats beau-
« coup plus heureux ? je n'ai pas besoin de te les
« détailler, ils t'assiégent de toutes parts. Laisse
« donc les rêveries de Montesquieu, avec ses trois
« pouvoirs inconciliables ; de Mably avec son rap-
« pel à des temps qui ne sont plus ; de J.-J. Rous-
« seau avec son pacte fondamental imaginaire ; de
« tant d'autres avec une représentation populaire
« impossible ; élément de troubles, système ruineux
« pour les peuples qui les subiraient, et sois fier
« d'appartenir à un pays berceau de l'héroïque
« chevalerie, sanctifié par les nombreux asiles ou-
« verts à toutes les misères de l'homme ; où le
« grand siècle du génie, chargé de vertus, succéda
« au siècle de l'érudition et précéda celui des
« sciences et des arts ; à un pays le modèle de tous

Digitized by Google

« les autres et dont le roi de Prusse, ce brillant « héros de notre âge, a dit : *La balance de l'Eu-« rope est dans le cabinet de Versailles*. Saches « donc que chaque époque, chaque gouverne-« ment, chaque condition, a ses avantages et ses « inconvénients qui se balancent et varient selon les « temps, les lieux et les besoins sociaux. »

Mon respectable oncle avait raison; l'expérience des choses et l'étude du cœur humain me l'ont prouvé; mais combien tout a-t-il changé depuis lors! Ce sont les Anglais, les Allemands, les Russes qui deviennent aujourd'hui nos modèles; de nous qui fûmes si longtemps les leurs! Écartons cette idée et revenons à l'objet de ce chapitre.

Une grande catastrophe a vengé la vanité souffrante de l'ordre moyen, devenu tout, quoique sans dignité comme son favorable avenir; mais l'esprit militaire sépara bientôt la nation en deux peuples distincts, et le soldat, aussi insolent qu'ignorant et vaniteux, raillant grossièrement le savoir, les arts et tous les sentiments généreux, trouva la qualification méprisante de *Pékin*, pour ceux que nos petits officiers de garnison nommaient précédemment *Toxons*. Est-il donc dans l'ordre naturel des choses que l'homme armé du glaive s'arroge le droit d'outrager le citoyen paisible? S'il en est ainsi, pourquoi s'étonner que le mot *vilain*, en ait

Digitized by Google

été un de mépris dans les temps ou la noblesse fut la seule force militaire de l'état?

Que conclure de tout cela? c'est que le sabre étant la raison suffisante de toutes choses pour celui qui le porte, rien n'est plus absurde que de ne pas peser dans la même balance, les chevaliers féodaux, les officiers de l'ancien régime et les militaires de la révolution, sous le rapport de leurs despotiques prétentions à la supériorité sur les autres conditions sociales!

Digitized by Google

III

MESSEY. — BEAUVAU. — DE GUINES.

J'étais trop jeune pour avoir personnellement connu le duc de Choiseul, mais sa veuve, femme si respectable, a été pour moi l'objet d'une sincère estime, et j'aime à me rappeler avec quel enthousiasme elle me parlait de son noble époux, le seul ministre vraiment distingué qu'ait eu Louis XV.

Parmi les souvenirs que je conserve de cet important personnage, en voici un qui ne pouvait s'effacer de ma mémoire. Mademoiselle de Messey, jeune, jolie, mais sans fortune, était sa parente et il cherchait à la marier, ce qui n'était pas facile, car il lui manquait une dot, cette étiquette des filles. Il songe donc au comte de Bussy, homme riche et qui s'était acquis dans l'Inde une brillante réputation, mais sans naissance et sans puissant entours; le duc spéculant sur ces données, fait publier, dans la gazette, le mariage de M. de Bussy avec Mademoiselle de Messey; puis appelant le futur, qui ne s'en doutait pas, il lui représente à quel

Digitized by Google

point son silence lui semble injurieux à une noble famille qui a l'honneur de lui appartenir, l'intimide, et le force ainsi à une union à laquelle il n'avait jamais songé, hymen qui ne produisit ni ne devait produire aucun fruit. Madame de Bussy, après l'avoir été de nom, étant devenue veuve, épousa le baron de Talleyrand, à qui elle porta la fortune qu'elle tenait de son époux postiche, riche ornement de sa virginité.

C'était un beau et noble caractère que celui du maréchal prince de Beauvau, bon militaire et diplomate distingué, il avait jugé Frédéric-le-Grand, encore prince royal, tel que son siècle l'a vu, et que l'histoire le peindra ; chose qu'on était loin de prévoir alors. Membre de l'Académie française, nul ne possédait, ne parlait et n'écrivait mieux sa langue, aussi était-il, dans l'académie, l'un des membres les plus utiles de la commission du dictionnaire, et il portait le rigorisme grammatical, au point de corriger la diction, l'ortographe, la ponctuation de tous les billets qu'il recevait, avant de les jeter au feu.

Durant la déshonorante faveur de la maréchale de *Mirepoix*, sa sœur, près de madame du Barry, il cessa de la voir, mais se rapprocha d'elle et la consola lorsqu'elle fut tombée dans l'infortune et l'abandon. Adorateur fervent de la justice et des lois, qui sont la cause et l'effet de la véritable liberté, il

Digitized by Google

souffrit pour les intérêts du parlement lors de la révolution *Maupeou*, et, fidèle à l'amitié, il s'immola à sa liaison avec le duc de *Choiseul*; mais si son caractère était admirable, celui de son épouse ne lui aurait cédé en rien, sans l'ambition démesurée qui la dévorait et que semblait justifier la vivacité de son esprit et l'élévation de son âme. Au reste, le prince de Beauvau se montra populaire avec noblesse, et presque républicain, sans tache d'infidélité à ses devoirs; c'était l'illusion d'une générosité sans expérience des troubles publics. Heureusement il mourut avant la terreur, car les valets de la canaille l'eussent indubitablement traîné à l'échafaud.

Le duc de Guines eut jadis, avec son secrétaire *Tort*, un procès qui fit scandale à cette époque et n'en causerait peut-être aucun *aujourd'hui*, tant, comme l'a dit Monsieur de *La Fayette*, nous valons mieux *aujourd'hui* que nous ne valions alors! J'ignore qui avait ou n'avait pas raison, car le jugement dont les deux parties se plaignirent, ne décidait et n'éclaircissait en rien la question en litige; mais ce que je sais, c'est que le duc, qui avait servi brillamment à l'armée, et utilement dans ses ambassades, fut extrêmement gêné par l'autorité dans ses moyens de défense, et qu'il était vivement poursuivi par des ennemis secrets et puissants. Ce que je sais encore c'est qu'il s'était généralement fait

Digitized by Google

estimer des gens qui le connaissaient, et que son commerce était aussi aimable que sûr, c'est sous ces rapports qu'il se présente à mon souvenir.

Rentré en France après le 18 brumaire et dénué de fortune, il logeait alternativement chez mesdames de Vaudemont et de Montesson; celle-ci très polie et très affectueuse, celle-là vive, brusque et extrêmement franche; mais ce qui faisait honneur à toutes deux, c'est que leur vieil ami en vivant chez elles, pouvait se faire l'illusion de croire qu'il habitait encore son propre hôtel.

Tandis qu'il s'accoutumait à une médiocrité pour laquelle il n'était pas né, ou que, plutôt, les soins de l'amitié l'empêchaient de s'en apercevoir; une lettre de *Péronne* lui apporte la révélation d'un trésor à lui appartenant et caché par un ancien et fidèle domestique. Il part, arrive, découvre la bienheureuse cachette, en tire un coffre assez lourd, le fait ouvrir et y trouve... de l'or, des bijoux peut-être? Non, sa généalogie et les pièces qui en attestent l'authenticité. Quel mécompte! il eût cent fois mieux aimé des effets revêtus de la signature de Perregaux que des titres nobiliaires munis de la stérile légalisation de *Chérin*. Il maudit l'imbécillité de son vieux serviteur; mais revenant à son caractère, il rit avec nous, tant de sa déception, que de la niaiserie des prétentions vaniteuses, dont il voyait déjà quelques républicains prêts à s'énivrer.

Digitized by Google

IV

LOUIS XVI. — AVANT LA RÉVOLUTION. — GIBRALTAR. — LA REINE.

J'aime à reporter mes souvenirs vers ce vertueux et infortuné Louis XVI, dont le portrait est maintenant sous mes yeux, et c'est un trait notable de sa délicatesse que je vais tracer ici.

Il existait, à la descente du Pont-Neuf, entre les rues Dauphine et Guénégaud, un brillant magasin d'objets de luxe, nommé *le Petit Dunkerque*, maison occupée aujourd'hui par un chapelier : Louis XVI vint le visiter en 1784, accompagné des personnages de sa suite, parmi lesquels se trouvait le comte M... de C..., homme taré, dont la famille, je crois, n'existe plus. Le marchand étala tout ce qu'il avait de mieux, et le roi, qui aimait à protéger le commerce, fit quelques emplettes, exemple suivi par quelques autres; après la sortie du monarque, le marchand, s'aperçoit qu'il lui manque une bague d'un très grand prix, court, atteint le prince et lui dit : « Je ne prétends accuser personne, mais je ne « puis retrouver le solitaire mis sous les yeux de

Digitized by Google

« V. M. et qu'elle a admiré : — Peut-être, répond « Louis XVI, n'avez-vous pas assez bien cherché, « vous allez recommencer en ma présence. » Puis se retournant vers sa suite ; « rentrons » dit-il, et faisant apporter une jatte pleine de son, il y plongea sa main jusqu'au fond et ordonna à chacun d'en faire autant : durant cette opération il avait sévèrement fixé les yeux sur toutes les physionomies et vu les regards accusateurs se porter vers le même individu. Alors il invita le marchand à vider la jatte où, en effet, la bague se retrouva. Peu de jours après je me rendis au Petit Dunkerque, et c'est du marchand lui-même que je tiens ce que je viens de raconter. Quant à M. de C... il fut exilé à Saint-Valery où sa réputation le fit repousser de toute société honnête, et la révolution arrivant, lui devint un asile. Je l'ai vu commander à Bruxelles avant la retraite de Dumouriez, puis il a disparu, je ne sais où ni comment. Enfin, si au Petit Dunkerque il fut sauvé de la honte, c'est que Louis XVI voulut épargner une aussi sensible peine au noble et respectable père de ce misérable.

Aussi fidèle allié, qu'il fut bon père, bon époux et bon maître, Louis XVI avait, à la paix de 1783, exigé et obtenu de l'Angleterre, la remise à l'Espagne de la forteresse de Gibraltar ; elle allait être rendue ; mais le comte de *Florida-Blanca*, préféra quelques mauvaises possessions en Amérique; et ce

Digitized by Google

que le cabinet de Versailles faisait en faveur de son allié n'eut pas lieu. Déjà sous la régence, le marquis de Louville devait, dans une mission que le cardinal Alberoni fit manquer, porter à l'Espagne la promesse de cette reddition faite par l'Angleterre.

Les Calvinistes, ces jacobins du christianisme, qu'il eût été aussi utile que juste de refréner à leur origine, comme coupables de cette funeste rupture des liens de l'unité sociale, avaient, depuis la révocation de l'édit de Nantes, perdu leur existence civile; ce monarque, aussi tolérant qu'il était pieux, la leur rendit; bienfait qu'ils ne reconnurent bientôt que par une profonde ingratitude. Ils s'étaient tout autrement conduits lors de l'avènement de Henri IV, car, en grand nombre à Metz, et sans cesse en guerre avec les catholiques, les deux communions se réunirent franchement alors, pour reconnaître ce père des rois Bourbons.

Ce fut Louis XVI qui, le premier, eut la patriotique idée d'ériger des statues aux hommes qui avaient été l'honneur et le lustre de cette France, pour laquelle il professait avec ferveur un culte d'amour et d'orgueil.

Il lui en fut érigé une à lui-même dans la ville de Philadelphie où elle est chargée de l'inscription suivante, telle qu'elle m'a été remise par Édouard Livingston :

Digitized by Google

POST DEUM
DILIGENDA ET SERVANDA EST LIBERTAS,
MAXIMIS EMPTA LABORIBUS,
HUMANI QUE SANGUINIS FLUMINE IRRIGATA
PER IMMENSA BELLI PERICULA
JUVENTE
OPTIMO GALLIARUM PRINCIPE REGE
LUDOVICŌ XVI,
HANC STATUAM PRINCIPI AUGUSTISSIMO
CONSECRAVIT,
ET ÆTERNAM PRETIOSAMQUE BENEFICII
MEMORIAM
GRATA REIPUBLICÆ VENERATIO
ULTIMIS TRADIT NEPOTIBUS.

Zélé protecteur des arts, il fit, pour les encourager, travailler les artistes et commença cette réunion de tableaux et de sculptures, origine du Muséum, pour laquelle, et par ses ordres, fut préparée la galerie du Louvre. C'est à lui encore, que sont dus la halle aux blés, construite dans le système de *Philibert de Lorme;* le Palais-de-Justice; l'école de chirurgie; la clôture et les cinquante quatre portes de Paris sur les dessins de *Le Doux;* le déblayage des ponts encombrés de vieilles maisons dangereusement en saillie sur la rivière; le port de Cherbourg et divers canaux de navigation.

Digitized by Google

Ami des découvertes géographiques, c'est lui qui rédigea les instructions de *La Pérouse*, et durant les guerres d'Amérique, il avait ordonné que le capitaine *Cook* fût respecté par tous les vaisseaux de guerre français.

Une trentaine des tableaux les plus précieux du Muséum ont été achetés par lui *.

Mais le monument qui parla le plus vivement à son cœur, ce fut cette pyramide de neige, élevée en 1788 par les mains d'un peuple reconnaissant alors de ses bienfaits, et sur les faces de laquelle on lisait.

AU ROI.

Après avoir brisé les fers de l'Amérique,
Louis triomphateur de l'orgueil britannique,
Aux yeux de l'univers est, sans doute, plus grand,
Lorsque sa main réchauffe et nourrit l'indigent,

* Le paysage de *Berghem*, n° 176. — Le *Batle*, n° 185. — Le *Cuyp*, n° 226. — Le *Paul Potter*, n° 511. — Le *Slingeland*, n° 630. — Le *Terburg*, n° 665. — Les *vivants*, n°s 7, 745 et 747. Tous les *Vander-Werff*. — Tous les *Van-Huyzum*. — Les Vues de *Gérard-Dow*. — L'Hôtel-de-Ville d'*Amsterdam*, de *Van-der-Heyden*. — Le Calvaire et les Chanteurs de *Carle Dujardin*. — Le Marché aux Herbes, de *Métzu*. — La Famille, d'*Adrien Van-Ostade*. — L'Hiver, d'*Isaac Van-Ostade* — Les deux Philosophes, de *Rembrandt* et son Ménage du Menuisier. — Le Coup de Soleil, de *Ruisdael*, et la Forêt aux Figuiers, de *Berghem*. — Le Reniement de Saint-Pierre et l'Enfant prodigue, de *Teniers*, — furent achetés par d'*Angiviller*.

Digitized by Google

A LA REINE.

Reine dont la bonté surpasse les appas,
Près d'un roi bienfaisant, occupe ici ta place;
Si ce monument frêle est de neige et de glace,
Nos cœurs, pour toi, ne le sont pas.

A L'AUGUSTE COUPLE.

De ce monument sans exemple,
Couple auguste, l'aspect, bien doux pour votre cœur,
Sans doute vous plaira, plus qu'un palais, un temple,
Que vous élèverait un peuple adulateur.

Ces vers accusaient leur origine toute populaire: l'Académie, telle qu'elle était alors, les eut faits avec plus d'élégance, mais ne les aurait peut-être pas voulu faire; une portion même de la société n'y eût pas applaudi, tant les mauvaises maximes pesaient déjà sur les cœurs. Que penser, néanmoins, des hommages si vrais et si mérités rendus à la majesté suprême par un peuple, qui, avant que deux années fussent révolues, devait outrager, arracher violemment de son palais, retenir en quelque sorte prisonnier, un monarque dont le célèbre Burke disait: (lettre à un membre de l'Assemblée nationale, 19 juin 1791) « La seule offense com« mise, par ce bon prince, contre son peuple, c'est « d'avoir entrepris de lui donner une constitution « libre sous une monarchie. C'est pour cela que, « par un exemple qui n'avait pas encore été donné « au monde, il a été déposé. »

Digitized by Google

Après la mort du roi Martyr, le curé de la Madeleine osa, malgré le régime de terreur que la France subissait alors, aller de nuit, suivi de son clergé, prier sur la tombe de ce bon prince, et y versa l'eau bénite, qui le fut bientôt aussi sur les restes inanimés de Marie-Antoinette, car la seule prière de cette noble princesse, au moment de son supplice, avait été d'être inhumée près de son époux, et ce dernier vœu fut respecté *par le bourreau!*

Digitized by Google

V

LE MARÉCHAL DE MOUCHY. — MARIE LEKZINSKA. — LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Mouchy, ce personnage dont le caractère tenait également de celui du *glorieux* de Destouches, et de celui du *bourgeois gentilhomme;* m'en fournit la double preuve par les deux traits suivants.

Au début de son commandement à Bordeaux, quelqu'un, qu'il avait prié à dîner, lui renvoie le billet d'invitation ; on a beau l'excuser, vis-à-vis du maréchal, vivement choqué de ce renvoi, en alléguant que tel est l'usage reçu, au cas de non acceptation. « N'importe, Monsieur, répond le fier seigneur, on « garde ces billets là, c'est un titre dans une fa- « mille. »

Gouverneur de Marly, il était, en cette qualité, présentateur pour la cure de cette paroisse; un ecclésiastique, très recommandable, à qui l'on avait peint l'extrême vanité du personnage, se présente pour lui en faire la demande, et le dialogue suivant s'établit entre eux. « Monsieur le *Maréchal,* je se- « rais au comble du bonheur, si vous daigniez me

« présenter —C'est trop tard, mon *cher*, vous avez « été prévenu par d'autres, appuyés de puissantes « recommandations — Mais, *Monseigneur*, j'ai « aussi des appuis et, j'ose l'ajouter, quelques « titres à produire — Je vous répète mon *cher ami* « que j'ai déjà pris des engagements, et c'est chose « sacrée que la parole du maréchal de Mouchy. — « J'avais cependant compté sur la bienveillance de « votre *Grandeur*—J'en suis peiné *Monsieur l'abbé*, « comment me dégager à présent? — Enfin, *Mon-* « *seigneur*, si les engagements de *Votre Altesse* ne « sont pas irrévocables!...—Allons, mon *très cher* « *abbé*, j'y rêverai, soyez tranquille et comptez sur « moi, » en effet l'ecclésiastique, eut, dès le lendemain, sa nomination.

Le duc de Noailles actuel a trop d'esprit, sans doute, pour se sentir blessé de la peinture du ridicule attaché à la mémoire d'un homme de son nom, et il mérite, personnellement, trop d'estime, par les respects qu'il prodigua à Maintenon aux grandeurs tombées, pour qu'on n'aime pas à lui adresser ici de justes hommages; mais issu d'une famille qui fut surchargée de tant de faveurs gratuites, il avait, plus que tous autres, à payer une incommensurable dette de reconnaissance. Enfin au ridicule près, le maréchal de Mouchy, élevé à cette dignité par la seule faveur, était un brave et loyal homme; très inférieur pourtant au maréchal de Noailles, son

frère. Celui-ci, éminemment spirituel, se fit souvent remarquer par des réparties un peu lestes, témoin celle-ci : On citait, devant la reine Marie Lekzinska, ce propos de la reine Marguerite épouse de Saint-Louis, qui, renfermée dans Damiette, qu'assiégeaient les Sarrazins dit à son vieux chevalier d'honneur, « je vous demande, si la ville est « prise, de me couper la tête, afin que je ne tombe « pas vive aux mains des infidèles — J'y songeais, « Madame, répondit-il. — Et vous, Maréchal, dit « la reine, qu'auriez-vous fait? — J'aurais dé- « fendu Votre Majesté, de tout mon pouvoir, mais, « à la dernière extrémité, j'eusse imité le chien, qui « ne pouvant sauver le dîner de son maître, finit « par en prendre sa part. » La pieuse reine, nullement bégueule, n'en fit que rire, car elle souffrait souvent des propos de cette nature, pourvu qu'ils n'attaquassent ni l'honneur du prochain ni les principes de la religion.

Le comte de Tressan, qui fut de sa société intime, ne parlait qu'avec éloge de son esprit, de son indulgence, de son amabilité, sans prétention, mais non sans dignité; voici quelques mots de cette princesse: *Ce n'est que pour l'innocence que la solitude peut avoir des charmes, — tirer vanité de son rang, c'est se mettre au-dessous et s'imaginer que le piédestal est le héros. — La miséricorde des rois c'est la justice; et la justice des reines c'est la miséricorde, — les*

Digitized by Google

courtisans nous crient, donnez-nous sans compter, et les peuples, comptez ce que nous vous donnons. Ayant un jour surpris la duchesse de Luynes, écrivant au président Hénault, elle saisit la plume et traça ces mots. « Je pense que Monsieur Hénault qui « parle fort peu pour dire beaucoup, ne doit guère « aimer le langage des femmes qui parlent beau- « coup pour dire très peu. Devinez qui? » Et le président répondit par ces quatre vers :

Ces mots tracés par une main divine,
Ne peuvent me causer que trouble et qu'embarras;
C'est trop oser si mon cœur la divine;
C'est être ingrat s'il ne devine pas.

Digitized by Google

VI

DE LA FRANCE AVANT LA RÉVOLUTION.

La prospérité progressive et rapide de la France, avant la révolution de 1789, ne doit pas être exclusivement attribuée à la richesse de son sol; tant d'autres états, tels que l'Italie, l'Espagne, la Grèce, la Syrie, l'Égypte, l'Inde, la Russie même, qui sont, dans quelques-unes de leurs parties, infiniment plus favorisées par la nature, n'avaient pas atteint le même développement de prospérité. D'où résultait donc celle de la France? C'était de son génie, de son caractère, de son institution; car cette prospérité doit être considérée, non-seulement sous le rapport des produits agricoles et commerciaux, mais encore sous les rapports économiques et politiques. En effet, l'institution française, à la fois cause et produit de l'impulsion nationale, plaçait les rois dans cette heureuse situation qui rend les devoirs également obligatoires et faciles. Leur volonté étant absolue en apparence, mais resserrée quoique dans une latitude extrêmement large, libre et éclairée de toutes parts. Aussi la France es-

Digitized by Google

sentiellement puissante par ses mœurs, ses lois, son homogénéité, lutta-t-elle seule contre le colosse autrichien, maître de l'Allemagne, de l'Espagne et des Indes. Ses négociateurs, par les traités de Quérasque (1631), de Westphalie (1648), et des Pyrénées (1659), posèrent les bases d'un équilibre que son incontestable prépondérance assurait. Louis XIV, dont on a exagéré l'ambition, ne pesa jamais de toute sa puissance sur l'Europe alarmée. Louis XV, arbitre, comme son prédécesseur, des destinées occidentales, se montra le protecteur constant des états faibles, et, durant la guerre de 1740, il offrit, après chaque victoire, une paix honorable aux vaincus, qu'il fut cependant forcé d'y contraindre. Louis XVI enfin, ne s'arma que pour la liberté des mers et l'indépendance d'un peuple opprimé. Cette conduite de la part de ces rois, que lord *Chesterfield* (Lettres à son fils), et le grand Frédéric (Histoire de mon temps), regardaient comme pouvant seuls aspirer à la monarchie universelle, serait le sublime de la vertu politique, si l'on ne devait la considérer comme le résultat de l'essence du gouvernement tel qu'il était alors.

La France n'avait rien à craindre de l'Europe, et l'Europe aurait eu tout à craindre de la France, si ses moyens formidables n'eussent été atténués par quelques causes morales, et ces causes gisaient dans la nature même de son existence sociale. Cer-

Digitized by Google

tes, notre belle patrie ne saurait jamais être infidèle à cet héroïsme dont la voix seule fit taire souvent chez elle jusqu'aux plus douces jouissances de la vie; mais les classes les plus élevées de la nation étaient celles qui influaient principalement sur l'opinion, et l'opinion dominait l'autorité même. Or, cette portion si influente du peuple, ne trouvant plus, comme sous le régime chevaleresque, sa fortune dans l'état de guerre, s'était divisée en militaires braves, désintéressés, qui vouaient à l'État leurs bras et leur avenir, et en magistrats servant sans salaire et dont l'esprit était conservateur quoique parfois turbulent.

Puis, nos rois, qui n'avaient raisonnablement rien à désirer au-delà de l'exercice paisible de leur autorité, auraient pu craindre, en se livrant à des projets de conquête, de voir se ralentir un zèle dont ils pourraient avoir besoin, pour recruter et entretenir des armées composées de soldats libres.

Le cardinal de Richelieu, put désirer réunir à la France, les belles et riches plaines du Brabant, alors espagnol; le traité de 1756 eût été utile, en couvrant l'extrême frontière du nord par la place de Luxembourg, et en substituant à quelques angles rentrants qui affaiblissent cette frontière, une forme convexe favorable à sa défense; mais rien de plus désavantageux qu'une triple ligne de places, pour s'étendre jusqu'au Rhin, ligne nullement

Digitized by Google

militaire, d'autant que l'Autriche, dominée dans des possessions dénuées de forteresses, et nécessairement dans notre alliance, nous permettait de diriger nos forces vers la marine, sans crainte d'en être détournés par une guerre continentale. Dans cet état de choses le rôle politique de la France était purement conservateur.

Devenue par sa puissance, sa position, et son désintéressement nécessaire, le point d'appui des états maritimes contre l'ambition des Anglais, et celui des états méditerranéens contre les vues d'envahissement des puissances continentales, la France, protectrice des mers, alliée de l'Espagne, de l'Autriche, de la Hollande, de la Suède et de la Turquie; garante du traité de Westphalie, protectrice des faibles souverains de l'Italie et de l'Allemagne, pouvait seule maintenir la paix sur le continent; elle seule eût pu préserver d'une ruine complète l'héroïque et belliqueuse Pologne, dont le partage, ce grand crime du dix-huitième siècle, que le duc de Choiseul n'eût jamais permis, entrepris sous le ministère du duc d'Aiguillon, sans opposition, par suite de ses aberrations politiques, fut consommé durant nos troubles révolutionnaires.

Quant au caractère français, il faut distinguer à cet égard l'homme naturel de l'homme social; celui-là est, en France, vif, ardent, vaniteux, avide d'éloges, enthousiaste, aventureux. C'est ainsi que

Digitized by Google

l'ont jugé César, Ammien-Marcellin et nombre d'autres écrivains de l'antiquité. A combien d'écarts ne devait donc pas le porter l'absence de toute civilisation! combien n'en a-t-il point à redouter au sein de la dissolution sociale? Mais dans l'homme social, retenu d'habitude et d'amour par des lois sages et respectées, cette vivacité devient une aptitude à tous les genres de savoir; cette ardeur de l'activité dans leur culture, cette vanité de l'honneur, cette avidité d'éloges deviennent un stimulant de gloire, de générosité, de politesse et d'égards mutuels; l'esprit aventureux enfin, produit un besoin de paraître, source féconde de l'héroïsme militaire, civil et religieux; de là tant de résultats précieux, tels que la fierté dans l'obéissance, les sacrifices de la fortune au bien public par des services gratuits, de courageuses missions évangéliques, utiles à la gloire nationale comme à la prospérité du commerce. Voilà ce que produisaient et la séparation du peuple en diverses classes, et l'esprit de rivalité émulatrice qui les animait, et la censure qu'elles exerçaient réciproquement entre elles et sur elles-mêmes.

L'honneur et le goût, éléments mystérieux qu'on ne saurait ni méconnaître ni définir, étaient devenus les pivots de l'ordre social; le goût, annobli par cette union, présidait aux actions comme aux manières, aux procédés comme aux discours. C'est par l'influence de cette religion du véritable goût,

Digitized by Google

sur les actes de la vie sociale, et qui faisaient distinguer sainement ce que les convenances permettaient aux différents âges, que la France produisit à la fois et plus de fous et plus de sages ; genre de compensation morale qui, chez le plus aimable de tous les peuples, étendait la sphère du bonheur, en accordant plus de jouissances aux premières années, plus de considération aux dernières. Car on respectait alors la vieillesse, on écoutait l'expérience ; ce qui a fait dire à un Anglais, justement distingué comme philosophe et comme historien (Hume), en parlant des Français : « *Qu'ils étaient le seul peuple, excepté les Grecs, qui eussent été à la fois, philosophes, poètes, orateurs, historiens, peintres, sculpteurs, architectes et militaires ; que relativement au théâtre, ils avaient surpassé les Grecs, qu'ils surpassaient de beaucoup les Anglais ; et que pour la vie privée, ils avaient perfectionné le plus utile et le plus agréable de tous les arts, l'art de vivre, l'art de la société et de la conversation.* » Peinture à laquelle on aurait pu ajouter celle de cette politesse exquise, si naturelle et si noble, qui caractérisait les Français d'alors ; cette politesse, faussement confondue, par leurs détracteurs, avec le mensonge, s'accroissant en raison des avantages sociaux, était d'autant plus parfaite en France, que l'homme y avait moins besoin de l'homme. Cette politesse, le seul lien de ceux qui n'ont entre

Digitized by Google

eux que des rapports de société, ne nuisait à aucun de ces rapports et en préparait beaucoup ; elle commandait au magistrat, qui ne doit point de faveur à l'injustice, mais des égards à tous ; elle atténuait la rigueur d'un refus et accroissait le charme du bienfait ; elle donnait à la vertu comme aux talents, une grâce enchanteresse ; et si elle ne détruisait pas le vice, guidée par un goût pur, elle obligeait du moins à le dissimuler ; elle rapprochait les inégalités sociales par le lien libre d'un commerce mutuel ; aussi émoussait-elle les jalousies enfantées par la disparité des conditions. La politesse qui facilite le pouvoir et l'obéissance, qui amortit l'effet de la diversité des opinions, qui console même de l'infériorité sociale, est donc un des éléments de l'ordre et de la félicité publique.

Mais ce que Hume aurait pu ajouter de plus remarquable à la peinture du caractère français, c'est la facilité que chez nous, et chez nous seuls, on avait à se plier à tous les goûts, à se courber à tous les genres de fortune, à supporter gaîment le malheur, à se relever promptement de tous les désastres, à revenir franchement de ses erreurs. Ce qu'il pouvait dire encore, c'est qu'en France la grandeur était sans morgue, et l'ordre moyen sans bassesse, vu l'accueil qu'il recevait en raison des talents reconnus. Il faut être né dans un ordre dominateur pour n'éprouver ni jouissance ni orgueil

Digitized by Google

à commander; et avoir été élevé dans l'obéissance, pour ne ressentir ni humiliation ni haine en obéissant; mais il est nécessaire que ces deux manières d'exister soient fixes, pour que dans l'un on tente de s'en affranchir par une grandeur personnelle, et que l'autre se fasse pardonner les hasards de la naissance et de la fortune, par des vertus et des bienfaits.

Si, dans l'avenir, quelque historien disait donc: « Il fut jadis un peuple, éclairé, brillant, héroïque, « soumis avec respect à ses rois, et éminemment « libre par ses mœurs; l'aîné, le guide et le modèle « en civilisation de tous les autres peuples; dont la « langue, par sa clarté, eût mérité de devenir uni- « verselle; qui vit jaillir de son sein une foule « d'hommes célèbres dans les arts de la guerre et « de la paix; remarquable par son aménité, son « goût, son ton, sa littérature; généralement « imité de l'étranger jaloux; ivre de gloire et « d'honneur, mais aimant à exalter les nobles qua- « lités, les vertus et les exploits de ses rivaux, « préférablement aux siens propres. » Il ne ferait que peindre la France telle qu'elle fût; cependant la postérité, éblouie de cette image vraie mais surhumaine, ne serait-elle pas tentée de la rejeter parmi les œuvres d'une fabuleuse imagination?

Digitized by Google

VII

LACUNES DE L'ESQUISSE DE L'ANCIEN GOUVERNEMENT FRANÇAIS. — LE PARLEMENT.

Pour compléter les tableaux de l'ancien gouvernement français, il faut noter, 1° la division générale du royaume, qui, jadis en douze provinces, le fut depuis en quarante gouvernements militaires, ayant gouverneurs, commandants et lieutenants-généraux; bien entendu que les lieutenances-générales n'étaient souvent que des subdivisions, comme Haut et Bas-Languedoc, Haute et Basse-Garonne, Haute et Basse-Normandie; 2° sa division en départements du génie et de l'artillerie; 3° en département des amirautés; 4° en juridictions des parlements ou conseils supérieurs; 5° en juridictions des douze chambres des comptes, et des vingt-cinq cours des aides; 6° en ressorts des nombreuses juridictions consulaires; 7° en emplacements des cours et hôtels des monnaies; 8° en ses trente-trois dépôts des marchandises et ses deux cents sergenteries; 9° en archevêchés et évêchés, classés en métropoles et en suffragants qui se

Digitized by Google

liaient à des siéges étrangers ou liaient des siéges étrangers à eux; car *Namur* et *Tournay* ressortaient de *Cambrai*, *Fribourg* et *Porentrui* de *Besançon*; tandis que *Strasbourg* était suffragant de l'archevêché de *Mayence*, et les trois cercles (Metz Toul et Verdun), l'étaient de l'archevêché de *Trèves*; 10° en neuf chambres ecclésiastiques, juges de la répartition du don gratuit du clergé; 11° en vingt généralités subdivisées en élections, et douze autres sans cette subdivision, en tout trente-deux, dont le territoire était le même que celui des bureaux des trésoriers de France, établis pour faciliter la recette des tailles et autre deniers royaux; quant aux élections, elles jugeaient en première instance les différends sur la recette des tailles ou autres deniers royaux; 12° en surveillance des grandes villes qui, ainsi que Paris, avaient des lieutenants-généraux de police, sous lesquels chaque quartier avait un commissaire à titre d'office; 13° en vingt-quatre universités; 14° en intendances et subdélégations; 15° en élections et présidiaux, dont nous avons dit les attributions; 16° en bailliages et sénéchaussées, dénominations diverses de juridictions semblables, qui jugaient au civil et au criminel, sauf recours au parlement; 17° puis nombre d'autres divisions relatives aux duchés et comtés-pairies ou héréditaires, aux châtellenies, maîtrises, eaux et forêts, table de marbre, fermes-générales, greniers à sel,

Digitized by Google

domaines, etc., etc., etc... choses qui ne sont plus aujourd'hui que des objets de pure curiosité.

Quant aux revenus de l'État, ils ont varié de siècle en siècle, depuis Philippe-Auguste (1180), époque à laquelle ils montaient à 90,000 fr., exactement balancés par les dépenses, jusqu'à Henry III (1574), qui les porta à 31,654,000 fr., somme pareillement égale aux dépenses de l'État. Henry IV (1589) les fit descendre à 26,000,000 fr., ce qui était une modération de tribut de 5,644,000 francs en faveur des contribuables; et la dépense n'ayant été portée qu'à 20,000,000 de francs, sous ce monarque, c'était encore une réserve annuelle de 6,000,000 de francs. Mais postérieurement, sous Louis XIV, et après la mort de Colbert, le déficit monta à 78,256,000 francs, effacé en grande partie sous la régence du duc d'Orléans (1716); il remonta à 21,295,000 francs, puis à 55 millions, quand M. *d'Invau* remit le portefeuille des finances à l'abbé *Terray;* et il était de 33,000,000 à la mort de Louis XV. En 1789, il ne s'élevait qu'à 56,239,000 fr., quand, au lieu de l'effacer, on fit une révolution qui, après avoir absorbé les propriétés du domaine, du clergé et d'un grand nombre de propriétaires, n'a fait qu'accroître et la masse de la dette publique, et celle des impôts.

Par rapport aux impôts, dont il serait oiseux de

Digitized by Google

détailler ici la nature et le nom, je rapporterai un fait curieux et trop inaperçu. La capitation frappait à Paris tous les individus, jusqu'aux plus indigents; mais la perception de cet impôt était confiée, dans toutes les paroisses, à des gens riches et bien famés de l'ordre moyen, nommés commissaires des pauvres, et qui ne pouvaient décemment refuser cette charge qu'on ne leur imposait qu'une seule fois. Ces hommes ne pressuraient point les contribuables, et suppléaient de leurs deniers à ce qui manquait au rôle : nommés l'année suivante marguilliers sans émoluments, il leur était, le reste de leur vie, fourni, par la fabrique de la paroisse, de trente à quarante livres de bougie. Ainsi c'était, en définitif, les gens aisés qui avançaient l'impôt des pauvres, et qui en étaient payés par la caisse paroissiale. Quant aux dîmes et aux redevances féodales, loin d'être des impôts, c'étaient des propriétés, les unes consacrées par le temps, et les autres acquises; et les supprimer n'était que voler à l'un pour donner gratuitement à l'autre; puis les *lods et ventes* ont été réellement confisqués et accrus au profit de l'Etat et au détriment des acquéreurs, dont on exige avec rigueur des droits que les seigneurs féodaux modéraient.

On criait contre la multiplicité des charges annoblissantes, qui s'élevaient à environ *quatre mille*; mais elles procuraient aux riches plébéiens les

Digitized by Google

moyens de s'élever, et n'eussent été un abus que si, par elles, la noblesse fût devenue trop nombreuse, ce qui n'était pas; car, malgré cet énorme recrutement, elle avait diminué en nombre, de moitié, de Louis XIII à Louis XVI; aussi mon grand-père s'étonnait-il d'avoir eu, dans sa terre de Fuligny, trente-trois gentilshommes fiéfés, de la descendance desquels il ne restait plus qu'une aimable fille, tant la guerre, principale profession de la noblesse, la dévorait rapidement.

Pour offrir ici un calcul approximatif du nombre des nobles existant en France lors de la révolution, nous devons prendre pour base la Bretagne, qui, proportionnellement, en avait bien davantage que le reste du royaume; car il suffisait là, pour entrer aux États, d'avoir fait durant trois générations ce qu'on nommait des partages nobles; or, sur une population d'environ trois millions d'âmes, on comptait trois mille gentilshommes. Ce nombre, multiplié à raison de cinq têtes par famille, donnerait quinze mille individus de tous sexes et de tous âges; adoptant donc le même mode de calcul pour tout le royaume, nous y trouverions sur trente millions d'habitants, cent cinquante mille têtes nobles seulement. Ah! messieurs les révolutionnaires, vous n'aviez qu'à attendre, le temps et les coups de l'ennemi eussent

suffi pour anéantir cette noblesse, objet de votre envie.

Quant aux lettres de cachet, aux exils et à la bastille, choses dont, certes! je ne ferai pas l'apologie, la rigueur des premières a été grandement perfectionnée par la révolution; et le perfectionnement de la dernière va devenir le produit net de cette même révolution, aussi imprévoyante que déclamatrice; car douze ou treize bastilles vont succéder à celle qu'on a démolie. Mais, ce qu'on ne saurait faire renaître, c'est l'admirable institution du parlement, sur le compte duquel le célèbre avocat Dupin s'exprime ainsi (*des Magistrats d'autrefois*, pages 10 et suivantes):

« Nos anciens magistrats se distinguaient... par
« une éminente piété... ils y puisaient ce courage
« nécessaire pour repousser les séductions; cet
« héroïsme avec lequel ils résistaient au roi, quand
« l'intérêt du roi demandait qu'on le contredît.»
« La crainte de perdre son état, ses biens et même
« la vie, ne pouvait rien sur eux.... Leur zèle n'é-
« tait point aveugle, leur courage ne dégénérait
« pas en témérité... Leur amour pour la patrie et
« pour le prince était éclairé par une science pro-
« fonde... leur grande naissance ne leur inspirait
« pas une vanité ridicule... mais leur donnait la
« fierté nécessaire pour déconcerter... l'importance
« des gens de cour, et résister aux sollicitations

Digitized by Google

« des hommes puissants... L'opulence... ne servait « pas seulement à soutenir la dignité de leur « charge, mais à les rendre inaccessibles aux sé- « ductions de la fortune... Leurs grands biens... « étaient consacrés au soulagement des indigents « et des prisonniers... évitant avec soin les dis- « tractions, les jeux, les fêtes, les spectacles, et « toutes familiarités avec les gens qui n'étaient « pas de leur état. Qu'on ne croie pas cependant « qu'ils fussent de difficile accès... quiconque les « abordait était frappé de leur dignité, de leur « modestie, de leur affabilité et de leur patience. « Pleins de bonté pour les faibles, ils tenaient leur « orgueil en réserve pour ceux qui venaient en « habits dorés les prier d'être injustes... Si l'on « ajoute que ces cours rendaient la justice depuis « plusieurs siècles, et que leur réputation s'était « fortifiée de tout ce que leurs membres avaient « fait d'utile, de grand, de sage, on aura les prin- « cipales causes de la considération qu'avait ob- « tenue l'ancienne magistrature, la plus illustre « qui jamais ait existé chez aucun peuple. »

Dupin aurait pu citer sur ce sujet ces belles paroles du chancelier de L'Hopital au parlement de Paris, si éminemment digne de les entendre : « Les « magistrats ne doivent point se laisser intimider « par le courroux passager du souverain, ni par « la crainte des disgrâces. » De là, dans de célè-

Digitized by Google

bres remontrances, cette alliance de mots si caractéristiques : « *Soumis, mais fidèles.* »

Citons encore ici un fait aussi caractéristique : le premier président Achille de Harlay était peu riche ; le roi lui donna un terrain pour se bâtir une maison ; mais ce grand et intègre magistrat, obligé bientôt de s'opposer à l'enregistrement d'un édit, renvoya le brevet de ce don au monarque, qui refusa de le reprendre : renvoi et refus également honorables à tous deux !

Digitized by Google

VIII

LETTRE DE MADAME ROLAND.

Il suffit, pour juger l'esprit de cette époque, de citer la lettre suivante adressée à Brissot, lors de cette séance où les Français furent divisés en électeurs et non-électeurs; système dans lequel il suffisait de payer la somme de trois journées de travail pour être apte à voter, et celle du marc d'argent pour être éligible; ce qui faisait dire à Camille Desmoulins : « Avec leur marc d'argent, Jésus-« Christ, s'il revenait sur terre, ne serait donc pas « citoyen actif? » Voici cette curieuse lettre :

« Jette ta plume au feu, généreux Brutus, et va « cultiver des laitues... c'est tout ce qui reste à « faire aux honnêtes gens, à moins qu'une *insur-« rection* générale ne vienne nous sauver de la « mort ou de l'esclavage; mais il n'y a point assez « de force et d'instruction publique pour que nous « puissions *l'espérer* : ne venez donc plus nous « prêcher le courage de la patience; la cour nou- « joue, l'Assemblée n'e-

Digitized by Google

« la tyrannie ; j'ai vu aujourd'hui cette assemblée ; « c'est l'enfer avec toutes ses horreurs ; quand on « a vu la marche qu'elle a tenue ce matin, il ne « reste plus qu'à s'envelopper la tête de son man- « teau, ou à percer le sein de ses ennemis. Il me « semble évident, pour toute personne qui a des « idées justes de la liberté, que l'Assemblée ne « peut rien faire qui ne soit funeste ; *elle fortifiera* « *le pouvoir exécutif :* que faire dans un pareil état « de choses ? s'ensevelir dans la retraite, ou se dé- « vouer comme *Decius !* N'existe-t-il donc pas, « dans l'Assemblée, une trentaine d'honnêtes gens, « capables de comprendre les bons principes, pour « les soutenir, pour crier du moins contre les « criailleurs, lorsqu'ils veulent repousser la lu- « mière ? Il faut les chercher, ces honnêtes gens, « les électriser, et les conduire : c'est l'art des « gens à caractère d'en prêter à ceux qui n'en ont « pas. . . . .

« J'ai le cœur navré, j'ai fait vœu ce matin de ne « plus rentrer dans cet antre abominable où l'on « se rit de la justice et de l'humanité. . . . . . »

« Lorsque Dubois, Dandré et Rabaud ont insi- « dieusement dit qu'il n'y aurait que les men- « diants qui seraient des citoyens inactifs, com- « ment quelqu'un n'a-t-il pas observé que, dans « toutes les villes de grandes fabriques, il y a un « nombre considérable d'ouvriers qui, par l'effet

Digitized by Google

« des crises auxquelles sont exposés les objets de
« leur industrie, sont hors d'état de supporter au-
« cune imposition, et réduits aux secours passa-
« gers de l'assistance publique? Ces ouvriers sont
« pourtant de braves citoyens très attachés à la
« constitution, et ils n'auront pas le droit d'être
« armés pour elle, de partager les droits de ci-
« toyens actifs?

« J'avais écrit ces observations à la barre où j'é-
« tais; je n'ai jamais osé les envoyer à personne.
« Adieu, battons aux champs ou en retraite, il n'y a
« plus de milieu! »

Cette lettre est caractéristique, et il en est de même des mémoires laissés par madame Roland; ils sont, en effet, l'un des plus curieux monuments de l'époque où elle les écrivit; car on y voit, dans leur nudité, toute la passion du *moi* humain, toutes les tortueuses petitesses de l'envie, la vanité plébéienne dans sa plus corrosive acrimonie, et une forte saveur d'aristocratique insolence, enluminée de sale populacerie; cette femme, irritée jusqu'à la folie, à l'aspect de tout ce que le sort plaça au-dessus d'elle, sentait tous les frissonnements de son invincible amour-propre se transformer en une haine inextinguible qui touchait à la fois à la niaiserie et à l'atrocité; car son prétendu modérantisme se nourrissait d'intolérance politique et religieuse. Enfin tout chez elle était et demeura théâ-

Digitized by Google

tral jusque sur l'échafaud, où sa fermeté fut moins un acte de courage qu'une révolte de l'orgueil déchu et non désabusé, seule religion qu'elle professait, et qui lui faisait simultanément rêver une impérissable renommée et le néant; digne émule qu'elle se montrait des imprévoyants girondins, si sottement créateurs de ce tribunal révolutionnaire qui les jeta aux mains du bourreau.

Notons ici que madame Roland et ses amis tombèrent sous la hache d'une démocratie trop peu démocratique encore à leur gré, criant au despotisme, quand leurs œuvres même préparaient le pire de tous comme refuge contre l'effet nécessaire des passions vaniteusement anarchiques dont ils étaient animés, tandis que *Gouverneur-Morris*, seul, en présageait déjà les funestes résultats.

Ce qui, en dépit de ses erreurs, rend madame Roland excusable et intéressante, c'est que, née dans un état d'infériorité sociale qui pesait à son irrascible amour-propre, si elle prit, comme tant d'autres, son ambition personnelle pour base de ses opinions politiques, l'excitation de sa tête pour de la vigueur de caractère; après avoir porté dans sa conduite toute la légèreté de son sexe, l'aspect de la mort la montra presque aussi admirable, par l'élan de la ferveur républicaine, que le fut Loui XVI par celui de la croyance religieuse; avec cette différence cependant, que le courage de l'in-

nocente victime résignée, modeste, et qui pardonne à ses bourreaux, l'emporte de beaucoup sur celui qui, éminemment mélodramatique, ne respire que l'orgueil, la haine et la vengeance.

Digitized by Google

IX

D'HOLBACH. — BAILLY. — NECKER. — DE MÉNIÈRES. MOUNIER. — BARRÈRE.

Ç'eût été un profond, mais exécrable scélérat, que celui qui aurait conçu et dirigé froidement la révolution telle que nous l'avons subie; mais la plupart de ceux qui y contribuèrent si puissamment n'en jugèrent point la portée; un grand nombre même la seconda par l'effet d'un sentiment de justice égaré, mais pur; et nous en offrons ici la preuve, en notant que Malet du Pan, ce zélé défenseur des idées monarchiques, l'accueillit à son début; que Malouet, Bergasse et Guilhermy même, prêtèrent ce serment du jeu de paume, qui brisait déjà le sceptre entre les mains de Louis XVI.

Certes! le baron d'Holbach, dont les excellents soupers firent tant de prosélytes à la philosophie novatrice, mère des principes révolutionnaires, contribua à préparer nos troubles politiques, par le débit de ses ouvrages anti-religieux, qu'il n'osa jamais avouer, entre autres *le Système de la nature*, coupablement attribué par lui à *Mirabaud*, déjà

Digitized by Google

mort à l'époque où parut ce pernicieux ouvrage, dont Frédéric-le-Grand lui-même crut devoir faire la critique. Le baron d'Holbach ne vit pas l'effet de ses œuvres; son âme, noble et généreuse, malgré tant d'écarts, en eût été brisée, et il fût sans doute tombé victime de son existence élevée, s'il n'était mort le 21 janvier 1789, quatre ans, jour pour jour, avant le régicide, auquel, sans le prévoir, il avait indirectement contribué.

Bailly, plus littérateur que savant, était grand, sec, tout d'une pièce. Je l'ai connu chez le président de Ménières, et sa modestie, comme son embarras, étaient tels qu'on aurait eu peine à lire dans sa physionomie et sa conversation, le nom de l'auteur des très spirituelles *Lettres sur l'Atlantide*, adressées par lui à M. de Voltaire. Quant à Neckèr, dont on a trop parlé peut-être, nous nous contenterons de dire que sa société se composait de tout ce que la littérature avait alors de plus remarquable; que mademoiselle Necker s'y voyait entourée d'adorations inspirées par son esprit précoce, cause peut-être de ce ton tranchant que prit et ne quitta jamais madame de Staël. »

Ce qui prouve l'aveuglement des hommes de notre âge, au début de la révolution, c'est que Desmeunier, littérateur estimable, ne sentit pas toute la portée de ses paroles quand il débuta, dans sa présidence de l'Assemblée, par un discours où se

trouvait cette phrase rendue si curieuse par les événements : « Grâce à vos heureuses combinai-
« sons, le royaume, aujourd'hui désorganisé dans
« toutes ses parties, ne présentera bientôt qu'un
« ordre parfait et un spectacle imposant. »

Certes! ces hommes et tant d'autres, tout en contribuant au mal, voulaient réellement et croyaient faire le bien : tel fut le trop célèbre Mounier, qui, l'un des premiers promoteurs de nos agitations politiques, s'exprima ainsi sur le compte de l'assemblée dite Constituante : « Jamais le plus long
« règne du despote le plus absolu ne ravagea le
« pays soumis à son gouvernement, comme la
« France, en trois ans, a été ravagée par l'Assem-
« blée nationale de 1789... L'Assemblée vit les
« crimes se multiplier, toute subordination se dé-
« truire, tous les liens sociaux se désorganiser....
« Elle ne connut d'autre mérite que la soumission
« à ses volontés... on lui parut même coupable
« toutes les fois qu'on hésitait à se ranger au nom-
« bre de ses stupides admirateurs... Annonçant
« des maximes de liberté pour séduire le peuple,
« elle se fit un jeu de violer ses propres déclara-
« tions... Après avoir dit que le peuple était le
« souverain... elle prescrivit à tous les citoyens...
« le serment de maintenir la constitution qu'elle
« avait créée, sous peine d'être dépouillés de tous
« leurs droits... Elle augmenta les impôts en même

Digitized by Google

« temps qu'elle anéantissait les moyens de les per-
« cevoir... Elle a fait tous ses efforts pour troubler
« le repos public dans les autres États... Quelle
« affreuse idée il faudrait avoir de la liberté pour
« croire qu'elle existe en France?... Il est facile
« d'observer que les auteurs des nouvelles institu-
« tions ont accordé au peuple tout ce qui pouvait
« flatter... son orgueil, mais qu'ils n'ont pris au-
« cun soin de son bonheur... L'assemblée de 1789,
« qui s'est dite Constituante, a créé dans sa cons-
« titution, en faveur des assemblées législatives,
« un despotisme aussi complet que celui qu'elle
« avait elle-même exercé... Le roi ne peut faire
« respecter l'État au dehors... l'existence même
« de cette royauté impuissante... n'est pas garan-
« tie par la constitution; sans la révolution de
« France, on n'aurait aucune idée de l'extrava-
« gance, de la profonde immoralité, de la cruauté
« que peut se permettre une assemblée populaire...
« L'assemblée n'est organisée que pour nuire...
« Par le renversement le plus extraordinaire, tous
« ceux... en apparence préposés pour commander,
« le sont réellement pour obéir... Quels sont ceux
« qui s'enorgueillissent de la liberté? ceux dont la
« révolution a satisfait la cupidité, des malheu-
« reux tourmentés par l'ambition... ne connais-
« sant pas d'alternative entre l'autorité et la dis-
« solution de tous les liens sociaux... Il n'a jamais

Digitized by Google

« existé de nations souveraines ; dire que la sou-
« veraineté appartient au peuple est aussi absurde
« que de dire qu'un général doit être subordonné
« à ses soldats, un magistrat à ses inférieurs, un
« père à ses enfants... Puisque la constitution ne
« peut rester dans son état actuel, il faut qu'elle
« s'avance jusqu'au dernier terme de la violence
« populaire; l'ordre ne peut être rétabli que par
« un grand pouvoir... Ceux qui ont imaginé ou
« secondé la constitution doivent être responsa-
« bles de tous les actes de tyrannie de leurs suc-
« sesseurs... Insensés et cruels auteurs des maux
« de la France! si votre âme n'est pas inaccessible
« aux remords, combien elle doit être déchirée! »

Mounier, *Raynal*, et quelques autres étaient revenus de leurs erreurs; mais combien en est-il qu'un faux calcul d'amour-propre y fit persévérer, et les aggraver même? Puis, un des grands crimes de la révolution, c'est d'avoir fait d'effroyables scélérats d'hommes estimés, et qui sans elle fussent demeurés estimables. Il n'est pas jusqu'à cet infâme Barrère, qui, avec de l'esprit, de la grâce, un ton parfait, des mœurs douces, le désir et les moyens de plaire, ne se fût fait une honorable existence, et n'eût été accueilli par la bonne compagnie, qu'il recherchait et où il n'aurait pas paru déplacé. Son début littéraire avait été *l'Éloge de Louis XII* et celui de *Lefranc de Pompignan*. Dans

ces ouvrages, tous monarchiques et religieux, s'il ne manifestait pas des talents supérieurs, le travail et le temps pouvaient l'élever au rang des écrivains du second ordre les plus distingués; mais arrive la révolution : sa vanité l'y jette, et sa pusillanimité en fait un monstre. Ce qui prouve que la terreur fut le véritable Apollon de cet *Anacréon de la guillotine*, c'est qu'au moment où Robespierre était attaqué, Barrère ne savait s'il se prononcerait pour ou contre celui dont le nom seul le terrifiait, quand on lui dit à l'oreille : « *Si tu parles pour le tyran, tu es mort!* » C'est alors seulement que frappé d'un danger si prochain, il s'unit aux ennemis de son ancien maître.

Digitized by Google

X

DE L'ÉMIGRATION. — SON VÉRITABLE ESPRIT.

Une ignorance haineuse a si violemment déblatéré contre l'élan chevaleresque de l'émigration, que nous croyons devoir rapporter ici un fragment de l'ouvrage de M. de Villeneuve *; car ce qu'il dit est l'histoire de tous les officiers qui quittèrent leurs corps pour se ranger sous l'antique drapeau historique.

« Le 28 juin 1791, notre lieutenant-colonel,
« M. de Malène, convoqua chez lui tous les offi-
« ciers, et leur communiqua l'ordre qu'il venait
« de recevoir de leur faire prêter sur-le-champ le
« nouveau serment dont la formule avait été dé-
« crétée dans la fameuse séance que tint l'*Assem-*
« *blée Nationale*, dès qu'elle fut informée du dé-
« part du roi... Qu'avions-nous à faire dans une
« telle conjoncture? Fallait-il obéir à l'Assemblée
« qui venait de s'emparer de tous les pouvoirs?
« fallait-il au contraire repousser avec indignation

* Mémoires sur l'expédition de Quiberon, précédés d'une notice sur l'émigration.

Digitized by Google

« ce prétendu décret par lequel on exigeait de nous
« une soumission qui nous eût rendus traître en-
« vers l'autorité légitime, puisqu'on ne demandait
« pas le serment au nom du roi, dont les termes
« du serment ne faisaient pas même mention?
« Nous n'hésitâmes point sur l'alternative... Voilà
« donc le serment refusé : ce n'était pas assez pour
« l'acquit de notre conscience; nous abandonnions
« de fait nos fonctions; car, ne voulant pas recon-
« naître l'autorité usurpée par les députés, nous
« ne pouvions plus rester à la tête d'un corps qui
« probablement allait être forcé de s'y soumettre :
« mais nous devions continuer de servir la cause
« royale; nous devions remplir nos engagements
« sacrés par tous les moyens qui dépendraient de
« nous... Ce n'était plus autour du trône que nous
« pouvions défendre la royauté. Cette vérité une
« fois reconnue, je demande encore quel parti
« nous restait à prendre? Il n'y en avait qu'un
« seul, celui de *l'émigration*.

« Déjà nous savions que les frères et les neveux
« du roi, ainsi que les trois princes de la maison
« de Condé venaient de passer en pays étrangers;
« ils appelaient à eux les royalistes qui voudraient
« suivre leurs traces, se proposant de rentrer bien-
« tôt à la tête d'un parti qui, secondé par les ar-
« mées de plusieurs puissances voisines, ne pou-
« vait manquer, suivant leurs vœux, de rétablir

Digitized by Google

« l'autorité légitime dans tous ses droits. Dès-lors
« il n'y avait pas même à délibérer pour répondre
« à cet appel. Aussi, quatre heures après avoir re-
« fusé le serment à Rocroi, nous sortîmes de la
« ville; et, avant la nuit, nous étions hors de
« France. Deux jours après, nous faisions partie
« du rassemblement d'émigrés qui se formait à
« Ath, dans le Hainault autrichien, sous les ordres
« de M. le comte de La Châtre. »

La voilà pourtant cette émigration que M. Guizot prétend avoir été le fruit de l'égoïsme !

Digitized by Google

XI

LES ROIS DE PRUSSE FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, GEORGES IV, ET FRÉDÉRIC-GUILLAUME III.

Quand Frédéric-Guillaume II monta sur le trône, l'on crut généralement que son oncle, le prince Henri, deviendrait son guide dans l'administration de ses états. Ce prince qui s'était plu à se vanter durant le règne de son illustre frère, se flattait de devenir le chef du conseil ; mais le roi se contenta d'accroître les revenus de son oncle, ce qui fit dire à celui-ci : *Mon gros neveu est un imbécile.* Et la cour de Reinsberg devint un foyer d'opposition. Les vues ambitieuses du duc de Brunswick furent également déçues ; Hertzberg, écarté aussi, fit place au modeste mais adroit Bischoffverder, qui l'emporta même sur le noble comte de Schullenbourg.

Quant aux femmes, nous passerons sous silence le règne des Rietz, Ygenheim et d'Enoff; écartons aussi l'expédition en Hollande du roi de Prusse, en dépit des menaces du gouvernement français, rendu impuissant par les troubles qui commençaient à se

Digitized by Google

manifester dans le royaume, et sa conduite à l'égard de l'insurrection brabançonne, pour arriver à la malheureuse issue de son invasion en Champagne.

Nous avons dit ce qui fit manquer une opération conçue par la générosité la plus pure ; c'est-à-dire la lenteur du duc de Brunswick, la cupidité des entours du roi, le peu d'accord entre les cabinets autrichien et prussien, les dissentiments entre Louis XVI et ses frères, ainsi qu'entre les deux ministres Breteuil et Calonne.

Déjà, dès la *Malgrange*, appartenant à un neveu de Calonne, le renvoi de celui-ci avait été décidé; mais Frédéric-Guillaume exigea qu'il ne serait annoncé qu'à Verdun, en disant : « Princes, si le roi « votre frère, s'offensait de ce retard, je lui ré- « pondrais par ce mot qu'une reine de vos aïeules « dit à Louis XIV, lorsqu'il balançait sur l'ordre « de l'arrestation de Fouquet, au milieu des fêtes « de Vaux : « *Quoi ! mon fils, dans sa maison ?* »

Cependant, quand Frédéric-Guillaume eut substitué à une victoire certaine la retraite la plus ruineuse, Calonne revint incognito, et proposa aux princes de se jeter dans Longwi avec les émigrés; mais on les licencia, et le roi de Prusse offrit à LL. AA. RR. un asile au château de Ham, tandis que ce monarque réunissait à l'abbaye de Saint-Maximin, un conseil composé de princes, ministres, et généraux ; là, devant les agents diplomati-

Digitized by Google

ques de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Russie, Frédéric-Guillaume propose de déclarer à la France, *une guerre de contre-révolution, en renonçant solennellement à toute idée de conquête.* Mais les agents de l'Angleterre et de l'Autriche s'y opposent, ainsi que les petits princes allemands, se flattant tous d'obtenir par la guerre, un accroissement de territoire ou de puissance; et le roi de Prusse indigné, s'écrie : « Je prends le ciel à té« moin que vous déjouez tous les efforts que je « prétendais tenter pour sauver l'infortuné « Louis XVI ! »

La guerre continua cependant encore; mais le roi, après avoir assiégé et pris Mayence, rédigea lui-même plusieurs notes explicatives de sa conduite. Nous en avons cité une; en voici une autre : « La justice et l'honneur me prescrivaient la loi « de reprendre Mayence, mon invasion en Cham« pagne ayant fait tomber cette ville au pouvoir « des Français, ici se borne le cours de mes hosti« lités; je ne sanctionnerai pas, par ma présence, « une guerre qui a pour objet le démembrement de « la France. Je pars, j'emmène les princes de mon « sang. Je rougirais, si quelqu'un d'entre eux se « trouvait le témoin d'un partage qui blesse mes « principes et qui répugne encore plus à mes senti« ments. Je laisse une partie de mes troupes sous « les ordres du duc de Brunswick, mais unique-

Digitized by Google

« ment pour la défense de l'Allemagne; je confie « à sa sagesse et à son expérience le soin de sur- « veiller les moments où il pourrait se rendre mé- « diateur favorable aux Bourbons. Mon souhait « bien prononcé, bien soutenu, est qu'ils conser- « vent la couronne dans leur famille, et qu'ils sau- « vent l'intégrité de la France. »

Le duc de Brunswick manqua doublement aux instructions du roi, en négligeant les intérêts de la maison de France, et en ne se contentant pas de couvrir l'Allemagne; mais il rétablit l'honneur des armes prussiennes, par les deux victoires de Pirmosen et de Kaiserlautern. Voyant les Autrichiens menacer Strasbourg, qui leur aurait été livré au nom de Louis XVII, et qu'ils manquèrent pour avoir voulu l'occuper à titre de conquête, et les armées alliées sans plus d'union entre elles que les cabinets n'en avaient dans leurs vues, il remit le commandement de son armée au maréchal de Mollendorf. De cette époque, à celle de la prise de Bâle, le roi de Prusse alla se distraire de la perte de ses espérances restauratrices, en prenant part à la guerre de la Russie contre la Pologne, et en portant ses frontières jusqu'à la *Vistule;* mais sa plus douce jouissance fut, jusqu'à son dernier jour, de consoler par des bienfaits ceux qu'il n'avait pu, par ses armes, réintégrer dans leur patrie.

Digitized by Google

Quant au prince Henri, il animait contre celui qu'il nommait son *gros neveu*, ce prince Louis, si abondamment doté des dons de la nature; il était à la tête des mécontents, et s'écriait, au temps même où la Terreur subjuguait la France et effrayait l'Europe : « On ne peut nier du moins que la Ré-« volution française n'ait répandu des lumières.
« — Ne serait-ce pas, répondait Ancillon,
« celles d'un incendie qui dévore au lieu d'é-
« clairer. »

Pour ne pas séparer ici le fils du père, nous allons, en dépit de la chronologie, parler de Frédéric-Guillaume III, qui, sans vues ni génie, eut, grâce aux circonstances, le bonheur d'accroître sa domination plus que ne firent ses prédécesseurs. Excellent homme, médiocre souverain, mauvais politique, soldat intrépide mais nullement militaire, il était aveuglément fanatique de ce qui reste encore de christianisme dans un culte où, fondant ses espérances religieuses sur d'individuelles interprétations des livres saints, on ne peut avoir un corps de doctrine commun et conséquemment une véritable religion ; car la religion * unit, et le raisonnement divise. Puis, qu'est-ce que de choisir entre des dogmes dont l'intelligence surpasse également la raison humaine, pour accueillir les uns et rejeter les autres? Qu'est-ce, dans un système fon-

* *Religio vivit de religione.*

Digitized by Google

damental de tolérance universelle, que de se montrer intolérant à l'égard du catholicisme en l'accusant d'intolérance? Ce qui rendait sur cet objet les erreurs de ce bon roi aussi fausses que coupables, c'était qu'il s'aliénait ainsi ses nouveaux et nombreux sujets catholiques, dont il lui était si nécessaire de vaincre la répugnance à se courber sous son sceptre. Enfin, par une double et curieuse inconséquence, ce roi si aveuglément dévot à l'amalgame des deux communions, le calvinisme et le luthérianisme, ne fût-il pas près de sacrifier ses sentiments religieux, en unissant par un mariage, sa famille à celle de Napoléon, et l'ambition ne les lui fit-elle pas abjurer quand sa fille embrassa le culte russe, en la plaçant sur les marches du grand empire du nord? — Au reste, persécuteur avec une perfide hypocrisie, Frédéric-Guillaume III, ne fut que la caricature du très spirituel empereur Julien.

Puisque j'ai parlé de ce roi, pourquoi omettrais-je un autre souverain qui, grâce à son ministre Castlereagh, influa puissamment sur le sort de l'Europe.

Georges IV, né pour tous les talents et toutes les vertus, fut plongé par ses entours dans des vices sans frein et des désordres sans bornes. Les wighs, ennemis de Georges III, et Fox, ainsi que Sheridan, les encouragèrent, en opposant les mœurs

Digitized by Google

prodigues du fils à la parcimonie de son père. Mais devenu régent, il sut juger sa position, se sépara de ceux qui eussent ébranlé le trône, sans néanmoins s'arracher à la débauche, devenue chez lui une habitude. Ce qui l'y replongea, ce furent et les liens matrimoniaux qu'il brisa, et ceux qui l'unirent à une femme dépravée. En effet, il avait secrètement épousé madame Fitzherberg, femme des plus intéressantes que j'aie connues, et sincèrement estimée; mais comme elle était catholique, ce qui eut ravi la couronne au prince de Galles, ses amis nièrent cet hymen en plein parlement, et il n'osa les désavouer. On fit plus; on mit le payement de ses dettes à la condition qu'il contracterait publiquement un second mariage; et madame Fitzherberg, qui ne voulut pas acquérir un trône par une abjuration, se sacrifia noblememt; ce qui amena l'union du prince avec Caroline de Brunswick. On connaît assez les scandales de sa vie et de son procès pour ne les pas rapporter ici; mais ce que je dois remarquer, c'est qu'elle ne fut condamnée que par un bill d'attender, quoique tous les publicistes anglais, depuis un siècle, eussent avancé que tombé en désuétude, un tel acte ne se reproduirait plus dans les fastes de la jurisprudence criminelle anglaise.

Digitized by Google

XII

DÉCLARATION DE DUMOURIEZ. — LETTRE DU DUC DE CHARTRES. — DAMPIERRE.

Après avoir été contraint à quitter son armée, Dumouriez, adressa de Francfort, à la Convention Nationale, la déclaration suivante :

« Ayant appris qu'on avait élevé quelques soup-
« çons contre mes intentions, d'après une préten-
« due liaison qu'on suppose exister entre moi et
« Philippe d'Orléans, prince français, trop connu
« sous le nom d'*Égalité*; jaloux de conserver l'es-
« time dont je reçois journellement les preuves
« les plus honorables, je m'empresse de déclarer
« que j'ignore s'il existe réellement une faction
« d'Orléans; que je n'ai jamais eu aucune liaison
« avec le prince qu'on en suppose le chef, ou qui
« en est le prétexte; que je ne l'ai jamais estimé,
« et que, depuis l'époque funeste où il a déchiré
« les liens du sang et manqué à toutes les lois
« connues, en votant criminellement la mort de
« l'infortuné Louis XVI, sur lequel il a prononcé
« son opinion avec une impudeur atroce, mon mé-

Digitized by Google

« pris pour lui s'est changé en une aversion légi-
« time, qui ne me laisse que le désir de le savoir
« livré à la sévérité des lois. Quant à ses enfants,
« je les crois doués d'autant de vertus qu'il a de
« vices; ils ont parfaitement servi leur patrie dans
« les armées que je commandais, sans jamais mon-
« trer d'ambition. J'ai une grande amitié pour
« l'aîné, fondée sur l'estime la mieux méritée; je
« crois être sûr que, bien loin d'aspirer à jamais
« monter sur le trône de France, il fuirait au bout
« de l'univers, plutôt que de s'y voir forcé. Au
« reste, je déclare que si, d'après les crimes de son
« père, ou par les atroces résultats des factieux et
« des anarchistes, il se trouvait dans le cas de ba-
« lancer entre les vertus qu'il a montrées jusqu'à
« présent, et la bassesse de profiter de l'affreuse
« catastrophe qui a mis en deuil la partie saine de
« la nation et toute l'Europe, et qu'alors l'ambi-
« tion l'aveuglât au point d'aspirer jamais à la
« couronne, je lui vouerais une haine éternelle, et
« j'aurais pour lui le même mépris que je porte à
« son père.

« Signé Dumouriez. »

A Francfort, ce 20 avril 1793.

Avant cette déclaration, qui fut répandue en France et à l'étranger, le duc de Chartres avait adressé à son père une lettre qui précéda son émi-

Digitized by Google

gration; elle est datée de Tournay, et prouve à quel point l'armée française était alors désorganisée : cela seul peut la rendre historique. En voici la copie.

« Je vous ai écrit de Louvain, cher papa, le 21; « c'est le premier instant dont j'ai pu disposer « après la malheureuse bataille de Nerwinden. Je « vous ai encore écrit de Bruxelles et d'Enghien. « Ainsi vous voyez qu'il n'y a pas de ma faute. « Mais on n'a pas d'idée de la promptitude avec « laquelle les administrations et la poste font la « retraite. J'ai été dix jours sans lettres et sans « papiers publics, et il y a dans ces bureaux-là, « comme dans tout le reste, un désordre admi« rable.

« Mon couleur de rose est à présent bien passé, « et il est changé dans le noir le plus profond. Je « vois la liberté perdue; je vois la Convention na« tionale perdre tout-à-fait la France, par l'oubli « de tous les principes : je vois la guerre civile al« lumée; je vois des armées innombrables fondre « sur notre malheureuse patrie, et je ne vois pas « d'armée à leur opposer. Nos troupes de ligne « sont presque détruites; les bataillons les plus « forts sont de quatre cents hommes, le brave ré« giment des Deux-Ponts est de cent cinquante« neuf hommes, et il ne leur vient pas de recrues; « tout va dans les volontaires ou dans les nou-

Digitized by Google

« veaux corps. En outre, le décret qui a assimilé
« les troupes de ligne aux volontaires, les a ani-
« més les uns contre les autres. Les volontaires
« désertent et fuient de toutes parts : on ne peut
« pas les arrêter ; et la Convention croit qu'avec
« de tels soldats elle peut faire la guerre à toute
« l'Europe ? Je vous assure que pour peu que ceci
« dure, elle en sera bientôt détrompée. Dans quel
« abîme elle a précipité la France !... Ma sœur ne
« se rendra pas à Lille, où on pourrait l'inquiéter
« sur son émigration ; je préfère qu'elle aille ha-
« biter un village aux environs de Saint-Amand. »

Il fallait être bien dépourvu alors d'hommes capables de commander une armée, pour mettre à la tête de celle du Nord, un extravagant aussi inepte que ce *Picot de Dampierre*, que, pour l'empêcher de faire des folies, le comte de Brienne avait placé sous les ordres de mon oncle le baron d'Allonville. Devenu rapidement général en chef, il allait, malgré l'excès de son jacobinisme, être conduit à l'échafaud, comme Custine, Biron, et plus tard Victor Broglie, Daoust et Beauharnais ; car il était déjà dénoncé par Marat, quand il se jeta, au camp de Famars, sur les batteries autrichiennes, où il fut blessé à mort. Près de succomber, il voulut à la fois payer tribut à la révolution et à sa conscience : aussi appela-t-il un prêtre assermenté, qu'on retint dans son antichambre, à la vue de

Digitized by Google

tout son état-major, tandis que par une autre issue, il reçut un prêtre non assermenté qui lui donna les derniers sacrements.

Au reste, ce chapitre a pour objet de démontrer combien il eût été facile alors aux alliés de rétablir la monarchie, car les places, en les recevant, croyaient se donner au roi; mais ils se livrèrent à l'esprit de conquête, ce qui, à cette époque, sauva la république et les perdit.

Digitized by Google

XIV

COMBAT DU VENGEUR, OU L'HISTOIRE OPPOSÉE AU ROMAN.

Les armées de mer étaient aussi désorganisées alors que celles de terre, comme on le voit dans le rapport suivant sur le combat du vaisseau le *Vengeur,* pièce historique officielle, conservée dans les archives de la marine.

« Aujourd'hui premier messidor (19 juin 1794), l'an deuxième de la république française, une et indivisible, nous soussignés, capitaine, officiers, sous-chefs civils et autres personnes de l'équipage du vaisseau le *Vengeur,* coulé bas le treize prairial dernier, nous trouvant prisonniers de guerre, au cantonnement de *Tavistock,* en Angleterre, assemblés pour rédiger le récit des événements qui ont précédé et entraîné la perte dudit vaisseau le *Vengeur,* faisant partie de l'escadre aux ordres du contre-amiral *Villaret,* y avons procédé ainsi qu'il suit :

« Nous trouvant, le 9 dudit mois de prairial (28 mai 1794), par la latitude 17° 24 nord, et par

Digitized by Google

la longitude 17° 28, méridien de Paris : les vents de la partie du sud; l'armée naviguant sur trois colonnes, à huit heures du matin; les frégates françaises à la découverte signalèrent l'armée ennemie, composée de trente-six voiles, vingt-six vaisseaux de ligne, dont sept à trois ponts, un de cinquante, servant d'hôpital, quatre frégates, trois corvettes et douze brulots; le tout anglais. Sur-le-champ, le général, pour mieux reconnaître l'ennémi, fit arriver l'armée française, en conservant toujours l'ordre des trois colonnes; nous faisant arrêter à deux lieues environ de lui, le signal fut fait de former la ligne de bataille dans l'ordre naturel, en se formant sur la colonne du centre. L'expérience de notre marine ne répondait pas, selon nous, à la bonne volonté de plusieurs officiers : nous eûmes la douleur de voir que cette manœuvre ne put être exécutée. Cependant quatre vaisseaux et quatre frégates, détachés de l'armée anglaise, serraient le vent, et paraissaient vouloir attaquer la queue de la nôtre; alors le général *Villaret*, se voyant pressé, et mécontent sans doute d'éprouver ces difficultés, donna ordre à chacun des vaisseaux de prendre rang sans avoir égard à son poste, et au vaisseau le *Révolutionnaire* d'aller à la queue. A huit heures du soir, celui-ci et deux ou trois autres se trouvèrent engagés : nous, nous fûmes témoins du com-

Digitized by Google

bat jusqu'à dix heures; il nous parut ne leur être pas avantageux.

« L'escadre ne donna point de secours à ces vaisseaux, et continua toujours à l'est, courant même bordée que l'ennemi à vue; au jour, nous n'avons plus aperçu le vaisseau de notre arrière-garde.

« Le lendemain 10, sur les neuf heures du matin, ventant gros-frais, toujours sur le sud, l'ennemi vira d'abord vent devant, par la contre-marche, et porta de nouveau sur la queue de l'armée républicaine, en cherchant à gagner le vent. Nous exécutâmes la même manœuvre, lof pour lof, et reçûmes l'ordre de nous disposer au combat; les vaisseaux de la tête des deux flottes se joignirent bientôt, et le combat commença; mais l'avantage n'était pas égal. L'ennemi pouvait se servir de sa batterie basse, et nous, au vent, la bande de son côté, l'eau s'élevant au-dessus des sabords, nous étions dans l'impossibilité d'en faire usage. Ces inconvénients néanmoins n'étaient pas capables de déconcerter des républicains. Le feu fut très vif, et se soutint avec la même ardeur jusqu'à midi. Les Anglais, s'apercevant d'un peu de désordre dans la queue de notre armée, voulurent en profiter; la tête de leur ligne vira lof pour lof, par la contre-marche, en prolongeant notre armée sous le vent; ils maltraitèrent plusieurs de nos vaisseaux, et le

Digitized by Google

Vengeur, pour les empêcher de couper la ligne, reçut le feu de dix des leurs. Il fallait faire la même manœuvre que l'ennemi; et le général français donna l'ordre d'abord, à la tête de l'armée, de virer vent devant par la contre-marche. Cette évolution ne paraissant pas s'exécuter, *nous ne savons pourquoi*, il fit le signal pour la question de savoir si on ne le pouvait pas. *Il n'eut point de réponse;* il donna ordre de tirer lof pour lof, et ne *fut pas plus heureux*.

« L'instant était critique, et, dans cette circonstance pressante, le chef de l'armée dut s'irriter de trouver tant d'obstacles; mais son génie sut les surmonter; car nous ne pouvons nous empêcher de dire, avec la sincérité qui dicte cet écrit, que le citoyen *Villaret* a montré dans cette crise tout le talent d'un général, et qu'il a justifié la confiance des braves républicains qu'il commandait. Il donna l'ordre enfin de virer de la même manière, tous à la fois, sans avoir égard au rang. Cette manœuvre réussit, et dans un quart-d'heure l'ordre de bataille fut formé d'une manière satisfaisante. Nous nous trouvâmes sous le vent; le vaisseau le *Vengeur*, par hasard, ou peut-être par la promptitude de son évolution, était à la tête de la colonne, chef de file du commandant; il se battait contre deux vaisseaux à trois ponts, et aurait été maltraité, si les vaisseaux la *Montagne* et le *Scipion* ne fussent venus

Digitized by Google

à son secours; la *Montagne* seconda ses efforts contre l'ennemi, et ils le canonnèrent ensemble pendant environ une heure et demie; mais le *Scipion* eut la précaution de se mettre à couvert du *Vengeur*, et lui coupa son grand étai et les bras de sa misaine. Sur les observations qui lui furent faites, qu'il n'était pas à son poste, par le général et par nous, il alla le prendre presque à l'instant. Tous les vaisseaux ennemis se trouvaient en peloton; ils étaient confondus; le désordre paraissait être parmi eux, et, certes! nous osons dire que les Français auraient pu en tirer parti; mais ils étaient trop affalés sous le vent, et ils s'éloignèrent.

« Le 11, dans la matinée, l'ennemi parut à trois lieues et demie, ou environ, courant la même bordée que l'armée française; nous l'observâmes autant que peut le permettre un brouillard très épais, et bientôt la brume ayant augmenté, nous le perdîmes tout-à-fait de vue.

« Le 12, la brume était si épaisse, qu'à peine apercevait-on un vaisseau, à portée de pistolet.

« Le 13 prairial an II (1er juin 1794), le vent petit frais, de la partie du sud-est, sur les huit heures du matin, le temps s'étant éclairci; l'armée ennemie parut au vent, à la distance de douze lieues. Elle ne tarda pas à arriver sur nous. L'ordre de serrer la ligne et de se préparer au combat fut donné à l'armée française, et aussitôt exécuté;

Digitized by Google

nous allions à petites voiles. L'ennemi forçait davantage, et en prolongeant notre colonne. Le feu s'engagea. Le vaisseau le *Vengeur* avait essuyé le feu de deux vaisseaux, dont un à trois ponts, lorsqu'un troisième vint pour lui couper la ligne : il fallait l'en empêcher ; en conséquence, nous forçâmes de voiles et vînmes au lof. Cette manœuvre aurait réussi, et le feu terrible de nos batteries, que notre équipage servait avec un courage et une ardeur mémorables, aurait criblé le vaisseau ennemi; mais une circonstance imprévue rendit nos efforts infructueux. Ce vaisseau s'obstinait à vouloir couper chemin; le *Vengeur*, déterminé à ne pas le souffrir, tenta l'abordage : il y parvint. Mais en allongeant, il se trouva accroché dans son bois par l'ancre de l'ennemi. Il lui envoya d'abord toute sa bordée, et ne put ensuite lui tirer que quelques coups de canon de l'arrière et de l'avant, parce qu'il n'y avait pas assez d'espace entre les deux vaisseaux pour passer les écouvillons de bois. L'Anglais, au contraire, avec des écouvillons de corde, avait l'avantage de pouvoir se servir de tous ses canons. Dans ce mouvement, nous donnâmes ordre à un détachement de sauter à l'abordage*: tout était

* Si la ligne n'avait pas été coupée, nous enlevions ce vaisseau, car personne de l'équipage ne paraissant sur le pont, plusieurs des nôtres y montèrent et éteignirent le feu qui avait pris en deux endroits. Ils furent obligés de descendre lorsque nous fûmes attaqués par deux autres vaisseaux.

Digitized by Google

disposé pour l'exécution ; mais il fallut bientôt renoncer à ce projet. Nous aperçûmes deux vaisseaux ennemis, dont un à trois ponts, qui arrivaient à l'autre bord.

« Chacun alla reprendre son poste dans les batteries, et le feu recommença. L'équipage, encouragé par les officiers, soutint ce nouveau choc avec une intrépidité vraiment républicaine ; nous reçûmes plusieurs volées à couler bas ; de son côté l'ennemi nous abandonnait, lorsque la verge de l'ancre du vaisseau * avec lequel nous étions abordé depuis plus de deux heures, cassa. Le vaisseau à trois ponts le voyant s'éloigner, vira de bord, revint sur nous, et nous tira deux autres volées, qui *démâtèrent le Vengeur de tous ses mâts,* excepté celui d'artimon qui ne *tomba* qu'une demi-heure après ; nous ne pûmes lui riposter, parce que l'eau avait subitement pénétré dans les soutes, et que l'équipage se disposait à pomper et à puiser. l'ennemi se trouvant de nouveau en désordre et confondu avec quelques-uns de nos vaisseaux qu'il avait engagés, l'armée francaise était sous le vent avec deux vaisseaux anglais, et s'éloignait beau-

* Nous avions supposé que le *Brunswick* avait coulé bas, ainsi que nous, ayant disparu après le combat ; mais nous avons appris depuis qu'il était arrivé en Angleterre, coulant bas d'eau. Ce vaisseau n'est plus susceptible de rendre aucun service ; il a eu, dans le combat, le capitaine, plusieurs officiers, deux cents hommes tués, et quatre-vingt et quelques blessés.

Digitized by Google

coup. Nous avions l'espoir, sinon qu'elle reviendrait pour recommencer le combat, au moins qu'elle en ferait la feinte pour obliger les Anglais à abandonner nos vaisseaux démâtés, et deux des leurs, dont ils ne paraissaient pas s'occuper. Nous n'eûmes pas néanmoins cette consolation; des raisons majeures, sans doute, y mirent obstacle. Mais nos frégates où étaient-elles? quelle était leur mission? Dans ces circonstances, vinrent-elles nous donner des secours? Nous n'en reçûmes aucun, et nous n'en pouvons deviner la cause.

« Le vaisseau le *Vengeur* cependant, approchait sensiblement du moment où la mer allait l'engloutir; le danger s'accroissait de la manière la plus alarmante, malgré les efforts de l'équipage à pomper et à puiser. Nous vîmes sortir du groupe ennemi, deux de nos vaisseaux, dont un, le *Trente-et-un-Mai*, venait de passer près de nous, il fit naître parmi nous quelqu'espérance de salut; mais elles furent bientôt évanouies. Il se disposait à nous prendre à la remorque, lorsque les Anglais se débrouillèrent et le forcèrent de s'éloigner, en chassant de notre côté. L'eau avait gagné l'entre-pont, nous avions jeté plusieurs canons à la mer; la partie de l'équipage qui connaissait le danger, répandait l'alarme; ces mêmes hommes que tous les efforts de l'ennemi n'avaient pas effrayés, frémirent à l'aspect

Digitized by Google

du malheur dont ils étaient menacés ; nous étions tous épuisés de fatigue ; les pavillons étaient amarrés en berne. Plusieurs vaisseaux anglais ayant mis leurs canots à la mer, les pompes et les rames furent bientôt abandonnées. Ces embarcations arrivées le long du bord, reçurent tous ceux qui, les premiers, purent s'y jeter. A peine étaient-ils débordés, que le plus affreux spectacle s'offrit à nos regards : *ceux de nos camarades qui étaient restés sur le* Vengeur, *les mains levées au ciel, imploraient, en poussant des cris lamentables, des secours qu'ils ne pouvaient plus espérer.* Bientôt disparurent, et le vaisseau, et les malheureuses victimes qu'il contenait. Au milieu de l'horreur que nous inspirait à tous ce tableau déchirant, nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment mêlé d'admiration et de douleur. Nous entendions en nous éloignant *quelques-uns de nos camarades* former encore des vœux pour leur patrie ; les derniers cris de ces infortunés furent ceux de *vive la république!* Ils moururent en le prononçant. *Plusieurs hommes revinrent sur l'eau,* les uns sur des planches, d'autres sur des mâts et autres débris du vaisseau. *Ils furent sauvés* par un cutter, une chaloupe et quelques canots, et conduits à bord des vaisseaux anglais.

« Nous nous sommes occupés depuis cette malheureuse journée à connaître le nombre des hom-

Digitized by Google

mes échappés au péril, et, d'après nos différentes demandes verbales et par écrit, nous avons connu qu'il s'était sauvé la quantité de deux cent soixante-sept personnes*; ensorte que de sept cent vingt-trois hommes qui composaient notre équipage, avant le premier combat, il s'en est perdu quatre cent cinquante-six, desquels il y a eu, suivant que nous en pouvons juger, à peu près deux cent cinquante tués ou blessés dans le combat, ou malades.

En foi de quoi nous avons dressé le présent procès-verbal, pour valoir et servir ce que de raison.

Pour copie conforme à l'original (*ceci est de la main de Renaudin*).

RENAUDIN, Jean HUGIM, Louis ROUSSEAU,
PELLET, TROUVÉE, LUSSET, PERBIN,
GRANJANT, F. TALLON, etc., etc.

Les Anglais qui ne tiraient plus sur le *Vengeur*, dès qu'il parut prêt à couler bas, sauvèrent tout ce qu'ils purent de son équipage, et quand l'instant fatal arriva, le commodore dit à son lieutenant : *Faites rentrer le capitaine dans sa cabine, pour qu'il n'ait pas la douleur de voir sombrer son vaisseau.* Il fut comblé d'égards et d'éloges par les Anglais; et le gouvernement britannique le laissa partir avant son échange, en motivant cette faveur sur *l'estime*

* Ce chiffre est conforme au rapport du capitaine anglais.

Digitized by Google

qu'avait inspirée l'héroïsme du marin français. En effet, *Renaudin*, qui fut récompensé de sa courageuse conduite par le grade de contre-amiral, mais dont on n'entendit plus parler, s'était sacrifié pour le salut de l'armée navale française.

Que *Lebrun*, dans une ode très vantée alors, ait placé ces deux strophes assez médiocres :

Captifs...., la vie est un outrage;
Ils préfèrent la mort à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire leur courage;
Albion pâlit devant eux.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

On passe ces niaiseries vaniteuses à la poésie qui vit de fictions; l'on conçoit la foi accordée, par la crédule sottise populacière, à des détails aussi invraisemblables que ceux débités par le charlatanisme révolutionnaire; mais ce charlatanisme, qui transformait un fait admirable en un ridicule mélodrame, n'était-il pas honteux, absurde, coupable même, puisqu'il tendait à faire d'un des plus beaux combats qui eussent illustré un officier de mer, un véritable objet de risée, tandis que cette action, nuement racontée, était au-dessus de tout éloge? Mais il fallait charmer la canaille parisienne; et, pour y mieux parvenir, Barrère n'oublia pas,

Digitized by Google

dans son discours, de nommer les Anglais *nos lâches ennemis*, ce qui est passablement grotesque quand on vient d'être vaincu par eux !

Si nous avons rapporté en entier ce document officiel, c'est pour honorer, comme il le mérite, le nom du capitaine *Renaudin*, que la Convention nationale avait laissé dans l'ombre, et pour faire revivre un trait héroïque, défiguré par ses prétendus admirateurs, au point de le faire considérer comme imaginaire de la part de ceux qui rejettent comme faux tout ce qui est évidemment invraisemblable. Cependant, en dépit de la vérité, on vantera, on chantera, on prendra la version impossible de Barrère; et peut-être en agissons-nous de même à l'égard des Grecs, ces gascons de l'antiquité.

Digitized by Google

XIV

LA CONVENTION PEINTE PAR ELLE-MÊME.

« Il vous en souvient, Citoyens, et longtemps
« votre mémoire gardera ce douloureux souvenir;
« il vous souvient de ce jour d'horreur, où non-
« seulement la haine et la vengeance désignaient
« les victimes, mais où se réalisaient, sous nos
« yeux, ce que nous avons peine à croire des ty-
« rans de l'ancienne Rome, quoique attesté par
« Suétone, où périssaient des milliers de citoyens,
« d'après les listes émarginées en caractères hié-
« roglyphiques, par le chef des tyrans, ou signées
« par ses complices, et confiées à ces trop perfides
« bourreaux dont ils avaient composé leur tribu-
« nal révolutionnaire, et au milieu desquels ils
« marcheraient volontiers, comme le disait Saint-
« Just, les pieds dans le sang et dans les larmes.
« Vous les avez vues ces charrettes encombrées
« d'hommes, de femmes de tout âge, qui, sans
« s'être jamais connus même de nom, étaient con-
« damnés et périssaient ensemble. Vous avez vu
« conduire au même échafaud, le même jour, et

Digitized by Google

« la vieillesse privée des sens qui lui eussent été
« nécessaires pour être coupable, et la jeunesse
« incapable encore de l'être. Hommes sensibles,
« on vous traitait *d'appitoyeurs* quand les derniers
« cris de tant de mourants, quand les dernières
« plaintes de l'innocence égorgée avec le crime,
« appelaient vos soupirs ; non, les tyrans ne vous
« permettaient pas même de rougir pour eux : la
« moindre émotion que vous eût causée ce car-
« nage journalier, eût été le signal de votre pros-
« cription : votre sensibilité eût été transformée
« en modérantisme, et votre perte eût été jurée :
« oui, elle eût été jurée; l'homme sensible est un
« monstre aux yeux de l'homme barbare; sa pré-
« sence est un reproche vivant; son existence lui
« devient inutile, puisqu'il n'en peut faire un com-
« plice; sous le régime de sang, il doit donc être
« frappé de la mort. »

C'était ainsi que s'exprimait, en s'adressant à la Convention nationale, le régicide Courtois, peignant, dans son rapport sur les papiers trouvés chez Robespierre, les crimes enfantés au sein et sous les auspices de cette assemblée qui n'eut point de modèle et n'aura peut-être pas d'imitateurs; oh! je l'espère du moins! vœu très désintéressé de ma part, car le gouvernement, habile à repousser un tel régime, vivra probablement plus que moi; mais vœu formé du fond de l'esprit et du cœur, en fa-

Digitized by Google

veur de ceux-là même assez ignorants, inconsidérés, stupides ou barbares pour le vanter encore, et durant lequel ils n'auraient probablement à choisir qu'entre les deux rôles de victime ou de bourreau.

C'est un tableau empreint de leçons magistralement sévères que le tableau nécrologique de la Convention nationale, qui, sans pudeur, osait accuser l'étranger de ses propres erreurs et de ses propres crimes; de ce *maximum*, par exemple, qu'elle fit exécuter sous peine de mort, et qui enfanta la famine au sein d'une miraculeuse abondance agricole; de cet assassinat d'un roi, le plus honnête homme de son royaume, qu'elle poursuivit avec tant de rage; sous le sceptre sanglant de laquelle la condamnation de l'atroce *Carrier* fut en partie motivée sous couleur de tendance contre-révolutionnaire; de cette assemblée dont les fureurs n'épargnèrent pas même ses complices, témoin cinquante-sept de ses membres, jetés au bourreau, et parmi lesquels il se trouvait trente-six régicides; de cette assemblée qui se décima sans pitié comme sans prévoyance, et dont le pouvoir odieux s'engloutit, pour ainsi dire, dans les flots de sang qu'elle fit répandre.

Digitized by Google

XV

LA PRINCESSE LUBOMIRSKA.

J'ai parlé des femmes et de leur héroïsme durant la Terreur, sans penser à classer parmi elles, à citer même Charlotte Corday, cette Judith de notre révolution; ne pouvant, sans une invincible répugnance, faire reposer ma pensée sur le nom et les traits d'une jeune et belle fille, représentée un poignard à la main. Que d'autres admirent son calme et son froid courage, en assassinant un petit monstre, pourri de débauche, qui, sans elle, allait bientôt mourir; dont la mort, utile à la montagne seule qu'il embarrassait et humiliait, ne fut nuisible qu'à ceux que cette prétendue héroïne croyait servir et qu'on supposa ses complices. Quant à moi, ce n'est point ainsi que j'aime à contempler la femme, cet être essentiellement aimant, ce riche trésor de dévouement et d'amour. Dirigeons donc ici nos regards vers l'une des plus séduisantes personnes que j'aie connue, vers l'image de la noble et belle princesse Lubomirska, dont la vie fut si romanesque et la fin si déplorable; vers cette ra-

Digitized by Google

vissante et infortunée mère de l'enchanteresse comtesse Rosalie Riéwourska, les délices de Saint-Pétersbourg et de Vienne. Elles appartiennent toutes deux à notre révolution; car c'est dans ses fers que l'une ouvrit l'œil au jour, et sur ses échafauds que l'autre trouva la mort.

Tout Paris l'a vue et admirée, cette princesse polonaise, d'une tournure si élégante, d'un esprit si brillant, et dont l'âme fut si parfaite; mais peu de gens savent ce qui l'amena et la retint malheureusement parmi nous; en esquisser l'histoire, nous offrira quelques instants de repos entre la carrière que nous avons déjà si péniblement parcourue, et celle, plus pénible encore, ouverte devant nous.

L'amour, léger épisode de la vie d'un homme, est souvent l'histoire entière de la femme. Et qui jamais le prouva mieux que notre héroïne? Cependant, fidèle Polonaise, son âme errante sur un océan d'illusions enchanteresses, ne s'en soumit pas moins aux exigences d'un patriotisme dont elle devint enfin la victime.

Riche, belle, d'une illustre naissance, et destinée à jouer le rôle le plus distingué dans un pays où tout noble a des prétentions à la couronne, et tous les grands des moyens de l'obtenir ou de la placer sur une tête amie, la jeune comtesse Rosalie Chodkiewitz possédait tout ce qui d'ordinaire ré-

Digitized by Google

pand le plus de biens ou de maux sur notre vie, une âme sensible et une imagination vive, double et abondante source des égarements de l'esprit et des fictions du cœur. Que d'écueils donc à redouter avant d'avoir acquis cette expérience que la société nous fait souvent payer si cher ! Une mère tendre et vigilante aurait pu seule y suppléer, en guidant, tant de préceptes que d'exemple, un cœur neuf, pur, naïf encore; mais une tendresse distraite par le tourbillon de la société, mais l'orgueil aussi de la fortune et de la grandeur, qui semblent exiger un fastueux entourage, livrèrent la vive et séduisante Rosalie aux soins de l'une de ces gouvernantes étrangères, jugées sur leurs talents plus que sur leurs mœurs, sachant tout, hors ce qu'il eût été le plus utile de savoir; et l'éducation de la jeune comtesse ne consista qu'en une foule de talents d'agrément d'autant plus en faveur, que les qualités essentielles commencent à être moins prisées; talents dont la médiocrité est un ridicule et la perfection un malheur, les succès à cet égard excitant des jalousies haineuses, destructrices de cette bienveillance réciproque dont tout le monde a plus ou moins besoin; enfin c'est un véritable danger, car ils enflamment l'imagination, à laquelle, chez les femmes surtout, on ne saurait imposer trop de frein; ils accroissent leur vanité, les distrayent des devoirs les plus sacrés, et nuisent,

Digitized by Google

par la fréquentation de gens dont l'éducation souvent fut peu soignée, sinon aux mœurs, du moins à ce ton élégant et noble dont les convenances sont un préservatif moral beaucoup plus puissant qu'on ne pense.

Tous ces genres d'inconvénients étaient d'autant plus à redouter pour notre héroïne, que, plus que toute autre, elle vivait de cette sensibilité d'imagination dont le sexe fort a tant de peine à se faire une juste idée, quoiqu'il y applaudisse et en abuse. Caressant donc, dans ses rêves habituels, cet élan dominateur qu'on n'avait pas su régler, sa pensée ne concevait le bonheur réel qu'au sein de l'union intime et durable de toutes les affections, de tous les intérêts, de tous les devoirs, mais dont elle ne contemplait l'image que dans des romans, fallacieux aliment de l'erreur de ses songes.

Telle était la situation morale de la comtesse Rosalie, quand, très jeune encore, elle épousa le prince Alexandre Lubomirski, et la conformité de naissance, de rang, de fortune, de qualités extérieures, semblait devoir assurer l'harmonie du noble ménage; mais elle se trouva rompue par une diversité funeste de directions dans les sentiments dominateurs qui animaient les deux époux : le prince ne put donc réaliser cet idéal de félicité, douce illusion de sa jeune épouse; car s'il possédait d'élégantes manières, une âme élevée, une

Digitized by Google

inappréciable bonté de caractère, une franche et noble générosité, son vif amour pour sa patrie absorbait chez lui tout autre intérêt, toute autre affection; et la princesse, qui ne regardait comme le monde réel que celui, totalement imaginaire, dans lequel son esprit et son cœur n'avaient cessé de vivre, retomba promptement dans ce vague qui précéda son hymen. Mais comme, à l'âge qu'elle avait, les émotions sont aussi mobiles que vives, elle crut bientôt pouvoir remplacer entièrement ce qui lui manquait en amour, par les jouissances d'une bienfaisance active.

La vigilante recherche des besoins à soulager est en tous lieux un acte de vertu, mais c'est le plus sacré de tous les devoirs dans un pays où, presque partout, les seigneurs règnent despotiquement sur leurs vassaux; en Pologne, par exemple, les paysans, hors ceux des terres du clergé et de la couronne, étant devenus serfs, ils n'attendaient leurs biens ou leurs maux que de celui que le sort leur donna pour maître.

Le prince Alexandre sentait tout ce qu'il y avait d'humiliant pour notre espèce dans un régime qui faisait de l'homme la propriété de l'homme; mais ce que d'autres regardaient comme un droit, il le considérait comme une source de devoirs, et procurait sans faste à ses sujets, par sa justice et sa bienfaisance, la réalité de cette liberté désirable et

Digitized by Google

précieuse dont quelques gentilshommes, avides des éloges occidentaux, n'accordaient aux leurs que l'illusion, en s'affranchissant eux-mêmes d'un coûteux et embarrassant protectorat; philanthropie fausse et cruelle; car, qui pourrait utilement remplacer, dans un pays privé de lien, d'ordre, de justice, d'administration, cette paternelle autorité, sur une foule de prolétaires, abandonnée alors à une chicane sans frein, à une mendicité sans secours, à une oppression sans protecteurs?

Hélas! combien d'esclaves véritables ne rencontrons-nous pas chez les nations même qui se croient les plus libres! n'en sont-ce point, que ceux livrés à une ambition que tout irrite et que rien ne saurait satisfaire? que ceux dont la richesse calculatrice pèse les besoins pour en obtenir, au plus bas prix, la plus accablante somme de travail? Puis des affranchissements partiels n'eussent que jeté de nouvelles semences de troubles dans un État déjà disposé à s'y livrer. Un affranchissement général, au contraire, pouvait dans des circonstances favorables, prévu par la sagesse, amené par la générosité, produire une vive explosion populaire, attacher la masse à ses chefs, et, retrempant la nation entière, la précipiter avec succès contre ses oppresseurs.

Jusqu'à cette époque si ardemment désirée, le prince Alexandre, qui renfermait toute sa politiq

Digitized by Google

que en ces trois mots : *prévoir, attendre* et *profiter*, avait, dans ses vastes domaines, conservé le lien mutuel d'un patronage et d'une clientelle héréditaire, en fondant ses propres richesses sur l'aisance de ceux qui lui étaient soumis, en respectant dans ces derniers cette liberté usuelle, sans laquelle il n'est point de véritable félicité, tandis qu'il travaillait en secret, avec la portion la plus honorable de la noblesse polonaise, à préparer les moyens de reconquérir pour sa patrie la fière indépendance qu'elle avait perdue.

Pénétré de ces généreux sentiments, quel charme ne dut-il pas éprouver en voyant sa jeune épouse s'empresser à seconder ses intentions paternelles, et s'y livrer avec cette délicatesse, apanage de son sexe, et qui double le prix du bienfait, comme avec cette chaleur de l'âme, effet d'un caractère essentiellement passionné. Heureuse du bonheur qu'elle procure, la princesse Rosalie puise, dans de si nobles soins, cette tranquillité sans tiédeur, cet intérêt dans le calme, qui, s'il pouvait durer sans cesse, constituerait la plus réelle des félicités; puis les actes de charité laissent toujours à leur suite de si doux souvenirs!

L'exercice lui avait été recommandé comme remède à ces langueurs du corps et de l'âme, que le langage décent des médecins d'alors avait qualifiées du nom de vapeurs; aussi montait-elle souvent à

Digitized by Google

cheval; mais si, dans ses fréquentes promenades, un site pittoresque enchantait ses regards, elle s'arrêtait, y fixait ses yeux, son cœur, sa pensée, y retournait en s'échappant de son fastueux entourage, et y passait des heures, des journées, absorbée dans le vague des illusions les plus entraînantes.

Un jour qu'éloignée des siens, et oubliant l'univers réel, elle rêvait sous l'ombre épaisse d'un bosquet uniquement disposé des mains d'une nature toute sauvage, un rayon du jour, perçant le dôme qui la couvre, frappe sur un objet qu'il fait luire à sa vue. Elle y porte la main, s'en saisit; Dieu! c'est un portrait! c'est l'original longtemps espéré d'une créature souvent crue fantastique! c'est le dieu inconnu auquel elle ne cessa de sacrifier en secret! le voilà : il existe donc celui-à qui, dans le sein du sommeil, ses sens éveillés, égarant son cœur, la livrèrent avec tous les transports d'une passion délirante.! elle ne peut détacher ses yeux de cette image, qui, telle qu'un miroir magique, semble réfléchir tous les vœux qu'elle forma. C'est un ami qu'elle retrouve; elle en reconnaît les traits si vivement empreints dans sa pensée; elle lit dans ces traits séducteurs jusqu'aux affections de l'âme et toutes les perfections morales dont elle se plut à parer en idée l'objet de son culte; car dans la jeu-

Digitized by Google

nesse on est facilement disposé à concevoir les notions de bon dans le charme du beau.

Perdue pour ainsi dire dans cette contemplation romanesque, la princesse avait erré au hasard, et sa suite, inquiète d'une si longue absence, et qui s'était dispersée pour la chercher avec plus de succès, la rejoignit enfin. Son approche et le bruit la réveillent; elle s'effraie, rougit, se trouble comme si elle se fût sentie coupable, et cache avec précipitation cette image, victorieuse déjà de tout son être. Un regard étranger sur son trésor lui eût semblé une profanation : que sais-je? une infidélité même dont elle aurait été jalouse.

La solitude qu'elle aimait devient chaque jour plus profonde, car c'est là qu'elle se sent le moins isolée; son inconnu remplit pour elle cette solitude de vœux et d'espoir, autant que de trouble et d'inquiétude. Peu accoutumée encore aux contrariétés sans nombre dont est semée notre vie, les tourments secrets qu'elle éprouve altèrent sa santé, et le prince Alexandre, qui depuis longtemps n'habitait plus Varsovie, pour ne plus y être choqué de l'impudente insolence d'un ambassadeur russe, de l'humiliation du nom polonais, de l'abjection d'un monarque devenu le geôlier d'une antique, noble et généreuse nation, se détermine à y faire un pénible voyage, espérant distraire son épouse de la sombre mélancolie qui la ronge.

Digitized by Google

La princesse accueille avec joie ce projet qui flatte une passion dont elle prend les vœux pour des espérances ; elle découvrira peut-être celui qu'elle aime ; épouse et mère, elle ne fait plus d'autre calcul, car vaincue d'amour, la raison devient impuissante à la diriger, et pourtant elle se sent chaste encore pour n'avoir pu accomplir le plus grand des torts dont un époux ait à se plaindre ; elle ne croit pas même à la possibilité d'une aussi coupable erreur.

Que veut notre héroïne ? approcher son idole, l'adorer et se taire ; ce sera un ami, disait-elle ; et l'on devine assez ce que devient le jeune et bel ami d'une femme belle et jeune ! Mais elle ne rêvait encore d'autre félicité que de jouir seule de son propre amour : elle le regardait même comme un préservatif sûr contre certains écarts, la honte de tant d'autres femmes, abusée qu'elle était par ce sophisme du cœur !

Le séjour de Varsovie n'amena cependant aucune révolution dans l'état de son âme, de son esprit, et par conséquent de son humeur et de sa santé. Elle s'y livra d'abord au tourbillon du monde ; mais comme le spectacle, le bal, les promenades publiques, les réunions les plus brillantes n'avaient pour elle d'autre but que d'y chercher un seul objet, qu'elle ne rencontrait nulle part, on la vit bientôt retomber dans un découragement plus

Digitized by Google

profond que celui qu'elle avait encore éprouvé; mille hommages lui furent vainement adressés, elle les recevait, elle les repoussait avec une glaciale indifférence.

Admirée donc, recherchée, vantée de toutes parts, et reportant tout à l'unique objet de ses pensées, elle n'en était pas moins tourmentée d'un nouveau genre d'inquiétude, car le patriotisme, élan caractéristique des nobles et élégantes Sarmates, ayant enflammé son esprit, tandis que son cœur l'était d'un sentiment plus vif et plus tendre, elle eût tremblé de rencontrer les traits si profondément gravés dans son âme, parmi les oppresseurs de sa patrie, si flatteurs tour-à-tour et si insolents; amalgame bizarre de politesse étudiée, et de légèreté sans grâces, dont le ton et les manières n'étaient déjà plus barbarie, mais pas encore, comme aujourd'hui, le type de la civilisation.

Puis; qu'y avait-il là, outre ces étrangers dominateurs? quelques voyageurs Français, écrasés pour la plupart du poids de leur infortune, et dont un très petit nombre tenait à cette classe de leur nation si séduisante par la perfection du goût, des grâces, de l'amabilité, ou quelques aventuriers produits sous des noms que ne justifiaient ni leur ton ni leurs mœurs; enfin des Polonais, véritables Français par caractère, mais séparés alors en deux

Digitized by Google

classes : celle des stipendiaires de l'étranger dont tout le monde avait horreur, et celle des amis de leur pays, absorbés dans une douleur profonde.

Le prince Alexandre jouissait de voir ses sentiments partagés par l'élite de la noblesse polonaise, par les paysans même pour qui le triomphe de l'étranger n'avait été qu'un torrent dévastateur. Puis les dames polonaises, si exaltées dans toutes leurs affections, et dont la vive imagination se nourrit également d'amour, de patriotisme et de gloire, portant à l'excès la haine de l'ennemi vainqueur, stimulaient leurs parents, leurs époux, leurs amis à l'affranchissement de l'État, étaient partout et sans cesse les agents les plus actifs d'une insurrection qui leur semblait aussi urgente que noble, et aussi facile qu'urgente. Enfin, le patriotisme était à la mode chez elles, et c'était avec affectation qu'elles s'étaient vouées au deuil, sans négliger pourtant de lui prêter une élégance que le bon goût embellissait et qui les rendait mille fois plus séduisantes encore.

Cet héroïque élan, dirigé chez le sage par la raison et par le calcul chez l'ambitieux, ne l'est, dans la jeunesse sans expérience que par le sentiment qui égare ; l'esprit de parti, alors, l'emporte sur le véritable esprit public, qui attend les événements pour en profiter ; mais quand les imprudences des uns ont compromis le sort de tous, le

Digitized by Google

sage se place dans les rangs des fous pour les conduire et les préserver d'erreurs.

Tel était alors l'état moral de la Pologne, grâce à un conciliabule féminin où l'amour s'unissait à la politique, et dont la princesse Rosalie était l'âme, dans l'espoir à la fois, d'aller chercher au loin des alliés à sa patrie, et d'y rencontrer enfin l'original de ce portrait auquel s'adressaient ses vœux les plus chers. Là, on ne pensait plus qu'il y eût à hésiter entre l'indépendance nationale et une entière destruction; la prudence y eût en vain demandé des délais à l'humiliation et au malheur, car l'être outragé qui se rappelle son antique gloire, se sent pénétré d'une énergie nouvelle, et, à force de souffrir, il cesse de craindre; l'âme incandescente réchauffe et entraîne jusqu'à la froide raison.

Puis les circonstances semblaient plus que jamais favorables à une heureuse explosion politique à laquelle une jeunesse ardente était d'autant plus disposée, que nombre de jeunes gentilshommes, élevés dans ce corps de cadets institué par le prince Czartorinski, et imbus d'idées belliqueuses, sans espoir de s'y livrer, vu l'ordre de choses existant, n'envisageaient, pour s'élever, d'autre ressource que dans un mouvement populaire, et que le noble Kosciusko les échauffait de cette ardeur dont il s'était enflammé sous les drapeaux de Washington.

La Prusse avait perdu le plus grand de ses rois,

Digitized by Google

et son successeur excitait les Polonais à secouer le joug de leurs oppresseurs; Joseph II assurait les vaillants Sarmates de sa neutralité, en leur recommandant la prudence; mais le prince de Ligne, devenu Polonais par déclaration d'indigénat, leur disait cependant : « Ménagez la grande impératrice, « et surtout le prince Potemkin; soyez unique- « ment Polonais, donnez plus de régularité à votre « administration, de discipline à votre armée, de « puissance à votre roi; conservez le régime élec- « tif, mais que votre prince ait, pour successeur « désigné un coadjuteur bien choisi; et pourquoi « ne serait-ce pas Potemkin qui vous aime et à qui « votre couronne a été secrètement promise? Re- « doutez la Prusse qui vous trahira, et l'Angle- « terre que l'intérêt de son commerce fera vous « abandonner. Quant à la France, son état actuel « rend ses intentions nulles à votre égard. »

D'un autre côté, mon honorable ami le chevaleresque baron d'Armfelt, les assurait de l'intervention d'un monarque belliqueux et fier; son maître, son ami, et autant zélé que lui pour l'indépendance polonaise.

Les Turcs cependant, avaient déjà commencé la guerre qu'ils allaient avoir à soutenir contre l'Autriche et la Russie; il fallait donc s'assurer contre celle-ci l'appui simultané de la Prusse, de la Suède, de l'Angleterre et de la France. Or, qui pouvait-

Digitized by Google

on, avec le plus d'espérance de succès, employer à ces missions importantes et délicates, que des dames polonaises, dont l'amour du plaisir couvrait les vues, et chez qui les soins de la société n'étouffaient en rien un vif et persévérant patriotisme?

Parmi celles choisies à cet effet, la princesse Rosalie devait occuper le premier rang; sa naissance, sa fortune, sa beauté, son esprit, des agréments de tous genres l'indiquaient tout autant que l'importance de son époux, et nul prétexte ne pouvait mieux motiver son voyage que l'état déplorable de sa santé, dont les dangers s'accroissaient chaque jour des souffrances de son cœur et des tourments de son imagination : aussi les médecins qui ne connaissaient rien à ses maux, s'empressèrent-ils à masquer leur ignorance, en lui ordonnant comme seul remède le changement de climat.

Nous ne suivrons pas la princesse Rosalie errant au gré de son imagination à la poursuite d'une séduisante chimère; représentons-nous-la au sein de la capitale de la civilisation moderne, dans ce Paris où tout ce que la ville et la cour possédaient de plus élégant s'efforce de lui plaire, et s'étonne de la voir demeurer indifférente à tant de flatteurs hommages.

Là, pourtant, devait se dénouer le roman de sa vie, car tandis que, pour détourner le cours des pensées qui depuis si longtemps l'obsédaient, elle

Digitized by Google

négociait en faveur de son pays, jouissait des simpathies qu'elle rencontrait en France pour la cause polonaise, et ne voyait chez nous d'obstacles à ses désirs, que dans les troubles naissants de notre propre patrie; le jeune Élysée de B....., favorisé par la femme de confiance de la princesse, sans vouloir encore se montrer à elle, était parvenu à faire journellement retoucher le portrait chéri, de manière à finir par représenter sa propre et parfaite image.

Je passe ici les détails de cette aventure, aussi vraie que romanesque, pour ramener la princesse dans son rôle politique, dans ses intrigues avec les personnes des deux sexes les plus influentes alors, et qui n'eurent d'autre succès que de diriger vers la Pologne des agents de troubles, incapables d'en servir utilement la cause; la révolution, d'ailleurs, semblait trop monarchique à ceux qui se préparaient à briser le trône de France. Quelques traits de lumière, cependant, perçaient le sombre nuage dont étaient couvertes les destinées des nobles enfants de l'antique Sarmatie; mais, s'ils éclairèrent de flatteuses espérances, de cruelles déceptions leur succédèrent.

Il n'entre point dans mon sujet de peindre et l'ambition russe, et l'astuce prussienne, et l'inquiète politique, alors frustrée, de l'Autriche, dont notre héroïne fut douloureusement témoin; car,

Digitized by Google

imbécile furie qui fit perdre à la République française un fidèle et puissant allié.

Il y a plus, tandis que le comte Thadée parvenait à s'échapper, la princesse Rosalie devint, en raison de sa haute naissance, l'objet de l'implacable rage des jacobins qui ne lui pardonnaient pas ses liaisons avec leurs ennemis abattus; elle fut donc arrêtée en dépit des courageux efforts d'Élisée, qui la pressait en vain de fuir; rien ne put la soustraire à un injuste et barbare arrêt de mort, et c'était comme ennemie de la liberté qu'allait être traînée au supplice l'épouse du prince Alexandre, l'ami et le compagnon d'armes de l'héroïque Kosciusko, elle qui depuis tant d'années courait le monde pour chercher des protecteurs à la liberté polonaise!

Elle se déclara enceinte, ce qui donna à ses amis le temps de la réclamer au nom de la vaillante Pologne; ils le font, et semblent espérer un heureux succès; mais instruite malheureusement de cette démarche et de ces espérances, la noble recluse se croyant déjà sauvée, déclare que sa grossesse est feinte, et la férocité révolutionnaire ordonne l'exécution de l'horrible sentence, ne laissant à l'infortunée Rosalie que le temps de couper quelques tresses de sa belle chevelure, seuls gage de souvenir qu'elle pût léguer à ses amis de France et de Pologne. »

Digitized by Google

XVI

UN ARRÊTÉ DU COMITÉ DIRIGEANT DE LA CONVENTION. — M. TALLIEN. — ORIGINE DES CHOUANS. — LE COMTE D'ARTOIS. — CADOUDAL.

Ce que nous avons vu sous le règne de la Convention nationale fut d'une atrocité si invraisemblable, d'une tyrannie si nouvelle encore dans l'histoire du despotisme, que nous nous étonnons peu de l'incrédulité de ceux qui n'ont pas subi ce régime, dont La Harpe a dit avec vérité, *ce temps où tout fut crime, excepté le crime lui-même.* Je n'ai point vu l'intérieur des prisons de cette époque; mais les récits de ceux qui y furent détenus et qui eurent le bonheur d'en sortir, me les rend presque présentes : aussi sais-je que l'outrage y accroissait les rigueurs de la tyrannie; qu'on jeta souvent dans le même repaire et sur le même grabat la femme la plus recommandable et la plus sale coquine. Mais rien ne peint mieux un gouvernement que ses propres actes : reproduisons donc ici l'extrait d'un arrêté de l'ancien Comité de sûreté générale et de surveillance de la Convention nationale, en date du

Digitized by Google

11 floréal an II de la république (30 avril 1794). Voici, entre mille actes, cette pièce caractéristique :

« Le Comité *ordonne* aux autorités civiles et « militaires, sous quelque dénomination qu'elles « existent, de donner aide et secours au citoyen « *Dossonville*, porteur du présent, chargé d'exé- « cuter l'arrêté *séparé* du présent qui lui est con- « fié ; *défend expressément* aux autorités, *de cher-* « *cher à en connaître la teneur et les dispositions ;* « comme aussi de s'opposer ou de refuser direc- « tement ou indirectement, d'exécuter les réqui- « sitions qu'il sera dans le cas de leur faire, *au* « *nom du Comité, même verbalement, soit de jour,* « *soit de nuit*, d'apporter aucun obstacle ou retard « à sa marche et à ses opérations ; l'autorise à me- « ner avec lui le citoyen *Dumonceau*, et à s'ad- « joindre telles personnes qu'il avisera, *sans qu'il* « *puisse être permis aux autorités civiles et militai-* « *res de s'y opposer, et d'en prendre connaissance ;* « *leur enjoint expressément de déférer et d'obéir* « *aux dispositions du présent.* Les représentants « du peuple :

« Signé : Élie LACOSTE, Moyse BAYLE, AMAR, LOUIS (du Bas-Rhin), VOULLAND, JAGOT, DUBARRAN. »

Que doit-on le plus admirer ici de l'impudente

Digitized by Google

audace des tyrans populaciers, ou de l'abjection profonde de la France durant leur insolent pouvoir?... qu'en eût dit *Tacite*, ce profligateur des oppresseurs de notre espèce? Eh bien! on entend aujourd'hui vanter ces temps et ces hommes, dont le souvenir devrait en être un d'horreur : Robespierre a des apologistes et Tallien des détracteurs pour l'avoir abattu; honneur pourtant à cet homme courageux, qui se réhabilita de ses sanglantes erreurs, en arrêtant l'effusion du sang humain! honneur à cette belle et bonne madame Tallien, que j'ai connue aussi recommandable par les nobles mouvements du cœur, que séduisante par sa figure et son esprit; Bordeaux eut dû lui élever une statue, en reconnaissance des bienfaits qu'elle répandit sur tant de familles sauvées par elle de la hache révolutionnaire. Eh bien! l'ingratitude la plus révoltante fut le seul fruit qu'elle en recueillit; elle ne s'en plaignait pourtant point, mais elle se parait avec bonheur d'un simple médaillon renfermant les cheveux de toute une famille qui lui dut la vie et s'en ressouvenait encore.

L'on a si peu d'idées saines en France, sur le véritable patriotisme, qu'en donnant ce titre au valetage révolutionnaire, on le refuse à la seule portion du peuple Français, qui eut le courage de résister à la tyrannie conventionnelle, c'est-à-dire, aux vendéens et aux chouans. L'origine de ces

Digitized by Google

derniers est surtout remarquable comme un acte de vive et loyale reconnaissance. En effet, *Jean Cottereau*, fils d'un sabotier et surnommé *chouan*, contrebandier d'abord, puis soldat et bientôt déserteur, est pris et condamné à mort; sa mère se jette aux pieds du roi, en obtient sa grâce, et cet homme, qui ne savait ni lire ni écrire, n'oublia pas ce bienfait; aussi sa vive reconnaissance l'empêcha-t-elle d'adopter les principes de la révolution que professent tant de gens dans les hautes classes même, et quand le 15 août 1792, les gens d'armes rassemblèrent les jeunes garçons du district de Laval pour les forcer à s'enrôler : « Non, « s'écrie *Jean Cottereau*, nous ne prendrons les « armes que pour le roi, » et tous répètent : « Oui, « nous servirons le roi, rien que le roi, » et les gens d'armes sont chassés. Dés-lors il fallut songer à se défendre; on s'arma, et *Jean Cottereau* devint le premier chef de cette première insurrection royaliste, qui prit le nom de celui qu'elle avait placé à sa tête; c'est à ce noyau, sans forme régulière encore, que le comte de Puisaye se réunit le 26 juillet 1794, en devint le général, et lui donna une savante organisation.

L'on connaît suffisamment la Vendée et son indomptable fidélité; la génération actuelle ne s'est pas montrée digne d'en apprécier le mérite, la postérité sera tentée de mettre au rang des fables, cet

Digitized by Google

héroïsme qui, sans que ceux pour lesquels il s'immolait vinssent partager ses dangers, ne leur en demeura pas moins attaché, et dont le royalisme refusa les faibles secours accordés par une parcimonieuse reconnaissance, du jour où ils lui furent présentés au nom de ceux qui venaient d'arracher le sceptre des mains de la légitimité.

Vauban n'a donné que trop fidèlement les détails d'un épisode de cette guerre toute de dévouement; je les ai vérifiés sur les lieux, ainsi que ce mot si remarquable : Un agent du comte d'Artois disait à *Georges Cadoudal : Nous répondez-vous de la vie du prince? — Non, mais de son honneur!*

Digitized by Google

XVII

MADAME DE GENLIS. — FRAGMENT DE LETTRE AU DUC D'ORLÉANS.

A l'issue de la Terreur, l'opinion générale était que la France ne pouvait demeurer en république, et, sauf la portion la plus exaltée et la plus compromise par ses œuvres, le peuple, revenu de ses illusions, appelait la monarchie de tous ses vœux; mais si les uns voulaient franchement la légitimité, d'autres, par crainte d'une vengeance méritée, inclinaient, comme nous l'avons dit, pour l'intronisation d'un prince espagnol; il en était néanmoins qui portaient leurs vues sur le duc d'Orléans; or, madame de Genlis qui avait si vivement déblatéré contre l'émigration par un pur sentiment de fidélité, mais qui avoua cependant à l'aspect de cette terreur qu'elle n'avait pas prévue, que *tout valait mieux que ce qui existait à cette époque sanglante*, et que *les conquérants même de la France ne pouvaient en être alors que les libérateurs.* (Précis de ma conduite, page 119). Madame de

Digitized by Google

Genlis écrivit *à M. de Chartres*, le 8 mars 1796, une lettre dont voici les principaux fragments :

« Il me paraît impossible que vous ne sachiez « pas que l'on a écrit dans plusieurs papiers fran« çais, que vous aviez *un parti* en France, et *des* « *partisans* qui voulaient vous placer sur le trône; « si vous ignoriez ce fait, ce serait vous rendre un « très grand service que de vous en instruire. « Pendant les dix années de soins si constants que « je vous ai consacrés, j'ai eu le temps d'étudier « et de connaître votre caractère, et je n'y ai jamais « démêlé le moindre germe d'ambition; je m'en « applaudissais, certaine que vous en seriez plus « vertueux et plus heureux. Depuis votre éduca« tion finie, dans les trois années où nous avons « eu ensemble des rapports si tendres et si inti« mes, je vous ai vu constamment le patriotisme « le plus exalté, le désintéressement le plus pur « et le plus vrai, et la plus parfaite droiture de « sentiments. Vous m'avez écrit des volumes de « lettres.... j'y trouve la certitude que vous êtes « incapable de vous prêter aux desseins qu'on vous « suppose; vous aviez vingt ans quand vous écri« vîtes les dernières... monument précieux... de « tous les sentiments qui peuvent honorer un jeune « homme. Vous aviez vingt ans... peut-on se dé« mentir... à vingt-trois, à moins d'une faiblesse « absolument inexcusable? Non... le fond de votre

Digitized by Google

« cœur et vos opinions sont les mêmes. Vous, pré-
« tendre à la *royauté!* devenir un usurpateur pour
« abolir une république que vous avez reconnue,
« que vous avez choisie, et pour laquelle vous
« avez combattu vaillamment! Et dans quel mo-
« ment? qnand la France s'organise, quand le
« gouvernement s'établit, quand il paraît se fon-
« der sur les bases solides de la morale et de la jus-
« tice! quel degré de confiance la France pourrait-
« elle accorder à un roi... qu'elle aurait vu, deux
« ans auparavant, ardent républicain?... Un tel
« roi ne pourrait-il pas tout aussi bien qu'un au-
« tre, abolir insensiblement la Constitution; et de-
« venir despote?... Pourriez-vous, en montant sur
« ce trône sanglant et renversé, vous flatter même
« de donner la paix à la France? Non sans doute...
« et... la guerre... civile... serait le fruit de cette
« odieuse usurpation. La France, en reprenant la
« royauté, légitime elle-même les prétentions du
« frère de Louis XVI : si le trône est relevé, c'est à
« lui qu'il appartient; en vous y plaçant, vous n'y
« porteriez jamais que le plus odieux de tous les
« titres, de nouvelles factions vous en chasseraient,
« et vous trouveriez alors dans l'exil... les seuls
« malheurs que vous n'ayez point encore éprou-
« vés... le déshonneur et les remords. D'ailleurs,
« quand vous pourriez légitimement... prétendre
« au trône, je vous y verrais monter avec peine,

Digitized by Google

« parce que vous n'avez (à l'exception du courage
« et de la probité) ni les talents, ni les qualités né-
« cessaires dans ce rang... Chaque état demande
« des qualités particulières, et vous n'avez point
« celles qui font les grands rois; vous êtes fait...
« pour offrir le touchant exemple de toutes les
« vertus domestiques, et non pour représenter avec
« éclat. Je suis sûr, Monsieur, que vous pensez
« tout ce que je viens d'exprimer, et je me flatte
« que les personnes qui vous entourent... sont in-
« capables de chercher à vous inspirer une ambi-
« tion qui serait aussi absurde que coupable... Je
« suis... persuadée que, si ceux qui vivent avec
« vous, vous donnaient des conseils différents...
« vous les rejeteriez pour ne consulter que votre
« cœur... J'ose répondre que vous avez horreur des
« projets qu'on vous attribue... vous avez bien ser-
« vi votre patrie, vous avez fui pour éviter la mort
« qu'un tyran sanguinaire vous préparait; vous avez
« vécu depuis dans l'obscurité, sans jamais cher-
« cher à vous faire des partisans; vous êtes pur et
« irréprochable, conservez toujours ce bonheur,
« le seul qui vous reste et qui vous rend si digne
« d'exciter l'intérêt des âmes sensibles et ver-
« tueuses. »

Digitized by Google

XVIII

LES ÉMIGRÉS DANS L'ÉVÊCHÉ DE MUNSTER. — SERMENT DE CEUX AU SERVICE BRITANNIQUE.

En revenant de Hollande en 1795, avec le comte, depuis duc de La Châtre, je m'arrêtai à Münster, pour y voir le comte de Roussy, qui, malgré son grade de maréchal-de-camp, avait servi comme simple cavalier en 1792, dans le corps des gentilshommes champenois, commandé par mon père. J'avais vu, et je devais voir encore les émigrés victimes de leur fidélité, repoussés de toutes parts et même avec outrage (le généreux et chevaleresque roi de Prusse excepté), par ces princes séculiers d'Allemagne, si près d'avoir besoin des secours de cette fidélité qu'ils méprisèrent et qui leur manqua. Avec quelle admiration ne vis-je donc pas la noble et constante charité avec laquelle ils étaient accueillis dans les principautés ecclésiastiques, et particulièrement à Münster, en dépit des ravages commis dans une partie de l'électorat de Cologne, par le progrès des troupes françaises. Là vivait, dans une économique aisance, le maréchal de Broglie, en-

Digitized by Google

touré d'hommages, fruits d'un souvenir reconnaissant qui s'était perpétué dans les familles pour l'exacte discipline qu'il maintînt dans ses armées durant la guerre de sept ans, souvenir qui faisait ressortir davantage les dévastations essuyées de la part des troupes républicaines. D'autres avaient aussi conservé une certaine aisance, mais le plus grand nombre n'était soutenu que par une charité, dont une sincère estime doublait le prix. Cette charité, portant sur des personnes qui sacrifiaient tout au devoir, faisait vivre dans la capitale trois cents prêtres, dont cent vingt sexagénaires, cinquante septuagénaires et huit octogénaires, ainsi que six cents autres dispersés dans les campagnes, objet partout de la vénération des habitants.

De plus, cinquante familles françaises et deux cents individus, édifient le peuple par leur courageuse résignation, leur assiduité au travail et leur conduite exemplaire dans l'hospice de *Verspohl;* cinquante et un vieux prêtres choisis parmi les plus pauvres, y trouvent asile, nourriture et soins sanitaires. Un semblable établissement a lieu pour les émigrés laïcs, qui, soignés par les ecclésiastiques français, résolus à ne pas abandonner cette fonction à d'autres, reçoivent gratis, les vêtements, le pain et les médicaments, payés par la caisse du clergé; un magasin de linge pourvoit à leurs besoins; les dames émigrées le façonnent, et un ec-

Digitized by Google

clésiastique est le tailleur de la colonie. Cette ferveur de charité est universelle, car le plus pauvre paysan fournit aussi un asile et du pain. L'on ne conçoit pas comment un pays naturellement stérile et pauvre, a pu se prêter à tant de sacrifices. C'est donc avec admiration que j'ai recueilli ces détails de la bouche du comte de Roussy, et si je les consigne ici, c'est que tout ce qui est bien, ne saurait s'effacer de ma mémoire, et doit, ce me semble, être reproduit comme leçon de moralité publique. Quant aux émigrés servant dans les corps à la solde britannique, loin de vouloir abjurer le titre de Français, ils ne prêtèrent serment que *sauf les droits du roi de France, et la fidélité qui lui était due*, aussi ne portèrent-ils que la *cocarde blanche*.

Digitized by Google

XIX

MONT-CENIS. — TURIN. — RUFFO. — MACK. — MACDONALD. — SIGISBÉISME.

Il faisait un temps superbe quand je passai le Mont-Cenis pour entrer en Italie; malheureusement, quelques centaines de soldats français le franchissaient avec nous, ce qui me priva du bonheur d'aller visiter l'hospice de ces vénérables héros de l'humanité, relégués sur un âpre sommet au milieu de neiges éternelles, pour y secourir, au prix de leur vie, les malheureux égarés durant l'hiver; car s'ils eussent paru, les patriotes armés qui m'entouraient les auraient insultés, peut-être maltraités. J'eus encore une nouvelle douleur en arrivant à Turin, ce fut de ne pouvoir faire ma cour à cette excellente reine de Sardaigne, Marie-Adélaïde-Clotilde-Xavière de France, qui m'avait si bien traité dans ma première enfance, et d'entendre même la légation française, tourner en ridicule et ses douces vertus et celles de son auguste époux, qui, plus populaire que nos directeurs plébéiens, ne refusait *à qui que ce fut une audience,*

Digitized by Google

nobles, bourgeois ou paysans, et s'étudiait à leur rendre justice ou à adoucir la nécessité d'un refus.

J'admirai bientôt dans le peuple de Rome, ce caractère ardent sans inconstance, persévérant sans précipitation, indifférent à ce que l'on fait devant lui, insouciant sur ce qu'on le voit faire, et qui, sincèrement charitable, est à la fois et le plus attaché de tous à son culte, et le plus réellement tolérant que je connaisse.

C'est après la prise et la reprise de Rome, que je vis arriver au quartier-général de Championnet le commandeur de Ruffo que j'avais connu à Paris; parti de France aussitôt après l'annonce de la rupture avec Naples, il joignit l'armée à Albano; là, il s'humiliait, pleurait, protestait des pacifiques intentions de son maître; trompé, disait-il, par *ces maudits Anglais, les fléaux de l'Europe.* Il avouait cependant que l'Autriche avait de son côté poussé Ferdinand à la guerre, ce que, sans l'avouer, il savait d'autant mieux qu'il était l'agent du cabinet de Vienne, et s'il se faisait fort de ramener son roi à la paix, c'est qu'il redoutait d'être arrêté, aussi obtint-il, par ses mensonges, la permission de s'échapper.

Ce fut moi, qui à Cazerte, reçus le général Mack, lorsqu'il vint y chercher un asile, et si je le nomme ici, c'est pour rapporter ce que *Napoléon* dit de sa campagne de 1796 (Montholon, t. VI, p. 327).

Digitized by Google

« Mack n'a jamais eu de soldats, l'armée napoli-
« taine, même en marchant sur Rome, ne pou-
« vait être considérée que comme une armée de
« milice ayant bonne volonté. Après ses désastres,
« elle n'était plus qu'une multitude mécontente et
« insurgée. » C'est ainsi, qu'en effet, nous l'avons vue dans son ensemble et dans sa prompte dissolution.

C'est durant cette campagne de Naples, que j'ai appris à connaître et à apprécier le noble caractère et les talents distingués du général, depuis maréchal Macdonald. Je n'aurais pas, de son vivant, publié sur sa naissance et ses premières années, les détails qui suivent, non qu'ils fussent flétrissants pour sa mémoire, mais parce qu'il est des susceptibilités d'amour-propre faciles à froisser, et dont on eût été peiné de faire éprouver les atteintes à celui pour lequel on professait une haute estime. Je ne les note même ici que pour rectifier ou prévenir les erreurs des biographes.

Le père du général Macdonald était l'un de ces Écossais qui suivirent les enseignes du prétendant Charles-Édouard. Réfugié en France, il faisait partie de cette compagnie composée de ses compatriotes à qui le gouvernement français accordait une solde, et dont la résidence était la ville de *Douai*; là, il s'amouracha d'une jeune ouvrière, et en eut Étienne-Jacques-Joseph-Alexandre, depuis maré-

Digitized by Google

chal, duc de Tarente; mais sa solde ne suffisant pas à faire vivre son petit ménage, il s'échappa de *Douai*, et vint joindre à Paris quelques-uns de ses camarades qui habitaient le collége écossais. La malheureuse qu'il abandonnait, ayant appris son nouveau domicile, vint le retrouver avec son enfant. Ne pouvant se résoudre à la repousser, il vécut encore avec elle, et il en résulta un second enfant, surcroît de charge qui le fit fuir à *Sancerre*, où résidaient d'autres de ses camarades. Mais la fille-mère parvint à connaître son nouveau domicile, et partit avec ses deux enfants portés successivement dans une hotte, car le fardeau était trop lourd; elle en déposait un qu'elle venait ensuite rechercher, après avoir déposé l'autre trois ou quatre cents pas plus loin; elle fit donc ainsi près de deux cents lieues pour parcourir les cinquante-cinq qui la séparaient de son amant. L'on entoura alors le père Macdonald, et on lui persuada de donner un état civil à ses enfants en épousant leur mère, ce à quoi il consentit à l'article de la mort, laissant sa triste famille dans la plus profonde misère. Mais la bienfaisance d'une dame anglaise établie à *Sancerre*, arracha le jeune Alexandre Macdonald de l'étroit et chétif logis où il végétait et que j'ai vu; elle le plaça chez le chevalier *Paulet*, homme bienfaisant, qui ayant consacré sa fortune à l'éducation des nobles indigents, et ne pouvant suffire au paiement

Digitized by Google

des maîtres dont ses élèves avaient besoin, s'imagina d'y suppléer en faisant donner des leçons aux moins instruits par ceux qui l'étaient davantage, véritable origine de ce système d'enseignement mutuel, dont on a attribué l'invention à *Bell* et *Lancastre*.

Le jeune Macdonald, par les soins de cette même dame anglaise, sa protectrice, entra comme sous-lieutenant dans le régiment irlandais de *Walsh-Serrent*, qu'il quitta pour entrer dans la légion levée par M. de *Maillebois*, au service de la Hollande: cette légion ayant été dissoute, il rentra en France, servit brillamment durant la révolution, fut cependant traduit au tribunal révolutionnaire où il eut le très rare bonheur d'être acquitté. On sait sa vie militaire que je ne rapporterai point; on sait aussi sa stricte probité parmi des hommes qui, à cet égard, ne lui ressemblaient pas; noble de caractère, modéré dans ses désirs, il fut toujours respectueux pour sa mère qu'il fit vivre de ses économies sur ses appointements, et maria sa sœur à un chirurgien, en lui procurant sur ces mêmes économies une légère dot. Quand M. de Walsh-Serrent fut emprisonné comme émigré rentré, Macdonald se donna en sa faveur les plus grands mouvements, et parvint à obtenir sa délivrance. J'ai lu la lettre par laquelle il l'annonçait à M. de Walsh, qu'il nommait toujours *mon colonel*, et dans laquelle il s'excusait

Digitized by Google

de l'avoir recommandé comme son *intime ami*, qualification *trop peu respectueuse*, disait-il, mais plus *utile à sa cause* que celle de son ancien chef. C'est Macdonald qui, le dernier parmi les généraux, demeura fidèle à Napoléon, que pourtant il n'aimait point; il se montra également fidèle au serment qu'il prêta à Louis XVIII, et est mort estimé de tous les partis.

Finissons-en avec l'Italie et ceux que j'y ai connus, en nous occupant ici du *sigisbéisme*, dont tant de voyageurs ont si ridiculement parlé. Je n'en ai plus retrouvé, à Rome principalement, que quelques vestiges. Ce n'était même plus qu'une espèce de plaisanterie de société, sans conséquence, sous les noms de *cavaliere Servante* et de *Patito*, représentant le favori et la victime de la coquetterie féminine. Le sigisbéisme fut-il jadis aussi scandaleux qu'on le dit? je l'ignore, et, à vrai dire, je crois peu aux relations de certains voyageurs, souvent aussi déclamateurs que crédules, dès qu'ils cherchent à peindre des usages et des mœurs qui leur sont étrangères, sans qu'ils aient le temps de les connaître ni prennent le soin de les étudier. Au reste, le sigisbéisme, tant décrié, n'était peut-être que le résultat traditionnel de la noble et longue protection accordée jadis par la chevalerie à la faiblesse, et particulièrement au beau sexe.

Comme les institutions morales se modifient

Digitized by Google

d'âge en âge, sans effacer les traces de leur origine, il se peut que, du chevaleresque usage de placer sous la garde de l'amitié sa sœur, son épouse ou sa fille, voire même la beauté qu'on servait, soit né ce sigisbéisme, ainsi que l'on vit naître et se perpétuer chez nous cette protection généralement accordée aux femmes par tout homme d'honneur, qu'il les connût ou non, du moment où il les voyait insultées.

Digitized by Google

XX

AUTRE FRAGMENT DE MON VOYAGE D'ITALIE.

Puisque je viens de parler du sigisbéisme, il me semble opportun de placer ici quelques autres fragments de mon voyage d'Italie; ce qui surtout a rapport à Rome, à Saint-Pierre, au consulat romain, au gouvernement pontifical, aux Romains modernes, choses sur lesquelles on a répandu tant d'erreurs.

§ I. — *Rome, Saint-Pierre et le Consulat romain.*

Ayant parcouru l'Italie dans un temps de trouble, à travers des armées françaises et étrangères, je pourrais présenter sur ces belles contrées, sur le caractère de leurs habitants, et les maux qui affligèrent ce brillant jardin de l'Europe, quelques aperçus neufs peut-être; mais je réserverai ces détails pour le récit complet de mon voyage, et ne rapporterai ici que ce qui a trait aux choses et aux personnes offertes à mes regards durant mon séjour sur ce sol classique du génie et des beaux-arts.

Digitized by Google

Quoique ces beaux-arts aient encore pour moi cet attrait que leur prête la verdeur d'une jeune et fraîche imagination, on en a tant radoté, que je dois les mettre ici à l'écart; mais comment ne pas parler de l'église de Saint-Pierre? A peine arrivé dans la cité sainte, je demande une voiture et me fais conduire à ce vaste et somptueux édifice. Trop prévenu peut-être en faveur de ce gigantesque monument, son aspect ne répondit pas d'abord à mon attente : tout immense qu'il est, je n'y vois que la maison du bon Dieu, quand je me figurais avoir à contempler le temple de l'Éternel. Ainsi désenchanté, j'arrive à la porte : *n'est-ce que cela?* me dis-je, tant la justesse des proportions rapetisse à la vue ce que nos pas n'ont point encore mesuré. Mais dès qu'après avoir longtemps marché pour atteindre le premier pilier on trouve des colosses dans les anges qui portent les bénitiers, et que l'on n'avait pris que pour des enfants, tout s'agrandit à l'imagination, et l'édifice semble n'avoir plus de bornes.

Qui croirait, par exemple, que ce baldaquin de Saint-Pierre, dont la masse, toute en bronze, pèse 450 milliers, et paraît trop petite pour le lieu qu'elle occupe, est haut de 122 pieds, tandis que la façade du Louvre, jusqu'à l'angle de son fronton, ne s'élève pas à 100?

Je ne chercherai point à faire passer dans l'âme

Digitized by Google

de mes lecteurs la vive émotion dont on est saisi dans cette cathédrale, la plus vaste de toutes *. Mais je rapporterai une anecdote qui y est relative.

Durant les deux années que j'ai passées à Rome, il ne s'est pas écoulé une semaine, sans que j'allasse admirer cette superbe basilique, objet constant d'une admiration et d'une émotion nouvelles, et ce fut ma constance à la visiter qui en empêcha la dégradation; car la trouvant un jour obstruée d'échafaudages, et ayant appris que le consulat romain avait vendu les dorures de la voûte, aux Juifs de Rome, pour un million d'écus (5,000,000 de francs), et qu'ils allaient s'empresser à les enlever; indignés que nous sommes d'un pareil vandalisme, un de nous est député vers l'abbé de Saint-Martin, secrétaire de la commission française, qui ne perd pas un moment pour en demander compte

* L'église de Saint-Pierre a, dans œuvre, 600 pieds de long, 440 de large à la croisée, et 186 dans la nef principale; le diamètre intérieur de la coupole est de 140 pieds, et sa hauteur, du sol au sommet de la croix, de 445 pieds. — Si on la compare aux autres temples chrétiens, l'église de Saint-Paul de Londres offrira une longueur de 469 pieds sur 235 de large et 319 de haut. — La cathédrale de Milan, 449 de long, 275 de large à la croisée, et 180 dans la nef; 238 de haut sous la coupole, 147 dans la nef et 370 jusqu'au sommet de la coupole. — Notre-Dame de Paris, 378 de long, 168 de large à la croisée, 140 dans la nef, et les tours 204. — Sainte-Sophie de Constantinople, devenue mosquée, 252 pieds de long et 228 de large. — Enfin, le dôme des Invalides, de sa base à la flèche, a 324 pieds. Aucuns des temples de l'antiquité n'ont approché de cet immense développement architectural.

Digitized by Google

aux consuls. Ceux-ci tout honteux, mais n'osant confesser leur turpitude, crient à la calomnie, au vol, au sacrilége, rompent le marché, et les échafaudages disparaissent aussi rapidement qu'ils avaient été élevés. Un jour de retard, et cet œuvre de barbarie était consommé!

Qu'était-ce que ce consulat romain et son gouvernement? le voici. Le Directoire, pour venger ce général Duphot, qui avait révolutionné Gênes, et qui fut tué dans une insurrection fomentée par l'ambassadeur français, Joseph Bonaparte, lança sur la ville sainte une armée commandée par Alexandre Berthier, qui s'en empara sans coup férir (premier et dernier exploit de ce grand capitaine). D'après les instructions de ses maîtres, il imposa à Rome moderne la liberté, comme elle fut infligée jadis à la Grèce par les anciens Romains. A l'instant, toutes les antiques dénominations disparaissent; les municipaux deviennent édiles; les employés des finances, questeurs; les administrateurs, préfets; les juges, préteurs; l'on voit des tribuns, des sénateurs; et cinq consuls représentent les deux qui succédèrent autrefois dans *Rome* à la royauté; car, en tout, la quantité suppléait ici à la qualité. Mais aussi quels consuls, bon Dieu! ce sont un médecin, un chirurgien, un apothicaire, un antiquaire et un avocat; puis, pour secrétaire-général, un prêtre apostat, régicide et marié; ce

Digitized by Google

qui donna lieu à une caricature représentant la république languissante, entourée de ses principaux officiers qui la purgeaient, la saignaient, lui préparaient un remède, lui dessinaient un tombeau à l'antique, écrivaient son testament et lui administraient l'absolution.

J'ai oublié les noms de la plupart de ces originaux, mais je me rappelle fort bien le médecin *Zacaléoni*, dont la bonne femme venait ennuyer la mienne, et *Visconti*, qui eût été fort au-dessus du rôle dont on l'avait affublé, s'il ne se fût véritablement cru le personnage qu'il représentait.

Quant au secrétaire *Bassal*, c'était celui-là même qui, parce qu'il avait pris femme, chercha à faire contraindre, par décret, tous les prêtres à suivre son exemple. Régicide, il était parvenu à réunir près de lui un petit sénat régicide, composé de *Duhem*, mauvais médecin, qui, après avoir tué obscurément dans sa province, était venu exercer en grand son savoir-faire dans la Convention nationale; *Gayvernon*, qui pleurait ses crimes et en demandait pardon devant les honnêtes gens, tandis qu'il s'en vantait près de ses complices; *Lacombe Saint-Michel*, chassé de *Naples*, où il avait succédé à *Garat*, en qualité d'ambassadeur de la république; d'autres encore que j'ai oubliés, dont (et ces bons républicains ne s'en cachaient pas) le héros

Digitized by Google

et l'écrivain de prédilection étaient *César* et *Machiavel*.

Mais pour en revenir aux prétendus magistrats de la prétendue république romaine, ils avaient sous eux de prétendus ministres, prétendus responsables, quoiqu'ils n'eussent à répondre de quoi que ce fût; car celui des finances ne pouvait rien sans les agents français des finances; celui de la guerre, sans le général français; celui de la marine, sans la permission de l'Angleterre; et celui des affaires étrangères, sans l'aveu des cabinets européens, qui ne le reconnaissaient pas, ou du cabinet du Luxembourg, qui lui donnait ses ordres; aussi ces trois derniers ministres n'étaient-ils qu'une seule et même personne, (Brémont), qui, de la cuisine du comte *Golovine*, à Saint-Pétersbourg, était venu tomber dans les bureaux de *Bonaparte*, et avait bondi de là sur le triple siége de trois ministres romains.

Si donc il existait à *Rome* une ombre de gouvernement, les rênes en étaient entre les mains des commissaires du Directoire; *Monge*, d'abord, et je ne sais plus qui; puis *Daunou* et *Florent*; enfin *Betrolio* et *Duport*. Mais au premier rang néanmoins se trouvaient *Duveyrier* et *Periller*, chefs des deux bandes calculatrices suivant l'armée, et les deux hommes alors que leur fortune, leur clientelle et leurs dîners rendaient les plus importants à *Rome*;

Digitized by Google

car les principaux titres d'aristocratie moderne sont dans les coffres-forts des spéculateurs.

Quant au général commandant la division, on l'avait réduit à rien, sous prétexte de soumettre la force à la loi; aussi l'honnête *Gouvion Saint-Cyr* fut-il destitué pour avoir voulu empêcher le vol d'un ostensoir, estimé deux millions, et appartenant à la chapelle particulière du palais *Doria*; aussi *Macdonald* gémit-il de son impuissance à combattre le mal, et le jacobin *Championnet*, de la sienne à faire tout celui qui était dans son cœur. A travers tout cela, généraux, commissaires, agents supérieurs ou simples employés, soit en exercice, soit surnuméraires, étaient logés et nourris gratis chez les particuliers, qui semblaient se consoler de tout par des pasquinades.

Cependant une constitution, toute aussi belle que nombre de celles que nous avons vu passer comme de vaines ombres, avait été improvisée par *Bassal*; livrée, imprimée et publiée, placardée, applaudie, étalée chez les libraires, placée dans les bibliothèques, et donnée en échange des chefs-d'œuvre et des trésors de Rome, elle garantissait la liberté, et l'on opprimait; la religion, et elle était insultée; l'égalité, et les Français ne connaissaient plus d'égaux; la propriété, et l'on volait sans pudeur; l'humanité, et l'on fusillait selon le moindre caprice.

Digitized by Google

La révolution romaine produisit cependant un bien; et comme c'est presque le seul qu'on lui dût, il ne faut pas l'omettre ici. Les assassinats montaient annuellement à Rome de trois à quatre cents, sans que l'on eût jamais pu les empêcher; mais, effets du premier mouvement et non de la préméditation, il suffisait de désarmer la vivacité italienne; et c'est ce que l'on fit. Une ordonnance infligea donc la peine de mort contre quiconque porterait un stilet : les stilets disparurent, et l'on n'entendit plus parler d'assassinats.

C'était un tableau très pittoresque que l'ensemble de ces débris de demi-brigades si braves, de troupes pontificales qui ne l'étaient pas autant, mais le devinrent sous des chefs français; de cette foule d'employés militaires, avec ou sans places, poussés d'armée en armée jusqu'à la plus éloignée de toutes, et glanant où leurs devanciers avaient moissonné; de ces généraux, vivant à discrétion chez les cardinaux expulsés, ou chez les riches Romains retenus en ôtage.

Le plus éminent des agents de finance, n'ayant plus rien à recueillir dans un pays ruiné, eut la fantaisie de jouer des tragédies républicaines (*Brutus* et *la Mort de César*) et invita les jeunes princes romains à monter avec lui sur les planches. C'eût été pour eux une dégradation aux yeux de leurs compatriotes; aussi s'y refusèrent-ils, sous le pré-

Digitized by Google

texte très plausible qu'ils ne savaient pas assez bien la langue française; mais le petit despote financier s'en irrita : *Ils s'en repentiront*, dit-il; et il les en punit en les frappant de fortes contributions, que quelques-uns ne purent payer qu'en vendant vaisselle et tableaux; il en résulta que des morceaux d'orfévrerie, exécutés sur les dessins de *Michel-Ange*, entrèrent dans la caisse du payeur qui les fit fondre, et que des chefs-d'œuvre de peinture furent livrés à bas prix.

§ II. — *Gouvernement pontifical*.

J'aime à comparer le passé au présent, car c'est la seule leçon utile pour l'avenir. J'en ai agi ainsi à l'égard de la France : continuons à procéder de même.

Je viens de dire ce que, avec une générosité dont elle se targuait assez gratuitement, la France avait fait pour Rome; jetons maintenant les yeux sur ce dont elle se vantait de l'avoir affranchie, c'est-à-dire sur le gouvernement pontifical; mais il faut procéder ici d'une tout autre manière que pour ces gouvernements in-promptus, les seuls légitimes selon nos publicistes actuels, car ce sont les seuls qu'on ait vu naître qu'on puisse lire comme une brochure et placer dans sa poche ou sa bibliothèque.

Quant au gouvernement pontifical, il était antique, et créé sans usurpation, le temps l'avait fait

Digitized by Google

plus que les hommes, sa puissance longtemps prépondérante, ne lui donna jamais l'ambition d'accroître son territoire aux dépens de ses voisins; ce fut lui qui conserva le dépôt des lumières au sein de la barbarie du moyen-âge; qui éclaira l'occident et le nord de l'Europe; qui protégea les arts dont la renaissance lui est due; qui donna à la législation, aux tribunaux, aux mœurs un caractère inconnu à l'antiquité. Que ce gouvernement donc soit considéré ou non comme légitime, voyons ce qu'il était lors de l'invasion ordonnée par le Directoire, et examinons-le dans ses bases, ses ressorts et ses résultats.

L'ordre social était fondé à Rome sur des bases bien plus solides que celles de nos gouvernements philosophiques, car ceux-ci reposent sur les rêves de l'esprit et celui-là provenait des affections du cœur. Son vrai principe fondamental, en effet, était la religion, et son but, le bien-être, ou plutôt la moindre somme possible de mal-aise de toutes les classes, aussi les nobles, les prêtres, les négociants et jusqu'aux mendiants, étaient-ils liés entre eux par des nœuds mutuels de service et de gratitude. A Rome le riche est plus riche, le pauvre est plus pauvre que partout ailleurs : mais la richesse n'y est pas une puissance, mais la pauvreté n'y est pas un opprobre. Puis la charité qui, chez les prêtres, est de strict devoir; est d'ostentation chez les

Digitized by Google

grands qui lui doivent un surcroît de lustre, et de convenance chez tous les gens aisés qui y sont portés autant par l'élan de haine que par les préceptes de la religion : or la religion est essentiellement liée aux bases du gouvernement romain, elle en est l'appui, elle en est la sève vivificatrice. La suit-on, et la suit-on bien? je n'oserais l'affirmer; mais tout le monde l'aime; les pauvres comme une ressource et une consolation fondée sur l'espoir d'un meilleur avenir; les grands comme un moyen d'ambition; la médiocrité comme une mine de fortune à exploiter; la masse entière comme un gouvernement tout en spectacle. Et pourquoi blâmer ce sentiment un peu profane? L'homme a, dans ce pays, des sens plus actifs que dans tous autres; il faut que la religion les refrène, les satisfasse ou les distraie; or les pratiques, les œuvres et les cérémonies, produisent ce triple et heureux effet chez un peuple à vive imagination.

Il est curieux d'entendre les détracteurs du culte catholique vociférer, avec ignorance, contre cette prodigalité de parfums qui rassérénent l'air dans des temples fréquentés par une foule immense; contre des cérémonies pompeuses qui, en occupant une population oisive, et lui parlant de celui dont le nom seul est un espoir pour la vertu, une menace pour le crime, la détournent au moins du vice; contre ces professions religieuses qui ôtent

de l'aliment à la débauche sous un climat de feu.

Et quoi de plus doux dans ses formes que la religion telle qu'elle est pratiquée dans Rome! car elle s'y montre aussi tolérante par le fait qu'intolérante par les lois, c'est-à-dire, précisément le contraire de ce qu'elle est dans presque tous les autres États européens. A Rome on ne demande pas à l'étranger quel est son culte ni s'il en profese aucun; quant aux nationaux leurs péchés disparaissent sous la multiplicité des indulgences, ce qui, d'après le caractère méridional est un bien, car celui qui se croit régénéré l'est déjà, et recommence avec confiance une vie nouvelle et plus pure. Pour la peine contre la non-communion, en est-il à la fois de plus douce, humainement parlant, et de plus sévère dans l'ordre religieux, que la défense de communier? L'inquisition encore, qui n'a de redoutable à Rome que son nom, devient la ressource du pauvre qui s'y fait renfermer sans crainte, car il y est nourri et habillé, puis il en sort avec l'espérance souvent d'y rentrer encore. Enfin c'est une police, et elle est douce. Une autre police toute religieuse était entre les mains des curés; une autre enfin se composait d'environ 1,000 sbires, 500 soldats du guet, et 300 espions; tous ceux qui voyaient venir un homme portant une lanterne sourde, avaient le droit de lui commander de la détourner de dessus eux : chose né-

Digitized by Google

cessaire dans des rues éclairées par les seules lampes des madones.

On s'étonne que Rome moderne renferme environ 360 églises; mais Rome antique possédait 420 temples, et ces temples n'étaient pas d'inépuisables sources de consolations, d'espérances et de charité. Ce qu'on devrait dire aussi, c'est que la capitale du monde chrétien a neuf riches hôpitaux et sept hospices; qu'on y voit vingt colléges, huit académies et cinq bibliothèques publiques. Si à Rome, ce qu'il y a de plus opulent, c'est le clergé, ce qui est le plus somptueusement partagé dans cette opulence et desservi par le clergé, ce sont les hôpitaux qui, là, comme dans toute l'Italie, brillent au premier rang des établissements publics, car *Rome*, *Naples*, *Milan* et *Florence* ont plus fait pour le pauvre que tout le reste de l'Europe réuni. Puis la bienfaisance romaine est d'ailleurs sans bornes; il y a plus, elle ne distingue jamais l'étranger du régnicole, et donne également des soins et des secours à la vieillesse et à l'enfance, à l'indigence et à l'infirmité. Que la philosophie blâme l'excès de ces aumônes, et le prêtre lui répondra : *C'est au gouvernement à empêcher la misère, mais quand elle existe, c'est à la religion à la soulager*. Aussi, presque tous les mendiants de Rome sont-ils étrangers, car le Romain est généralement bien vêtu, nourri et logé. Des dots fondées, et quelquefois accumu-

Digitized by Google

lées sur une même tête, y facilitent les mariages; des couvents sont ouverts aux pauvres filles qui ne peuvent s'établir; l'amour sans doute n'y est pas exempt d'erreur, mais du moins la décence l'accompagne et le libertinage est rare à Rome : puis les curés ont droit de faire chasser toutes filles de vie scandaleuse, logées à moins de deux cents pas des églises, et, celles-ci, ne pouvant ainsi trouver de domicile dans la ville, sont contraintes à se retirer aux faubourgs dont les maisons sont en petit nombre, malsaines et séparées de nuit, par la fermeture des portes, des masses de la population urbaine.

Une des choses qui contribuait à empêcher la corruption de s'accroître, c'est la simplicité du costume religieux, porté par les laïques mêmes, et qui prévient les extravagances d'un luxe *dépravateur* (qu'on daigne me passer ce mot). Puis la décence est la principale parure du prêtre, c'est une partie essentielle de sa puissance, et l'habitude de cette décence en fait naître le goût.

Là on n'est servi que par des hommes, et la malignité a puisé des calomnies dans cet usage que l'opinion commandait à des célibataires obligés de donner l'exemple aux autres. Quant au célibat, il est, par rapport au mariage, dans la proportion de 30 à 100 : proportion bien inférieure à celle que nous offrait, sans reclusion nécessairement dé-

Digitized by Google

cente, cette ancienne *Rome* dont nous exaltons les vertus.

Dans l'État pontifical, l'administration municipale est entre les mains des nobles, c'est-à-dire des propriétaires, car tout riche devient facilement noble, l'anoblissement n'étant pas seulement l'effet de la faveur des papes, mais celui, bien plus souvent, d'un recrutement, par lui-même, dans certaines provinces de l'État romain. Dès qu'un individu est parvenu à acquérir une fortune en biens fonds, d'une valeur déterminée par la loi, ou par l'usage devenu loi, il peut présenter la demande d'être inscrit sur les registres de la noblesse, et l'est en effet, après enquête sur ses vie et mœurs, ainsi que sur la réalité et la solidité de sa fortune. L'intrigue ou la corruption peuvent, il est vrai, faciliter la réception de ces preuves, mais cet abus doit être rare, car les corps sont sévères, relativement surtout aux admissions dans leur sein; puis l'abus ne pourrait avoir lieu qu'en faveur de la puissance ou de la richesse, notabilités réelles et nécessaires à rendre utiles, quand on ne veut pas qu'elles deviennent nuisibles.

Quant à l'ancienne noblesse, elle n'a de droits exclusifs qu'aux places de gonfaloniers, la première de celles municipales : Aussi rien de plus exempt de morgue que cette noblesse romaine, accessible à toutes les classes et effacée par la papauté; n'ac-

Digitized by Google

quérant pas, par l'exercice des armes, cette supériorité qui écrase le peuple, elle a plus d'aménité que toute autre et se rapproche de ses inférieurs par l'amour des lettres et des arts.

Après avoir parlé de la religion, du caractère et des mœurs des Romains comme bâse de leur gouvernement, disons quels sont les ressorts de cette institution théocratique.

L'on voit, à la tête de l'État, un vieux prêtre dont la vie s'est écoulée dans l'exercice d'un sacerdoce qui exigeait des vertus, ou du moins leurs apparences; ses passions sont amorties; son règne ne peut être de longue durée; sa conduite passée est connue; l'univers le contemple; il ne peut attacher sa renommée qu'au souvenir de quelque bien opéré par lui; l'opinion censurerait avec rigueur, ce qui même pourrait être toléré dans la conduite d'un souverain laïc; il lui a fallu quelque adresse pour s'élever au-dessus de ses égaux, et probablement elle ne lui manquera pas comme politique et administrateur; puis, il ne peut, sans se déshonorer, être en contradiction avec les principes de la religion dont il se trouve le chef suprême. Son autorité, d'ailleurs, ne choque personne, car tous auraient pu y avoir des droits, et tous les États, depuis le pâtre jusqu'au prince, ont brigué et obtenu la triple couronne pontificale. Cette couronne est révérée à plus d'un titre, car le pape est à la fois

Digitized by Google

évêque de Rome, métropolitain de la pentapole, prince d'Italie, patriarche d'occident, souverain pontife et prince temporel.

Le sacré collége, composé des cardinaux, est le conseil du pape dans les affaires ecclésiastiques ; les dispenses accordées sont du ressort de la *datterie*, dont les revenus s'employent en œuvres de bienfaisance. Quant aux tribunaux romains, ils consistent en, 1° la *consulte*, dont le cardinal secrétaire d'état est le préfet ; elle examine et juge les affaires civiles et criminelles y pendantes par appel, ainsi que les accusations contre les gouverneurs et les magistrats. 2° Le *bon gouvernement* qui surveille les communautés, obligées d'obtenir son consentement et ses dispenses pour ester en justice. 3° Le tribunal *des douze juges* qui décide dans les affaires relatives à la chambre apostolique. Son trésorier général est l'inspecteur des douanes, des côtes, des forteresses et des galères. 4° Le *grand tribunal* qui, sous le nom de gouvernement, connaît séul des délits graves ; le gouverneur de *Rome* le préside, et la torture n'y est ordonnée que par lui. 5° Le *sénateur*, qui exerce une juridiction civile, avec le grand tribunal du gouvernement, et ayant sous ses ordres trois consuls conservateurs, ainsi que deux jurisconsultes assistants, nommés tous par le pape. 6° La *Rote*, tribunal d'appel supérieur. La nécessité d'y motiver et d'y publier sur-le-champ ses sentences, dont le pape seul peut suspendre l'effet ; sen-

Digitized by Google

tences dont il est permis d'appeler à elle-même, l'a maintenue dans une haute et inattaquable équité; elle est composée de sept membres de diverses nations, dont trois sont nommés par le pape, et les quatre autres par l'*Allemagne*, la *France*, la *Castille*, et les deux états réunis de *Toscane* et de *Venise*; les trois villes de *Ferrare*, *Bologne*, et *Milan* lui envoyent d'ailleurs chacune un juge. 7° Le tribunal de la *signature des grâces*, ayant le pape lui-même pour chef; il a le droit d'ordonner la révision des procès jugés et de les renvoyer, dans ce cas à d'autres tribunaux chargés d'en faire de nouveau l'examen.

Dans toutes ces juridictions sont établis des avocats des pauvres, qui doivent exercer ces fonctions gratuites avant de pouvoir plaider librement et pour le compte des clients qui les requièrent. La *chambre apostolique*, enfin, dirige les finances, et *l'annone* les approvisionnements.

Quant aux *lieux de monts* (Luoghi di Monti) ce fut une caisse instituée par *Sixte-Quint*; et dont le capital primitif résulta d'un emprunt fait par ce pontife, sans autre besoin que celui de lier les propriétaires à l'état; il ordonna donc, qu'on ne conférât aucun emploi comptable, sans que le titulaire n'eût préalablement déposé aux *Luoghi di Monti*, un cautionnement proportionné à la nature des fonctions qu'il aurait à exercer, et ce cautionnement, qui était le gage de sa gestion, demeurait con-

Digitized by Google

fisqué en cas de malversation. Les particuliers reconnaissant bientôt la solidité et les avantages de cet établissement, exigèrent pour leurs fermages, des cautionnements semblables, et son crédit s'établit au point que chacun y porta ses fonds; aussi les papes trouvèrent-ils de l'argent à 2 1/2 ou 3 p. 0/0 tandis que le taux des emprunts montait à plus du double dans le commerce.

Les revenus de l'État étaient peu considérables; ils consistaient en droits de douanes, en monopole du bled et du sel; en droits féodaux, annates et domaines; mais ils suffisaient d'autant mieux à l'entretien d'une cour modeste, que les emplois et dignités en puisaient le revenu dans des biens ecclésiastiques; quant à la datterie, qui rapportait 5,000,000, quoique son produit fût affecté à des œuvres de bienfaisance, ses frais et charges étaient prélevés sur elle-même et n'étaient pas supportés par le peuple romain.

Ce qu'on a le plus amèrement blâmé dans le gouvernement papal, c'est l'administration relative aux subsistances; en effet les états pontificaux fournissaient jadis des grains à la *Toscane*, à *Gênes*, à *Venise;* ils suffisent à peine aujourd'hui à leur propre consommation, et la culture y dépérit; le mode d'approvisionnement de Rome en est seul la cause. Car le gouvernement, redoutant la famine pour une ville populeuse, et les suites qu'elle pourrait avoir, a, de temps immémorial, choisi quelques

Digitized by Google

provinces nommées *annonaries* où tous les grains, par l'effet d'une fiction politique, sont censés appartenir au souverain. Le propriétaire (pour la plupart ecclésiastique ou fidei-commissaire) le sait et ne possède qu'à cette charge. Dans ces provinces, qui forment la plus petite partie de l'État, on fait donc tous les ans un relevé approximatif des produits en grains, puis on en taxe le prix, dans une assemblée composée de commissaires, de propriétaires notables et de fermiers; la chambre de l'annone prend, sur ces produits, la quantité de grains qui lui est nécessaire, la paye, en nourrit Rome; et le gain qu'elle fait dans les années abondantes, lui permet, dans celles calamiteuses, de vendre le pain à un prix qui n'éprouve jamais de variation : avantage immense pour le bas peuple.

Quant à la probité politique de ce même gouvernement, elle est suffisamment prouvée par son respect pour les capitulations des provinces; aussi les deux légations de *Ferrare* et de *Bologne*, gouvernées par leurs lois et leurs magistrats, ne traitaient-elles avec le pape que comme de puissance à puissance.

En résumé, si l'état ecclésiastique pouvait être qualifié despotique de sa nature, tout y tempérait l'action de ce régime; le souverain était, par l'essence même de son pouvoir, tenu à une grande régularité de mœurs; à l'absence de toute espèce de luxe; à l'équité, à la charité; la noblesse ne pou-

Digitized by Google

vait, par elle-même, être rien dans l'état, elle ne pesait donc point sur le peuple; les prêtres, à la tête de tout, ne parvenaient, en général, qu'avec de l'instruction, des talents, ou après une longue subordination, le peuple trouvait à satisfaire à bon marché des besoins que sa sobriété et la douceur du climat tendaient à diminuer, ce qui diminuait aussi le nombre et l'énormité des crimes; et comment n'eût pas été douce une autorité que tout rendait facile! Ajoutez à cela que *Pie* VI, majestueux par ses traits, adorable par ses vertus, intéressant par son âge et plus tard par ses malheurs, avait non-seulement rasséréné l'air de Rome en desséchant les marais Pontins; travaillé à la réformation de la justice criminelle; créé le superbe musée Clémentin; encouragé les manufactures, les usines et autres établissements d'utilité publique; mais qu'il avait aussi fait régner, sous le gouvernement théocratique, plus de tolérance et de liberté réelles qu'il n'en existait dans la plupart des gouvernements européens. Eh bien! c'est en arrachant violemment Rome à cette administration bienfaisante, que le Directoire la livrait au régime arbitraire et aux exactions d'intrigants et de voleurs envoyés ou protégés par lui! Aussi le respectable pontife dépossédé et enlevé restait-il l'objet de tous les regrets, de tous les éloges; et en fut-il jamais de plus flatteurs que ceux qui furent alors voués à un souverain, absent et tombé?

Digitized by Google

Ce qui attachait principalement les Romains au gouvernement pontifical, c'est que si, sous son administration, des charités sans nombre étaient prodiguées au pauvre, il s'y trouvait aussi, et des moyens immenses de fortune pour l'activité ou l'industrie, et des aliments pour l'ambition ; tous, en principe, pouvaient prétendre à tout ; puis les fermiers, exploitant à bas prix les domaines du clergé et des grands, accumulaient promptement des capitaux acquis par leur travail, ce qui élevait de nouvelles familles bientôt classées parmi les plus importantes, en raison des dignités ecclésiastiques, source, à Rome, de toute puissance.

J'ai vu de ces *marchands de campagne*, c'est ainsi qu'on les nommait, conserver la simplicité de leur costume et de leurs mœurs avec des revenus de 4 à 500,000 francs. De ce nombre étaient de mon temps les Di Pietro et les Crucciani.

Une chose admirable en Italie, c'est la multitude des confréries, vestiges sacrés de l'esprit religieux du moyen-âge ; institutions fondées par la charité, et que la charité perpétua en faveur de toutes les infortunes, même coupables : car si elles donnent des soins pieux aux restes de ceux que la justice humaine envoie devant la divine justice, elles ne distinguent point à cet égard l'étranger du régnicole ; elles ne les distinguent pas davantage dans les secours qu'elles prodiguent aux vivants. Cette fièvre moderne de philantropomanie, en faveur

Digitized by Google

des criminels condamnés, déni de justice pour l'homme honnête et paisible, n'avait pas atteint les magistrats romains, mais l'humanité adoucissait, de concert avec la justice, le sort des galériens même, dont la peine était radoucie en raison de leur bonne conduite.

Voilà ce que le Gouvernement français avait détruit; voilà ce que remplaçait une caricature de république dont le ridicule, si choquant pour le Romain spirituel et moqueur, était le moindre vice, république dont ceux qui l'instituèrent se riaient eux-mêmes, et qui, instrument servile des oppresseurs et des spoliateurs de son propre pays, ne pouvait, dans la fausse position où on l'avait mise, exister ni avec eux ni sans eux.

§ III. — *Rome et les Romains modernes.*

J'ai souvent arrêté mes regards sur une maison, située au bord du Tibre, bâtie vers le milieu du quatorzième siéle; construite avec des fragments antiques réunis sans ordre; édifice abandonné, presque méconnu, et qui fut jadis habité par un homme qui, certes, n'était pas un personnage ordinaire.

Sorti d'une assez basse condition, Rienzi voulut rendre à Rome son antique splendeur, et, peut-être, se montra-t-il digne de replacer l'Italie au rang des grandes puissances. Qu'on rie aujourd'hui de sa folie, je le conçois, et pourtant Pétrarque,

Digitized by Google

qu'on ne regarda jamais comme un fou, accourait pour seconder le noble dessein du tribun, quand il en apprit la chûte. La gloire de l'Italie moderne brillait déjà d'un vif éclat; elle s'accrut sous Léon X, et l'on ne peut faire un pas dans Rome sans vouer un juste tribut d'admiration à la mémoire de Jules II, de Sixte-Quint et d'Urbain VIII. Églises, palais, aquéducs, tout rappelle leurs noms. Que d'autres décrivent et ces monuments et ces chefs-d'œuvres de l'art qui les décorent, je demanderai seulement ici aux détracteurs de la religion, comment ils ont pu l'accuser de la destruction des beaux-arts, quand c'est à son empire que nous en devons la renaissance? Les prêtres, dit-on, renversèrent les statues antiques, ne voyant en elles que des idoles; mais ne fallait-il pas dire aussi: 1° Que la chûte des idoles rendit seule possible cette rectification des idées morales, sources aujourd'hui de la supériorité de l'Europe sur le reste du monde; 2° Que le culte élevé sur les débris des temples payens, créa la liberté populaire, car un culte réfrénant peut permettre, seul et sans danger, le jeu combiné des intérêts, des passions et des vanités de tous; 3° Que les prêtres firent ce qu'eussent fait les barbares qui détruisirent tout ce qu'ils renversèrent, choses dont les barbares d'Orient nous donnent encore l'exemple; tandis qu'on enfouit les statues des dieux païens aux pieds de leurs autels, ce qui nous en a conservé; 4° Qu'en supposant cette

Digitized by Google

conservation due au hasard, et non à l'amour déjà disparu des beaux-arts, ce n'est pas du moins au hasard qu'on doit attribuer la renaissance de l'architecture, de la sculpture et de la peinture; ni celle de la littérature et des sciences qui leur est due.

Les beaux-arts, d'ailleurs, n'ont-ils pas plus gagné que perdu sous la protection des souverains pontifes? Les chefs-d'œuvre de la sculpture antique s'élèvent encore au-dessus des êtres par la noblesse et la perfection des formes; mais ils ne rendirent que des passions molles, et (à l'exception du *Laocoon*), aucune de celles qui ont leur siége dans la moralité humaine. Et si *Jean Goujon*, *Germain Pillon*, *Bachelier* et *Legros* les égalèrent, si *Canova* et *Thorwaldsen* les rivalisent, l'antiquité ne nous a rien laissé de comparable au Moïse de *Michel-Ange!*

Quant à l'architecture, les modernes, par cela seul qu'ils copièrent les anciens, se sont placés à cet égard au-dessous d'eux. Pourquoi n'ont-ils pas plutôt perfectionné le genre gôthique, beaucoup plus susceptible d'un grand développement, et qui pouvait également s'embellir de la sobriété, de la simplicité et du fini des détails?

Pour la peinture, on ne saurait établir de comparaison entre celles antique et moderne; car si l'on ne peut juger celle-là sur quelques fresques

Digitized by Google

échappées aux injures du temps, du moins est-il certain que les anciens ne connurent pas la perspective, qu'ils ne furent donc ni ne purent être paysagistes : et qui croirait qu'ils eussent exprimé dans leurs tableaux ces affections de l'âme, auxquelles leurs statues sont étrangères, quand on nous représente, comme le chef-d'œuvre de *Timanthe*, la scène où, en voilant la douleur paternelle, il voilait aussi son impuissance à l'exprimer? Qu'on s'extasie encore, si l'on veut, sur ces fruits becquetés par des oiseaux! N'avons-nous pas vu des animaux de cette espèce becqueter ceux grossièrement peints sur des enseignes de cabaret? Au reste, tout ce que l'antiquité oppose aux beaux-arts modernes, était plus grec que romain, et c'est à Rome pontificale que nous devons ce que les anciens Romains durent à cette Grèce menteuse.

Tout individu qui a vécu quelque temps à Rome, celui surtout qui a vu cette belle et antique cité, entourée de brigands, impuissante à entretenir les monuments qui la décorent, doit un tribut de respect à la mémoire de *Sixte-Quint*, l'un des plus grands génies qui aient fait honneur à l'espèce humaine; en effet, durant ses cinq ans de pontificat, il exécuta plus de choses utiles qu'aucun autre souverain dans le cours même d'un demi-siècle. Des monuments propres à illustrer un long règne; l'assujettissement à son pouvoir des deux puissantes

Digitized by Google

familles des Ursins et des Colonnes; la destruction des troupes de brigands qui désolaient les campagnes; le rétablissement de la justice; la suppression de l'usure; le paiement des dettes; la création du seul papier monnaie vraiment solide et utile qui ait encore existé; la ferme consolidation d'un état en décadence; voilà ce qu'avec les seuls moyens capables de gouverner les hommes en général, et particulièrement les Italiens, c'est-à-dire le cœur d'un père et la tête d'un tyran, l'inappréciable *Sixte-Quint* opéra durant un si court pontificat. Malgré les dépenses auxquelles il fut contraint, il laissa, au château Saint-Ange, 5,000,000 d'écus (25,000,000 liv.), dans des coffres que je n'ai pu contempler sans admirer les hautes qualités de celui qui les remplit; les Français y trouvèrent encore 400,000 écus (2,000,000 liv.) bientôt gaspillés, et le commandant *Valter*, loin de conserver ces coffres comme un monument, n'eût pas honte de les vendre pour la modique somme de quatre piastres (20 liv.). Ces quatre piastres même, eussent jadis fait vivre assez longtemps *Sixte-Quint*, qui, hors les jours où sa dignité lui commandait quelque faste, avait ordonné à son maître d'hôtel de ne dépenser pour sa table que quinze bayocs (20 sols), et j'ai vu le général *Rey* exiger trois cents piastres (1,500 liv.) par jour pour la sienne, des gens d'affaires du cardinal *Renuccini*

Digitized by Google

dont il occupait l'hôtel, et qu'on avait forcé de s'expatrier !

Le *caractère, les mœurs et les usages* des Romains modernes doivent-ils enfin être mis au-dessous de ceux des anciens Romains? J'en doute, dussent se soulever contre moi tous les préjugés académiques; car, qui ne rirait pas aujourd'hui de *Lucrèce* et de son suicide un peu tardif, ainsi que des ruses révolutionnaires du premier *Brutus?* qui n'aurait pas, de nos jours, horreur de ce dernier, de *Virginius*, de *Manlius*, du second *Brutus?* qui peut lire sans indignation les trop fidèles récits d'*Appien*, ou les dégoûtants détails de *Suétone* et de *Pétrone?* à quelle société, si dépravée qu'elle fût parmi nous, oserait-on appliquer la moins révoltante partie des peintures que *Juvénal* nous a laissé des mœurs romaines? Mais écartons ce qui fut pour dire ce qui est.

Pour juger le *caractère* d'une nation, il faut en saisir les traits principaux, et ne s'arrêter à quelques détails, qu'après l'avoir, par la pensée, divisée en raison des conditions. Avec ces indispensables précautions, l'on verra qu'à Rome, indépendamment du bas peuple et de la haute société qu'honorent des hommes instruits, tels par exemple que le prince Chigi et quelques autres encore, il est une classe intermédiaire très étendue, dans le sein de laquelle on voit fleurir et les vertus domestiques et

Digitized by Google

les vertus religieuses; mais cette classe si nombreuse, si intéressante, est presque totalement inconnue de l'étranger.

Au reste, il est dans toutes les divisions sociales du peuple romain, trois choses éminemment remarquables : C'est, 1° une imagination vive, tempérée néanmoins par une extrême justesse dans les idées, et un esprit de suite que rien n'égare. Ces qualités jointes à une imperturbable patience, sont ce qui a doté Rome d'un grand nombre d'hommes d'état, causes en partie de sa longue prépondérance; 2° un orgueil extrême, uni à une excessive vanité : et comment ne serait-il pas fier, le peuple qui après avoir régné par l'héroïsme et plus tard par la religion, règne encore comme gardien des plus brillants chefs-d'œuvre? Quant à la vanité elle est principalement remarquable parmi les femmes du peuple, qui travailleront sans relâche et se priveront de tout durant la semaine, afin de pouvoir aller se promener en voiture le dimanche; 3° une sensibilité qui se porte quelquefois autant sur l'assassin que sur la victime, et ce sentiment n'a rien qui doive révolter, quand on songe que l'assassinat n'est à Rome, que le premier mouvement de la vivacité armée.

Je me rappelle avoir vu un jeune officier français courir à cheval autour du cirque de la villa *Borghèse;* il avait brutalement écarté la foule des promeneurs,

Digitized by Google

et l'on en murmurait ; son cheval fait un saut, le désarçonne et l'envoie tomber sur un des pieux de la barrière, où il expire la poitrine écrasée. Il était de bonne heure encore, le jardin venait de se remplir de ces femmes qui avaient tout sacrifié pour y briller un seul jour ; le cirque, dont on pouvait se détourner, n'est qu'un point dans cette immense promenade ; l'officier tenait à une nation qui opprimait *Rome*, et lui-même avait insulté au public ; la villa *Borghèse*, cependant, fut vide en quelques minutes, et la sensibilité la plus touchante se remarquait sur les traits des Romains des deux sexes que cet événement en faisait sortir. Comparez ce trait caractéristique à ces spectacles inhumains, où les Romains applaudissaient jadis aux convulsions de l'agonie ! Je n'ajouterai ici qu'un mot : *Rome* est peut-être le seul lieu du monde où le mendiant eût imaginé de solliciter une aumône en disant : *fate ben per voi!*

Une chose cependant qui contraste avec ces traits principaux du caractère romain moderne, et qui n'est qu'une preuve de plus des disparates de l'esprit humain, c'est qu'avec de l'imagination, de l'orgueil et de la sensibilité, les habitants de Rome ne m'ont paru avoir aucun goût pour les beaux-arts ; ce n'est presque chez eux qu'un commerce ; leurs regrets sur l'enlèvement des chefs-d'œuvre de l'antiquité ne portent que sur la crainte d'être

Digitized by Google

moins visités de l'étranger, et ils attachent si peu de prix à la conservation des tableaux capitaux, qu'on les relègue dans des églises humides où ils périssent, dès qu'on en a fait une copie en mosaïque; et celui de la Transfiguration, le triomphe de *Raphaël*, n'existerait plus aujourd'hui, s'il ne fût venu à Paris recommencer une nouvelle vie, par l'opération qui l'a fait passer, d'un châssis vermoulu, disjoint, fendu et courbé, sur une toile où il a repris tout son éclat. Qui sait si les cris de l'Europe entière sur l'enlèvement des chefs-d'œuvre de la peinture, si l'intérêt que les Français ont paru y mettre, ne rendront pas aux Romains cet amour des arts qu'ils étaient loin d'avoir?

Les *mœurs* de *Rome* ne doivent pas plus être jugées d'après les jactances de la fatuité française, ou les récits des voyageurs en poste, que celles de France par les voyages de *Smolett*. Mais si, pour atténuer les erreurs qu'on pourrait à cet égard reprocher à l'Italie, il faut y noter, comme leurs causes productrices, l'activité du climat, l'oisiveté, plus grande là qu'ailleurs, en raison de la sobriété des hommes et de la prodigalité du sol, il est encore juste de comparer l'état de la cité sainte, sous ce rapport, avec ce qui se passe dans les autres contrées européennes, où une grande quantité de vastes métropoles et de chefs-lieux de cours y multiplient les centres de corruption; il faut dire, en

Digitized by Google

outre, qu'en Italie il y avait jadis très peu de troupes, et que le célibat militaire déprave incomparablement plus les mœurs que ne le pourrait faire le célibat religieux, fût-il entièrement livré à ses passions. Puis on ne connaît pas en *Italie*, et à *Rome* surtout, ce célibat forcé de la misère, qui fournit partout ailleurs tant d'aliments à la débauche.

Je n'ai parlé encore ici des mœurs que dans l'acception la plus restreinte; mais en l'étendant à tout ce qu'elle doit embrasser, il serait difficile de peindre sous les mêmes traits tous les peuples de la Péninsule; je ne parlerai donc ni de *Gênes* dont je n'ai entendu dire que du mal, ni de *Milan* dont je n'ai entendu dire que du bien; et laissant de côté le *Piémontais*, hâbleur et morose, pour le Romain gai et vrai, je m'occuperai principalement des peuples que j'ai personnellement connus. Or j'ai été, plus que de toute autre chose, frappé à *Rome* de la réserve qui s'y remarque, en général, sur les physionomies. Ce qui m'y a frappé encore, c'est l'aisance et la gaîté du peuple. Les soins de la charité et l'amour du plaisir se partagent la vie des Romains; on y aime la musique avec passion, et cependant son étude n'y entre pas dans l'éducation des gens d'un certain ordre : délicatesse admirable de l'opinion, qui sent tous les dangers d'un art propre à exalter l'imagination, qui voit la dégradation du riche dans ce qui peut élever le pauvre, et ne

Digitized by Google

veut pas aller sur les brisées de ceux que la grandeur doit protéger et non rivaliser. C'était ainsi que vous pensiez, bonne et élégante *Ceva*, spirituelle *Falconiéri*, charmante *Ottoboni*, très aimable *Lanti*, jeune et séduisante *Spada*, vous, la fleur d'un sexe qui est la fleur de l'espèce humaine, vous, l'honneur du rang élevé où vous naquîtes, vous qu'on ne put fréquenter sans un indicible charme, et qu'on ne peut se rappeler sans regrets! La belle duchesse de Cesarini en agissait autrement; elle avait un théâtre, elle y faisait admirer sa danse et son chant; mais ce que le goût applaudissait n'était-il pas réprouvé par les convenances?

Quant aux *usages de Rome* moderne, ils sont, comme partout ailleurs, relatifs aux états divers de la société. Notons à cet égard ce qui s'y remarque le plus habituellement. Les femmes, généralement belles, et très attentives à soigner leurs attraits, sont toujours vêtues avec une décence que la France avait momentanément abjurée à l'époque qui m'occupe ici. Le sigisbéisme rappelait à *Rome*, quand j'y étais, ce qu'il y avait de décent et de respectueux dans les formes galantes de l'ancienne chevalerie. Quant à la superstition, elle faisait passer au peuple de Rome, dans les églises et à la suite des processions, le temps employé par les Anglais au cabaret ou dans les clubs, par les Français dans les guinguettes ou au spectacle. Le philosophe peut

Digitized by Google

considérer avec mépris de telles occupations; mais ne devrait-il pas songer que les pratiques religieuses consolent ceux qu'égareraient leurs passions; la religion d'ailleurs n'a rien de triste dans Rome pontificale, et l'on s'y arrête avec autant de plaisir à écouter les chants devant les madones, qu'on en éprouve en entendant, par une des belles nuits de ces beaux climats, ceux qui charment les nombreux promeneurs de la rue du Cours, ou les milliers de groupes qui, dès que les figues mûrissent, vont se réunir aux petites tables de la place Navonne, éclairées par les rayons de la lune, et rafraîchies par les abondantes cascades de deux vastes fontaines.

Quand à un jour embrâsé succède une nuit impatiemment attendue, le peuple, ivre de joie, inonde les principales rues : là les deux sexes confondus, sans que rien alarme la pudeur, chantent en chœur de mélodieuses barcaroles, accompagnées des sons de la guitarre; là une multitude, spectateurs et spectacle tout ensemble, s'embellit, sous un ciel pur et à la clarté mystérieuse de l'astre rival du plus brillant soleil, de cette gaîté vive et franche, qui fait penser à ceux qui en furent les heureux témoins que si l'âge d'or exista jamais, Rome moderne en reproduirait l'image. En effet, rien de plus simple, mais de plus vif en même temps, que les plaisirs de Rome, où la sobriété est telle,

Digitized by Google

que, durant deux ans de séjour, je n'y ai pas vu un seul Italien ivre.

Quant à ces plaisirs de Rome, ils se composent de la contemplation de la plus belle nature, de celle des chefs-d'œuvre de l'art, de la musique, des bals, des promenades; de la vue du musée le plus riche qui soit au monde; d'un sol où celui qui le fouille découvre un musée plus riche encore; de nombreuses bibliothèques publiques; d'une foule d'artistes et de gens instruits; d'une foule d'hommes aimables et de femmes charmantes : n'en voilà-t-il pas et pour tous les goûts et pour tous les âges? Puis, par-dessus tout cela, une liberté, non en parole, mais en réalité, chose sans laquelle tout le reste ne serait rien. Oui, je l'affirme dans toute la franchise de mon cœur, et d'après ce que j'ai ressenti, celui qui a connu Rome s'est dit cent fois : Voilà le lieu dont je ne voudrais jamais sortir! celui qui sera obligé de quitter ce séjour enchanteur, regrettera de ne pouvoir y retourner, et le souvenir qu'il en conservera sera le ver rongeur du reste de sa vie.

Digitized by Google

XXI

BORODINO. — ALEXANDRE. — NICOLAS. — MURAT. — BAGRATION. — LA RUSSIE. — BODISCO.

Que cette note soit ou non placée chronologiquement ici, je ne puis me refuser aux souvenirs qu'elle me rappelle; parlons donc d'un événement qui influa si puissamment sur le sort de la Russie, de la France et de l'Europe.

La bataille de Borodino, ou de la Moscowa, est l'une de ces grandes scènes militaires dont toute vérité a été repoussée par l'intrépidité des bulletins napoléoniens. Demandons-nous donc qui eut le plus à s'applaudir du succès de cette bataille de géants : sont-ce les Français? sont-ce les Russes?

Une victoire est solennellement déclarée par l'occupation du champ de carnage, les suites immédiates du combat, les fruits que définitivement on en recueille. Or, après cette immense boucherie de chair humaine, où de chaque côté les pertes furent presque égales (36,000 à 38,000 hommes), son sanglant théâtre demeura occupé, jusqu'au lendemain, par le général Barclai, et le corps où servait

Digitized by Google

mon noble ami le baron Pahlen fit dans la nuit une reconnaissance jusque dans Borodino évacué par Napoléon. Les Russes furent-ils donc vainqueurs? non, car toutes leurs positions avaient été emportées, hors celle que défendit Barclai; et Koutouzoff se vit contraint à se reployer sur Moscou. Les Français doivent-ils donc se glorifier de cette retraite des Russes, exécutée avec ordre et sans avoir été inquiétés? non; car leur cavalerie, entièrement ruinée, leur manqua pour fourrager ou s'éclairer, soit à Moscou, soit lors de leur propre et désastreuse retraite.

Certes! l'empereur Alexandre agissait en véritable charlatan, quand il faisait, à cette occasion, chanter à Pétersbourg un *Te Deum*, durant la célébration duquel il n'apprit qu'avec terreur la perte de l'ancienne capitale, ce qui le força à courir à *Abo*, pour resserrer les liens de son alliance avec Bernadote, en séduisant ce prince par des promesses qu'il n'exécuta pas. Mais l'empereur Nicolas, en songeant aux suites, non prévues alors, de cette bataille, put très raisonnablement en consacrer le souvenir, par l'érection d'une colonne mémorative de la plus utile des défaites. Ce monarque pourtant ne tomba-t-il pas dans le ridicule, quand, en présence de tant de princes allemands invités à cette solennité, et qui ne pouvaient ignorer un fait buriné dans l'histoire, il tendit, par un discours (gro-

Digitized by Google

tesque gasconnade!), à faire passer cette défaite pour une victoire; et ne serait-on pas tenté d'appliquer au monument de Borodino ces vers de Pope, dans son épître à lord Bathurst, en y parlant de ce que les Anglais nommaient *ce monument?*

Where London's column, pointing to the skies
Like a tall bully lifts head and lies.

La charlatanerie de Borodino me rappelle un trait de même nature. L'empereur Alexandre m'ayant demandé un travail sur les progrès militaires de la Russie, je n'y avais parlé des combats de Zorndorff qu'en me servant du mot, plus que poli, de dépostement; mais un grand personnage, à qui je montrai mon manuscrit, fut choqué de cette expression, et me prouva, livre en main, que, par ukase, ces défaites étaient devenues des victoires.

Maintenant voici deux anecdotes qui se rattachent à cette mémorable bataille de Borodino.

Murat, la veille du jour où elle eut lieu, s'étant imprudemment aventuré dans une reconnaissance, tombe au milieu d'un groupe de Kosaks, qui s'apprêtent à tirer sur lui, quand l'un d'eux, qui le reconnaît à la bizarrerie de son costume, s'écrie: *Présentez les armes! vive le roi des braves!* Murat alors s'élance vers celui qui lui sauve la vie, lui remet sa montre et se retire. L'hetmann Platof, instruit de ce trait, élève au rang d'officier ce Kosak, dont la famille, qui possède la montre, n'a jamais

Digitized by Google

voulu s'en défaire, quelque prix qu'on lui en donnât.

Le jour de la bataille, le prince Bragration, ce Murat de l'armée moscovite, défendait un mamelon fortifié qui couvrait la gauche des Russes; s'y voyant attaqué par des troupes que sa meurtrière mitraille ne pouvait décourager, saisi d'admiration pour une aussi brillante valeur, il s'élève sur les retranchements, et s'écrie : *Bravo! intrépides Français, bravo!* et reçoit la terrible blessure dont il mourut.

Au reste, si la bataille de Borodino commença à opérer le salut de la Russie, elle fut précédée d'une époque où l'on était loin d'y croire; époque où l'empereur Alexandre était terrifié au nom seul de Napoléon; en voici les preuves :

L'amiral Bodisco fut, durant la courte guerre contre la Suède, chargé, à la demande de l'empereur des Français, d'occuper l'île de Gothland; en vain exposa-t-il, qu'il était à la vérité facile de s'en emparer, mais impossible de s'y maintenir; cependant Napoléon ordonnait, et il fallut obéir. Les prévisions de l'amiral se vérifièrent, et, maître un moment de l'île, il fut contraint à l'évacuer, assez habile ou assez heureux pour s'en retirer sans pertes. Cependant sur les plaintes émanées du cabinet des Tuileries, le brave et innocent Bodisco fut disgracié et envoyé en exil.

Digitized by Google

Le commerce de Russie, ruiné par le système continental, ne se soutenait encore qu'à l'aide des neutres ou prétendus tels : Napoléon se plaignit vivement qu'on en reçût sous pavillons suspects, et le comte Roumanzof proposa, pour le satisfaire, qu'on en confisquât vingt-deux, arrivés sur la foi des traités. La chose allait avoir lieu, quand mon vieil ami Mordwinaf y mit une vive opposition, difficilement accueillie, mais qui sauva le gouvernement d'un acte aussi déshonorant qu'injuste.

A quel degré d'abaissement n'était donc pas tombée alors cette Russie, qui possède cependant sur tous les autres états européens, des avantages incalculables ! Ces avantages trop méconnus, sont : d'une part, sa frontière accessible sur un seul point très resserré et même agressive, ainsi que son climat inhospitalier ; d'un autre, le bonheur qu'elle possède seule, de ne receler ni paupérisme ni agiotage, et de n'être pas encore, malgré la masse immense et rapidement croissante de ses habitants, en proie à ces craintes d'agitations qu'enfantent simultanément et l'exhubérance et la misère d'une foule d'hommes dénués de suffisantes ressources. Car, à tous les vices qui rougent et menacent de ruine les puissances occidentales, il faut joindre, comme le plus funeste de tous, les progrès illimités de la population que, contrairement au système des théoriciens, l'expérience a prouvé être un

Digitized by Google

élément nécessaire de perturbation politique, par l'extension de la misère, le malaise général, l'irritation des classes pauvres et la facilité que l'intrigue ambitieuse a de les émouvoir; aussi les troubles publics ont-ils pour principal théâtre, et les grandes capitales et ces rives des grands fleuves où s'amoncèlent des fourmillières d'hommes, dernier terme d'une civilisation avancée, et présage de leur chûte prochaine; catastrophe inévitable.

Puisque je note ici les vices de l'état actuel des sociétés européennes, je ne dois pas omettre le système des emprunts, qui, non-seulement prêtent des éléments à l'agiotage corrupteur, mais ont le double inconvénient d'engager en faveur du présent, l'avenir et le travail même de l'ouvrier, comme aussi de multiplier la masse du numéraire fictif, ce qui en avilit la valeur réelle au détriment des créanciers de l'État, pour qui c'est une véritable banqueroute. Que serait-ce donc si on les remboursait avec une valeur déjà dépréciée, et par conséquent inférieure à celle primitivement fournie par eux?

Digitized by Google

XXII

LA POLOGNE ET KOSCIOUSKO.

Quand j'arrivai en Russie, le partage de la Pologne était depuis longtemps consommé, et, par suite des confiscations, de riches domaines avaient été distribués à nombre de sujets russes; mais beaucoup de ceux-ci étaient loin de croire à la solidité de ces possessions usurpées, non en raison des vices de la donation, mais dans la crainte encore subsistante d'une insurrection nouvelle de la part des Polonais justement mécontents. Quelques-uns les vendirent donc au-dessous de leur valeur, et mon beau-frère, le général Crouchchof fut de ce nombre. Cependant l'antique Sarmatie avait perdu son principal défenseur dans la personne de Kosciousko.

Comment prononcer ce nom, sans s'arrêter pour payer un tribut d'estime à celui qui le porta? à cet homme constamment au-dessus de la bonne et de la mauvaise fortune? Né pauvre gentilhomme polonais, il avait été élevé dans ce corps de cadets fondé par les Czartorinski, qui ne songèrent pas qu'une éducation militaire, donnée à des hommes

Digitized by Google

auxquels la nature du gouvernement ne laissait aucune voie pour en recueillir les fruits, c'était semer une pépinière d'esprits inquiets ou souffrants, disposés à exciter des troubles pour en espérer élévation et fortune. Kosciousko l'éprouva bientôt : élevé comme militaire, et ne pouvant le devenir, vu la formation constitutionnelle de l'armée polonaise, il fut forcé de se mettre à la suite d'un grand seigneur, dans une espèce de domesticité humiliante; bientôt elle ne tarda pas à l'être davantage, car étant devenu vivement amoureux de la fille de Sosnowski, maréchal de Lithuanie, cet amour parut au père un outrage qu'il punit de la manière la plus dégradante, et le jeune Polonais, se croyant déshonoré, fuit en Amérique. Là, par ses services, il acquiert l'estime du général Washington; et, par son séjour au milieu des républicains des États-Unis, il conçoit des idées d'indépendance qu'il rapporte dans son pays, où, en qualité de général, il sert en 1792, contre les Russes, sous les ordres de Joseph Poniatowski. Après d'utiles et brillants services, il quitta de nouveau sa patrie subjugée, et n'y rentra plus tard que dans l'espoir de la venger. Il met alors dans l'espèce de dictatoriat qui lui est confié, autant de sagesse qu'il va manifester de zèle et déployer de talents, de courage, d'humanité. Vainqueur d'abord, vaincu plus tard et couvert de blessures, il est fait prisonnier, et retenu,

Digitized by Google

contre les droits de la nature et des gens, comme un criminel d'état. Il souffre sans se plaindre, est rendu enfin à la liberté par le noble et infortuné Paul Ier, avec lequel il rivalise de sentiments généreux; et, sans se venger de ses ennemis, sans s'abaisser jusqu'à les injurier, après avoir refusé des trésors (nouveau *Cincinnatus*), il vit dans la médiocrité, tout comme il eût vécut dans une opulence que sa philosophie pratique a dédaignée.

Il avait refusé de servir Napoléon, et l'empereur Alexandre ayant appris le lieu qu'il habitait, lui envoya une sauve-garde, et désira de le voir; Kosciousko alors, écrivit à ce prince en date du 9 avril 1814, pour en solliciter trois grâces, qui furent 1° *d'accorder une amnistie générale aux Polonais;* 2° de se déclarer *roi de Pologne, avec une constitution libre;* 3° de donner *une place honorable à M. Zeltner*, qui, bien que pauvre, ne lui en avait pas moins procuré un asile dans son humble propriété. Le tzar lui répondit le 3 mai, que tous ses vœux seraient *accomplis*, qu'il convaincrait les Polonais, que celui *qu'ils croyaient leur ennemi*, serait *celui* qui réaliserait *leurs vœux*. En conséquence, il accorda à ceux qui avaient servi sous Napoléon, non-seulement la permission de rentrer dans leur patrie, mais la conservation de leurs grades, le paiement de leurs soldes arriérées, et des secours de tous genres. Quant à Kosciousko,

Digitized by Google

heureux d'avoir encore servi ses compatriotes et son pays, il refusa toutes faveurs, et rentra jusqu'à sa mort dans l'obscurité, d'où son nom, cher aux souvenirs de tous ceux qui l'ont connu, doit scintiller d'une gloire aussi pure qu'immortelle.

Digitized by Google

XXIII

RESTAURATION. — LETTRE DU DUC D'ORLÉANS. — DÉCLARATION DE SAINT-OUEN. — DISCOURS DE TALLEYRAND.

Les révolutionnaires ont dit, et une foule de niais ont répété, que Louis XVIII avait été imposé à la France par l'étranger, tandis que ce fut au contraire, l'étranger qui imposa la révolution à Louis XVIII ; que les alliés étaient si éloignés de le placer sur le trône, qu'au moment de leur invasion, ils ne voulaient pas laisser passer les agents royalistes qui se rendaient près de *Monsieur*, et qui n'eussent pu parvenir jusqu'à lui, si le général Carbonnier n'eût pris sur lui de favoriser leur mission ; puis, nous pourrions rapporter à cet égard, une lettre de Wellington au duc d'Angoulême, et une dénégation formelle de l'empereur Alexandre. Nous nous bornerons à produire, dans son intégrité, la déclaration rédigée sous les auspices du tzar, et que, d'accord avec lui, Talleyrand porta à Compiègne pour la faire impérativement signer au roi, pièce dont le monarque ne raya que

Digitized by Google

quelques mots que nous soulignerons, lorsqu'il la publia à Saint-Ouen; car on avait déjà signifié, à celui qui allait régner, l'obligation de donner à la France l'une de ces constitutions *superposées*, et conséquemment sans racine et sans sève nutritive.

Mais avant même l'époque d'une restauration plus désirée alors qu'espérée, les princes français se flattaient déjà d'un prompt retour dans leur patrie; car, en dépit du mauvais vouloir des souverains qui traitaient encore avec Napoléon, et eussent préféré un gouvernement faible, à celui plus fort qu'une réintronisation des Bourbons assurerait, ils calculaient sainement que Napoléon tombé, il n'y avait qu'eux seuls qui pussent lui donner un successeur, aussi le duc d'Orléans écrivit-il au roi, en date de Palerme, le 10 février 1814.

« Sire,

« Est-il possible qu'un meilleur avenir se pré-« pare, que votre étoile se dégage enfin des nuages « qui la couvrent, que celle du monstre qui acca-« ble la France, pâlisse à son tour? Que ce qui se « passe maintenant est admirable! que je suis heu-« reux du succès de la coalition! il est temps que « l'on achève la ruine de la révolution et des révo-« lutionnaires!

« Mon vif regret est que le roi ne m'ait pas auto-

Digitized by Google

« risé, selon mon désir, à demander du service « aux souverains : je voudrais, en retour de mes « erreurs, contribuer de ma personne, à ouvrir au « roi le chemin de Paris. Mes vœux du moins, hâ- « tent la chûte de Bonaparte, que je hais autant « que je le méprise.

« Qui nous a fait plus de mal que lui, assassin « de notre pauvre cousin le duc d'Enghien, usur- « pateur de votre couronne qu'il souille de ses cri- « mes? Dieu veuille que sa chûte soit prochaine ! « je le demande au ciel chaque jour dans mes « prières.

« C'est avec un profond respect que je suis,

« Sire,

« De votre majesté,

« Le très humble et fidèle sujet,

« Louis-Philippe d'Orléans. »

Donnons maintenant ici le texte originaire de la déclaration du roi, telle qu'elle fut portée à sa signature au château de Compiègne, et où j'ai souligné ce que Louis XVIII en retrancha :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et « de Navarre..... Rappelé par l'amour de notre « peuple, au trône de nos pères ; instruit par l'ex- « périence, éclairé par les malheurs de la nation « généreuse que nous sommes appelé à gouver- « ner ; jaloux de sa prospérité plus que de notre

Digitized by Google

« pouvoir ; *pénétré de la nécessité de conserver au-*
« *tour de nous, ce sénat aux lumières duquel nous*
« *reconnaissons devoir en partie notre retour dans*
« *notre royaume,* et résolu *enfin*, de faire pour la
« tranquillité publique, tout ce qui ne portera pas
« atteinte *aux droits de notre maison ainsi qu'*à la
« dignité de notre couronne, avons déclaré et dé-
« clarons ce qui suit :

« La monarchie, dont nous sommes le chef sou-
« verain, aura une constitution, gage mutuel et
« sacré de la confiance des Français en leur roi, et
« de notre amour pour eux. Nous maintiendrons le
« Gouvernement représentatif, tel qu'il existe au-
« jourd'hui, divisé en deux corps, savoir : le Sénat
« et la Chambre, composée des députés des dépar-
« tements ; l'impôt sera librement consenti, la li-
« berté publique et individuelle assurée, la liberté
« de la presse respectée, sauf les précautions né-
« cessaires à la tranquillité publique ; la religion
« catholique, apostolique et romaine, professée
« par la majorité des Français, sera la religion de
« l'État, sans toutefois, qu'il soit mis la plus lé-
« gère entrave à la liberté des cultes ; les proprié-
« tés seront inviolables et sacrées, la vente des
« biens nationaux restera irrévocable ; les minis-
« tres, responsables, pourront être accusés et
« poursuivis par une des Chambres qui composent
« le Gouvernement, et jugés par l'autre ; les juges

Digitized by Google

« seront inamovibles, le pouvoir judiciaire indé-
« pendant, la justice étant le plus précieux des
« biens que nous nous empressons de rendre à nos
« fidèles sujets; la dette publique sera garantie,
« les pensions, grades, honneurs militaires con-
« servés, ainsi que l'ancienne et la nouvelle no-
« blesse; la Légion-d'Honneur, dont nous déter-
« minerons la décoration, sera maintenue; tout
« Français sera admissible aux emplois civils et
« militaires; enfin, nul individu ne pourra être
« inquiété pour ses opinions et ses votes. Tels sont
« les principes sur lesquels sera établie la Charte,
« que nous jurerons et ferons jurer d'observer,
« *dès qu'elle aura été consentie par le corps représen-*
« *tatif, et acceptée par le peuple Français.* — Fait
« en notre château de Compiègne, le avril
« 1814, et de notre règne, le »

J'ai cité en entier cet acte, auquel succéda celui du 2 mai, afin que les lecteurs puissent les comparer. M. de Talleyrand avait, le 1er mai, veille du soir où fut publiée la déclaration de Saint-Ouen, tenu, en présence du roi, un discours dont j'ignore le rédacteur, et où se trouvaient les phrases suivantes :

« En remontant sur le trône, Votre Majesté succè-
« de à vingt années de ruines et de malheurs; la ré-
« paration d'un grand désordre vaut le dévouement
« d'un grand courage. Il faut des prodiges pour

Digitized by Google

« guérir les blessures de la patrie ; mais nous som-
« mes vos enfants, et les prodiges sont réservés à vos
« soins paternels ; *plus les circonstances sont diffi-*
« *ciles*, *plus l'autorité royale doit être puissante et*
« *sévère*. En parlant à l'imagination par tout l'é-
« clat des anciens souvenirs, elle saura se conci-
« lier tous les vœux de la raison moderne, *en lui*
« *empruntant les plus sages théories politiques*.

« Une charte constitutionnelle réunira tous les
« intérêts du trône, et fortifiera la volonté pre-
« mière du concours de toutes les volontés.

« Vous savez mieux que nous, Sire, que de telles
« constitutions, *si bien éprouvées chez un peuple*
« *voisin*, donnent des appuis et non des barrières
« aux monarques amis des lois et pères du peuple.

« Oui, Sire, la nation et le Sénat, pleins de con-
« fiance dans les hautes lumières et dans les sen-
« timents magnanimes de Votre Majesté, désirent
« avec elle que la France soit libre, pour que le
« roi soit puissant. »

Vaine et vide déclamation, dont les promesses devaient trop promptement être démenties ! Était-ce par ignorance, imprévoyance ou mauvaise foi que Talleyrand annonçait qu'une *charte*, à base démocratique, rendrait l'*autorité royale puissante*, et qu'il semble s'appuyer à cet égard sur l'expérience d'un *peuple voisin*, dont l'institution différait entièrement de cette charte projetée pour la

Digitized by Google

France? Mais le prince de Bénévent, aussi peu instruit en matière d'économie politique, que la plupart des hommes de nos jours, avait puisé ses *théories* prétendues anglaises dans *Montesquieu*, qui ne connut jamais la constitution britannique; dans *Debolme*, qui ne voulut pas la peindre telle qu'elle était; ou dans *Blakstone*, son aveugle apologiste.

Digitized by Google

XXIV

DE LA CHARTE.

Nous aurions peut-être dû commencer par parler de la Restauration; mais comme son premier acte, et le plus important de tous, a été la promulgation de la charte constitutionnelle; comme aussi nous pourrions la comparer à cette constitution anglaise qu'on a cru reproduire, en ne la considérant que dans ses formes extérieures, en posant sur une base toute démocratique l'édifice qui, en Angleterre, s'appuyait sur des lois, des formes et des habitudes aristocratiques, il est nécessaire de noter ici ce qui a pu conduire à donner, pour une institution solide et durable, une rapsodie fondée sur cette balance des pouvoirs, qui rend tout gouvernement impossible, et sur cette trinocratie vantée par Delolme, en citant à son appui Tacite qui la condamne formellement.

D'abord, c'est dans ces deux écrivains et leurs copistes que presque tous nos publicistes français avaient puisé leur doctrine politique; puis la plupart de ceux qui entouraient Louis XVIII, en voyant

Digitized by Google

l'éclat de la pairie anglaise, en rêvèrent une semblable, sans songer à la différence que la loi civile, les traditions et les habitudes mettaient entre les deux États. A l'établissement de la pairie, s'opposait celui d'une chambre élective dont on ne calculait point la force, nécessairement supérieure à celle de cette pairie sans racines, sans clientelle, sans tradition, sans puissance conservatrice, au sein d'un peuple qui ne respectait plus que la force, entre une assemblée qui pouvait tout envahir, et un roi qui ne pouvait rien défendre. Enfin ce gouvernement était réellement imposé à Louis XVIII, en faveur de la révolution, par l'empereur Alexandre, qui, imbu encore des théories de son précepteur La Harpe, flattait, à Paris, tout ce qui avait été anti-monarchique, au point de ne parler, à l'Académie Française, qu'à Garat qui signifia à Louis XVI son arrêt de mort, et à Ginguené, l'insolent persécuteur du roi de Sardaigne.

Il serait superflu de détailler ici les vices nombreux de cette charte constitutionnelle, basée sur l'idée d'une balance, qui serait, en physique même, une stupide rêverie; car deux forces égales et opposées s'y neutralisent: c'est bien plus encore en matière de gouvernement, où la condition première est le mouvement; mais cette balance même était totalement imaginaire. Les trois prétendus pouvoirs, totalement distincts de nature, d'inté-

Digitized by Google

rêts, de passions, et conséquemment de direction, présageaient une lutte dans laquelle devait en définitif triompher celui qui tirait sa force de l'avantage d'être seul le représentant du peuple; et pour qu'il ne manquât rien à cette force nécessairement agressive, il était déclaré qu'*aucun impôt* ne pouvait *être établi sans le consentement des Chambres*. L'initiative à cet égard était accordée à la Chambre élective, et, dans nos États modernes, où tout se résume en argent, qui tient la bourse tient le pouvoir; enfin, comme on ne représente jamais que ce qui est, la représentation, en France, devait être celle de la démocratie, comme elle était celle de l'aristocratie en Angleterre. Tout cela pesait donc indirectement sur le gouvernement des gouvernés, où cette souveraineté du peuple, système curieux, en ce qu'il ne pouvait strictement être établi, ni être défini logiquement, sans tomber dans le cahos ou dans l'absurde; puis c'est une théorie qui n'a encore été réalisée dans aucuns temps ni en aucuns lieux. Mais les brouillons en faisaient le marchepied de leur propre ambition, les fourbes un évangile de vanité; il n'était pas jusqu'au loyal rêve-creux Royer-Collard, qui jouissant de voir la démocratie, débordée de toutes parts, voulait en séparer exactement l'aristocratie, et espérait marier la royauté avec cette démocratie, pour qui elle est antipathique, sans s'imaginer que le lien du mariage exige

Digitized by Google

un consentement mutuel. Ne voyait-il donc pas que le droit de refuser l'impôt suffirait pour briser cette charte et les pouvoirs prétendus balancés; que l'impôt non légalement établi ne serait ordonné par aucun administrateur, passible alors de peines flétrissantes prononcées par des tribunaux, obligés par devoir, fût-ce contre leur gré, de donner gain de cause aux imposés récalcitrants contre le gouvernement et les administrateurs qui lui obéissaient? Au reste, cette charte, dont *Carrel* disait : *Ce que j'en aime, c'est qu'elle porte en elle-même les moyens de la détruire,* avait été définitivement jugée, avant sa chute, par le journal intitulé le *Courrier Français,* qui s'exprimait ainsi, le 1er janvier 1830 : « Il est évident pour tous ceux qui ont tant « soit peu étudié les doctrines du gouvernement « constitutionnel, qu'en définitif tout ressortit du « pouvoir qui vote l'impôt; la Chambre des dépu- « tés, *théoriquement considérée,* n'est bien qu'une « branche du pouvoir législatif; mais, *par le fait,* « *tout rentre dans sa juridiction;* le vote des sub- « sides entraîne nécessairement l'examen *de toutes* « *les parties du gouvernement, de son esprit, de ses* « *actes, de son personnel.* »

Telle était donc, par la charte, l'omnipotence de la Chambre des députés, en vertu d'une prétendue balance entre elle, d'une part, et un roi, simple décoration de la démocratie, contre laquelle il n'a-

Digitized by Google

vait pour arme que cet article 14, dont il ne pouvait user avec succès qu'en faveur de cette même démocratie, comme l'ont prouvé l'ordonnance du 5 septembre 1816 et les ordonnances de juillet 1830; d'une autre part, la soi-disant aristocratie de cette Chambre des pairs, qui ne pouvait vivre qu'en protestant contre son titre, par sa tendance à favoriser les prétentions démocratiques : aussi le libéralisme n'avait-il jamais déblatéré contre cette pairie héréditaire, qu'il était sûr d'effacer d'un souffle, après son triomphe contre le trône. En effet, on l'a vue décimée après les trois journées de juillet, durant lesquelles elle n'eût pu armer un seul homme, tandis que l'industrialisme en armait cinquante mille; et bientôt après dépouillée de l'hérédité; car c'est dans la nature de l'état social qu'il faut chercher la force ou la faiblesse des choses.

En résumé, la constitution anglaise unissait tout, et tout était mis en lutte par la charte française, faute d'une aristocratie qui, dans cet essai de gouvernement, en était le côté faible, parce qu'il est le côté faible de notre civilisation, de nos passions, de nos opinions, et en un mot de nos mœurs, telles que la révolution les a faites; de grands seigneurs, réellement puissants et conservateurs, n'existent plus et ne sauraient renaître, car il faudrait qu'ils fussent l'objet d'un respect qu'on n'éprouve plus et qu'on ne peut recréer; l'influence morale du

Digitized by Google

clergé est dans la même catégorie : elle était d'opinion, et cette opinion a cessé dans les masses. Il n'en faut pas moins chercher à vivre politiquement sans tous ces éléments sociaux.

Digitized by Google

XXV

DE LA PREMIÈRE RESTAURATION. — L'EMPEREUR D'AUTRICHE. — GÊNES. — LE PAPE.

Appuyé sur cette charte, où l'esprit et la lettre étaient en opposition, et qui plaçait une monarchie sans éclat, et une aristocratie sans pouvoir sur une base démocratique, le rôle de Louis XVIII était des plus difficiles à jouer avec succès, tel grand comédien qu'il fût : il avait promis de conserver à chacun *ses pensions, grades et honneurs militaires.* Tous en concluaient que leurs emplois, quels qu'ils fussent, devenaient des propriétés incommutables, et jetaient des cris si on n'admettait ces prétentions abusives. Il n'y avait pas jusqu'aux femmes de chambre des princesses napoléoniennes, qui ne crussent que d'avoir servi la famille impériale leur donnait le droit d'entrer dans la maison domestique de la duchesse d'Angoulême. Soixante mille officiers, nécessairement congédiés, murmuraient; on attribuait au roi la perte des conquêtes de la révolution, que Napoléon lui-même avait perdues;

Digitized by Google

on disait que le roi avait été ramené par l'étranger, tandis que l'empereur déchu avait, de Prague à Châtillon, c'est-à-dire durant près d'une année, refusé constamment des traités qui lui eussent conservé sa couronne, en ruinant complètement la cause des Bourbons; on trouvait mauvais que le monarque datât de la vingtième année de son règne, ce qu'exigeait le principe de la légitimité; on eût voulu qu'il se considérât comme un roi élu, quand il n'y avait eu ni pu avoir eu d'élection; Louis XVIII, quelque condition que le Sénat eût voulu y mettre (ce dont le public fut vivement choqué), n'ayant été rappelé et accueilli qu'en vertu de son droit héréditaire, et au sein d'une acclamation générale. On trouvait ridicule qu'il se dît roi, *par la grâce de Dieu*, quoique Napoléon eût aussi adopté cette formule.

L'empereur d'Autriche avait invité le Sénat à servir fidèlement son souverain. Voici encore un fragment de sa réponse à ce Sénat, quand, le 19 avril 1814, il lui fut présenté par Talleyrand... « J'ai combattu pendant vingt ans les principes « qui ont désolé le monde. J'ai porté, par le ma- « riage de ma fille, et comme souverain et comme « père, un sacrifice immense au désir de mettre « un terme aux maux de l'Europe. Ce sacrifice a « été inutile; mais je ne regretterai jamais d'avoir « fait mon devoir. »... Le Sénat, peu satisfait de

Digitized by Google

ces paroles, ne voulut pas qu'elles fussent insérées dans ses registres.

Mais, tandis que ce qu'on nommait la Restauration (expression aussi fausse que celle de constituante, pour notre désorganisatrice assemblée de 1789) défaisait, sous l'influence de l'étranger, ce que Napoléon avait commencé à refaire, et devenait plus utile aux révolutionnaires qui la réprouvaient, qu'aux royalistes qui en jouissaient vivement, puisqu'elle ne donnait rien à ceux-ci, et donnait à la fortune de ceux-là une fixité et un avenir qu'elle n'avait point eu encore;

Tandis que l'on conjurait déjà secrètement contre cette Restauration qui, seule, avait sauvé la France d'un démembrement demandé et espéré par toute l'Allemagne, l'Angleterre leurait, par de perfides promesses, l'État de *Gênes*, et allait le livrer au roi de Sardaigne; car lord Williams Bentinck ne peut se laver d'avoir promis, les 16 et 17 avril 1814, que les Gênois recouvreraient leur indépendance, promesse en vertu de laquelle, seuls, ils avaient chassé la garnison française et reçu les troupes britanniques. Cependant, dès le 18 décembre 1815, lord Bathurst avait ordonné à l'amiral anglais de secourir les Gênois, s'ils témoignaient le désir de se donner au roi de Sardaigne; lord Castlereagh lui mandait de Dijon, le 30 mars 1814, de donner *tout secours* au roi de Sardaigne, mais de

Digitized by Google

s'abstenir avec grand soin de toute mesure qui pourrait compromettre sa cour ou ses alliés, à l'égard de la disposition finale de quelque autre territoire dans le nord de l'Italie, dont la destination doit être discutée lors de la paix; puis lord Bentinck savait que l'intention de l'Angleterre était de réunir Gênes au Piémont : aussi fut-il désapprouvé par Castlereagh, dans sa dépêche du 6 mai; et les négociations de l'envoyé *Augustin Pareto*, les motifs d'intérêt et d'équité qu'il fit valoir, ne purent empêcher cette réunion, consacrée par le congrès de Vienne, et contre laquelle le marquis de *Brignolé* remit entre les mains du ministre anglais une protestation faite par le gouvernement provisoire de Gênes, le 22 décembre 1814, pièce historique qui mérite d'être conservée. La voici :

« L'espoir de rendre à notre chère patrie sa
« splendeur primitive, nous avait fait accepter les
« rênes du gouvernement. Tout paraissait justifier
« notre attente; les proclamations du général an-
« glais, trop généreux pour abuser de la victoire,
« trop éclairé pour mettre en avant le droit *dou-*
« *teux* de conquête; les prérogatives imprescrip-
« tibles d'un peuple dont l'indépendance s'attache
« au commencement de son histoire, et forme une
« des bases de l'équilibre de l'Italie, garantie par
« le dernier traité d'Aix-la-Chapelle; l'évidente
« nullité de sa réunion à un empire oppresseur,

« puisqu'on y admet le principe que le consente-
« ment des habitants était indispensable, et que
« l'on compte néanmoins, comme ayant donné
« leurs voix en faveur de cette réunion, tous ceux
« qui n'avaient point voté ; la dissolution de cet
« empire, et, par-dessus tout, la garantie des hau-
« tes puissances alliées, déclarant à la face de l'u-
« nivers attentif et reconnaissant, qu'il était temps
« que les gouvernements respectassent leur indé-
« pendance réciproque ; qu'un traité solennel, une
« paix générale allaient assurer les droits de la li-
« berté de tous, rétablir l'ancien équilibre en Eu-
« rope, garantir le repos et la liberté des peuples,
« et prévenir les envahissements qui depuis tant
« d'années ont désolé le monde.

« Après ces déclarations mémorables, après une
« administration assez heureuse pour rouvrir les
« premières sources de la prospérité nationale ;
« après que l'État a repris sans obstacle toutes les
« marques de la souveraineté, et que son antique
« pavillon a flotté sur toutes les côtes, et a été reçu
« dans tous les ports de la Méditerranée ; nous
« avons été aussi surpris que profondément affli-
« gés d'apprendre la résolution du congrès de
« Vienne, portant la réunion de cet état à ceux de
« Sa Majesté le roi de Sardaigne..... Il ne nous
« reste plus qu'à remplir un triste et honorable
« devoir, celui de protester que les droits des Gé-

Digitized by Google

« nois à l'indépendance peuvent être méconnus,
« mais ne sauraient être anéantis.

« Cet acte conservatoire n'a rien d'opposé au
« profond respect dont nous sommes pénétrés pour
« les hautes puissances... Il est dicté par le senti-
« ment... de notre devoir... Notre tâche est rem-
« plie... Le peuple sera tranquille, et méritera,
« par une attitude convenable, l'estime du prince
« qui va le gouverner..... »

Ce mépris, par l'Angleterre, des promesses faites en son nom, fut plus tard renouvelé par elle dans le perfide abandon de Parga.

Tandis que la Restauration voguait, sans le savoir, vers un écueil, le souverain-pontife, délivré de sa prison de Fontainebleau, s'était empressé d'envoyer à Rome pour y rétablir son autorité; mais celui qu'il avait chargé de ses pleins pouvoirs se crut obligé d'effacer tout ce qui avait eu lieu depuis l'usurpation, hommes et choses; c'était une désorganisation complète, et l'exaltation populaire, produite par des actes aussi inconsidérés, aurait pu entraîner les excès les plus barbares chez un peuple naturellement bon, mais dont l'imagination est vive et prompte. Les gens sages cherchèrent donc à calmer cette rage prétendue réformatrice, et qui, depuis huit à dix jours, tenait Rome sous le joug d'une terreur menaçante, qui ne prit réellement fin qu'à l'arrivée de Pie VII, vivement affligé de la

Digitized by Google

conduite du fougueux cardinal, auquel il donna pour successeur le cardinal Gonsalvi. Cet homme, aussi remarquable par son caractère que par ses talents, et auquel le saint-père remit toute son autorité, sut l'exercer également pour le bonheur du peuple et le lustre de la papauté, en réduisant à une entière soumission les ministres, qui jusque-là avaient joui d'une presque totale indépendance: heureux absolutisme, par lequel un génie supérieur, animé de l'amour du bien public, sut calmer les passions haîneuses, concilier les opinions les plus divergentes, rendre le gouvernement éminemment paternel, et raviver l'influence spirituelle du souverain-pontife sur l'Italie, la France et l'Irlande. Gonsalvi, habile à s'entourer de tous ceux qui étaient capables d'apprécier et de seconder ses vues restauratrices, réduisit sans efforts les cardinaux à n'être que de grands seigneurs environnés d'éclat, mais sans pouvoir.

Parmi les extravagances de cette époque, nous devons citer ce qui eut lieu au jardin botanique du Vatican. L'intendant de ce jardin, ayant repris ses fonctions au retour de son ancien maître, s'empressa de le visiter : *Qu'est-ce que cela?* dit-il à un des jardiniers. — *C'est une plante des terres australes, qu'on doit au capitaine Baudin. — Celle-ci? — Le lin de la Nouvelle-Zélande, dont l'impératrice Joséphine nous a fait cadeau. Il s'acclimate bien. —*

Digitized by Google

Je ne connais pas cela ; arrachez-moi ça, arrachez, vous dis-je! Et on allait dévaster le jardin, sans l'arrivée et la sagesse du cardinal Gonsalvi.

Qu'on déblatère à l'envi contre la suprématie spirituelle des papes, comme contre leur pouvoir temporel sur un état qu'ils rendent heureux, et dont ils tirent leur indépendance ; le fait est, que leur autorité ne fut, abstraction faite de son essence sacrée, que le triomphe des lumières sur l'ignorance, de la civilisation sur la barbarie, de la spiritualité sur la force brutale ; elle dût naître (miracle à part) de la nature même des choses, devint utile comme nécessaire durant le moyen-âge, dût s'affaiblir comme, sous quelques rapports, moins utile en raison du progrès des lumières ; blâmer son absolutisme d'alors, ou vouloir la recréer aujourd'hui telle qu'elle fut jadis, serait également une erreur ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les papes ont été calomniés d'abord par les rois, que les peuples calomnient maintenant ; et servis autrefois par l'opinion des masses, qui de nos jours semblent se détacher d'eux.

Digitized by Google

XXVI

SECONDE RESTAURATION. — RICHELIEU. — BORGHÈSE. — BLACAS. — DE SERRE.

Quand le roi, qui dans la première restauration avait eu à subir l'outrage de se voir adresser, par Carnot, une apologie du régicide, trompa, grâce à un prompt retour, la malveillance de l'étranger, à qui la révolution demandait un roi élu, et non un monarque légitime, trahi par ceux qui lui jurèrent fidélité, il avait certes, le droit très légal de réformer son œuvre, bienfait indignement méconnu; mais en avait-il prévu les vices et senti la nécessité d'un double budjet, un perpétuel en raison des dépenses perpétuelles qu'il doit solder (car rien de plus absurde qu'un revenu incertain en face d'un emploi fixe et sacré, tel que dot ou pension); l'autre annuel dans les intérêts de l'ordre et de l'économie? puis, eût-il eu cette utile prévoyance, de quel degré d'autorité jouissait-il alors? C'est au révolutionnaire Talleyrand qu'il dut sa couronne, et il la devait encore au régicide Fouché; les alliés maîtres de Paris, protégeaient bien moins la royauté que la

Digitized by Google

révolution ; sans le prince de Hardenberg, ils eussent favorisé peut-être une ambition usurpatrice.

A cette époque, je me trouvais encore à Saint-Pétersbourg, et je me souviens avoir entendu dans certains salons de la haute société, dire que si l'empereur Alexandre fit venir ses jeunes frères à Paris, c'était pour les montrer à la France, façon indirecte d'inviter à couronner l'un d'eux ; et à mon passage par Londres, j'entendis blâmer Louis XVIII de s'être tant hâté de rentrer en France, avant d'y être solennellement invité. A la vérité, le tzar s'opposa au morcellement de notre patrie, mais, comme le remarqua Hardenberg, c'était de peur de rendre l'Allemagne trop puissante. Au reste, le roi se trouva inopinément posséder une arme propre à lui faire asseoir son autorité sur de solides bases, l'indignation générale ayant, sans moyen d'intrigue, produit une chambre toute royaliste que le monarque qualifia lui-même d'*introuvable*. Tout aurait donc repris de la stabilité, si le prince avait pressenti tout ce que sa situation offrait de danger dans un avenir déjà assez prochain, et s'il eût été secondé par une pairie trop aveuglée du désir d'acquérir quelque popularité, ou par un ministère réellement monarchique ; mais ce ministère imbu en partie d'idées systématiques, et voué dans son chef à un gouvernement étranger, combattit, chercha à flétrir, et finit par rendre nul le zèle désintéressé

Digitized by Google

des défenseurs du trône. Il y a plus, Richelieu, à la moindre velléité du roi d'entrer dans une voie conservatrice, se concertait avec les principaux ambassadeurs accrédités près la cour des Tuileries, pour faire menacer ce monarque d'une nouvelle et considérable invasion, s'il ne se maintenait pas dans la ligne qui lui avait été tracée. Au fait, Richelieu n'était en France qu'un préfet russe, et c'était pour remplir un tel rôle qu'il avait été élevé au rang qu'il occupait; voici comment les choses s'étaient passées :

Quelques royalistes, peinés de voir siéger dans le conseil de Louis XVIII, un homme qui contribua à faire tomber la tête du frère de ce monarque, et sachant le crédit que madame de Krüdner avait acquis près de l'empereur Alexandre, ainsi que la puissance dominatrice alors de ce roi des rois, en causaient avec le libraire journaliste Colnet, qui, par ses feuilletons, empreints d'une malicieuse bonhommie, était presque devenu une puissance; *il n'y a,* leur dit-il, *qu'un homme capable de diriger cette femme enthousiaste, c'est Bergasse*; on en convient : il était à la campagne, on y vole, et son royalisme ainsi que sa vanité flattée, le ramènent à Paris; de là, les conciliabules de l'hôtel de Montchenu. Alexandre subjugué par la vive, brillante et facile élocution du spirituel vieillard, cède à tous ses désirs, prend la plume, et, sous sa dictée, fait

Digitized by Google

une liste de nouveaux ministres, parmi lesquels Bergasse ne veut point être placé, et cette liste est envoyée au roi qui change aussitôt son ministère. Deux choses aidèrent aux moyens d'entraîner le tzar dans cette secrète démarche. 1° Il détestait Talleyrand depuis la signature de ce traité du 3 janvier 1815, qui tendait à unir la France à l'Angleterre et à l'Autriche, contre lui et la Prusse; 2° il savait tout l'empire qu'il exerçait, et pourrait continuer à exercer sur le duc de Richelieu.

Outre l'inconvénient d'avoir un principal ministre donné par l'étranger, et dévoué à une cour étrangère; outre celui, malheureusement inévitable, de ne régner que par une charte, à principes, à bases, à instruments démocratiques, et celui d'être revenu pour la seconde fois à la suite d'une défaite humiliante, quoi qu'elle ne fut point honteuse, et que les Bourbons, sans excepter un seul, devaient intérieurement bénir, tout en la déplorant extérieurement; Louis XVIII était, à son retour, tombé au milieu d'un peuple tout autre que celui auquel il avait échappé en 1790, et ce peuple, tout renouvelé dans son existence politique et sociale, il était loin de le connaître, car on ne connaît réellement que celui au sein duquel on vit en observateur.

En France, par la révolution, les situations personnelles avaient été déplacées, les vanités exal-

Digitized by Google

tées ; de nouveaux intérêts, de nouveaux préjugés y avaient remplacé des préjugés et des intérêts anciens ; puis chaque phase révolutionnaire laissa dans les esprits et les cœurs, de certains personnages plus ou moins influents, des germes de dissentiment que le plus léger froissement de l'amour-propre devait réveiller. Quelques-uns tenaient encore aux principes républicains, dont ils n'attribuaient la ruine qu'à la faiblesse ou à l'impéritie de ceux qui gouvernaient ; d'autres, et c'était le plus grand nombre, habitués à l'égalité sous l'empire du sabre, et flattés des titres et décorations dont avait été payée une soumission sans murmure, voyaient avec peine, par le rétablissement de l'ancienne noblesse, leur lustre trop récent effacé par un lustre éclairé de plusieurs siècles, et eux, protecteurs la veille, devenir le lendemain des protégés ; puis l'ordre moyen avait tout possédé, et il fallait partager les places et emplois avec ceux qui en furent longtemps privés. Tout froissait donc les intérêts comme la vanité de la bourgeoisie, qui cherchait tous les moyens d'interpréter la charte dans le sens le plus favorable à sa prépondérance en partie déchue. Enfin, comme si, par la nature des choses, la monarchie n'avait point encore assez d'ennemis, les seuls, soi-disant purs, en accroissaient le nombre par leur insolence et leur intolérance, et en signalant comme révolutionnaires ceux qui avaient cessé

Digitized by Google

de l'être, ou ceux qui se ralliaient à la cause royale sans exaltation, ils repoussaient vers l'illégitimité nombre de gens parmi lesquels la légitimité eût trouvé des soutiens.

Il y a plus, Louis XVIII en flétrissant par une amnistie ceux qui l'avaient suivi dans son exil du 20 mars, mit fin à cette politique sentimentale, d'origine chevaleresque, devoir de la noblesse et lévite du trône; dont, après l'émigration armée, la réunion de Gand, vit sans doute le dernier développement, et non-seulement, il faisait aussi une sanglante injure à la fidélité qu'il méconnaissait, mais à peine accordait-il de légers secours à ces intrépides vendéens, qui s'immolèrent courageusement et sans arrière-pensée à son service; hommes d'un caractère antique, qui reçurent avec respect ces médiocres bienfaits, et plus tard, refusèrent noblement de les recevoir d'une main autre que celle de la légitimité.

Une prospérité sans exemple encore, et dont Charles Dupin a tracé le miraculeux tableau, fut le fruit de la Restauration.

On a énuméré, on a exagéré même ses fautes; il eût été plus équitable et plus impartial de la juger d'après la situation critique dans laquelle se trouvèrent alors les Bourbons. Assiégés d'un côté par une foule de petites ambitions d'anti-chambre, d'un autre, par l'ambition politique de ces hommes

Digitized by Google

qui, croyant qu'avoir droit à ses libertés c'était en avoir au pouvoir ; et par cette masse d'officiers avec ou sans emplois qui, regrettant l'état de guerre comme si tel était l'objet d'un gouvernement constitué, accusaient l'autorité de ne point entretenir une armée qu'elle n'aurait pu solder.

Les Bourbons voulaient rendre la France libre en la croyant gouvernable, ce qu'elle n'était plus, et Bernadotte avait raison de dire à *Monsieur*, devant notre cousin Dampierre, *il faut une main de fer doublée de velours*. Peut-être ne sentirent-ils pas assez qu'ils ne pouvaient régner que par la force, et que la force n'était que dans l'armée ; certes ils firent des fautes : c'en fut une de n'avoir pas annulé, sinon rendu utile ce Benjamin-Constant, vaniteux et cupide, double moyen de l'asservir ; ce fut un double scandale de n'avoir pas fait *Cathelineau* pair de France, et d'avoir accueilli les princes de Poix et de Tarente-la-Trémouille. C'en fut une absurde que la loi du sacrilége, car celui qui vole dans une église le fait uniquement par cupidité : les magistrats et les jurés se fussent bien gardé de l'appliquer, sûrs d'exciter l'indignation en mettant pour ainsi dire le glaive aux mains de la religion qui abhore le sang.

Quant au projet de remboursement des rentes, c'eût été une véritable banqueroute et une illégalité, car l'article 1911 du code n'est relatif qu'aux

Digitized by Google

engagements réciproques des particuliers dont les créances n'éprouvent ni hausse ni baisse ; leur taux est donc fixé tandis que celui de la rente est variable, et qui peut perdre doit avoir la chance de gagner. Puis, gagne-t-on réellement à la hausse des effets publics ? Non, la valeur du numéraire décroissant journellement, le capital primitif de la rente serait remboursé avec un numéraire de moindre valeur, et cette dépréciation même est du fait de l'État qui rembourserait, car c'est la multiplication des effets émis par lui qui la produit. Enfin, la rente achetée en hausse, plus nominale que réelle, l'a été sous l'autorité de la foi publique, et les rentiers qui ont placé sur l'État les fruits de leurs talents, de leur travail, de leurs économies, doivent-ils en voir diminuer la valeur ; et ceux qui, dans des partages, reçoivent des rentes au cours du jour n'auraient-ils pas un recours à exercer contre leurs cohéritiers ? sans entrer dans de plus longs détails, je dirai que, chaque fois qu'il est question de remboursement, on remarque la jubilation des agents de la Bourse, signe certain du vice de cette opération qui donnerait de nouveaux aliments à l'agiotage.

Mais une des plus grandes fautes à reprocher à la Restauration, serait l'introduction du gouvernement représentatif si elle n'eût été l'œuvre des alliés, donnant partout des constitutions dont les peuples

Digitized by Google

ne savent que faire, et dont eux-mêmes n'auraient pas voulu chez eux. En effet, le gouvernement représentatif, tel qu'on le conçoit en France, est le pouvoir absolu de faire, au nom du peuple, tout ce qu'on fait sans lui ; d'où naît le despotique empire des majorités fondées sur l'étroite minorité nationale, pour éviter toute action perturbatrice, ou sur le suffrage universel, élément d'instabilité, système doublement faux; car, dans le premier cas, c'est le régime gouvernemental du petit nombre exerçant les droits appartenant, dit-on, à tous en vertu d'une prétendue souveraineté populaire, ce qui ruinerait, par sa base, le principe même de cette souveraineté; et, dans le second, ce serait jeter l'autorité aux mains de l'ignorance invincible et passionnée, n'ayant pour agent que la force brûtale habile à détruire, mais non à recréer ; or, ce fut elle qui fit la Jacquerie, la saint Barthélemy, le 10 août. Le gouvernement représentatif, déplorable charlatanerie révolutionnaire, est donc contraint à vivre de fictions sous peine de mort sociale, et quand c'est l'ordre moyen qui le dirige, il y entre avec toute l'étroitesse, l'imprévoyance et l'absence de dignité qui le caractérisent.

Que dire encore d'un favori tel que Blacas, homme incapable de rien apprendre, car il croyait tout savoir : digne successeur de d'Avaray, et qui, arrivé pauvre, avec son maître, sortit de France,

Digitized by Google

au bout de huit mois, avec une grande fortune? Au reste, lui et Louis XVIII furent les seuls qui, dans les conseils, opinèrent pour qu'on payât et retint les statues borghèse, tandis que les membres de la révolution eussent voulu tout rendre.

Mais ces erreurs particulières n'étaient rien, près du vice fondamental de la charte; aussi, quand on dît en 1815 : « La division des pouvoirs rend « ennemies, l'une de l'autre, les diverses fractions « de la puissance publique. *Si nous voulons la mo-« narchie*, il faut revenir à de plus saines idées. « L'unité, cette première loi de tous les êtres, est « aussi celle du gouvernement. Tout corps poli-« tique indépendant, créé par la main de l'homme, « *à côté du souverain, ne peut longtemps marcher « en harmonie avec lui;* il le subjugue s'il n'en est « subjugué. » Et à ces trop prophétiques paroles, il fut répondu : « La liberté consiste dans l'*équi-« libre du pouvoir.* » Et de là, les conspirations fréquentes dont l'État fut agité, et que, par une tactique constante des révolutionnaires, ceux-ci attribuèrent au gouvernement même contre lequel elles étaient dirigées; mais qu'après leur triomphe, ils eurent le honteux courage d'avouer publiquement.

Digitized by Google

XXVII

BENJAMIN CONSTANT. — DE SÈZE. — DÉPOUILLEMENT DU MUSÉUM.

C'était avec beaucoup d'esprit et de savoir, un singulier personnage, que *Benjamin-Constant*; je le voyais souvent, et surtout chez madame de Staël; ses idées étaient extrêmes : république-démocratique, ou despotisme féodal dans toute leur intégrité; aussi en parlait-il dans nos conversations particulières, très différemment que dans ses écrits; instigateur du coup d'Etat du 18 fructidor, il déblatéra vivement en 1799, contre l'expectative d'une restauration monarchique, prétendant qu'elle ne pourrait s'opérer qu'en baignant la France de sang.

Exclu du tribunat par Napoléon, il ne fut pas un des derniers à lui jeter la pierre, dans un pamphlet intitulé : *De l'esprit de conquête et d'usurpation*; on y lisait : « La monarchie telle qu'elle existe dans « la plupart des États européens, est une institu- « tion modifiée par le temps, adoucie par l'habi- « tude, entourée de corps qui la limitent; le mo- « narque est, non un individu, mais une race de

Digitized by Google

« rois, une tradition de plusieurs siècles. L'usur-
« pateur est une force qui n'est ni modifiée ni adou-
« cie par rien; individualité dans un état perpé-
« tuel de défiance et d'hostilité, dynastie nouvelle
« aussi orageuse que la faction, aussi oppressive
« que la tyrannie. Le monarque n'a pas sa réputa-
« tion à faire, un usurpateur est obligé de justifier
« son élévation. Que de ruses, de violence, de par-
« jures, l'usurpation nécessite!... Prendre des en-
« gagements que l'on veut enfreindre, se jouer de
« la bonne foi des uns et de la faiblesse des autres,
« éveiller l'avidité, l'injustice, la dépravation! Un
« monarque arrive naturellement au trône, un
« usurpateur s'y glisse à travers la boue et le sang. »
Il y disait encore : « Je ne suis pas le partisan du
« despotisme, mais s'il fallait choisir entre l'usur-
« pation et un despotisme consolidé, je ne sais si
« ce dernier ne me semblerait pas préférable.....
« L'hérédité n'a d'autre objet que de mettre le droit
« sur le trône, afin qu'il soit partout... A ce titre,
« elle devient une véritable légitimité. Ce n'est pas
« tout de se déclarer monarque héréditaire, ce qui
« le constitue tel, ce n'est pas le trône qu'on veut
« transmettre, mais le trône dont on a hérité. »

Dans ses brochures sur les constitutions, il fait les questions suivantes : « Sous laquelle a-t-on été
« libre? Est-ce à la fin de 1791, quand la France
« était agitée par des passions de tous genres? est-

« ce à la fin de 1792, après les massacres de sep-
« tembre ? est-ce en 1795, après la journée du 13
« vendémiaire ? est-ce en 1797, après le 13 fruc-
« tidor (dont par parenthèse Benjamin-Constant
« fut un des principaux instigateurs) ? est-ce en
« l'an VII, lorsqu'un acte arbitraire avait frappé de
« nullité l'exercice des droits du peuple, et que les
« citoyens de tous les partis refusaient de concou-
« rir à des élections menacées du même sort ? Et combinant les ressorts d'un gouvernement mixte, en dépit du système d'absolutisme royal ou républicain dont il m'avait entretenu, il établissait ce principe : *Le roi règne et ne gouverne pas.*

On sait sa violente déclamation publiée contre Napoléon, la veille de l'arrivée de ce prince, que, le lendemain, il devait servir ; mais sait-on que madame de Staël (qui qualifiait Bonaparte *Robespierre à cheval*), inquiète du sort réservé peut-être à Benjamin-Constant, s'empressa de lui envoyer une voiture, un passeport et de l'argent ; que l'individu du message l'ayant trouvé en habit de conseiller-d'état, descendant son escalier pour se rendre chez l'Empereur, il se hâta sans en demander davantage, d'aller rassurer sur le compte de son ami, celle qui tremblait de le voir tomber victime de son noble courage.

Dans une note, à la suite de la troisième édition de son pamphlet (*conquête et usurpation*), il parlait

Digitized by Google

avec mépris du drapeau tricolore, et on l'a vu l'un des chefs les plus ardents de l'opposition qui releva cette infâme enseigne révolutionnaire. De telles tergiversations n'ont malheureusement pas été rares parmi nous.

Ce qui le fut davantage, c'est la constance d'opinions et de conduite, et j'aime à rappeler ici celle du courageux défenseur de Louis XVI : De Sèze, mon proche voisin de campagne, était l'objet d'une estime générale, en raison de son honorable conduite, lors du procès du roi martyr; aussi fut-il, après la terreur (seule époque depuis la révolution où la France devint momentanément presque toute royaliste), nommé à l'unanimité, député de Seine-et-Oise; mais l'influence de la Convention nationale s'étant prolongée dans les conseils du Gouvernement pentarchique, il accompagna ses remercîments d'un refus formel, en disant ne pouvoir siéger dans une assemblée où se trouvaient encore un grand nombre de régicides.

Peu d'hommes, tinrent aussi fortement que lui à leurs principes, mais nuls souverains détrônés ne conservaient, autant que nos princes, après vingt-cinq ans d'exil, un aussi grand nombre de sujets fidèles; la chambre des députés de 1815 en est la preuve. Nuls ne virent ainsi qu'eux, de nombreuses populations combattre pour leurs droits, sans calcul d'intérêt ou d'ambition. Au reste, en

Digitized by Google

mettant à part ces hommes toujours prêts à prendre les armes en leur faveur, le feu de paille de ces acclamations qui les accueillirent depuis leur réintronisation, loin de les persuader de la solidité de leur pouvoir, aurait dû leur rappeler ces mots d'un pape célèbre qui, assiégé d'hommages populaires, à son entrée dans une ville, disait : *Ils seraient encore plus nombreux si l'on me conduisait au supplice.* Certes ! il est pénible de se refuser à l'idée de l'amour qu'on inspire, quand surtout on sait l'avoir mérité ; mais tout a prouvé chez nous que cette douce illusion du cœur était une erreur de l'esprit. C'est ce que dit et répète l'expérience, et l'expérience, par malheur, n'est utile qu'à ceux qui pourraient s'en passer !

Puisons ici, sur la spoliation du Muséum, dans un document aussi curieux que peu connu ; il expliquera, sans le justifier, le manquement de foi prémédité des alliés dans un acte où l'injustice s'accroissait encore de perfidie, et où les négociateurs français manquèrent également de fermeté et de prévoyance.

On lit dans l'histoire de la campagne de 1815, par le général baron Müffling, qui fut l'un des deux commissaires étrangers, signataires de la convention militaire du 3 juillet 1815, signée aussi par les trois commissaires, François Bignon, Bondy et Guilleminot : « On avait proposé que le Musée serait

Digitized by Google

« respecté comme propriété française, et qu'il n'y
« serait pas touché; le prince Blücher, déclina en-
« tièrement cet article et déclara, qu'au contraire
« il reprendrait ce qui était propriété prussienne;
« et, avec d'autant plus de raison, que le roi de
« France avait promis l'année précédente au roi de
« Prusse de lui rendre ses objets d'arts, ce qui
« n'avait pas été exécuté. Alors, les commissaires
« (Français) proposèrent d'insérer dans l'article
« *cette exception qui garantirait le reste du Musée.*
« Cette proposition fut rejetée par le duc de Wel-
« lington, qui déclara, qu'il ne pouvait prendre,
« pour les souverains dont il commandait les ar-
« mées, que des engagements simplement relatifs
« *au militaire;* qu'à la vérité l'Angleterre n'avait
« pas perdu d'objets d'arts; mais que le roi des
« Pays-Bas et les princes allemands, dont les con-
« tingents se trouvaient à son armée, étaient dans
« un cas différent et que c'était l'affaire de ces
« princes, » et à l'article onze, qui promettait la
sûreté des propriétés, on ajouta : « *à l'exception de*
« *celles qui ont rapport à la guerre.* Ces mots furent
« choisis, avec soin, pour ne pas gêner les souve-
« rains *dans le cas où ils trouveraient nécessaire de*
« *faire détruire les monuments de Bonaparte qui ont*
« *rapport à la guerre*... Il était nécessaire de pu-
« blier tous ces détails, sur les discussions qui
« eurent lieu lors de la publication; parce que,

Digitized by Google

« plus tard on l'a si souvent alléguée; par exem-
« ple, *lorsque les objets d'arts ont été repris et à l'oc-*
« *casion du procès du maréchal Ney*.... L'article
« douze, *assure* respect aux *personnes* et propriétés
« *particulières* et à tous les individus qui se trou-
« vaient dans la capitale. » Pour leurs droits et libertés, *sans pouvoir être inquiétés ni recherchés en rien* relativement aux fonctions qu'ils *occupaient ou auraient occupées;* à leur conduite et à leurs opinions *politiques*: mais le maréchal *Ney*, était-il à Paris le 3 juillet? et la convention du 3, liait-elle le roi à l'égard de ce maréchal? au reste, dans sa dépêche à lord Bathurst, datée de Gonesse le 4 juillet, lord Wellington s'exprime ainsi : « Je vous
« envoie la copie de la *convention militaire* conclue
« la nuit dernière. Elle a été ratifiée par le prince
« Blücher et par moi, ainsi que par le prince
« d'Ekmühl pour l'armée française. Cette conven-
« tion décide *toutes les questions militaires*, qui
« existent en ce moment, et ne *touche en rien à la*
« *politique*. » Il résulte de ce document, que l'article *onze* fut un piége tendu aux commissaires français qui ne l'aperçurent pas; et que les alliés se menagèrent les moyens, en l'interprétant, de ravir ce que textuellement ils s'engageaient à *respecter;* en se fondant sur des *promesses* peut-être fausses, et sur des discussions préalables dont la convention ne parlait pas. Ce qui est ici à remarquer, c'est que

Digitized by Google

dans le conseil, Louis XVIII et Blacas, les seuls qui n'appartinssent pas à la révolution, furent aussi les seuls qui cherchèrent à s'opposer à la spoliation du Muséum.

Digitized by Google

XXVIII

LOUIS XVIII. — SOULT. — VICTOR. — ÉCOLE POLYTECHNIQUE. — PAIRS PENSIONNÉS.

Pour juger sainement Louis XVIII et son administration, il faut commencer par se rendre compte de l'état dans lequel il trouva la France; après vingt-cinq ans de troubles, de guerres, après les catastrophes de Moscou, de Leipsick, toutes les frontières du royaume étaient comme brisées et la capitale occupée par les étrangers victorieux qui se partageaient en espoir nos plus riches provinces. Une héroïque armée, commandée par le plus grand général de l'Espagne, n'avait pu arrêter les progrès de l'ennemi; Louis XVIII se présente, et la légitimité repousse ce que ne purent repousser la valeur et le génie. Le retour de l'exilé amène une seconde invasion, et le funeste traité du 20 novembre 1815 en est un des résultats; il doit peser sur la mémoire de celui sans lequel nous ne l'eussions pas subi. Le roi avait donc à payer les frais des deux invasions; les immenses dépenses occasionées par les cent-jours, à solder une masse considérable d'officiers

Digitized by Google

nécessairement sans emploi durant la paix; à renouveler le matériel de guerre, à relever les fortifications des places négligées depuis quinze ans; à mettre dans l'administration militaire et civile un ordre régulier qui en avait disparu; et cela, en dépit de deux années de disette, durant chacune desquelles le monarque donna 10,000,000, de la liste civile, et en dix ans seulement la prospérité agricole, commerciale et industrielle avait doublé, selon les tableaux statistiques de Charles Dupin.

Outre ces 10,000,000, la liste civile était chargée d'un grand nombre de pensions et de dons particuliers. Isabey en reçut 40,000 francs, que Napoléon lui devait pour le dessin représentant son couronnement. Mais sans entrer dans d'autres détails, nous dirons (fait attesté) qu'en quinze ans, la liste civile répandit en bienfaits, une somme de 120,000,000 et que les 33,000,000, qu'elle coûtait annuellement étaient loin de représenter 30 millions et plus, de revenu, que la branche des Bourbons avait apportés à la couronne.

Après tant de bienfaits, comment le roi aurait-il pu ne pas croire aux protestations de fidélité sans nombre dont son retour fut accueilli avant et après la seconde Restauration : par exemple, cet ordre du jour du maréchal Soult, lors du débarquement de Napoléon au golfe Juan...

« Soldats, cet homme qui naguère abdiqua aux

Digitized by Google

« yeux de l'Europe un pouvoir *usurpé*, dont il avait
« fait un si *fatal* usage, *Buonaparte*, est descendu
« sur le sol français, *qu'il ne devait plus revoir*.

« Que veut-il? la guerre civile; que cherche-t-il?
« *des traîtres : où les trouverait-il?* serait-ce parmi
« ces soldats qu'il a trompés et sacrifiés tant de
« fois, *en* égarant leur bravoure? serait-ce au sein
« de ces familles *que son nom seul remplit d'effroi?*

« *Buonaparte nous méprise assez* pour croire que
« nous pouvons abandonner *un souverain légitime*
« *et bien-aimé*, pour partager le sort d'un homme
« qui n'est plus qu'un *aventurier*. Il le croit, l'*in-*
« *sensé!* et son dernier *acte de démence* achève de
« le faire connaître.

« Soldats, l'armée française est la plus brave
armée de l'Europe, elle sera aussi la plus fidèle.

« *Rallions-nous autour de la bannière des lys*, à
« la voix de ce *père du peuple*, de ce digne héritier
« des vertus du grand Henri. Il vous a tracé lui-
« même les devoirs que vous avez à remplir. Il met
« à votre tête ce *prince, modèle des chevaliers fran-*
« *çais*, dont *l'heureux retour* dans notre patrie a
« déjà chassé l'*usurpateur*, et qui aujourd'hui par sa
« présence, va détruire son seul et dernier espoir.

« Paris, ce 8 mars 1815.

« *Le ministre secrétaire d'État de la guerre*,

« Duc de DALMATIE. »

Digitized by Google

Le comte d'Argout, dans une circulaire aux maires du département du Gard, en date du 7 mai 1817, disait aussi : « Tous les bons Français rivalisent d'amour... pour le roi... d'attachement à « son auguste famille, et *à la doctrine de la légitimité. Ils savent que sans cette doctrine sacrée, il « ne peut y avoir ni repos, ni bonheur, ni honneur « pour la France, et que l'existence même de notre « patrie est intimement liée à la conservation de ce « principe.* »

Comment celui qui signa l'ordre du jour du 8 mars pût-il dire dans celui du 1er juin suivant : « *Les engagements que la violence nous avait arra-« chés* sont détruits par le vœu de la nation qui a « repris... ses droits... et désavoué ce qui avait « été fait sans sa participation ? » Comment osa-t-il dire après la seconde Restauration, dans un mémoire justificatif, que, « dès l'abdication de Buo-« naparte, il n'est aucun effort qu'il n'ait fait pour « ramener vers nos *princes légitimes*, et les trou-« pes et les citoyens... M'a-t-on vu hésiter un seul « instant à reconnaître et à proclamer les droits « des Bourbons ? » Rentré dans son grade et dans la Chambre des pairs, l'arriéré de ses traitements lui est payé en pur don sur la cassette du roi ; et ne dit-il pas dans la Chambre, en 1831, *n'avoir jamais eu de sympathie pour les Bourbons ?*

Mais laissons tomber un voile officieux sur le

Digitized by Google

trop vaste tableau de ces palinodies qui font honte à notre espèce. Je n'y noterai pourtant pas la violation, par le soldat, d'un serment commandé comme un temps d'exercice. Ce n'est qu'aux révolutionnaires qu'il appartient de qualifier les *baïonnettes d'intelligentes*; certes! il n'en est pas de même de l'officier, et surtout de ses chefs, que rien ne contraint à le prêter, dans un pays surtout où naguère une seule parole donnée devenait, sous peine de déshonneur, un engagement sacré. Ce sentiment, tout français sous le *drapeau historique*, auquel a succédé le *drapeau tricolore*, dit *national*, n'était pas encore totalement éteint, quoiqu'on n'en puisse citer aujourd'hui que des traits malheureusement très rares. Aussi avons-nous à rappeler ici le nom du maréchal *Victor, duc de Bellune*. Dans une proclamation, datée du quartier-général de Sedan, le 10 mars 1815, il disait : « L'ordonnance du roi et « la proclamation de Sa Majesté, du 6 de ce mois, « annoncent aux Français le nouvel attentat de « Buonaparte à la paix et au bonheur dont ils « jouissent sous le gouvernement paternel de leur « *souverain légitime* et justement chéri. Mais elles « annoncent en même temps le châtiment pro- « chain de ce nouveau crime..... C'est l'homme « qui a tyrannisé, désolé, trahi la France pendant « douze ans, qu'il faut poursuivre, ainsi que les « satellites qui l'assisteraient dans ses briganda-

Digitized by Google

« ges. » Trompé dans ses espérances, le maréchal rejoignit Louis XVIII à Gand, et est mort fidèle au serment qu'il avait prêté.

L'impudeur des accusations lancées contre Louis XVIII serait curieuse à énumérer. Méchin n'a-t-il pas osé dire qu'aussitôt la Restauration, on chassa tous les employés pour les remplacer par des prêtres? n'a-t-on pas dit encore que l'École polytechnique fut renvoyée, c'était en 1816, pour avoir défendu Paris, ce qui eut lieu, dit-on, en 1814. Mais il y a ici deux choses à remarquer: 1° les élèves n'avaient été renvoyés qu'après qu'on eut perdu tout espoir d'apaiser leur esprit insurrectionnel; l'école fut rétablie dès le 4 septembre de la même année; et dans l'ordonnance de réinstallation, il est dit (art. 56) que les élèves licenciés seront admis aux examens des écoles d'application; 2° ce motif prétendu de punition si tardive n'eût porté que sur une erreur que la vanité révolutionnaire adopte contrairement à la vérité. L'École polytechnique ne défendit pas Paris en 1814: elle conduisit seulement sur la route de Vincennes deux pièces de canon qui lui furent prises par un houra de Cosaques, auxquels une charge de dragons les reprit. Leur zèle était estimable, mais fut totalement inutile; et cette fausse anecdote, dite et répétée, a été démentie à la tribune même par M. Arago, homme nullement suspect à cet égard.

Digitized by Google

Revenons à Louis XVIII. Sur cent quarante-sept pairs pensionnés, on trouve les hommes de la révolution, dont les noms suivent : Abrial, Barthélemy, le comte de Beaumont, le duc de Cadore, Chaptal, Chasseloup, Clément de Ris, Colchen, Cornet, Cornudet, Decroix, Dédelay-d'Agier, Dambarerre, Tracy, Dupuy, Fabre, Gassendi, Jaucourt, Klein, Latour-Maubourg, Lemercier, Barbé-Marbois, Monbadon, Montesquiou, Pastoret, Péré, Pontécoulant, Rampon, Sainte-Suzanne, Ségur, Sémonville, Soulès, Vaubois, Villemanzi, Vimar. Ces trente-cinq pairs, tous hommes de l'Empire, ou de tous les régimes révolutionnaires, avaient chacun 24,000 francs de pension. Quant aux royalistes, ou soi-disant tels, quoiqu'ayant plus que ceux ci-dessus besoin d'être favorisés, ils le furent beaucoup moins ; car un seul vit son traitement monter à 20,000 francs, et encore était-ce le peu recommandable duc de La Vauguyon ; un autre obtint 15,000, un troisième 13,000, et tous les autres 4-6-8-10-ou 12,000 francs ; et cependant, parmi ces derniers, on remarquait des hommes constamment voués à la monarchie, et ayant souffert pour elle dans leur fortune et leurs personnes.

La mieux traitée de tous fut madame de Staël, qui, certes ! ne le méritait point par ses opinions et sa conduite ; car, à ma connaissance et d'après mes observations, elle contribua par ses propos à

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, à aliéner l'empereur Alexandre contre Louis XVIII; cependant ce prince lui fit payer les *deux millions* qu'elle avait réclamés vainement de Napoléon; elle n'en trouva pas moins humiliant pour son patriotisme le régime de la Restauration; et la moitié de ce bienfait royal est entrée, par le mariage de sa fille avec le duc de Broglie, dans la fortune de celui-ci, qui n'en a pas tenu compte à la légitimité.

Au reste, quoique les idées de madame de Staël aient été souvent fausses, son caractère fut toujours vrai; et bien qu'elle ait possédé un esprit transcendant, son cœur valait mieux encore que son esprit. Ses talents éblouissaient, mais ne pouvaient convaincre; elle étonnait, elle séduisait; mais elle eût séduit davantage et moins étonné si elle avait joint plus de justesse au brillant de son intelligence. Aimant à paraître, parlant beaucoup, écoutant peu, poursuivant sa pensée, sans répondre à celle qu'elle croyait opposée à son opinion, elle ne s'en choquait point, ne la combattait point; car tout ce qui n'était pas elle, ou d'elle, passait pour elle inaperçu; causant en poste, ses affections étaient aussi rapides que ses discours; on trouvait son cœur quand on le cherchait, mais il vous échappait à l'instant, à moins qu'on le provoquât de nouveau; et elle accueillait sans haine le sarcasme, pourvu qu'il fût spirituel. Ses écrits, assez volumineux, ont eu de

Digitized by Google

la vogue, et beaucoup; on ne les lit pourtant plus, car, si telle ou telle époque accueille avec faveur ce qui flatte ses passions, il n'y a que le vrai qui passe à la postérité.

C'est à madame de Staël, dans l'apologie de son père, qu'on doit le barbarisme, *idées libérales*, employé pour exprimer l'esprit de liberté; *liberalis* ne dérive cependant pas de *libertas*, mais de *libens*, qui agit de plein gré; *libenter*, volontiers, de bon cœur; *liberalitas*, générosité. Il en est de même des arts libéraux, traduction non de *artes liberales*, mais de *artes libertini*. D'autres erreurs grammaticales sont de nommer *artistes* de simples ouvriers, et *clients* leurs pratiques. Mais on aurait trop à faire si l'on voulait relever le grand nombre de fautes de langue, enfantées par l'ignorance vaniteuse de notre temps. Arrêtons-nous cependant ici sur les deux expressions, 1° *avenir*, qui ne représente rien, car un avenir encore inconnu peut être un mal comme un bien; 2° *progrès*, pris pour développement, dont on ne saurait assigner la nature utile ou nuisible.

Digitized by Google

XXIX

CAUSES DE LA RESTAURATION. — SALVANDY. — L'EMPEREUR ALEXANDRE.

On a déblatéré avec tant d'ignorance ou de mauvaise foi sur les causes de la Restauration, qu'il est bon d'en tracer l'histoire : la voici.

Les princes français exilés n'avaient plus de partisans parmi les souverains de l'Europe continentale, qui se riaient de l'espoir d'une restauration de la maison de France, conservé encore ou rêvé par quelques royalistes ; et Napoléon était généralement considéré comme solidement établi sur le trône impérial. Mais ce monarque, universellement redouté, va perdre en Russie la plus formidable armée qui fût jamais ; refuse, à Prague, un traité qui lui conserverait encore une immense domination ; perd une seconde et brillante armée à Leipzig, et se refuse de nouveau à des stipulations grandement avantageuses : or, tandis qu'on négocie, ses dépêches interceptées prouvent qu'il n'y a aucune sûreté à traiter avec lui, ce qui force ses ennemis à

Digitized by Google

briser son trône, sur lequel, jusqu'à la prise de Paris, ils avaient conservé l'intention de le maintenir. Ce fut alors que l'arrivée de Louis XVIII, dont aucunes des puissances ne voulaient, à l'exception de l'Angleterre, vint comme un bouclier se placer entre l'Europe et la patrie. Napoléon, échappé l'année suivante de l'île d'Elbe, vient de nouveau livrer la France aux dangers d'un morcellement que prévient encore la présence de ce même Louis XVIII, cause pour la seconde fois du salut de son royal domaine, deux fois compromis par Napoléon, en dépit des impuissants efforts de sa belliqueuse armée, commandée par le plus grand général de l'époque. Telle est l'histoire secrète et véritable de la Restauration, dont l'empereur Alexandre disait à l'impératrice Joséphine que ce n'était pas lui, mais la France qui l'avait voulu.

Fidèle ici à ma méthode de m'appuyer principalement sur des autorités étrangères à mes opinions politiques, je vais citer un fragment de M. de Salvandy (*Seize mois*, et ch. 10, page 100 et suivantes). Le voici.

« Qui ne sait les hésitations, les répugnances, « les combats des hauts alliés? qui ne sait que ce « fut malgré eux peut-être que Bordeaux, Nancy, « Troyes, Paris enfin, appelèrent les Bourbons pour « s'interposer entre la patrie et ses revers? La ré-

Digitized by Google

« volution avait rétabli la monarchie; le trône va-
« cant, une vertu émérite s'offre à le remplir...
« C'est ainsi que la Restauration s'opéra. Ce fut
« la Chambre des députés de l'Empire, ce furent
« les conseils-généraux de l'Empire, ce fut le Sé-
« nat, pairie de la révolution, qui proclamèrent le
« rappel des Bourbons au trône de leurs pères...
« Quand donc de ces deux sociétés, de ces deux
« Frances, il en est une qu'on accuse de nos re-
« vers, *injustice et mensonge!* Ce n'est pas elle qui
« était allée chercher au fond du Nord l'avalanche
« sous laquelle l'Empire tomba écrasé. — Le se-
« cond envahissement ne fut pas plus que le pre-
« mier conduit par eux et pour eux; il y eut, au
« 20 mars, soulèvement unanime des peuples, des
« aristocraties, des rois de l'Europe, contre la
« réapparition du génie des conquêtes... La dynas-
« tie antique ne servit qu'à une chose; ce fut, le
« surlendemain des nouveaux désastres, si témé-
« rairement provoqués, à opposer aux vainqueurs
« le seul rempart qui pût nous préserver des effets
« de la prolongation de nos malheurs. L'armée re-
« venait des champs de bataille, délabrée, san-
« glante, mutilée par la fortune; la Chambre des
« représentants se met à la mutiler de nouveau
« par le plus pusillanime et le plus ignare des cal-
« culs; elle enlève aux soldats leur chef; elle les

Digitized by Google

« dépossède de son génie, et lui de sa couronne,
« dans l'espoir de tendre plus heureusement la
« main désarmée à l'étranger qui la repousse. Alors
« paraît, *malgré les efforts de deux puissances*, un
« vieillard qui, du sein de la capitale envahie, jette
« entre la France et l'étranger son bien et son
« arme unique, son bâton de voyageur; mais ce
« bâton est le sceptre de soixante rois; Louis XVIII
« couvre de son droit le royaume entier... Les rois
« s'arrêtèrent devant ce principe de la légitimité,
« à l'aide de laquelle le représentant de la France
« vaincue avait su, à Vienne, sauver la Saxe, et
« qui, à Paris, combattit pour la France. »

En effet, deux choses sont à remarquer ici : c'est 1° que n'y eût-il pu exister un seul prince de la maison de France, la guerre, deux fois provoquée par Napoléon, ainsi que les deux invasions, n'en auraient pas moins eu lieu, mais avec cette différence, que les suites en eussent été le morcellement du royaume; 2° que les alliés, pensaient si peu à une restauration, qu'ils traitèrent, tant qu'ils le crurent possible avec Napoléon, et que l'empereur Alexandre disait, en 1814 à la reine Hortense :
« J'étais pour la régence, et, surtout, pour qu'on
« consultât le pays; mais on s'est empressé sans
« aucune garantie, d'appeler les Bourbons. Tant
« pis pour les Français s'ils s'en trouvent mal : ce

Digitized by Google

« sont eux qui l'ont voulu et non pas moi, au reste,
« disait-il, Nesselrode va rédiger un projet que
« nous forcerons Blacas de faire signer au roi. »
Telle est l'origine de cette déclaration portée à Compiègne, et dont Louis XVIII ne raya que quelques mots, en la datant de Saint-Ouen.

Digitized by Google

XXX

QUELQUES ANECDOTES HISTORIQUES ET MÉMOIRES DU COMTE ROSTOPTCHINE.

1° Le grand-maître d'Hompesch, criblé de dettes allait être déposé, l'armée française arrive et il écrit à Dolomieu, qu'il savait sur la flotte ; la lettre tombe entre les mains de Bonaparte, qui ordonne au commandeur d'accompagner son aide-de-camp Junot et d'affirmer l'exactitude des propositions qu'il envoie par lui. Ce fut son seul rôle, ordre auquel il n'eût pu se refuser, et qui ne devait pas servir de prétexte aux calomnies déversées sur ce savant et loyal homme.

2° Lors de l'assassinat du duc d'Enghien, *d'Hauterive* et *Bresson*, effrayés, entrent dans le cabinet de Talleyrand qui, à cette apostrophe, *on ne peut plus continuer de le servir* (Bonaparte), répond : *Eh bien! quoi? ce sont ses affaires ;* et les deux chefs de service sortirent en disant : *cet événement fait penser aux Bourbons, et un jour il servira leur cause.*

Digitized by Google

3° Napoléon disait un jour à ce même Talleyrand : *Vous êtes le roi de la conversation en Europe ; quel est donc votre secret ? — Je choisis mon terrain, je n'accepte que là où j'ai quelque chose à dire ; je ne réponds rien au reste ; en général je ne me laisse pas questionner, excepté par vous ; ou, si on me demande quelque chose, c'est moi qui ai suggéré les questions ; je laisse passer ce à quoi je ne pourrais faire de réponse : hors ce cas elle ne me manque jamais.*

4° Au passage du Niémen, Napoléon dit au général *Gouvion-Saint-Cyr : Jamais monarque eut-il une aussi belle armée ? —Et un si bon peuple,* répond Saint-Cyr, *mais il leur faudrait plus de liberté ! — La liberté ! ils l'auront, mais jamais celle de la presse ; cette armée, toute formidable qu'elle est, ne pourrait résister aux chansons de Paris.*

5° En dépit des relations secrètes existantes de 1807 et 1812, entre les deux cabinets de Londres et de Saint-Pétersbourg ; les Anglais profitant d'une guerre plus apparente que réelle entre les deux États ; comblèrent le port septentrional de *Kola ;* pour ruiner à leur profit le commerce du nord de la Russie. *Oh ! les bons amis !*

6° Un trait d'amour filial, qui se lie à l'immor-

Digitized by Google

telle défense de Dantzig, et n'a pourtant été cité ni par l'historien de ce siége, ni par l'auteur, pseudonyme, des mémoires du général Rapp, mérite je crois d'être rapporté. L'intrépide commandant de la forteresse, ayant déjà vu sa garnison réduite de *trente-cinq mille hommes à cinq mille*, dans une ville qui n'était plus qu'un monceau de ruines jonché de cadavres, et se trouvant sans vivres, sans munitions, n'en comptait cependant pas moins sur le génie et la fortune de Napoléon, pour se voir enfin dégagé; mais quelles étaient alors les positions des armées françaises? Il propose donc de riches récompenses à celui qui pourrait pénétrer jusqu'à l'empereur et lui en rapporter des nouvelles. Nul pourtant, parmi ces braves, n'ose se présenter. Or, il existait dans les cuisines du général, un nommé Georges K..., natif de Colmar, qui n'était connu que pour son extrême pusillanimité. Cet homme, cependant, venait par hasard de recevoir une lettre où sa mère lui peignait sa profonde misère; il sollicite donc la périlleuse mission, que nul autre ne voulait accepter, s'en acquitte avec autant de fermeté que d'adresse, parvient à joindre Napoléon, et à son retour, aussi heureux que sa sortie, il rapporte à son maître, émerveillé de sa vertueuse générosité, l'autorisation de capituler.

7° Napoléon arrivé à Mayence, après les désastres

Digitized by Google

de Leipzig, fait appeler le préfet (Jean-Bon-Saint-André), et lui demande s'il a des vivres pour environ soixante mille hommes, qui le suivent. *J'ai* répond le préfet, *un bœuf qui paît dans les fortifications.* —*Mais j'avais ordonné,* réplique l'Empereur, *qu'il y eût ici des magasins de subsistances.*— *J'ai reçu,* répond le préfet, *des ordres, au nom de V. M., par le comte Daru, de tout faire passer à l'armée.* Napoléon fait aussitôt appeler l'intendant-général et s'emporte contre lui. Sa colère n'était point encore apaisée quand on lui annonce le général *Charles Stuart,* qui vient le solliciter, au nom des alliés, de mettre fin à la guerre pour l'intérêt de l'Europe et de lui-même, et lui proposer d'assembler à cet effet un congrès à *Manheim,* assurant que S. M. B., était disposée à traiter avec lui, de la manière la plus favorable; mais Napoléon continuait à lire des papiers qu'il avait en mains, et sur la demande réitérée d'une réponse, par le ministre Anglais, jetant sur celui-ci un regard de fureur : *Apprenez,* lui dit-il, *que je suis encore le maître du monde.* — *Puisque V. M. est encore la maîtresse du monde*, dit froidement Stuart, *nous continuerons la guerre jusqu'à ce qu'elle daigne nous donner la paix.* Puis il se retire, et en traversant, dans le salon de service, un groupe de généraux Français. Il leur adresse ces paroles : *Je n'ai malheureusement pas réussi dans ma pacifique mission; j'en suis fâché*

Digitized by Google

pour l'Europe, pour la France et pour vous. Bientôt Napoléon partit après avoir manqué de saisir cette planche de salut. Je tiens cette anecdote d'un témoin oculaire.

8° Lors de la Restauration, Louis XVIII écrivit secrètement et confidentiellement au roi Charles IV, que des bruits sourds circulaient sur la non-légitimité de la couronne de son fils Ferdinand, qu'il était donc nécessaire à la paix de l'Europe et à la sécurité de la France qu'il renouvelât sa renonciation au trône d'Espagne, intéressant à cette démarche sa générosité et son amour du bien public. Le vieux monarque y consentit et invita le congrès à considérer Ferdinand VII, comme *roi légitime des Espagnes;* il écrivit dans le même sens, aux souverains de Russie, de Prusse, d'Autriche et au prince régent d'Angleterre. Le consul de Madrid, crut voir dans cette déclaration un désaveu indirect de la dictature d'Aranjuez; mais le pape se porta médiateur et Charles IV déclara que, de sa *propre volonté*, il cédait, à don Ferdinand tous ses *droits incontestables sur les royaumes d'Espagne et des Indes*, et, de toutes parts on s'en tint à cette déclaration, quelques conditions qu'il y mît.

9° Voici une lettre de lord Wellington à monseigneur le duc d'Angoulême, elle suffit pour démon-

Digitized by Google

trer combien les alliés étaient peu disposés en 1814, à replacer les Bourbons sur le trône de France :

« Je suis fort peiné de voir que l'exposé que j'ai « eu fréquemment l'honneur de faire à V. A. R., « des principes d'après lesquels j'étais déterminé « à agir, à l'égard de la cause de la famille de « V. A. R. en France, ait fait si peu d'impression « sur l'esprit de V. A. R., qu'elle n'ait aperçu qu'à « la lecture de ma lettre du 18, que la proclama-« tion du maire de Bordeaux n'était nullement con-« séquente avec ce que j'avais déclaré à V. A. R. « Cette circonstance rend plus que jamais néces-« saire la circonspection de ma part. Je n'agis point « comme un seul individu ; je suis à la tête d'une « armée, et l'agent confidentiel de trois nations « indépendantes. Supposez que, comme individu, « je pusse tolérer que, dans une telle circonstance, « mes intentions et mes vues fussent présentées « sous un faux jour, comme général de l'armée « alliée je ne puis me soumettre.

« Je remets sous les yeux de V. A. R. la copie « d'un écrit donné, je pense, par vous au lieute-« nant-général comte de Dalhousie, qui montre les « conséquences de cette fausse interprétation. Dans « le cours de mes opérations, j'ai fait occuper Bor-« deaux par un détachement de mon armée ; et « CERTAINES PERSONNES DANS LA VILLE DE BORDEAUX, « CONTRE MON AVIS ET MON OPINION, ONT JUGÉ A PROPOS

Digitized by Google

« DE PROCLAMER LE ROI LOUIS XVIII. — Mon expé-
« rience des guerres révolutionnaires m'a fait pres-
« sentir ce que j'avais à attendre, et m'a engagé
« à prévenir V. A. R. des dangers de la précipita-
« tion.

« Je prie V. A. R. de dire à l'auteur de cet écrit,
« et à tout autre, qu'aucune puissance sur la terre
« ne me fera départir de ce que je conçois être mon
« devoir envers les souverains que je sers, et que
« JE N'EXPOSERAI PAS MÊME UNE COMPAGNIE D'INFANTE-
« RIE POUR SAUVER LES PROPRIÉTÉS ET LES FAMILLES QUI
« SE SONT MISES EN ÉTAT DE DANGER, AU MÉPRIS DE MON
« AVIS ET DE MON OPINION.

« J'ai dit à V. A. R. que si quelque grande ville
« ou district de quelque étendue se déclarait en
« faveur de la famille de V. A. R., je n'intervien-
« drais nullement dans le gouvernement de cette
« ville ou de ce district; et que s'il éclatait dans
« tout le pays une manifestation générale en faveur
« de votre maison, je remettrais dans les mains de
« V. A. R. le gouvernement de tout le pays qui
« aura été occupé par nos armées. Le fait est que
« la déclaration, même à Bordeaux, n'est pas una-
« nime; que ce mouvement ne s'est point étendu
« ailleurs, pas même dans la Vendée, ou dans quel-
« que partie que je sache occupée par nos armées.
« Les circonstances prévues par moi ne sont donc
« point survenues, et je serais coupable d'un grand

Digitized by Google

« manquement à mes devoirs envers les souverains « alliés, et de cruauté envers les habitants du pays, « si je les livrais à V. A. R. prématurément ou con« tre leur inclination. Je ne suis jamais intervenu « d'aucune manière dans l'administration de la ville « de Bordeaux, et je recommande à V. A. R. d'é« loigner M. de Carrière du département des Lan« des. J'aurais désiré n'être pas dans l'obligation « d'écrire comme je l'ai fait à M. de Toulouset, et « il me sera très désagréable de prendre aucune « mesure qui marque plus fortement un malenten« du entre V. A. R. et moi; mais je ne puis per« mettre que l'honneur ou le caractère des souve« rains alliés, ou le mien propre, puissent être un « moment révoqués en doute.

« Je ne fais aucun doute que lorsqu'il se fera « une déclaration en faveur de la famille de V. A. R., « il est important qu'elle soit générale, et je sou« haite sincèrement qu'il en soit ainsi.

« Mais je ne puis intervenir en aucune manière « pour produire cette déclaration générale; et mê« me, je dois, en honnête homme, faire connaître « à tous ceux qui m'entretiendront sur ce sujet, la « situation des affaires entre les alliés et le gouver« nement existant en France, ainsi que je l'ai fait « jusqu'à ce moment.

. . . .

« Je dois vous dire que jusqu'à ce que je voie une

Digitized by Google

« déclaration générale et libre du peuple en faveur « de la famille de V. A. R., *manifestation à la-* « *quelle je sais qu'il est disposé, et dont il attend* « *avec impatience l'occasion favorable,* je ne prê- « terai l'assistance des troupes sous mes ordres au « soutien d'aucun système de taxation ou de gou- « vernement civil que V. A. R. pourra tenter d'éta- « blir, et j'espère que V. A. R. n'essaiera point d'é- « tablir un tel système au-delà de Bordeaux. »

10° Durant les Cent-Jours, Merlin (de Douai) ayant fait naufrage sur les côtes de Middlebourg, M. Latour du Pin, ambassadeur de Louis XVIII à La Haye, osa demander au roi de Hollande, l'expulsion du régicide; mais Guillaume s'y refusa, en disant : « Je déteste le régicide, mais je respecte le « naufragé, c'est une épave. »

11° J'ai toujours éprouvé et ressentirai sans cesse, une véritable jouissance à pouvoir donner, quand ils le méritent, des éloges à nos ennemis politiques même; sentiment d'équité qu'on m'a souvent reproché, mais dont je ne me départirai jamais; en parlant des hommes, le bien qu'ils font, console du mal qu'ils auraient pu faire, nous fait concevoir une meilleure idée de notre espèce, et nous défend de la haine nourrie de passion, ferment d'injustice que la religion condamne, et qui torture le cœur

Digitized by Google

comme elle fausse l'esprit. Citons donc ici, un trait honorable pour le revenant de l'île d'Elbe.

Monsieur, comte d'Artois, forcé de quitter Lyon au moment où Napoléon y arrivait, fut aussitôt abandonné de tout son entourage, un seul gendarme le suit jusqu'à ce qu'il soit en sûreté; rentré en ville, il est appelé par l'Empereur, qui d'un ton sévère, lui demande s'il est vrai qu'il a escorté le prince? — *Oui Sire*, répond le gendarme. — *Vous êtes un brave homme*, reprend Napoléon, *vous avez mérité la croix d'honneur*; et elle lui fut donnée. Bientôt Napoléon ne devait plus être aussi généreux.

12° En 1815, un homme attaché à l'empereur est envoyé par lui au général Grouchy, et lui dit : « Le « duc d'Angoulême est en armes dans le Midi; « partez, vous poursuivrez le prince, vous le prendrez et le ferez fusiller sur-le-champ. » Grouchy indigné, répond : « Je ferai la guerre en homme « d'honneur, et non en sauvage. — Comme vous « voudrez, reprit-on; mais voici vos ordres : vous « serez parti à neuf heures du matin. — Non sans « avoir vu l'Empereur et fait révoquer son ordre. « —Voyez-le donc, et partez. » Le général se rend à Saint-Cloud, voit à six heures du matin Napoléon qui n'avoue ni ne désavoue son ordre, et dit : « Vous acculerez le prince, vous l'empêcherez de

Digitized by Google

« tenter une chance de salut ; vous le prendrez et « le retiendrez jusqu'à ce que vous receviez mes « ordres. » La campagne fut courte, Bassano qui adorait son maître, mais ne voulait point être le complice de sa fureur, était déterminé à donner sa démission, quand il reçut de *Suchet* une dépêche annonçant la capture du prince, et la demande de ce qu'on en doit faire; il rentra dans le cabinet de l'Empereur pour lui faire part de cette nouvelle. « Eh bien! dit Napoléon, écrivez qu'on le fusille « sur-le-champ. — Ah! Sire, un tel ordre n'est « pas sorti de votre bouche, j'ai mal entendu. » Un débat vif et long a lieu entre le ministre et son maître, qui finit par dire : « Qu'il parte, mais « exigez la remise des diamants de la couronne. — « Une condition d'argent est une exigence que « tout commande à V. M. de ne pas imposer; je « ne saurais..... » L'Empereur consentit enfin à l'exécution de la capitulation, ce que Bassano se hâta de faire savoir au maréchal Suchet, par le télégraphe; mais il était ordonné au directeur de suspendre l'envoi de cet ordre, et la tête du prince était menacée. Bassano en cet instant court chez le directeur, et le force d'expédier l'ordre retardé; il fait mieux, il envoie le même ordre par un homme sûr et à lui. Bassano en rend compte à Napoléon, qui lui dit : « J'espère que le premier ordre « télégraphique n'a pas été expédié? — Je vous

Digitized by Google

« demande pardon, Sire. — Mais ils sera arrivé
« trop tard ? — Je vous demande pardon, Sire. »
Et après un mouvement d'agitation, il prend la main de son ministre, et lui dit : *Vous avez bien fait.*

Quant au duc d'Angoulême, il écrivit au roi en date du Pont-Saint-Esprit, le 10 avril. « Me voilà
« ici résigné à tout, et bien occupé de ceux qui me
« sont chers; mais je demande, et j'exige même,
« que le roi ne cède en rien pour me délivrer ; je
« ne crains ni la mort ni la prison, et tout ce que
« Dieu m'enverra sera bien reçu. »

13° A la seconde Restauration, la chambre des pairs voulut voter des remercîments à monseigneur le duc d'Angoulême, pour sa courageuse conduite au Pont de la Drôme; mais *Monsieur*, comte d'Artois, qui assistait à la séance, s'y opposa, en disant :
« Si mon fils avait eu le bonheur de déployer con-
« tre les ennemis extérieurs de la France, le cou-
« rage que vous voulez bien honorer en lui, une
« telle récompense mettrait le comble à ma satis-
« faction et à la sienne; mais Français, prince Fran-
« çais, le duc d'Angoulême peut-il oublier que
« c'est contre des Français égarés qu'il a été forcé
« de combattre, et combien a coûté à son cœur
« cette cruelle nécessité! Permettez donc, Mes-

« sieurs, que je refuse pour mon fils, des remer-
« cîments acquis à ce titre ! »

14° Tous les gens de bien ont applaudi au trait héroïque par lequel madame de Lavallette fit échapper de la Conciergerie son époux déjà condamné à mort, mais ce qu'on ne sait peut-être pas, c'est comment il put trouver l'asile secret et sûr, d'où trois nobles Anglais, intéressés à son sort par la princesse de Vaudemont, le tirèrent, pour le conduire hors du royaume. Le voici :

M. Bresson, dont la conduite fut si courageuse dans le procès de Louis XVI, ayant en conséquence été proscrit, avait alors été recueilli et caché par un ami; madame Bresson voulant payer à l'humanité souffrante, cette dette de la reconnaissance, promit, et elle le répétait souvent, de rendre le même service à un condamné politique, qu'elle le connût ou non. L'on conduisit donc Lavallette chez elle, aux affaires étrangères, où elle logeait, et il y demeura en sûreté jusqu'au moment de son départ.

Qui croirait qu'au lieu de se courber respectueusement à l'aspect de tant de vertus, des hommes, d'ailleurs honorables, vociférèrent avec rage dans les deux chambres législatives, contre une évasion qui eût dû les combler de joie; car Lavallette, homme excellent, était aimé et méritait de l'être; mais

Digitized by Google

les passions politiques égarent facilement l'esprit et le cœur.

15° Robert Wilson, successivement acharné, et admirateur enthousiaste de Napoléon, prétendait avoir contribué à l'incendie de Moscou, avec le comte Rostopschine, qui, en ayant été instruit, fit publier la note suivante :

« Le *British Monitor*, du 7 ce mois d'octobre,
« en rendant compte des services du chevalier
« Robert Wilson, dit : Qu'il a été avec moi à Mos-
« cou, en 1812, et qu'il m'aida à exécuter le plan
« d'incendier la ville. Or, le chevalier Wilson ar-
« riva au quartier-général de l'armée russe, à
« Pakra, dix jours après l'occupation de Moscou
« par l'ennemi. C'est là où je le vis pour la pre-
« mière fois de ma vie : par conséquent, il était
« trop tard et inutile de m'aider. »

Signé : Théodore, Cte Rostopschine,

Général en chef, et commandant en chef à Moscou, en 1812, et maintenant à Paris.

16° Le nom du comte Rostopschine nous rappelle une plaisanterie assez piquante, intitulée *Mémoires*, les voici, ainsi que l'occasion qui y donna lieu.

Digitized by Google

MÉMOIRES DU COMTE ROSTOPSCHINE,

ÉCRITS EN DIX MINUTES.

Une dame dit un jour au comte Rostopschine, qu'il devrait écrire ses Mémoires. Le lendemain, le comte lui apporta un petit rouleau : « Qu'avez-vous là ? » lui demanda cette dame. — « Je me suis conformé à vos ordres, répondit-il ; j'ai rédigé mes Mémoires ; les voici. » — La dame ne fut pas peu surprise de la promptitude de cette rédaction, et ne s'attendait nullement à la lecture du morceau suivant :

CHAPITRE PREMIER.

Ma naissance.

En 1765, le 12 mars, je sortis des ténèbres pour être au grand jour. On me mesura, on me pesa, on me baptisa. Je naquis sans savoir pourquoi, et mes parents remercièrent le ciel sans savoir de quoi.

CHAPITRE II.

Mon éducation.

On m'apprit toutes sortes de choses, et toute espèce de langues. A force d'être impudent et charlatan, je passai quelquefois pour un savant. Ma

Digitized by Google

tête est devenue une bibliothèque dépareillée, dont j'ai gardé la clé.

CHAPITRE III.

Mes souffrances.

Je fus tourmenté par les maîtres, par les tailleurs qui me faisaient les habits étroits, par les femmes, par l'ambition, par l'amour-propre, par les regrets inutiles, par les souverains et les souvenirs.

CHAPITRE IV.

Privations.

J'ai été privé de trois grandes jouissances de l'espèce humaine, du vol, de la gourmandise et de l'orgueil.

CHAPITRE V.

Époques mémorables.

A trente ans, j'ai renoncé à la danse, à quarante ans à plaire, à cinquante ans à l'opinion publique, à soixante ans à penser, et je suis devenu un vrai sage, ou égoïste, ce qui est synonyme.

CHAPITRE VI.

Portrait au moral.

Je fus entêté comme une mule, capricieux comme

Digitized by Google

une coquette, gai comme un enfant, paresseux comme une marmotte, actif comme Bonaparte, et le tout à volonté.

CHAPITRE VII.

Résolution importante.

N'ayant jamais pu me rendre maître de ma physionomie, je lâchai la bride à ma langue, et je contractai la mauvaise habitude de penser tout haut. Ce qui me procura quelques jouissances, et beaucoup d'ennemis.

CHAPITRE VIII.

Ce que je fus et ce que j'aurais pu être.

J'ai été très sensible à l'amitié, à la confiance, et si je fusse né pendant l'âge d'or, j'aurais été peut-être un bon homme tout-à-fait.

CHAPITRE IX.

Principes respectables.

Je n'ai jamais été impliqué dans aucun mariage ni commérage. Je n'ai jamais recommandé ni cuisinier, ni médecin; par conséquent je n'ai attenté à la vie de personne.

CHAPITRE X.

Mes goûts.

J'ai aimé les petites sociétés, une promenade

Digitized by Google

dans les bois. J'avais une vénération involontaire pour le soleil, et son coucher m'attristait souvent. En couleurs, c'était le bleu, en manger le bœuf au raiford, en boisson l'eau fraîche, en spectacle la comédie et la farce, en hommes et en femmes, les physionomies ouvertes et expressives. Les bossus des deux sexes avaient pour moi un charme que je n'ai pu définir.

CHAPITRE XI.

Mes aversions.

J'avais de l'éloignement pour les sots et pour les faquins, pour les femmes intrigantes qui jouent la vertu, un dégoût pour l'affectation; de la pitié pour les hommes teints et les femmes fardées, de l'aversion pour les rats, les liqueurs, la métaphysique et la rhubarbe, de l'effroi pour la justice et les bêtes enragées.

CHAPITRE XII.

Analyse de ma vie.

J'attends la mort sans crainte, comme sans impatience. Ma vie a été un mauvais mélodrame à grand spectacle, où j'ai joué les héros, les tyrans, les amoureux, les pères nobles, mais jamais les valets.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Récompenses du ciel.

Mon grand bonheur est d'être indépendant des trois individus qui régissent l'Europe. Comme je suis assez riche, le dos tourné aux affaires et assez indifférent à la musique, je n'ai par conséquent rien à démêler avec Rotschild, Metternich et Rossini.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

RETOUR EN RUSSIE, PUIS EN FRANCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

XXXI

MON RETOUR EN RUSSIE. — PRESSENTIMENTS DES MAUX DE LA FRANCE.

J'avais eu, dans le cours de ma vie, le bonheur de contribuer, directement ou indirectement, au salut de cinq personnes indignement persécutées : c'était, 1° de Norvins (des Marquet de Montbreton) par le zèle aussi actif que généreux de madame de Staël ; 2° du duc de Choiseul, dû à l'activité de cet excellent Leaumont que nous venons de perdre, et au dévouement du général Landremont ; 3° du célèbre François Piranesi, que je fis échapper, en Italie, à la rage de ses ennemis acharnés, et embarquer avec tous les cuivres de son grand et précieux ouvrage ; 4° de l'improvisateur latin Galluffi, homme si inoffensif ; et cela, grâce au colonel Tschoudi ; 5° enfin du général Travot.

C'était là de doux souvenirs ; mais je n'en considérais pas moins avec peine le jeu de ces passions haineuses, toujours prêtes à déblatérer contre tous ceux qui n'avaient pas d'autres torts que de ne

Digitized by Google

point partager telle ou telle opinion. Je voyais aussi avec une vive inquiétude la renaissance de cette liberté de la presse, que Napoléon n'eût jamais permise, et qui, devenue un article constitutionnel, devait tôt ou tard ruiner les principes conservateurs de l'État, comme elle avait tué tous les gouvernements qui ne surent pas l'enchaîner. Cependant, toute cause devant être jugée conformément à ses effets, n'eût-il pas fallu, avant de promulguer un droit de cette nature, se demander s'il était propre à garantir ou à compromettre l'honneur des citoyens; à contenir ou à décourager les magistrats; à maintenir ou à troubler la tranquillité publique; à affermir ou à ébranler l'autorité; à éclairer ou à égarer l'opinion; à exciter les passions ou à les calmer.

Ceux qui prétendent que sous l'ancien régime l'on ne pouvait librement exprimer sa pensée, ne sauraient nier du moins les progrès alors de toutes les connaissances utiles à la prospérité publique. Il y a plus, qu'ils se donnent la peine de lire tout ce qui fut publié durant les cinquante dernières années du dix-huitième siècle; quelle licence dans les écrits qui parurent alors! mais combien cette licence ne s'agrava-t-elle pas depuis que ce qui n'était qu'une coupable tolérance fut devenu un droit légalement réclamé? Comment pouvoir en atténuer les dangers sous un gouvernement qui, au lieu

Digitized by Google

d'être, comme en Angleterre, une solide *aristocratie territoriale*, nécessairement conservatrice, n'est réellement qu'une *démocratie industrielle*, sans principe de fixité : gouvernement de majorité agressive, où le trône n'a pour plastron qu'une pairie bourgeoise sans doctrine, sans force, et l'égoût de toutes les factions révolutionnaires ?

Une majorité monarchique, justement nommée *introuvable* (grâce efficace de la fortune !), pouvait seule, vu les circonstances qui la créèrent et lui donnaient une invincible force, en regard d'une infidélité patente, pouvait, dis-je, rasseoir le trône légitime sur la plus solide des légitimités, la haute et conservatrice propriété; mais tout était conjuré contre elle; l'étranger qui menaçait, à la demande même des ministres du roi ; toutes les ambitions d'antichambre ou de corps-de-garde ; des théoriciens à courte vue ; des lâches, pour qui tout retour vers le bien semblait un arrêt menaçant ; des niais, échos de tous les fripons. C'est ainsi que cette majorité sauveresse fut brisée pour en créer une autre qui devait tout perdre.

La révolution était donc ravivée par cette Restauration qui aurait dû y mettre un terme. Quant à moi qui étais né sous les douces lois de la noble maison de France, qui fus heureux et libre jusqu'à l'époque où des troubles, œuvre de l'extravagance philosophique, vinrent nous charger de fers sur

Digitized by Google

lesquels le mot *liberté* était gravé. J'allais retourner en Russie, pour y jouir d'une liberté réelle qui avait déjà fait mon bonheur durant dix à onze ans, à l'ombre du sceptre paternel d'un prince absolu; car il n'en existe véritablement que là où l'homme honnête et paisible vit sans rien redouter de l'autorité, et où l'autorité est assez forte pour ne rien craindre de l'effervescence des passions populaires. Il y a plus, et c'est une des gloires du christianisme, là où règne son esprit, il ne peut y avoir de stupide tyrannie vraiment durable.

J'allais donc y retourner, dans cette Russie si puissante et si calme, dont l'avenir doit probablement être si brillant; cette Russie qui était loin de rêver sa force et sa destinée quand Napoléon vint les lui révéler. Je quittais donc la France, mais avec de sinistres prévisions; cette France que j'avais vue, aux cris de *vive la liberté!* traverser une sanglante et honteuse anarchie, pour se précipiter sous le despotisme militaire, le plus insultant de tous les jougs, et dont les éclatants triomphes n'aboutirent qu'à deux humiliantes invasions d'un territoire sans cesse accru et protégé par les Bourbons.

J'avais été contraint, pour m'y rendre, d'éviter le passage par l'Allemagne, où le nom français était en horreur; je devais, dans mon retour, l'éviter encore, car à cette haine non éteinte se joignait

Digitized by Google

l'orgueil méprisant du triomphe. Je m'embarquai donc directement pour Saint-Pétersbourg, sûr d'y retrouver encore une cordiale hospitalité; mais ce qui me causa plus d'affliction que d'étonnement, ce fut l'opinion généralement reçue, que la Restauration française aurait une courte durée. Ainsi pensait l'empereur Alexandre, qui, dans son intimité, disait que notre belle patrie, dont il ne parlait qu'avec dédain, ce qu'on était bien loin de croire en France, ne pouvait éviter une nouvelle révolution à la mort de Louis XVIII, et qu'il fallait se mettre en mesure d'agir alors selon que les circonstances l'exigeraient. Il était principalement maintenu dans cette idée par l'Angleterre et l'Autriche, qui voulaient le détourner de tout projet ambitieux vers la Turquie ou l'Inde.

Mais pourquoi ce prince s'opposait-il avec tant de constance à tout retour de la France aux directions franchement monarchiques?

Hélas! cette France, dont le grand Frédéric avait dit : *Si j'y régnais, on ne tirerait pas en Europe un coup de canon sans ma permission*, entrait plus que jamais, à mon départ, après tant d'essais infructueux, dans cette voie de perdition que le néologisme moderne nomme exclusivement constitutionnelle, comme si tout peuple n'avait pas une constitution bonne ou mauvaise, écrite ou non écrite. Enfin, qu'est-ce qu'une monarchie fondée sur le

Digitized by Google

droit imprescriptible de la briser? où le roi craint sans cesse pour la solidité d'un pouvoir sans cesse attaqué, et l'homme paisible pour sa propre liberté? Qu'est-ce qu'une administration où, par le refus légal de l'impôt, des passions haineuses ou des caprices inquiets et sans prévoyance pourraient non-seulement rompre les liens sociaux, mais anéantir tout crédit, en manquant à la foi publique, à l'égard de ceux dont on aurait pourtant déclaré les créances sacrées? Qu'est-ce enfin qu'un gouvernement qui a besoin de séduire les hommes dont il ne peut se passer pour les faire voter conformément à la sûreté de l'État?

La constitution anglaise, dont on parle tant et qu'on connaît si peu, repose, dit-on, sur de semblables bases; non. Elle croulerait à l'instant où elle mettrait en action le principe recelé inactif dans son sein. Là il est étreint par une aristocratie territoriale, maintenant le droit de primogéniture, qui a tous les avantages des substitutions, sans leurs vicieux effets. Ce droit de primogéniture, que consacra l'antiquité, est, dans la famille, l'image de la monarchie. La représentation anglaise est celle d'une aristocratie conservatrice. En France, elle ne serait que celle de la démocratie qui y déborde de toutes parts. On ne peut représenter que ce qui est.

Le pouvoir réel, solide, conservateur, se com-

Digitized by Google

pose de deux choses, le droit et la force. Il ne peut, dans leur intime union, produire l'effet pour lequel il existe ou doit exister, c'est-à-dire la tranquillité, hors de laquelle point d'indépendance à l'extérieur, point de liberté à l'intérieur. La prospérité d'un État, son avenir civil et politique exigent donc l'action d'un pouvoir complet. L'expérience nous apprend qu'il ne peut y avoir de système d'état que sous des gouvernements fixes et héréditaires, car ceux-là seulement ont des traditions directrices des doctrines comme des idées d'avenir, des ministres dotés d'une longue et fructueuse pratique. La France pourra-t-elle, sous la Restauration, se créer un système d'état, quand le plus vil chiffonnier littéraire se croit autorisé à critiquer ce qu'il ne peut connaître, et à insulter calomnieusement les gouvernements étrangers?

Si un système d'état est, dans un ordre de choses qui s'y refuse, difficile à concevoir et à rendre politiquement fructueux, il est, dans cet ordre économique, plus difficile encore de gouverner conformément à l'intérêt présent et futur du gouvernement.

En effet, qu'établit cette charte octroyée, beaucoup plus extravagante qu'une charte imposée; car l'octroi est de sa nature irrévocable?

Une royauté à qui, faute du profond respect

Digitized by Google

qu'on lui dénie, il faudrait un surcroît de force dont on la prive.

Une pairie qui, prise ensemble, n'a pas une clientelle égale à celle d'un commerçant ou d'un manufacturier; une pairie que son hérédité rend indépendante de la royauté, mais non de la Chambre élective, à laquelle, faute de force, elle se lie pour obtenir quelque popularité.

Une Chambre de députés, véritablement souveraine par le vote annuel de l'impôt, élément démocratique sous une loi civile et des opinions démocratiques.

Tout cela repose donc virtuellement sur la souveraineté du peuple. Or, après ce que nous avons subi durant l'interrègne de l'humanité, qui pourrait, sans démence ou barbarie, ne pas sentir que raison et peuple sont deux mots contradictoires?

Il y a plus. En mettant même à l'écart ces formes prétendues représentatives qui ne représentent en France que des intérêts privés, et vouent les peuples à de perpétuels conflits d'ambition ou de cupidité, de passions et de vanités ruineuses, la société n'y offre-t-elle pas dans son essence trois vices capitaux, savoir :

1° Plus de producteurs que de consommateurs dans une industrie accrue sans mesure?

2° Plus de candidats que de candidatures?

Digitized by Google

5° Plus d'éléments d'agiotage que de moyens d'utile reproduction ?

Ce dont il résulte :

1° Des banqueroutes fréquentes, nuisibles au bien-être de l'ouvrier ;

2° Une misère intelligente, la plus pénible et la plus dangereuse de toutes ;

3° Toutes les saletés de la Bourse, et l'immorale aristocratie de l'argent.

Quel remède à tant de maux, quand tout ce qui eût pu les prévenir est détruit sans pouvoir renaître ? Les corporations, par exemple, si utiles en Angleterre, et qui, en France, disciplinaient les classes turbulentes, ne sauraient renaître aujourd'hui sans produire des factions organisées.

Par qui la Restauration peut-elle gouverner ? question pénible à résoudre par celui qui connut cette noble France au temps où le grand Frédéric disait : *La balance de l'Europe est dans le cabinet de Versailles !*

Eh bien ! il faut le dire. Ce n'est ni par les souvenirs d'un autre temps, sans accord avec le temps actuel, ni par la noblesse, qui ne peut plus s'honorer que par ses mœurs, mais par l'ordre moyen.

Il n'est plus question de savoir si le rehaussement de cet ordre moyen est utile ou désastreux ; c'est un fait. Il a été produit par une longue parti-

Digitized by Google

cipation au pouvoir ; il s'est illustré par la gloire, par l'administration, la magistrature, les sciences, les arts et les lettres : fait irrévocable, qui, comme tel, doit être accepté, sauf à en tirer le meilleur appui possible.

A coup sûr cependant, ce régime de l'ordre moyen, plus républicain que monarchique, serait sans dignité, sacrifierait souvent l'honneur national à des intérêts privés, sous la conduite des doctrinaires, ces bâtards du jacobinisme ; mais qu'opposer à une inévitable nécessité ?

Une marche franche dans la voie que le sort trace aujourd'hui au monarque ; de la dignité personnelle à l'égard de l'étranger qui ne voulut pas de lui, et qu'il doit traiter en égal, non en protecteur. Enfin, une constante fermeté dans les dangers qui l'assiègent. Il faut qu'il se pénètre de cette vérité principale : jamais il ne ramènera à lui les révolutionnaires, ses éternels et hypocrites ennemis. Ces hommes ne cesseront de conjurer plus ou moins secrètement, surtout quand une Chambre, imprudente peut-être, mais zélée et miraculeusement formée, a contre elle et la pairie, et le ministère, et la royauté.

C'est à l'aspect de tant de justes sujets de crainte pour le succès durable de la Restauration, c'est au bruit sourd des conjurations déjà flagrantes que je

Digitized by Google

m'éloignais en tremblant d'un trône sans bases solides.

Mes tristes prévisions ne furent que trop tôt justifiées!

Digitized by Google

XXXII

APPROVISIONNEMENTS POUR LA FRANCE LORS DE LA FAMINE DE 1816.

Le duc de *Richelieu* (il vivait encore quand j'écrivis ceci) est un homme aimable, spirituel, foncièrement honnête, et ses torts, comme Français et comme ministre, sont le résultat de son caractère faible et entêté, ainsi que du peu de connaissance qu'il avait de la France, et du peu d'expérience que peut acquérir dans les plus grandes places même, celui qui a été accoutumé à se voir bassement et promptement obéir, et de sa manie enfin, d'aimer à voir vanter sa modestie. Ce dernier travers qui le bouffit du plus risible orgueil est si bien connu des fripons, qu'ils en tirent facilement parti pour le mener à leur gré, et cela lui a fait commettre à *Odessa* les plus funestes bévues; notamment quand la protection qu'il accorda à des douaniers coupables, introduisit le fléau dévastateur de la peste dans cette ville naissante, qui penche déjà vers sa ruine : non parce qu'il l'a quittée, comme ses partisans le disent, mais parce que l'emplacement

Digitized by Google

de ce port de commerce est très inhabilement choisi. Je vais citer ici l'une de ses erreurs, relativement à l'approvisionnement extraordinaire en grains, que nécessitèrent pour la France les deux famines de 1816 à 1818, et qui occasionèrent à l'État une dépense de 70,000,000 francs.

La portion de ces achats, faite en Russie, et extraite de ce pays en partie par le Midi, et en partie par le Nord, fut ruineuse et presque inutile; voici comment et pourquoi.

Le mal était pressant, et le ministre *Laisné*, très neuf peut-être alors en matière d'administration, consulta, sur ce sujet, son comité de commerce; mais il n'était composé que de négociants de Paris qui ne connaissaient point la *Russie;* il appela donc *MM. Begouin* du *Hâvre*, et *Fontenay* de *Rouen*, qui donnèrent leurs avis. Le comité loin de les suivre, les combattit par intérêt ou vanité, et le ministre eut recours alors au duc de *Richelieu*, qui indiqua la maison *Sicard* d'*Odessa*. Or, ces *Sicard*, spéculateurs sans crédit, étaient des aventuriers qui, par leur jactance et leur bassesse, avaient séduit l'ignorant (vaniteux à sa manière) duc de Richelieu : ils ne possédaient aucuns moyens de faire une aussi vaste opération; il fallut donc leur avancer tous les fonds, et de cette manière, l'on se mit entièrement dans leur dépendance, ce dont ils profitèrent : 1° En fournissant, au lieu de *tchervets*

Digitized by Google

russes, des *corets polonais*, mesure d'une moindre capacité; 2° en achetant des blés avariés à 18 roubles pour les livrer à 40 roubles; 3° en faisant renfler les grains achetés, et qui, en Russie, sont séchés dans des étuves, ce qui (par le retrait du grain sur lui-même) les rend plus faciles à conserver, et donne un grand avantage lors de leur conversion en pain. C'est par là qu'en atteignant aux 6,000 *tchervets* demandés, et qui leur avaient préalablement été payés en entiers, ils opérèrent sans bourse délier, gagnèrent 1,500,000 fr., et obtinrent de plus un crédit qu'ils n'avaient jamais eu. Mais leur envoi fut de très mauvaise qualité, ce qui le rendit inutile en grande partie. Le consul français d'*Odessa* (Oriol), fut révolté d'un système de fraude si complet et si impudent; chargé de reconnaître les chargements et non de présider aux achats, il crut néanmoins de son devoir de s'opposer au départ des cargaisons qui ne remplissaient en rien l'intention du Gouvernement; mais les *Sicard* se plaignirent. Le consul eut ordre de laisser partir les grains, fut réprimandé, et la friponnerie triompha. Les *Sicard* se pressèrent alors de se faire naturaliser Russes, pour se soustraire à la vindicte française; ils eurent cependant bientôt une vive alarme, l'agent principal de leur vol, qui comptait en partager les fruits, ayant été dupé par eux, révéla la chose au comte *de Langeron*, successeur du

Digitized by Google

duc de *Richelieu* au gouvernement d'*Odessa ;* mais il avait aussi protégé les *Sicard :* ne voulant pas avouer ses torts, il couvrit par amour-propre leur turpitude, fruit de la sotte confiance de *Richelieu.*

Quant aux grains expédiés par le Nord, voici comment la chose se passa : *Richelieu* fit accorder cette affaire à une maison tarée et ennemie de la France, à qui l'on remit d'avance, aussi, les fonds nécessaires; elle commença donc par faire ses achats de grains à bas prix, avec l'argent du Gouvernement; puis, en ayant fait hausser la valeur par ces mêmes achats, et ceux plus considérables qu'elle annonça devoir faire encore, elle taxa elle-même le montant de ses envois à cette valeur forcée, sans que la légation pût s'opposer à des manœuvres protégées par le ministère français même. De plus, les négociants choisis firent supporter à l'État un fret considérable, en chargeant sur des navires anglais, tandis qu'il y avait dans la *Néva*, vingt bâtiments français, dont la moitié étaient sans chargement, et qui eussent fait payer un nolis beaucoup moindre, dont nos nationaux eux-mêmes auraient profité.

A ce tort grave, *Richelieu* joignit encore une lourde bêtise, ce fut d'avoir précédemment fait, pour le transport, demander par l'ambassadeur de France, des vaisseaux de guerre à l'empereur de

Digitized by Google

Russie, qui, choqué de sa proposition, traita fort mal le comte *de Noailles*.

Mais, puisque j'ai parlé ci-dessus du comte *de Langeron*, je vais encore en dire un mot. Cet homme, des plus médiocres, ayant un jour charmé l'empereur *Paul Ier* par son caporalisme, le tzar lui cria dans son ivresse : *Je te fais comte!* et le sot se crut agrandi à cette exclamation d'un fou. Durant la campagne de 1812, il passait son temps à griffonner ses relations ridicules et ses plates chansons, que *Peltier* imprimait alors dans son journal intitulé *l'Ambigu;* je les voyais avant leur départ pour Londres, chez la princesse de *B....*, qui les recevait et les expédiait en Angleterre après en avoir haussé les épaules de pitié. Dans la campagne de 1814, il se conduisit en *France* avec une insolence que rendait plus choquante encore la noble conduite des généraux russes. Malheur et honte aux émigrés, si on eût dû les juger tous d'après lui ou *Saint-Priest*, et surtout d'après le général comte *de Lambert*, qui l'emporta encore sur eux à cet égard, car celui-ci se comporta en véritable brigand! Notre pauvre Champagne peut l'attester!

Digitized by Google

XXXIII

CONSPIRATION DES LIBÉRAUX.

Les libéraux, en dépit de l'honorable existence de quelques-uns, et des services réels rendus par un grand nombre d'entre eux, n'en doivent pas moins être regardés, pris en masse, comme les plus implacables ennemis de tout ordre politique ou civil, durable et ferme, tant dans la France que dans l'Europe. Ces hommes de passion, d'erreur et de vanité, avaient été trompés dans leurs vœux par la seconde Restauration; *Bonaparte*, dont ils espéraient faire un instrument révolutionnaire, irrévocablement tombé à *Waterloo;* la faction du *roi de Rome* qui leur promettait l'autorité à titre de régence, déjouée par *Fouché;* la demande, par leur commission, d'un prince autre que les Bourbons, et qui n'eût régné que selon leur bon plaisir, repoussée par les alliés; l'espoir de couronner un sang régicide dans la personne du *duc d'Orléans*, devenu sans effet vu les dispositions manifestées par ce prince; l'armée de la Loire dissoute avec facilité et sur laquelle ils comptaient, quoique son chef se

Digitized by Google

fût déjà soumis au roi ; l'arrivée prompte, et la réception inopinée de Louis XVIII dans la capitale ; tout, enfin, semblait avoir tourné contre eux, mais quoique, pour surcroit, ils vissent se préparer la réunion d'une chambre royaliste, et qu'elle dût naturellement être soutenue par le Gouvernement; le choix des ministres, le caractère du roi, l'appui de l'étranger, l'expérience déjà faite de l'impunité du crime, les rassurèrent. Ils ne se départirent donc pas du projet de jeter la *France*, et par elle l'Europe entière, dans une nouvelle révolution ; l'ambition connue de l'héritier du trône des *Pays-Bas ;* l'apparition momentanée des jeunes grands ducs de Russie à Paris ; la présidence du conseil des ministres donnée à un Français voué à un cabinet ambitieux, leur firent croire à la possibilité de conspirer avec succès en faveur d'un frère ou du beau-frère de l'empereur Alexandre, à défaut de celui dont le bas âge eût flatté leurs vues présentes et ultérieures ; car régnant d'abord en son nom, il eût été, plus que tous autres, facile à détrôner, s'il n'avait point un jour satisfait tous leurs désirs.

Cette conspiration, formée dès la rentrée du roi en 1815, s'étaya d'abord de la double humiliation produite par la spoliation du *Muséum*, et par le traité du 20 novembre ; elle se nourrit de mille propos inconsidérés des royalistes, propos insigni-

Digitized by Google

fiants, mais qu'on sut envenimer, et auxquels on en ajouta un grand nombre entièrement calomnieux; elle se fortifia du malaise, fruit de l'énormité des impôts et de la haine contre l'étranger, s'étendit en raison de la crainte produite par les rigueurs ministérielles dans l'application des lois d'exception, et eut bientôt au dehors, de zélés agents parmi les exilés à qui on laissait l'usage de leur fortune, qu'un membre de la famille *Bonaparte* dirigeait, et dont quelques-uns furent favorablement accueillis des souverains étrangers. Les fonds ne leur manquaient pas, ils provenaient des contributions volontaires des riches agitateurs de la France, et des secours distribués par *Joseph Bonaparte*. Tous les conspirateurs néanmoins, n'étaient pas animés d'une égale ardeur, car si les exilés exaspérés par une position infiniment plus douce pourtant que celle où ils avaient jeté naguères une multitude de Français fidèles à leur roi, s'agitaient violemment; si quelques hommes de leur parti, et restes des plus sanglantes factions partageaient leur impatience; un grand nombre se flattait de pouvoir marcher au désordre constitutionnellement, et épiait toute fausse direction dans les affaires de l'intérieur ou de l'extérieur, afin d'en profiter; quelques-uns enfin, attendaient les troubles, objet de leurs vœux, d'un changement de règne, que leurs désirs, pris pour des espérances, leur

Digitized by Google

faisaient envisager comme très prochain. Ces derniers disaient quelquefois, et je les ai entendu : *Pourquoi conspirer, quand tout le monde conspire pour nous ?* En effet, tout le monde alors servait la conspiration anti-royaliste ; ceux qui l'ignoraient comme ceux qui la tramaient, ceux qui ne pouvaient ou ne devaient pas la vouloir, comme ceux par qui elle était voulue ou ignorée ; c'étaient les princes et les plus niais des royalistes, avec leurs ridicules sociétés secrètes ; c'était le roi dont la fermeté seule eut suffi pour la rendre nulle ; c'était le ministère qui rassurait d'un côté ceux qu'il irritait de l'autre ; c'étaient les souverains étrangers, protecteurs de toutes les turpitudes, et ce fut l'ordonnance du 5 septembre qui, si elle sembla en ralentir l'activité, lui donna des instruments légaux de réussite. Les indiscrétions de quelque libéraux me l'avaient en partie fait soupçonner dès mon voyage en France, où je dînais chez *Clavier*. Le ton des journaux et des pamphlets imprimés en Belgique, et qui ne sont entièrement intelligibles que pour les initiés seuls, m'en donnèrent depuis de nouveaux indices ; des lettres de Varsovie et les conversations rapportées de l'ex-directeur *Carnot*, ne me laissèrent plus aucun doute sur cet objet ; mais j'en ai eu depuis, les preuves écrites et incontestables dans une foule de pièces diplomatiques,

Digitized by Google

sur lesquelles le hasard et mes relations antérieures me permirent de jeter la vue.

Les libéraux, à qui tout était bon dans ce qui pouvait enfanter des désordres, après avoir sollicité vainement le *duc d'Orléans*, dont ils ne purent faire un factieux, s'adressèrent simultanément à toutes les cours continentales, cherchant et à flatter leur ambition, et à les animer contre l'Angleterre, et à leur peindre les Bourbons comme incapables de régner sur la France prête à se soulever contre eux. Leur première démarche positive pour demander des secours et désigner une nouvelle tête à couronner, fut près de l'impératrice *Marie-Louise*; mais elle renvoya les agents révolutionnaires à son père, qui ne leur fit que des réponses peu satisfaisantes. Ils songèrent alors au prince *Eugène de Beauharnais*, qui ne se soucia pas d'échanger une position sûre et brillante, contre le rôle coupable et incertain d'un aventurier. Ils espérèrent mieux de *Bernadotte*, dont les réponses furent vagues, et s'arrêtèrent enfin au prince royal des *Pays-Bas*, ou, au pis-aller, à un grand duc de *Russie*, mais en préférant le premier dans l'espoir de la réunion de la *Belgique*, et de la non opposition alors de la *Russie*, jouissant aussi de l'idée de couronner un prince non catholique échauffé déjà par le souvenir de *Guillaume III*, proche voisin de la France, et disposant d'une armée longtemps française, station-

Digitized by Google

née sur la frontière la moins éloignée de Paris.

Entrer ici dans de longs détails sur les menées, les intrigues et les correspondances des libéraux du dehors et du dedans, serait aussi fastidieux qu'inutile; tant est, que les choses en vinrent au point, que le roi de Hollande, plus sage que son fils, mais qui ne pouvait s'en faire écouter; effrayé enfin du danger de sa position, placé comme il l'était entre les deux cabinets opposés à la révolution nouvelle de l'Angleterre et de la France, implora l'assistance de la cour de *Russie*, ce dont il résulta la mission en Brabant du général *Tchernichef*. Les libéraux, qui comptaient sur le succès de leurs divers agents, en *Prusse*, *Suède*, *Pologne* et *Russie*, le considérèrent d'abord comme un appui qui leur était donné par l'empereur *Alexandre*; ils l'entourèrent, le sollicitèrent, lui peignirent la France comme prête à tomber en dissolution; son trône, comme très facile à faire passer à une maison étrangère, leur propre exil comme une atroce persécution, et leur parti comme le seul puissant et le seul conforme à l'opinion publique; mais la mission du général russe était tout autre qu'ils ne l'avaient pensé, et leurs vœux furent trompés encore. La direction de l'armée *belge* fut ôtée au prince royal, sous un prétexte qui parut niais alors, à ceux qui ne savaient pas que c'était un voile dont on voulait couvrir le véritable motif de cette disgrâce. On fit taire les

Digitized by Google

journaux provocateurs des troubles, et l'on éloigna les réfugiés des frontières de France, en leur désignant les lieux où ils pourraient obtenir un asile; ils ne furent cependant pas molestés personnellement, bien différents à cet égard, des anciens émigrés royalistes; les cours même, demandèrent leur rappel sans distinction d'égarés, de rebelles et de régicides; mais ils durent quitter leurs stations cripto-diplomatiques; aussi lesrédacteurs des *Lettres normandes*, disent-ils (t. 1, pag. 163 et 164), en parlant de cette nouvelle mesure: *on dit que le prince royal* (Bernadotte) *a ordonné aux Français exilés de quitter la Norwège, il est certain que le prince royal a dû sentir son cœur se soulever en promulgant ce décret, commandé, sans doute, par les autres puissances.*

Tandis que ces choses se passaient, *Carnot* avait pour lui-même fait un voyage à *Varsovie; Piré* s'était établi à *Saint-Pétersbourg; Arnault* résidait à *Bruxelles*, *Paganel* dans l'état de *Liége*, *Regnault de Saint-Jean-d'Angely* dans les états *prussiens*, d'où il partit pour l'Amérique; *Maret* avait dans son département, l'*Autriche* et la *Bavière*, et madame de Saint-Jean-d'Angely, agent de correspondance, voyagea en Pologne, où le grand duc *Constantin* mit à sa suite, avec ordre de lui enlever ses papiers, un espion dont la maladresse ou la corruption fut punie par l'exil en *Sibérie*. Quant à la

Digitized by Google

Suède, on y envoya un homme moins connu, qui, depuis, fut agent de la même faction en Pologne, où il n'arriva qu'après l'expulsion de *Carnot*. Cet homme se nommait *Henry de Viel-Castel*, issu d'une nombreuse et honorable famille du *Périgord;* tête chaude et désordonnée, il fut sans cesse le désespoir de ses estimables frères d'armes, et particulièrement du baron *de Viel-Castel*, mon plus intime ami.

Déserteur tour à tour des troupes autrichiennes et prussiennes, puis de celles-ci pour les troupes françaises, d'où sous-officier en 1815, il avait déserté à l'armée suédoise, et était parvenu à faire enlever par *Bernadotte*, un poste important et mal gardé; il en avait été récompensé par le grade de colonel, et la décoration de l'ordre de l'Épée; envoyé par le prince royal à *Hartwell*, le roi lui donna alors la croix de Saint-Louis et le rang de maréchal-de-camp; dans le Midi, en 1814, il avait montré beaucoup de zèle à la suite du duc *d'Angoulême*, et eût passé en moins de deux ans, du rang de sous-officier à celui de lieutenant-général, s'il n'avait subitement disparu, ce dont sa famille ne s'inquiétait guère, heureuse cependant de lui savoir enfin un état fait pour le fixer et le garantir de nouvelles et coupables folies; cette disparition, néanmoins, n'était autre chose qu'une vile et absurde intrigue en faveur des libéraux.

Digitized by Google

Voilà l'homme, voici ses œuvres.

Parti de France en juin 1816, chargé d'une mission pour *Varsovie*, il y arrive à la fin septembre, après avoir eu, en *Suède*, des conférences avec *Bernadotte*; il sollicite une audience de l'empereur de *Russie*, ne peut l'obtenir; s'adresse alors au grand duc *Constantin*, en est écouté, lui dévoile tous les projets de la faction en faveur d'un prince russe, mais tait le projet réel (que le cabinet russe savait déjà), en faveur du prince d'Orange; puis est chassé de *Varsovie*, est repoussé de *Suède*, où il veut retourner, et dont la *Russie* lui fait fermer l'entrée. Ses menées et celles de ses commettants sont alors dénoncées à toutes les cours. L'empereur *Alexandre* voulait même faire publier les pièces de cette conjuration, et y joindre, au nom de toutes les puissances, une déclaration formelle en faveur de *Louis XVIII*; mais les cabinets se refusèrent à cette déclaration, et s'opposèrent à la susdite publication, ce qui fit que le cabinet de *Saint-Pétersbourg* se contenta de donner communication de l'affaire au gouvernement français, outre les pièces communiquées par le gouvernement russe, et les notions recueillies sur la mission en *Brabant* du géneral *Tchernichef*; j'ai trouvé dans un ouvrage semi-officiel, imprimé en 1818 (*les Folies du siècle*), la note suivante, concernant les menées secrètes des libéraux. Elle y est donnée comme extraite des

Digitized by Google

journaux suisses et répétée, dit-on, par toutes les feuilles du Nord. La voici :

« C'est par les Pays-Bas que nous avons reçu, « en premier lieu, la nouvelle que le comité *Bona-* « *parte*.... cessait de distribuer des honoraires, et « suspendait tout-à-coup ses paiements. Cette nou- « velle nous a été confirmée depuis, par la voie de « *Lyon* et de *Strasbourg*, ainsi que par des recher- « ches faites avec beaucoup de soins à cet égard. « Les appointements que l'on payait secrètement « aux nombreux agents de ce comité, répandus « dans la capitale et les départements, étaient si « considérables, qu'un sous-lieutenant avait par « mois cinquante écus, et était, en outre indemnisé « de ses frais de voyage. — Il n'y a plus de doute « maintenant, qu'une grande partie des fonds con- « sidérables qui étaient à la disposition dudit co- « mité, n'aient été employés à porter le prix des « grains à un taux si élevé, et à produire ainsi en « France, une disette factice, pour exécuter contre « le Gouvernement une insurrection générale que « l'on avait en vue, et dont les fils étaient déjà « ourdis. — On a pu regarder longtemps comme « énigmatiques, les sources d'où le comité révolu- « tionnaire tirait les fonds qu'il répandait d'une « main si *libérale*, et les causes qui lui avaient fait « changer tout-à-coup ses projets et ses plans. On « a maintenant des éclaircissements assez positifs

Digitized by Google

« sur ces objets. On ne pouvait guère attribuer la « stagnation des paiements au manque de fonds ; « car, jusqu'ici, ils avaient toujours été abondants, « et l'on savait que, quelles que fussent les dépen- « ses, on gagnait en proportion par les spéculations « usuraires sur les grains. Les achats à *Odessa*, « avaient seuls procuré un profit de *vingt-quatre* « *millions de francs*, et l'on avait gagné peut-être « autant sur les farines d'*Amérique*. — Tous ces « phénomènes s'expliquent par les circonstances « suivantes : les riches *bonapartistes* qui ont émigré « en *Amérique*, avaient encore en *France* des sour- « ces secrètes de revenu, et c'étaient celles dont « le comité révolutionnaire avait la libre disposi- « tion. En conséquence, toutes les recherches du « Gouvernement pour découvrir s'il ne venait pas « de fonds d'*Amérique*, étaient inutiles, puisque « ce n'était pas de là qu'ils arrivaient. — Mainte- « nant ces mêmes *bonapartistes* ont donné à leurs « projets une autre direction ; il veulent établir une « colonie aux État-Unis d'*Amérique*, dans la fer- « tile *Louisiane*, pays bien connu des Français, et « ils veulent y faire passer tout ce qui tient à leur « parti. Les sommes qui ont été employées jusqu'à « présent en France pour un but révolutionnaire, « doivent actuellement servir à faire prospérer ra- « pidement cette colonie, c'est ce qui explique « pourquoi, *depuis peu*, on a fait de France, des

Digitized by Google

« remises si considérables sur les maisons de ban-
« que d'*Amérique*. On a envoyé aussi dernièrement,
« par les ports des *Pays-Bas*, des tonnes de dou-
« blons et de piastres d'Espagne. » — Observons que tous les mouvements séditieux qui ont eu lieu sur différents points de la France, semblaient avoir été combinés pour éclater le même jour. Le hasard a-t-il produit cette singularité?

La rage inconsidérée et présomptueuse des libéraux, leurs intrigues coupables, leur bassesse, leur duplicité, commencèrent à enlever à cette faction, l'estime qu'elle avait imposée à l'ignorante prévention de l'empereur de *Russie*. Leurs projets d'ailleurs, ridiculement impolitiques, eussent contrarié ses intérêts réels; il sentit donc dès-lors, la nécessité de défendre les principes de la légitimité que le congrès de *Vienne* avait trop affaiblis, et de raffermir la puissance française que ses mains mêmes avaient trop ébranlée. De là, sa conduite dans les affaires d'Espagne, dont nous allons voir un mot, et dans celle des liquidations dont nous parlerons ensuite. Mais remarquons ici, que, tandis que le ministère français, instruit de la perfide conduite des libéraux, gardait le secret sur leurs coupables intrigues et rappelait par simple ordonnance ceux qui, proscrits par une loi, ne pouvaient être rappelés que par une loi; sentant déjà son impuissance pour écarter de la députation les ennemis de la

Digitized by Google

royauté, ce même ministère continuait à décrier les royalistes, faisait arrêter, sous prétexte de conjurations qui ne purent être prouvées, et traiter préalablement avec rigueur, des gens accusés par ces mêmes ennemis, de vouloir faire enfermer les ministres, forcer le roi à abdiquer, et rappeler la chambre de 1815. En appuyant leur dire de la publication de cette *note secrète*, coupable sans doute à certains égards, si elle était réelle et l'œuvre d'une faction dont les principes étaient aussi utiles et aussi vrais qu'étaient faux et ruineux, ceux qui avaient dirigé les libéraux.

Digitized by Google

XXXIV

AFFAIRES D'ESPAGNE.

Les insurgés américains, dont je ne prétends point juger ici la conduite, persuadés, d'après l'opinion généralement répandue, que l'empereur *Alexandre* favoriserait leur cause, envoyèrent à Saint-Pétersbourg un agent chargé d'obtenir de ce monarque, la reconnaissance et la garantie de leur indépendance, ou du moins, sa médiation pour leur faire accorder par le roi d'*Espagne*, un gouvernement tel que leur soumission à la métropole ne fût plus qu'un lien presqu'imaginaire, facile à rompre, et cela par un acte solennel, dont toutes les puissances européennes seraient garantes. Cet homme que j'ai vu, mais dont j'ai oublié le nom, que je ne puis plus même retrouver dans mes notes, fut mal accueilli, et promit alors de livrer les papiers au cabinet russe, de lui dévoiler les intrigues de l'Angleterre, de donner à *Ferdinand VII* des notes précieuses sur les forces et les ressources de ses commettants, enfin de se vouer au roi d'*Espagne*, en trahissant ceux qui lui avaient donné

Digitized by Google

leur confiance. Il fut donc envoyé à *Madrid*, et recommandé au ministre russe près de cette puissance. De là, la grande faveur du comte *Tatitchef*, les succès de la lutte contre la faction anglaise, les erreurs encouragées, ou plutôt commandées au roi, le projet absurde d'un envoi de troupes en Amérique, la révolte de *Cadix*, et la révolution qui s'en est suivie, révolution que *Tatitchef* ne prévit pas, car elle avait déjà eu lieu, quand il disait à son souverain, en arrivant à Saint-Pétersbourg, que tout allait au mieux en *Espagne*. Celui donc, qui avait compromis le sort de la France, en y protégeant des brouillons, compromettait le trône d'un autre roi *Bourbon*, en l'encourageant dans des erreurs d'un genre diamétralement opposé, et dans l'absurde idée d'une expédition impossible. N'eût-il pas mieux valu lui faire accepter la seconde proposition des insurgés espagnols de l'Amérique, qui consistait en un pardon général du passé, l'abolition de l'inquisition, des dîmes, de la torture, des priviléges personnels, des monopoles, des douanes intérieures, dans la liberté de la presse, du commerce et de l'industrie; l'établissement d'une chambre de représentants, d'une force militaire indigène, d'une procédure publique et par jury, de l'admission des étrangers à l'indigénat, d'un commerce direct avec toutes les puissances européennes, et comme clause, *sine quâ non*, du serment d'allégeance, la ga-

Digitized by Google

rantie par les alliés de ces divers articles, dont la violation rendrait l'*Amérique* à l'indépendance absolue de la métropole ? Ces stipulations étaient dures, mais pouvait-on mieux, et n'a-t-on pas fait beaucoup plus mal ? Enfin, en entraînant Ferdinand VII dans une guerre lointaine et fatale, quels secours l'empereur Alexandre lui procura-t-il ? l'envoi de sept vaisseaux tellement pourris, que l'amiral Moller, chargé de les conduire à Cadix, ne croyait pas pouvoir y arriver sain et sauf, dont plusieurs ne purent servir, dont quelques autres sombrèrent avec les troupes qu'ils portaient avant d'atteindre leur destination, et cette misérable flottille n'en fut pas moins payée par l'Espagne, au prix de 7,000,000.

Digitized by Google

XXXV

AFFAIRES DES LIQUIDATIONS.

Ayant eu communication de quelques-unes des pièces diplomatiques relatives à la liquidation des créances étrangères contre la *France*, stipulées payables par les deux traités de *Paris*, de 1814 et 1815, ayant de plus été alors en relation intime avec plusieurs ministres, je vais exposer ici ce que j'ai su de cette importante affaire, sur laquelle les journaux, pamphlets et ouvrages politiques plus étendus, ont débités tant de mensonges ; mais il faut faire précéder de quelques détails, les faits qui ont trait à cette liquidation.

La France, dans la guerre de 1812 à 1814, avait perdu, sans compter ses îles et ses colonies, un territoire peuplé de 14,593,880 âmes ; de plus en *Italie*, *Illyrie* et *sept îles*, 8,644,118 âmes, en tout 23,037,998 âmes personnellement, et outre les pertes de ses alliés, presque ses sujets alors, montant à 10,465,049 âmes.

C'était avec les ressources de ces territoires détachés au profit de ses ennemis, qu'elle avait con-

Digitized by Google

tracté les dettes que ses ennemis poursuivaient contre elle. Or, si elle les eût liquidées, revêtue de sa puissance antérieure à 1812, elle en eût discuté librement la légitimité, eût pris les termes les plus favorables, et en eût fait supporter le paiement à ceux qui aujourd'hui le réclamaient, sans y contribuer, sur la demande des puissances qui, accrues de ses dépouilles, avaient pour la plupart acquis, à titre gratuit, l'extension de leur territoire. Mais les finances de la France, en 1814, pouvaient supporter cette charge injuste, comme cet exposé le prouve, quelque forte qu'elle pût être. Il n'en fut plus de même lors du traité de 1815, l'usurpation de *Bonaparte* durant les Cent-Jours, l'avait considérablement grèvée; la seconde invasion des alliés lui coûta, en dévastations, enlèvements de matériel de guerre, nourriture des troupes, contributions partielles, plus de 500,000,000 fr., Son territoire plus resserré, diminuait ses ressources et accroissait ses dépenses, par la nécessité de réparer ou de construire des forteresses, et on ne l'en chargeait pas moins d'une contribution de guerre de 700,000,000, et de l'entretien d'une armée d'occupation de cent cinquante mille hommes; aussi regardait-on alors la liquidation des dettes comme un objet de peu d'importance, et l'ignorance était telle à cet égard, que l'on n'exigea pour la garantie de leur paiement, celles de l'*Angleterre* et de la

Digitized by Google

Russie exceptées, que les sommes de 3,500,000 fr. de rente, au capital de 70,000,000, somme que la France dépassa de 2,000,000 de rente, au capital de 40,000,000; il était donc clair, qu'on avait déjà fait au-delà de ce que l'esprit des traités exigeait, et que, si même la masse des dettes eût été connue lors de leur signature, l'on n'eût point osé joindre au paiement d'une dette de 1,600,000,000, accrue de l'entretien des troupes, qui pouvait s'évaluer à 750,000,000, une contribution de guerre de 700,000,000 encore, c'est-à-dire, charger la France obérée et dévastée d'un paiement de 3,050,000,000, en accroissement des dettes des Cent-Jours, et des charges produites par l'invasion.

Remarquons ici que dans la *convention concernant la liquidation*, signée le 20 novembre 1815, pour les dettes garanties par les articles 19, 26, 30 et 31 du traité du 30 mai 1814, il est dit textuellement : « Les gouvernements qui ont des réclama-« tions à faire, au nom de leurs sujets, s'engagent « à les faire présenter à la liquidation, dans le dé-« lai d'une année, à dater du jour de l'échange des « ratifications du présent traité; passé lequel terme, « il y aura déchéance de tous droits, réclamations « et répétitions. » Or, ce délai expirait avec l'année 1816; le texte comme l'esprit du traité, devait donc être invoqué en faveur de la France!... Remar-

Digitized by Google

quons enfin, qu'il avait paru juste de réduire les réclamations du comte de *Bentheim*, de 4,247,000f., à 1,340,000 fr., c'est-à-dire à moins d'un tiers; que la cour supérieure de justice de *Bruxelles*, adjugea depuis (le 26 novembre 1818), au domaine des *Pays-Bas*, la rentrée d'un prêt de 500,000 fr. fait en 1811, par le gouvernement français; or, qui a les bénéfices doit avoir les charges, car il n'est pas juste que l'actif des dettes soit réduit à l'ancien territoire, quand le passif s'étend à celles contractées durant la possession d'acquisitions perdues; surtout, il était affreux de voir la France menacée d'un poids si énorme et si imprévu, au sein de la disette qui accroissait l'irritation publique, quand son ministère craignait ou négligeait indignement de protéger les justes réclamations des sujets français à l'étranger.

Mais pour en revenir aux négociations entamées, relativement à la ruineuse affaire des liquidations, nous dirons que l'*Angleterre* et la *Russie* ayant traité particulièrement sur cet objet, la *Prusse* et l'*Autriche* voulurent en agir de même et cherchèrent à obtenir du ministère français des engagements particuliers; celle-ci par le jeu de toutes les tortuosités diplomatiques, celle-là par une demande formelle à laquelle le duc de *Richelieu* répondit inconsidérément, qu'il *ferait décréter par les chambres, un fonds suffisant pour la satisfaire*. Mais

Digitized by Google

la satisfaire était impossible, car ses réclamations montaient à 900,000,000, c'est-à-dire à près de treize fois ce qui d'abord avait été présumé suffire au service de toutes les liquidations réunies. Aussi, bien loin de contenter la *Prusse*, le ministre fut-il forcé de suspendre le travail de la liquidation, ce qui lui attira de la part du prince d'*Hardenberg*, une note très inconvenante, où la bonne foi du gouvernement français était vivement attaquée.

Dans cet état des choses, l'assistance du cabinet russe fut implorée; ce cabinet semblait être devenu favorable à la France, depuis les menées coupables des libéraux; mais il fallait promptement mettre à profit sa bonne volonté. Le duc de *Richelieu*, cependant, soit qu'il songeât à faire la misérable épargne des frais d'un courrier, soit qu'il cherchât à éviter au comte *Melchior de Polignac*, la dépense de son voyage en *Russie*, où la maladie du duc son père l'appelait; le ministre, dis-je, le chargea de ses dépêches, mais celui-ci, ayant appris à *Berlin* la mort du duc *de Polignac*, y laissa, en repartant pour *Paris*, ses paquets au ministre de France, qui ne les croyant pas très importants, vu la manière dont ils avaient été remis, tarda de les expédier à *Saint-Pétersbourg*, où le comte *de Noailles*, plus qu'économe et qui les attendait, négligea aussi de les envoyer chercher par un courrier.

Ces dépêches demeurèrent donc en route assez

Digitized by Google

longtemps, pour laisser aux ministres des cour alliées, le temps d'intriguer contre cette utile négociation, près d'un prince que la lenteur qu'on semblait y mettre commençait à mécontenter. D'ailleurs, il était parti pour *Moskou*, où l'ambassadeur de *France* n'avait pu le suivre, tandis que les autres ministres étrangers l'y entouraient. Le gouvernement prussien entre autres, le plus récalcitrant de tous, ne voulait point démordre de ses prétentions; il consentait seulement à se désister de la part qu'il lui restait à recevoir sur les contributions de guerre, et qui ne montait pas à plus de 40,000,000.

L'empereur *Alexandre* cependant, s'élevant au-dessus des intérêts étroits qui séduisaient les autres puissances, considéra l'affaire de la liquidation, tant sous le rapport des intérêts de la société générale de l'Europe, qui exigeait qu'on évitât les suites d'une explosion, résultat possible de l'irritation de la France, et qu'on cherchât à consolider le lien commun des puissances alliées; que sous celui des intérêts particuliers des créanciers, qui, en se relâchant de leurs prétentions, en assureraient la jouissance compromise par la trop rigoureuse réclamation de ses droits. Il posait en fait et en droit, que les réclamations devaient être collectives, et les décisions sur cet objet prises par les signataires des traités, auteurs et garants de ces réclamations. Je n'analyserai pas ici les pièces qu'il

Digitized by Google

faudrait lire en entier; mais je remarquerai que l'empereur *Alexandre*, désintéressé dans la liquidation, ainsi que l'*Angleterre*, qu'il flattait par ses coquetteries envers le duc *de Wellington*, se trouvait l'arbitre des négociations du moment où il faisait prévaloir le mode d'une décision à la pluralité entre les quatre puissances; car, sûr de la voix de l'*Angleterre*, il devait réunir encore à la sienne, celle de la *Prusse*, comme ami de son roi et son seul protecteur contre les demandes de ses sujets mécontents; puis l'*Autriche*, qui ne perdant jamais de vue ses prétentions sur l'*Italie*, ne pouvait, de peur d'être contrariée à cet égard par l'empereur de *Russie*, vouloir opposer de puissants obstacles à ses vœux. Or, l'empereur *Alexandre* établissait sur les données qui lui avaient été fournies, que les justes réclamations contre la *France*, lui et l'*Angleterre* exceptés, ne pouvaient pas monter à plus de 8 à 900 millions, qui devaient être réduits au tiers, en y comprenant les sommes déjà payées; voilà donc la base sur laquelle on pouvait solidement s'appuyer. Je ne mettrai pas ici ce qu'on lit partout sur les résultats patents de la négociation, mais je dirai, comme beaucoup de ministres me l'ont dit, que le duc *de Richelieu* eût pu traiter des liquidations en question, à bien meilleur marché qu'il ne l'a fait, vu les motifs puissants qu'il avait à faire valoir, et l'appui bien plus puissant encore qui lui

Digitized by Google

était assuré. Ce qu'il y a tout à la fois de très triste et de très remarquable à penser, c'est que les trois guerres du règne de *Louis XV*, et celle soutenue par *Louis XVI*, qui embrassent ensemble vingt-six années, dont les dépenses parurent extraordinairement ruineuses, ne coûtèrent pas, prises ensemble, à la France, plus que ne lui ont coûté les Cent-Jours du règne de Bonaparte en 1815 ; si l'on comprenait comme on le doit, dans les dépenses qu'il fit ou occasionna, non-seulement ses frais d'armement, mais les dévastations, les contributions partielles, la contribution de guerre, l'entretien de l'armée d'occupation et les prétentions excessives, quoique réduites qu'il a fallu satisfaire? Qu'ils sont donc coupables, ceux qui regrettent encore cet homme, qui fut le fléau de la France autant que celui de l'Europe. Quant au duc *de Richelieu*, put-il dire de bonne foi, dans son discours à la chambre des députés, du 25 avril 1818, que les dettes assurées par le traité de 1814, n'avaient pas été aggravées par celui de 1815? N'était-ce donc rien que d'y ajouter outre mille charges déjà citées, 700 millions de contributions, et annuellement 150 millions pour l'entretien des troupes étrangères? Mais grâce au ciel, la France devenait libre enfin; et si avec la richesse de son sol et le génie réparateur de son peuple, elle ne reprend pas en Europe le rang imposant que ce double élément de puissance lui as-

Digitized by Google

signe, elle ne le devra qu'aux viles et niaises factions vaniteuses et cupides qui la rongent, ainsi qu'à l'imprévoyante faiblesse d'un gouvernement que la sagesse unie à la fermeté rendrait fort, et qui leur permet d'être, quand il lui serait aussi facile qu'avantageux de les détruire.

Digitized by Google

XXXVI

DE MADAME DE KRUDNER.

On a tant parlé de notre très bonne, mais très extravagante cousine *de Krüdner*, et répandu sur son compte des mensonges si contradictoires, que j'ai cru devoir lui consacrer cet article, d'autant que le rôle qu'elle a joué à *Paris*, lors du changement des ministres, en septembre 1815, ne la rend rien moins qu'étrangère aux affaires de France, sur lesquelles elle influa indirectement, le nouveau ministère ayant été choisi chez elle et sous ses auspices.

Le spirituel et respectable *Bergasse* la dirigeait alors, et l'empereur *Alexandre* était, à cette époque, dirigé par elle et lui, ou du moins, feignait de l'être; elle prédisait déjà, mais n'avait pas commencé encore ce bizarre apostolat qui l'a rendue si remarquable. C'est une chose très curieuse en effet, que de voir une femme élégante, faible, accoutumée au luxe et d'une haute naissance, embrasser la vie des anciens apôtres, répandre de ri-

Digitized by Google

ches aumônes et tout se refuser; voyager à pied, supporter avec résignation le mauvais temps, la fatigue, des avanies continuelles; chassée de partout, ne point se rebuter; se plaindre quelquefois, mais avec douceur et en vue toujours du bonheur des hommes auquel elle croit travailler. Née *luthérienne*, l'on ne sait quelle est sa véritable religion, elle se dit catholique, et prétend avoir des relations habituelles avec Dieu, Jésus-Christ et la sainte Vierge; quant à son culte, c'est l'élan d'une âme tendre vers la source de toute perfection; les actes en sont la charité qui donne, la charité qui console, la charité qui ne cesse de prêcher ce qu'elle croit utile et vrai. L'on a prêté à ses œuvres des intentions politiques et anti-religieuses, certes, ceux qui en ont jugé ainsi, ne la connaissaient pas; malgré tout son esprit, elle a pu être l'instrument aveugle d'une perversité quelle ignorait, mais elle fut pieuse, la politique lui parut vile, et toute duplicité lui fesait horreur.

La baronne *de Krüdner* était fille de madame *de Wittingoff* (prononcez *fitinof*), qui, née comtesse *Munich*, était petite-fille du maréchal de ce nom. Veuve avec deux enfants (un fils et une fille) du baron *de Krüdner*, ministre de Russie à *Berlin*. Madame Krüdner commença à se faire généralement connaître par le roman de *Valérie*. Logée en 1815, dans l'hôtel tout délabré du comte *de Montchenu*,

Digitized by Google

je l'y ai vue avoir à peine un meuble; l'empereur *Alexandre* y passait néanmoins presque toutes ses soirées; ce fut là, que la comtesse Charles *de La Bédoyère*, alla implorer son assistance pour intéresser l'empereur de *Russie* au sort de son époux. Ce prince s'y refusa, et elle écrivit à cette jeune femme : « Que je voudrais pouvoir vous consoler....
» mais il n'appartient pas aux hommes de faire
« cette œuvre. Je vous ai montré le seul moyen qui
« peut vous tirer de cette douleur profonde.....
« Dieu! Dieu seul, Madame; oui, c'est à ses pieds,
« c'est en embrassant cette croix, qui est le refuge
« des pécheurs.... que nous trouverons le repos,
« la paix et le salut; c'est pour avoir déserté cette
« croix... que les trônes s'ébranlent, et que les
« peuples s'effacent de la terre..... O! Madame,
« vous qui avez été élevée au milieu des antiques
« restes de la monarchie qui jadis s'enorgueillis-
« sait des premiers rois chrétiens.... Soyez chré-
« tienne... implorez le Dieu vivant, jetez-vous dans
« son sein... il est meilleur que les rois de la terre.
« S'il frappe, ce Dieu... c'est pour nous corriger;
« résignons-nous, pleurons, prions, mais son-
« geons que ce n'est pas à nous de retenir son
« bras... Ah! Madame, vous avez vu mes larmes,
« et savez si mon cœur est froid; avant de vous
« avoir entendu nommer, j'étais aux pieds de cette
« croix, et je priais pour le malheureux *La Bé-*

Digitized by Google

« *doyère*, mais... la femme de la terre n'a que des « larmes, la femme vraiment épouse, a l'éternité. « C'est là le mariage que vous présente l'Église, « tout autre n'est qu'adultère... Soyez donc chré- « tienne, ayez le courage de montrer à votre mari « ses criminelles erreurs, mais montrez le Dieu « sauveur... priez pour lui et avec lui... Voilà vos « devoirs, ma jeune amie, et je vous promets, au « nom de ce Dieu... qui daigna me montrer aussi « sa miséricorde, et m'arracher d'un monde où je « n'étais pas heureuse, au milieu de tout ce que « les hommes envient, je vous promets, dis-je, la « paix qui vient de lui seul, et un bonheur que les « hommes ne peuvent concevoir. Vous serez gran- « de à leurs yeux en périssant de douleur, tout ce « qui fait spectacle les frappe; soyez grande... en « vous disant, *ma tâche est d'éclairer mon mari...* « qu'il pleure d'avoir offensé ce Dieu si immense, « d'avoir manqué à son roi... ces larmes-là sont « celles des hommes rendus à leur primitive di- « gnité... s'il s'excuse, il est perdu. Je vous ai « parlé avec vérité... la charité est mon devoir... « je suis chrétienne, et en m'humiliant dans mon « néant.. j'ai l'audace des plus grandes espérances, « car,... j'espère le salut de votre mari, s'il veut « se jeter dans le sein du Sauveur qui ne repousse « personne. »

J'ai cité ces longs fragments, parce qu'ils don

Digitized by Google

nent l'idée de l'esprit, du cœur et les opinions religieuses de madame *de Krüdner*. Quant à la petite feuille volante, intitulée *le Camp des vertus*, elle a été imprimée, après avoir été écrite durant le service divin, célébré en même temps selon les trois rites catholique, grec et luthérien, dans la plaine des *Vertus*, sa tente, qui surmonte les trois tentes consacrées à ces différents cultes, était alors ouverte de toute part, et la montrait en prières pour le salut du monde. Revenue à Paris, elle en partit bientôt; la Sainte-Alliance inspirée par elle, avait été signée, elle crut que les peuples allaient en devenir plus heureux, et courut les prêcher pour les rendre dignes. Partout la foule la suivait, partout aussi les gouvernements dissipèrent ses néophites, et la chassèrent elle-même. Je ne la suivrai pas dans son pénible apostolat, dans ses déclamations zélées, mais dangereuses, contre la dureté trop réelle des riches et des grands.

En 1817, elle écrivait au ministre de *Baden:* « C'est au Seigneur à ordonner, et à la créature à « obéir; c'est lui qui expliquera pourquoi la fai-« ble voix d'une femme a retenti devant les peu-« ples, a fait ployer les genoux au nom de Jésus-« Christ, arrêté le bras des scélérats, fait pleurer « l'aride désespoir, demandé et obtenu de quoi « nourrir des milliers d'affamés..... il fallait une « mère pour avoir soin des orphelins, et pleurer

Digitized by Google

« avec les mères... Une femme élevée dans les de-
« meures du luxe, pour dire aux pauvres qu'elle
« était bien plus heureuse sur un banc de pierre
« en les servant... une femme simple pour confon-
« dre les sages... une femme courageuse qui, ayant
« tout possédé, peut dire, même aux rois, que tout
« n'est rien. » Le baron *de Berkheim*, son gendre, qu'elle avait envoyé en Russie, y obtint pour lui un emploi et pour elle un asile : arrivée à *Leipzig*, elle y fut visitée par le professeur *Krug*, auteur d'une brochure sur la Sainte-Alliance. Assise sur son lit, à cause de sa mauvaise santé, elle lui tendit la main, et lui dit, selon sa coutume : « Béni soit
« Jésus-Christ. » Sur ce, il lui demanda si elle n'était pas l'auteur de la Sainte-Alliance? elle répondit : « La Sainte-Alliance est l'ouvrage immé-
« diat de Dieu, c'est lui qui m'a élu son instru-
« ment, c'est par lui que j'ai achevé ce grand œu-
« vre, mais vous n'en avez pas assez bien saisi le sens.
» La mission de la Sainte-Alliance s'adresse à tous
« les hommes, elle doit leur apprendre qu'à Jésus-
« Christ seul tout pouvoir fut donné pour les arra-
« cher à la corruption, et les préserver de la ven-
« geance de Dieu, dont les présages s'annoncent
« déjà. » Le professeur prétendant que le monde actuel n'était pas plus pervers qu'il ne l'avait jadis été, elle répliqua avec vivacité : « Croyez-vous
« donc l'homme pervers si loin de Dieu? De grands

« vices annoncent de la force, et le vicieux peut « s'adresser encore à son Sauveur; mais le monde « éclairé et civilisé, est aujourd'hui pire que vicieux, « il est lâche pour tout ce qui est bon; il est faible, « indifférent; il est sans foi, sans amour; il s'é-« norgueillit d'une prétendue raison, d'une soi-di-« sant vertu; le rationalisme, la philosophie que « l'on prêche perdront le monde actuel. » Puis revenant à la Sainte-Alliance, elle dit que Dieu en avait, par elle, fait naître la première idée dans l'âme du grand et pieux empereur *Alexandre*, que celui-ci lui avait apporté sur ce sujet, un brouillon qu'elle avait parcouru, et dont l'acte si connu s'était suivi: « Mais que de conflits opiniâtres, dit-« elle, précédèrent l'achèvement de l'ouvrage! ce « qu'il avait de sublime ne fut pas compris; il fut « difficile de le garantir des mains profanes, de « celles des diplomates et des courtisans, tout alors « eût été perdu! L'un des principaux alliés ne « voulut le signer, que sur l'avis de son ministre, « l'autre parut y consentir, mais fit peu de cas de « la chose. » Sur la demande du professeur, de ce qui l'avait conduit à cette idée : « C'est Dieu, dit-« elle, Dieu et durant toute ma vie; lui, le Dieu de « l'amour qui m'a fait renoncer au monde, pour « faire de moi, d'un être faible, le puissant instru-« ment de sa grâce. » Puis après des détails sur sa naissance, son éducation, la vie qu'elle avait me-

Digitized by Google

née dans le grand monde, les plaisirs qu'elle y avait goûtés, et la langueur secrète qui toujours la portait vers des objets plus purs, sur le vide que son cœur éprouvait, sur les peines que lui causaient les souffrances de l'humanité, l'indignation qu'elle ressentait de la dureté des grands. « Comme une autre « Jeanne d'Arc, j'aurais voulu, s'écria-t-elle, saisir « le glaive et punir les tyrans ! Mais une autre voie « m'était destinée, c'est en Italie qu'elle me fut « ouverte ; là, parmi les ruines du vieux monde « payen, dans les monastères, devant les autels « du monde nouveau de Jésus-Christ, une lumière « céleste m'apparut, et mon cœur se pencha vers « Dieu. Insuffisamment pénétrée encore du Créateur « et de son amour, il me fallut une leçon, la plus « terrible de toutes ; je vis la France et ses erreurs, « et ses crimes et ses infortunes ; saisie d'horreur, « je renonçai à tous les plaisirs, à toutes les gran- « deurs du monde ; je cherchai mon salut dans « Jésus-Christ, je m'abandonnai à ses promesses, « je demeurai soumise aux commandements de « l'amour divin, afin de pouvoir indiquer à mon « prochain cette route solitaire ; je n'ai plus besoin « de rien, je ne demande rien au monde ; j'éprouve « déjà une béatitude ! je me sens si indiciblement « heureuse, que, dans le ciel même, je ne saurais « l'être à un plus haut degré. Mais je vondrais tant « faire participer tous les hommes à ce bienheu-

Digitized by Google

« reux état! » Son accent était vif, ses yeux rayonnants, son teint animé, sa tête tournée vers le ciel; puis elle retombe et prie avec ferveur. *Kellner*, son conseiller mystique, raconte alors tous les bienfaits répandus par madame *de Krüdner*, comment en Suisse elle avait sauvé de la famine des milliers d'hommes de la manière la plus miraculeuse; que, pourtant, elle avait été persécutée, chassée d'un lieu à l'autre, traitée en criminelle; mais que la vengeance divine avait incessamment atteint ses persécuteurs. Il se plaisait à en citer beaucoup d'exemples, quand l'air sérieux et désapprobateur de celui qui l'écoutait lui fit changer de ton, et dire : « Loin de le désirer, nous avons prié
« au contraire pour ceux qui nous persécutaient,
« mais Dieu qui exauce toujours nos prières, s'y
« refusa. Nous nous en étonnâmes d'abord; plus
« tard, nous nous convainquîmes qu'il les avait
« réellement exaucées, car, il est utile que l'hom-
« me, pour ses péchés, fasse pénitence dans ce
« monde, afin d'être sauvé dans l'autre; qu'il
« souffre un moment pour que sa félicité soit éter-
« nelle. C'est bien plus rudement encore, que ce
« monde sera frappé de la main de Dieu, si tous
« les princes, si toutes les nations n'acceptent pas
« de cœur, la mission de la Sainte-Alliance. Les
« indices que nous présage la Sainte-Écriture, sont
« déjà visibles; la famine, la peste et les tremble-

Digitized by Google

« ments de terre; les taches que, depuis longtemps
« on a découvertes dans le soleil, surtout celle en
« forme de faulx, que l'astronome *Stark* a observée
« à *Augsbourg*, ne signifient-elles pas que le genre
« humain est mûr pour la moisson, et qu'il tombera
« bientôt sous la faulx du grand moissonneur. »
Madame *de Krüdner* sortie alors de son extase, se releva, et dit : « Oui, *Napoléon* justement détesté com-
« me un pécheur endurci, *Napoléon* a déjà quitté
« l'île Sainte-Hélène, on le verra dans peu; c'est
« ce que Dieu m'a révélé, comme il me révéla sa
« première fuite de l'île d'Elbe (elle l'avait effecti-
« vement annoncé alors); mais *Napoléon* cette fois,
« ne se montrera pas armé d'un pouvoir visible, c'est
« par de ténébreux artifices qu'il trompera les
« hommes. La France recèle en son sein une es-
« pèce de ligue de sa vertu (Tugenbund), dont
« les affiliés montent déjà à plus 400 milles. Ils
« se déchaîneront inopinément sur l'Europe, ils la
« désoleront par le fer et le feu, et l'Europe ne
« pourrait être garantie de sa perte, que par une
« association sincère, fidèle et ferme à la Sainte-
« Alliance; mais les Anglais qui se croyent en
« sûreté, n'en veulent pas, ils la calomnient, ils la
« détractent, parce qu'elle menace de ruiner l'i-
« dolâtrie de l'or, seul objet de leurs hommages ! »
— « Mais n'y a-t-il pas, ils l'assurent, dit le profes-
« seur, des articles secrets qui tendent à l'oppres-

Digitized by Google

« sion des peuples ? » — « Non, certes, reprit-elle ;
« non, c'est une calomnie grossière, c'est une injure
« fausse et infâme, à la Ste-Alliance et à ses fonda-
« teurs, contre le grand et pieux *Alexandre* surtout ;
« si l'on redoute en lui la soif des conquêtes, c'est
« qu'on ne le connaît point ; qu'on lui offre l'em-
« pire du monde, il le refusera ; son âme est trop
« haute, elle tend vers un bien plus sublime ob-
« jet. » *M. Krug* ayant alors pris congé, madame
« *de Krüdner* lui dit : « Les feuilles publiques
« m'ont bien maltraitée, mais vous ne le croyez
« pas ; mes accusateurs parlent, et il ne m'est pas
« permis de leur répondre. Adieu, je vous supplie,
« mon cher professeur, de songer à la mission de
» la Sainte-Alliance ! Songez à la foi et à l'amour,
« fléchissez les genoux devant Jésus-Christ. Hélas !
« je désirerais tant vous voir être aussi un bien-
« heureux... Que Dieu vous bénisse ! »

Leipzig fut le premier lieu de l'Allemagne où elle fut traitée avec quelques égards, et où on lui accorda quelques instants de repos ; elle en fut profondément reconnaissante, et prédit, pour récompense, le bonheur de cette ville. Elle en partit le 20 janvier 1818, après y avoir séjourné plusieurs semaines, sous la surveillance de la police, qui, tout en lui témoignant du respect, écarta les fanatiques dont elle était suivie ; le conseiller *Mahlman* parvint à lui persuader d'en renvoyer une partie,

Digitized by Google

mais ne put la décider à se séparer de *Kellner*, son Liturgue, et le flatteur de son extravagance, que la conversation ci-dessus, et un fait ultérieur, montrait être un véritable *Tartufe*.

Arrivée à *Mittau* avec une suite de quinze personnes, le gouverneur exigea les passeports de ceux qui l'accompagnaient. — « Nous n'en avons pas, répondirent-ils. » — « Il en faut pourtant, pour entrer en Russie, répond le gourverneur, à leur défaut, je suis forcé de vous renvoyer. » *Kellner* supplie alors qu'on lui permette de parler à madame *de Krüdner*, qu'il invite à se mettre en prière pour implorer l'assistance divine. Elle y consent, puis la cassette est ouverte, et l'on y trouve les quinze passeports. Mais le gouverneur qui ne se payait pas d'une telle jonglerie, qui même vit une insulte à lui et à son gouvernement, n'en renvoya pas moins les adeptes de la secte nouvelle, qu'un ordre de l'empereur ramena, à l'exception de *Kellner*, près de leur directrice spirituelle, qui les conduisit dans ses terres. Mais son apostolat les avait ruinées; car si elle ne cesse de dire : « Il « faut tout donner, tout, le ciel aura soin de nous « comme nous avons soin des autres, » sa conduite est entièrement conforme à ses discours. Ses discours, cependant, devinrent plus timides en Russie, qu'ils ne l'avaient été en Suisse et en Allemagne. Elle voulut prêcher à *Riga*; le gouverneur,

Digitized by Google

marquis *de Paolucci* le lui défendit, et elle se tut. Elle prêcha, dans les terres de son frère, les paysans qu'elle détournait du travail, et il la pria d'en sortir. Arrivée à Saint-Pétersbourg, elle y fut recueillie par la princesse Anne *Galitzin*, et la maison qu'elle occupa, devint un lieu de curiosité pour les uns, le sanctuaire de la faveur pour d'autres, car l'empereur la visitait. Pour quelques-uns, c'était un véritable temple, un hospice pour la misère et la douleur.

Quelque favorisée qu'elle fut du souverain, il ne lui fut cependant pas permis de prêcher publiquement; bientôt même, on lui fit un crime d'avoir, dans son exaltation, en faveur des Grecs, révélé à cet égard des confidences que la marche des négociations rendait indiscrètes, aussi fut-elle chassée de Saint-Pétersbourg, dans la première moitié de l'année 1822. Je viens d'apprendre qu'elle avait voulu en sortir à pied, mais que l'empereur lui envoya une de ses voitures, avec un officier de police pour l'accompagner, ainsi que son gendre, rendu à la misère par la perte de son emploi. Son arrivée, désirée par l'intrigue qui espérait la circonvenir, fut ignorée du pauvre; son départ fut accompagné des risées de l'intrigue déçue, et des gémissements de l'infortune.

Tout est vérité, charité, candeur en cette femme si spirituelle, comme si respectable en dépit de ses

Digitized by Google

erreurs qui n'ont pour but que la félicité présente et future de l'homme qui les injurie; tandis qu'il fait grâce, qu'il applaudit même à des erreurs qui l'oppriment et le dépravent! C'est l'esprit qui égare le cœur chez la plupart d'entre nous; mais chez madame *de Krüdner*, c'est, selon l'expression de Larochefoucault, *l'esprit qui est la dupe du cœur*, et quand on a su l'apprécier, qui ne répéterait d'après elle? « *L'on ne résiste guère à l'envie de « communiquer aux autres ce qui nous a profondé- « ment émus nous-mêmes.* »

Rendue en Crimée, où il lui avait été permis d'habiter, elle vient d'y mourir, après y avoir fait de nouvelles folies dignes du moyen-âge, accompagnée de son gendre, armé en Saint-Georges, de sa fille, mise en Madeleine, et d'une aventurière française qui se faisait nommer la *comtesse de Gachet* (femme-homme, qui avait fait tous les métiers, faisait croire qu'elle appartenait à la famille de Bourbon, injuriait un prince, et n'en était pas moins protégée par les impératrices). Madame de *Krüdner* montée sur un âne, et portant une croix de fer, parcourait la Crimée avec cette escorte, prêchait en français des Tatars qui ne pouvaient la comprendre et la regardaient comme une bohémienne, et faisait hausser les épaules à tous autres que les pauvres qu'elle soulageait, ou les fripons par qui elle était trompée.

Digitized by Google

XXXVII

PROJET D'INVASION DE L'INDE PAR LA RUSSIE.

Il n'y a que deux routes par lesquelles une armée européenne puisse envahir l'Inde : la première, en suivant le chemin qu'ont pris Alexandre et Nadir-Shah ; la seconde, en traversant la mer Caspienne et en remontant l'Oxus jusqu'à Bochara, d'où, jusqu'à Attock sur l'Indus, il n'y a plus qu'une distance de six cents milles. C'est cette dernière que pourrait prendre une armée russe d'invasion ; et à cet égard nous voyons que ce gouvernement n'a rien négligé pour acquérir la plus parfaite connaissance de la statistique géographique et militaire des pays qui se trouvent sur la ligne à parcourir, de même que des ressources et des obstacles de toute nature qu'il pourrait y rencontrer. Ce fut dans ce but que le colonel Mouravief, de la garde russe, fut envoyé à Khiva, sur l'Oxus, dans les années 1819 et 1820. Quelques-uns des officiers qui l'accompagnaient pénétrèrent même jusqu'à Attock ; et le résultat de cette mission fut de fournir à l'école de l'état-major de Saint-Pétersbourg

Digitized by Google

des matériaux propres à former un plan de campagne pour la conquête de l'Inde. D'après la relation de Mouraviéf et d'autres, *tacticallement* il n'existe aucun obstacle insurmontable à l'exécution de ce projet; mais quelles sont les chances de succès? Tant que la question restera purement militaire, elle sera facilement résolue; mais du moment qu'elle devient question politique et morale, la solution en devient extrêmement difficile.

Toute guerre doit être conduite avec méthode; car toute guerre doit avoir un but et être faite suivant les principes et les règles de l'art. L'Inde, il est vrai, a été plusieurs fois envahie; mais la stratégie des anciens diffère complètement de celle des modernes, eu égard au peu de moyens que les premiers avaient à leur disposition. On regardera toujours comme un phénomène que Darius et Xerxès aient pu faire subsister leurs immenses armées dans des pays où de nos jours il serait difficile de maintenir un corps de quarante à cinquante mille hommes. César avait posé en principe que la guerre devait se substanter par elle-même, d'où l'on a conclu que ses armées vivaient des contributions qu'elles levaient sur les pays qu'elles occupaient; mais cela est impraticable dans le système moderne. S'avancer avec une armée de cent à cent vingt mille hommes, en les cantonnant chez les habitants, cela est parfaitement possible en Belgi-

Digitized by Google

que, en Italie, en Souabe, sur les bords fertiles du Rhin et du Danube; mais cela devient difficile dans quelques pays, et impossible en Russie, en Suède, en Pologne, en Turquie, et surtout dans les contrées à travers lesquelles passeraient les Russes pour se rendre dans l'Inde. Dans le cas cependant où le gouvernement russe voudrait tenter la solution de ce grand problème militaire, nous supposons que son plan de campagne ne serait pas à la Genghis-Khan, mais qu'il serait posé sur les principes de la stratégie moderne.

Les Russes ont en ce moment à Orembourg, poste bien fortifié à quatre-vingt-dix milles de la mer Caspienne, un corps de dix mille hommes. Ce corps, renforcé par d'autres, peut descendre la rivière Oural jusqu'à la mer Caspienne, et faire voile jusqu'à la baie de Merlvoi, pendant que d'autres corps s'avanceraient par le Volga, des provinces centrales de l'empire, jusqu'à Astracan, d'où ils pourraient traverser la mer jusqu'à la baie de Balkan. Khiva, grande ville sur l'Oxus, qui serait le premier point de rendez-vous pour l'armée d'invasion, est située à environ vingt à vingt-cinq jours de marche de ces deux points de débarquement. La nature du pays est une steppe continuelle; l'armée aurait donc à transporter avec elle toutes les choses nécessaires à sa subsistance, même l'eau. De Khiva à Bochara, la distance est encore de cinq

Digitized by Google

cents milles. L'Oxus est navigable jusqu'à deux jours de marche de cette dernière ville. Le courant est, dit-on, très rapide; mais on y trouve des bateaux et des bacs en grande quantité. Les rives de ce fleuve sont habitées par un peuple fier et guerrier; et quoique la promesse de le faire participer au pillage de l'Inde pût l'engager à ne pas s'opposer au passage des Russes, il leur serait pourtant nécessaire d'occuper militairement le pays, afin d'assurer les communications de l'armée. A Bochara, cité populeuse située au milieu de ce pays fertile, on trouverait d'abondantes provisions; et c'est là que les Russes établiraient leur seconde base d'opérations et établiraient leurs dépôts et magasins. De ce point à Attock sur l'Indus, la distance n'excède pas six cents milles, et le pays n'offre pas de très grands obstacles. L'Indus y est très large et très rapide. Si les Russes parvenaient à traverser ce fleuve, ils voudraient se procurer sans doute la coopération de Runjeet Singh; l'accroissement rapide de cette puissance sur la frontière nord-ouest de l'Inde anglaise a toujours été vu avec peine et avec jalousie par le gouvernement britannique. L'armée de ce chef est nombreuse, et disciplinée par des officiers français et russes. Il a depuis quelque temps, ainsi que d'autres princes moins puissants que lui, établi des relations diplomatiques très fréquentes avec le cabinet de Saint-Péters-

Digitized by Google

bourg. La jonction des troupes d'invasion avec l'armée de ce prince sheick causerait une levée générale du pays contre l'Angleterre, levée qui deviendrait fatale à sa puissance dans l'Inde *. Deux routes leur seraient ouvertes : l'une en marchant sur Delhi, et en y réveillant les souvenirs de son ancienne indépendance ; l'autre en s'avançant à travers le Punjaub, sur la présidence de Bombay. Il fallut à Alexandre douze mois pour atteindre l'Hydaspe, et Nadir-Shah, avec une force presque entièrement composée de cavalerie, y employa onze mois. Mais la marche d'une armée russe, à travers la mer Caspienne jusqu'à l'Indus, demanderait au moins deux campagnes. Avant que les colonnes russes pussent atteindre l'Indus, leurs intentions seraient connues du gouvernement qui aurait étendu ses frontières du Sutledge jusqu'à l'Indus, sur les bords duquel elles trouveraient une armée anglo-indienne dans de fortes positions, et préparée à les recevoir chaudement. Dans ses guerres récentes contre la Turquie et la Pologne, la Russie n'a pas pu envoyer hors de ses frontières une armée de plus de cent vingt mille hommes. Pour envahir l'Inde, à cause de la difficulté de se procurer

* Tout ceci était écrit du vivant de Runjeet-Singh ; l'anarchie qui règne depuis sa mort dans le royaume de Lahore, la dispersion de son armée et la retraite des officiers français qui l'avaient organisée, présentent maintenant une diversion qui deviendrait favorable à la cause britannique. (*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

des subsistances ; elle ne pourrait pas employer plus de quatre-vingt mille hommes ; mais il lui faudrait au moins le tiers de ce nombre pour garder la ligne en arrière, car elle ne pourrait nullement compter sur les populations qu'elle aurait à traverser, dont l'amitié d'aujourd'hui pourrait se tourner en hostilité demain. On dit que ces populations s'élèvent à douze millions. En définitif, l'expédition déjà projetée par Paul Ier, et dont sa mort subite empêcha l'exécution, est, malgré les obstacles à rencontrer, une expédition praticable, en se dirigeant vers *Caboul*, par les provinces de Balk et de Bokhara, pays fertile, peu accentué, où l'on aurait l'Oxus pour moyen de transport, des tribus belliqueuses pour auxiliaires, et trois routes de *Caboul* à *Peshawer*, chez les Affghans, alliés des Russes ; puis de cette ville à *Attock* sur l'Indus, quatre-vingt milles, d'où l'on aurait deux routes praticables, chez des peuples bien disposés, pour atteindre les frontières de la compagnie anglaise. Aussi le capitaine Westmacoff disait-il : *Si les hordes russes traversaient l'Attock, tous nos alliés et tributaires prendraient sans aucun doute les armes contre nous.*

Digitized by Google

XXXVIII

NAPOLÉON. — ENCORE NAPOLÉON. — NAPOLÉON PEINT PAR BERGASSE.

C'est à la postérité seule qu'il appartiendra de décider quel rang le nom de Napoléon doit occuper parmi ceux des personnages célèbres de l'histoire, tant ancienne que moderne ; quant à nous, ses contemporains, étonnés de ses longs succès, éblouis de son éclat, sommes-nous bien sûrs de n'avoir pas pris sa fortune pour ses talents, et son caractère pour son génie ?

Je ne l'ai personnellement connu que dans le temps où il jouait chez Barras un rôle de complaisant presque servile ; sorti de l'obscurité par les mitraillades de Toulon, après lesquelles il fut rayé du tableau de l'armée (époque de sa vie sur laquelle lui et ses amis ont étendu un voile épais) ; choisi par Barras au 13 vendémiaire, protégé alors par Benezech, les mitraillades de Paris l'abaissèrent autant dans l'opinion publique qu'elles l'élevèrent en grade ; et un mariage qu'avec plus de moralité et moins d'ambition il n'aurait point fait,

Digitized by Google

le mit à même, en lui donnant une armée à commander, de se créer cette miraculeuse existence qui le fera vivre à jamais dans la mémoire des hommes, en plaçant son nom dans les annales de toutes les nations européennes.

Aussi indépendant en Italie qu'il fut valet au Luxembourg; accueilli comme un dieu sauveur à son retour d'Égypte; momentanément l'objet d'une recrudescence de haine et même d'horreur, lors de l'assassinat du duc d'Enghien; redevenu promptement populaire dans un pays où la gloire absoudrait jusqu'au crime, les bizarres vicissitudes de l'opinion à son égard devaient le suivre au-delà de sa tombe; car ce même peuple qui abattit sa statue au jour où il fut trahi par la fortune, lui aurait plus tard élevé des autels. Enfin, d'une part, ses sanglantes et ruineuses victoires flattant la vanité nationale; d'une autre, la destruction de toute aristocratie héréditaire faisant rêver à tous et à chacun un droit égal aux inégalités sociales, attachèrent à son pouvoir, par les liens les plus solides chez les Français; puis il les avait conquis en grand nombre, les uns par la reconnaissance, les autres par l'espoir, et les plus récalcitrants par la vigueur de sa volonté. Quel obstacle pouvait-il rencontrer chez un peuple dont la révolution n'a fait que de vaniteux ilotes, instruments de toutes les factions, valets de tous les pouvoirs? Aussi employa-t-il les

Digitized by Google

hommes et non les choses de la révolution, qu'il endormit, sans pourtant la détruire encore, bien différent des Bourbons qui, employant plutôt les choses que les hommes de cette révolution, devaient reconstruire à leur détriment ce que Napoléon tendait à démolir.

Bonaparte, comme nous l'avons dit, devint, à son retour d'Egypte, le sauveur de la France. Il aurait voulu à cette époque rallier tous les partis : les honneurs rendus aux restes de Turenne, les pensions accordées à d'anciens officiers-généraux, le rétablissement du culte, la rentrée des émigrés, le rappel des exilés, le retrait des lois atroces, la déportation des jacobins les plus prononcés, la haine hautement manifestée pour les principes et les propos révolutionnaires, témoin ce cocher qu'on lui recommandait, et qui ayant répondu à ses questions : *J'ai servi le tyran.* — *Qu'on me chasse*, dit-il, *ce coquin-là!* et quelques autres traits de ce genre, ne pourront prévaloir contre le meurtre du plus jeune des Condés; car ce n'est pas aux actions seules que s'attache l'idée d'une vertu réelle, mais à l'incontestable motif qui en fut le principe et l'objet. Portons-nous donc vers ce qui créa et justifia sa haute fortune.

La concentration de nos facultés intellectuelles sur un seul objet est ce qui produit, dans telle ou telle catégorie, la supériorité d'un individu sur la

Digitized by Google

plupart de ses semblables. Or, dans l'esprit de Napoléon, tout avait convergé vers les idées militaires, ce qui en a fait le plus grand capitaine de notre âge; je dis de notre âge, car il est problématique que l'avenir doive le comparer, à son avantage, avec le colossal génie du grand Frédéric; seuls, le général Jomini, a pu se permettre une telle bassesse, et Cadet Gassicourt dire : *Vienne eût été une nouvelle Capoue, si l'armée n'avait eu qu'un Annibal.*

Napoléon a remporté plus de quarante victoires dont la France s'enorgueillit niaisement, quoique la gloire acquise par cet homme ait coûté à notre patrie, outre des flots de sang humain, la perte des conquêtes qu'il avait trouvées faites et reconnues lors de son intronisation, et de plus, sur la France des Bourbons, celle de quatre places fortes et d'une portion de notre territoire; enfin douze milliards de dette, et la honte de deux invasions dans un pays où, sous le drapeau *historique*, nos victoires et jusqu'à nos défaites n'avaient eu lieu que hors de nos formidables frontières. Puis, qui pourrait nier que Napoléon fut, par son retour de l'île d'Elbe, la funeste cause du traité du 20 novembre 1815 et de ses désastreux résultats?

A qui donc Napoléon a-t-il été réellement utile? à l'Angleterre, devenue la dominatrice des mers, empire despotique dont Louis XVI l'avait fait dé-

Digitized by Google

choir, — à la Russie, à qui il révéla sa force, — à l'Autriche, que nous voyons menaçante en Italie, — à la Prusse, dont il rendit l'accroissement possible, et qu'il fit ennemie naturelle de la France, d'alliée naturelle qu'elle était pour nous sous les Bourbons.

Avec d'immenses et incontestables talents, Napoléon ne fut pourtant qu'un homme incomplet en militaire même, comme en politique et en administration, car il ne sut jamais, 1° prévoir ou s'assurer une retraite, et sa campagne de 1814, telle admirable qu'elle soit dans ses détails, n'en est pas moins dans son ensemble, sans objet et sans but; 2° fonder la suprématie vers laquelle il tendait, en divisant les états vaincus, ce qui les aurait rendus impuissants; 3° briser la révolution qu'il se contenta de comprimer; son gouvernement était donc sans avenir probable. En effet, il eut dû, pour lui donner une solide base, discipliner les diverses classes sociales, et retrancher du Code civil ce qui y ruinait la propriété de famille et la puissance paternelle, ce qui rend impossible de rien construire de durable sur des fondements sans consistance.

Napoléon fut cependant, non-seulement un homme extraordinaire, mais un personnage de haute stature, par son audace, et surtout par son caractère, et par l'absence à peu près complète de niaiserie

Digitized by Google

dans l'esprit ; qu'on le suive dans sa vie politique, qu'on jette les yeux sur ses correspondances, qu'on lise ses notes dictées à Sainte-Hélène, et l'on ne pourra trop admirer l'adresse, la sagacité, la justesse de son intelligence, la netteté de ses vues, la rapidité de ses conceptions, la rectitude de ses jugements, dès que de pénibles souvenirs, ou d'aveugles haines ne vinrent point traverser sa conscience et l'égarer. On lui a reproché son mépris pour les hommes, mais quelle estime pouvait-il concevoir à leur égard, quand il les vit se courber si humblement devant lui ?

Comment un homme si supérieur à ceux de son temps, put-il se ravaler au point de commander lui-même son éloge ? En effet, il existait à la police une commission chargée de juger ceux qu'on lui adressait et qui se payaient selon leur mérite, de 1,500 à 6,000 fr. ; aussi se multiplièrent-ils à l'infini, et le seul recueil des hommages poétiques, à l'occasion de la naissance du roi de Rome, renferme les noms de 1,213 poètes, ou soi-disant tels. On sait même qu'il avait la petitesse de persécuter ceux qui refusaient de le louer, madame de Staël fut de ce nombre.

L'un des grands torts moraux de Napoléon, est d'avoir exalté les ambitions et accru le luxe corrupteur, les vanités, les cupidités plus corruptrices encore, au-delà de toute mesure. Il eut certes, des

Digitized by Google

talents propres à justifier les faveurs de sa haute fortune, mais il dut beaucoup aux circonstances qui la servirent, ce fut par exemple, un grand avantage pour lui, que cet état de guerre qui décimait ou occupait la jeunesse turbulente, et lui créait un moyen de puissance de ce qui eût pu y mettre obstacle; aussi Napoléon n'aurait-il jamais voulu la paix, sans laquelle pourtant, il n'est point de véritable félicité pour le peuple, et ceux qui le vantent avec exagération, seront, dans la postérité, plus nuisibles qu'utiles à sa mémoire, car il n'eut jamais de vraie grandeur, produit de l'âme et de la vertu plus que du génie; il n'eut jamais de générosité, et la preuve en est dans son astucieuse ou barbare conduite envers l'adorable reine de Prusse, le trop confiant roi d'Espagne, et le vénérable et inoffensif souverain pontife. Enfin son irrascible et étroite vanité le fit échapper à la gloire de se montrer supérieur à sa fortune dans ses succès et dans son adversité. Qu'était-ce donc que Napoléon, un homme des temps barbares, lancé dans le sein de la civilisation moderne, et c'est ce qui explique peut-être l'énigme de sa grandeur et de sa chute.

Je ne saurais écarter d'ici la grande figure de Napoléon, sans m'arrêter encore sur quelque circonstance de sa vie.

Quand le général Bonaparte, arrivé devant Malte, vit qu'il ne pouvait obtenir l'entrée du port avec

Digitized by Google

toute sa flotte, ce qui, par un coup de main, l'eût rendu maître de la ville, il fit des propositions avantageuses au grand maître, et celui-ci ayant écrit au commandeur Dolomieu, une lettre tombée aux mains du général, il fit venir ce savant, et lui dit : « Écoutez les propositions dont mon aide-de-camp Murat est chargé, et attestez-en la vérité. » Il ne pouvait refuser cette mission, mais fut indigné, et ne le cacha pas, du manque de foi de Bonaparte. — Quant à Bosridon de Ransijat, privé d'une commanderie de grâce par la demande que Marie-Antoinette en fit pour un autre, il devint révolutionnaire, et quand l'armée française débarqua, il refusa de s'armer contre elle, et fut mis en prison; mais le lâche d'Hompesch implore son appui, et c'est en son nom qu'il traite avec le général français ; le premier n'eut donc aucun tort, et celui du second est moindre qu'on l'a dit.

Bonaparte bloqué en Égypte, et sans relation quelconque avec la France, ignorait les revers des armées françaises, les pertes de l'Italie et le désordre dans lequel était tombé le gouvernement territorial. Un officier anglais venu pour un échange de prisonniers lui en parle, il ne veut pas le croire, mais l'Anglais en fournit la preuve par l'envoi d'une masse de journaux, et Bonaparte se sentant seul capable de remédier à tant de désastres, part, tombe comme la foudre sur le sol français, est

Digitized by Google

heureux de ne plus retrouver au faîte du Gouvernement, ce Rewbell, qui probablement l'eût fait fusiller, et fort de l'opinion, effrayé du retour tenté vers le terrorisme, il rétablit miraculeusement, par le pouvoir d'un seul, ce que sous le système de la dissémination du pouvoir, la révolution, malgré l'héroïsme de ses armées et les ruineuses spoliations au dedans et au dehors, avait totalement ruiné.

Comme Napoléon se défiait des spéculations de bourse de son ministre, il agissait parfois sans le consulter, en voici la preuve. Talleyrand qui avait suivi l'Empereur dans la capitale de la Prusse, donna un soir l'ordre à tous les employés de se rendre dans son cabinet, et tirant un papier de son bureau (le fameux décret de Berlin) : « C'est, « dit-il, à faire dresser les cheveux sur la tête; or« dinairement un décret impérial se fonde sur un « rapport fait par le ministre que l'affaire con« cerne, voici au contraire un décret déjà signé « par l'Empereur, et supposant un rapport minis« tériel qui n'existe pas encore. Il s'agit donc de « le faire; c'est à monsieur de Labenardière à met« tre de l'ordre dans ce désordre, Demain matin « des courriers partent pour toutes les ambassades « françaises avec des copies tant du décret que du « rapport. » Labenardière se retira; rédigea le rapport, le fit approuver et signer du ministre, et

Digitized by Google

les employés passèrent la nuit à copier une douzaine de fois, et le décret et le rapport fait après coup.

Il est curieux de voir ce que pensait de ces entraves, cet homme qui sut comprimer la révolution avec les instruments même de la révolution; en voici quelques traits puisés dans le manuscrit qu'il laissa à l'île d'Elbe : « Ils m'accusent de les « avoir méprisés, de les avoir abaissés au rang « d'esclaves; leur promptitude à servir, leur soif « de l'or et des distinctions les a mis à mes pieds. « Pouvais-je faire un pas sans les fouler? pour les « prendre je n'ai pas eu besoin de leur tendre des « pièges; j'ai présenté à leur vanité et à leur ava- « rice, la douceur des dignités et des richesses, « dans un vase empoisonné; ils se sont jetés des- « sus comme un essaim d'insectes affamés... Vils « mercenaires, ils avaient uniquement travaillé « pour recevoir un salaire, et non par amour pour « la patrie! Semblables à des insectes, ils s'étaient « attachés à moi pour assouvir leur faim; ils m'a- « bandonnèrent sitôt qu'ils se virent rassasiés, je « n'en fus nullement étonné; car l'homme n'a pas « d'amis, c'est son bonheur qui en a. C'est une vani- « té gigantesque qui sied vraiment à ces petits nains.»

Il est curieux de voir comment, dans une lettre à l'empereur Alexandre, Bergasse appréciait le caractère de Napoléon. Voici ce fragment.

« L'histoire ne mettra certainement pas ce per-

« sonnage au nombre des hommes ordinaires, et
« on se ferait une bien fausse idée de lui, si l'on
« pensait que ce n'est qu'à la hardiesse de sa vo-
« lonté qu'il a dû ce qu'il y a eu de prodigieux
« dans ses succès, et à l'impatience de ses résolu-
« tions ce qu'il y a eu d'étonnant dans ses revers.
« Doué d'une grande force de tête, plus que
« d'un grande sagesse d'esprit, secret dans ses
« desseins, et n'en imaginant que de vastes, et
« pour ainsi dire, hors de toutes les proportions
« connues; laissant à ses ennemis la circonspec-
« tion dans l'emploi des moyens, afin que l'op-
« position fût plus incertaine, et qu'en lui résis-
« tant on hésitât davantage; méditant sans cesse,
« pour l'Europe effrayée, des destinées nouvelles,
« et se flattant de trouver toujours en lui des res-
« sources égales à ce que ses projets, calculés
« d'après ses espérances, encore plus que d'après
« les occasions offertes, pouvaient lui présenter
« de circonstances inattendues; actif, infatiga-
« ble, croyant à sa fortune, comme César, comme
« Sylla; mais comme eux aussi, par la rapidité
« avec laquelle il exécutait ce qu'il avait conçu,
« ne lui laissant pas le temps de le trahir; se refu-
« sant à l'amitié, parce qu'en y répondant, il eût
« pu se laisser voir de trop près, et qu'il ne vou-
« lait rien perdre de l'illusion qu'il cherchait à
« produire; mais récompensant les agents de sa

Digitized by Google

« puissance ou de ses perfidies, avec cette profu-
« sion dont use au besoin un chef de conjurés qui
« veut s'assurer de la fidélité de ses complices;
« confondant l'autorité avec la domination, pour
« que le commandement fut plus sévère, et qu'il y
« eût moins de lenteur dans l'obéissance; mais
« juste, néanmoins, de cette justice de détail avec
« laquelle on console un peuple de sa servitude,
« toutes les fois, cependant, qu'un intérêt parti-
« culier de vengeance ne le déterminait pas; ne
« connaissant, d'ailleurs, dans ses rapports avec
« les nations étrangères, d'autre droit que la
« force, d'autre arbitre que les événements de la
« guerre; estimant la probité dans les grandes af-
« faires, un obstacle, la franchise, une impru-
« dence; la générosité une duperie; trompant par
« ses promesses, trahissant par ses traités, enchaî-
« nant par ses alliances; d'une ambition inexora-
« ble comme le destin, insatiable comme l'avarice;
« haïssant le malheur parce qu'il sollicite la pitié;
« et qu'il était sans pitié; pardonnant rarement,
« toujours par orgueil, jamais par humanité;
« n'ayant, en un mot, aucune de ces qualités mo-
« rales qui font que ce qui étonne devient aussi ce
« qu'on admire; mais se croyant le maître de l'o-
« pinion jusque par-delà son siècle; mais con-
« fiant à sa gloire le soin de faire oublier ses
« crimes, et faussement persuadé que l'éclat ex-

Digitized by Google

« traordinaire qu'il répandait sur sa vie en efface-
« rait la mémoire : tel fut celui auquel une Provi-
« dence irritée, et non pas les hommes, abandonna,
« pour un peu de temps, les destinées à la fois de
« la France et du monde. »

Enfin, si Napoléon ne persécuta point ses entours, et ne se vengea pas de leurs infidélités ; c'est qu'ils étaient vils à ses yeux, souples devant lui et soumis sans pudeur à un régime dont l'illégalité fut le principal caractère ; car alors, dans cette France où le mot de liberté avait été si hautement proclamé, on était jeté en prison sans forme, retenu là sans jugement, et retenu même après jugement absolutoire, selon les intérêts et sans haine, sous le sceptre d'un personnage dont le cœur n'avait jamais battu.

Digitized by Google

XXXIX

CONGRÈS DE VÉRONE. — YPSILANTI. — FERDINAND VII. — HARDENBERG.

Le congrès de Vérone, relatif aux affaires d'Espagne, avait été précédé de ceux de Troppau et de Laybach, où l'on décida la répression des révoltes de Naples et de Turin; ce fut à Laybach que l'empereur Alexandre désavoua, le premier, Ypsilanti, et écarta de sa personne le comte Capodistrias; désaveu un peu tardif de la part d'un État et d'un souverain, qui n'avaient cessé d'entretenir en Turquie des relations agitatrices, et d'offrir un asile à tout brouillon contraint à fuir le territoire ottoman.

Que d'intrigants de cette espèce n'ai-je pas connu durant mon séjour en Russie! si j'écarte ici le beau et noble Capodistrias, le plus remarquable des agents russes fut Czerni-Georges dont je crois voir encore la figure basannée et les petits yeux vifs, pénétrants et féroces. Cet homme qu'on croyait né en Esclavonie, mais qui avait vu le jour dans la ville de Nancy, jeté, l'on ne sait comment, en Turquie, obligé de la fuir pour assassinat; en-

Digitized by Google

gagé en Autriche, il déserte, se retire en Servie et se met à la tête d'une troupe de voleurs, que la renommée de sa valeur et de ses succès rend nombreuse et redoutable, au point, qu'après avoir tenté vainement de le réduire, La Porte se voit forcée de le reconnaître souverain de Servie, mais n'en cherche pas moins à soulever contre lui la population qu'il opprime. Il s'en venge, en faisant, contre les Turcs, une diversion en faveur des Russes; se bat et se raccommode successivement avec les Ottomans; et, ne pouvant se maintenir entre la haine de ses sujets et les attaques fréquentes des Turcs, il s'allie enfin à la Russie, est nommé général et prince par Alexandre Paolowitch, auquel il fut présenté en 1816, mais ayant été bientôt envoyé en mission secrète dans la Servie, il est reconnu, arrêté et décapité, sans que le Tzar, cause de cette catastrophe, eût daigné le réclamer.

Les vues du cabinet de Saint-Pétersbourg, déjouées par le supplice de Czerni-Georges, prirent une direction nouvelle à l'occasion de l'insurrection grecque. La Russie et La Porte s'étaient également interdit par le traité de Bucharest, toute marche d'armée dans les provinces de Moldavie et de Valachie, si, pourtant, on pouvait faire en sorte que les Turcs y envoyassent des troupes, celles des Russes se seraient trouvé autorisées à y entrer et à s'y établir.

Digitized by Google

Telle fut la mission du prince Alexandre Ypsilanti. Ce brave et noble jeune homme, déjà général-major, quitta donc son cantonnement avec quelques troupes (presque toutes polonaises) qu'il avait rassemblées et formées sur le territoire russe, et entra dans les Hospodarats en y plantant le drapeau insurrectionnel des Grecs. Il y trouva un émule, bientôt son ennemi, dans la personne d'un noble Valaque, nommé *Todor*, dont il s'empara, et qu'il fit décapiter; mais abandonné des troupes de Todor, et entouré de bandits de tous les pays, gens qui tous voulaient commander et non pas obéir; toujours prêts à piller et jamais à se battre; ordonnait-il de placer un poste, *qu'il veille lui-même!* répondait-on, une reconnaissance, *qu'il y aille!*... Quelques étrangers se réunissaient-ils à eux, ils les maltraitaient, leur refusaient tout, et les abandonnaient dans le péril. Une centaine de Polonais qui avaient servi dans la garde de Napoléon, devint la seule troupe sur laquelle Ypsilanti put solidement compter, ainsi que sur quelques Français entraînés à sa suite par un libéralisme irréfléchi. Presque tous y périrent, et leur meilleur chef écrasé par les Turcs et contraint à fuir, se réfugie sur le territoire autrichien, avec son fidèle compagnon le colonel grec, comte Orfano; à la demande de l'empereur Alexandre, qui commençait à revenir des idées politiques qu'il avait sucées dans son éducation, et ne

Digitized by Google

voulait point qu'on pût révéler le secret de l'insurrection valaque, *Ypsilanti* et *Orfano* furent enfermés dans la cruelle prison d'état du Spitzberg. Mais à l'avénement de Nicolas, et d'après le consentement de ce prince, les deux prisonniers furent relâchés. Ypsilanti survécut à peine à sa délivrance; quant à Orfano, plus fortement constitué, il résista au régime de la prison, et s'est, depuis, marié en Russie.

Nous n'avons pas noté la comédie politique de Naples, dont le dénoûment fut si honteux; ni la ridicule farce piémontaise, que déjoua une abdication royale; mais le congrès de Vérone nous ramène à l'issue de la guerre d'Espagne, rapidement et heureusement terminée, en dépit des prévisions de lord Wellington et du général Foy, et faite, comme plus tard celle d'Alger, contre le gré manifeste de l'Angleterre; et ce qui passerait toute croyance, si cela n'avait eu lieu sous nos regards, c'est que les armées françaises venaient à peine de soustraire Ferdinand VII aux mains de la révolte, quand, par un décret du 29 mars 1830, il dépouilla sa famille d'un trône sur lequel il n'était monté qu'en vertu d'un ordre de succession, légalement et politiquement établi depuis plus d'un siècle. Trône auquel son frère don Carlos, et les autres princes de sa branche et de celle de Naples, vivants à cette époque, avaient un droit éventuel acquis déjà.

Pour traiter à fond cette question politique, il

Digitized by Google

faut rétrograder jusques aux traités qui terminèrent la guerre de la succession d'Espagne, et aux considérations qui les dictèrent.

La crainte de voir réunis un jour les deux sceptres de France et d'Espagne, avait armé l'Europe en faveur de Charles d'Autriche, et les intérêts des alliés ayant changé quand le même Charles monta sur le trône impérial, alors fut arrêtée la pragmatique de 1713, acte uni-latéral qui contient à la fois renonciation de Philippe V à la couronne de France et règlement nouveau sur la succession à celle d'Espagne, le tout *consacré comme principe de droit public européen*, par les traités d'Utrecht (11 avril 1713), de Rastadt (7 mars 1714), et plus tard par la quadruple alliance (2 août 1718), mais bien plus encore par plus d'un siècle de durée, sans que rien vînt ou pût troubler la pratique de cet ordre de succession.

Cette pragmatique, acte *européen* par sa co-existence avec la renonciation voulue par le traité, était devenue légalement un acte *espagnol*, par l'acte d'acceptation qui en fut fait constitutionnellement en 1713; car cet acte, examiné dans le conseil d'état, transmis par lui au conseil de Castille, ensuite aux cortès, munies à cet effet de pouvoirs spéciaux, avait donc eu l'assentiment des deux conseils, des cortès et du roi, ce qui, en vertu d'une publication légale, le constituait loi du

Digitized by Google

royaume : loi qui ne pouvait être abolie que dans les formes selon lesquelles elle avait été promulguée. Il y a plus ; il fallait, d'une part, qu'on eût légalement et politiquement le droit de violer des traités faits et renouvelés depuis plus d'un siècle, et sur lesquels les intérêts du corps politique européen étaient fondés ; que, d'une autre part, on donnât à l'abrogation de cet acte un effet rétroactif, au mépris des droits acquis sous l'empire du régime d'hérédité qu'on prétendait détruire. Enfin, devait-on, pouvait-on mettre en oubli l'acte en vertu duquel l'intronisation de Philippe V avait été reconnue, le titre primordial de la royauté des Bourbons d'Espagne et par conséquent de Ferdinand VII lui-même ?

Charles IV, par des motifs que nous nous abstiendrons de noter, communiqua aux cortès, en 1789, mais en leur recommandant le *secret*, une *proposition* de changement dans l'ordre de la succession au trône ; c'est-à-dire la substitution (conformément aux anciens usages espagnols) du système *cognatique*, en système *agnatique*. Ce *projet* eût-il été politiquement admissible, n'avait aucun caractère légal, puisqu'il ne fut pas soumis aux deux conseils d'état et de Castille, que les cortès n'avaient point été autorisées à délibérer sur ce sujet, et que nulle publication légale n'eut lieu à cet égard.

Digitized by Google

Il y a plus, non-seulement il ne fut point question de ce *projet*, durant l'espace de dix-neuf années ; mais le recueil des lois imprimé en 1804, renferme la loi de succession agnatique, de Philippe V, ainsi que l'injonction de ne reconnaître pour loi de l'état que celles légalement *signifiées et publiées* par les *magistratures publiques*.

Or, c'est ce *projet* ou cet acte illégal, sans date certaine, sans signature, sans mention des cortès ; acte explicitement désavoué en 1804 ; que Ferdinand VII, de son propre et *bon plaisir* exhume le 29 mars 1830 ; bien est-il vrai qu'il le révoqua le 18 septembre 1832 ; et, s'il fut renouvelé le 29 juin 1833, ce retour à l'illégalité n'a pour appui que le serment de la princesse des Asturies, dénué de délibération préalable sur un acte qui viole toutes les lois, tous les droits, tous les traités et toutes les formes voulues, et du vivant de celui (don Carlos) qui avait déjà un droit éventuel acquis à la couronne.

Qui s'imaginerait, après ces détails, posés en fait, que, dans ce qu'on nomme la chambre des pairs, un ministre des affaires étrangères ait pu, dans la séance du 9 janvier 1837, faire entendre ces inimaginables paroles : « Isabelle est reine.... « de droit, car... ou les cortès de 1712 n'ont pas eu « le droit d'approuver la pragmatique de Phi-« lippe V ; ou bien il faut reconnaître aux cortès de

Digitized by Google

« 1830 le droit d'approuver l'abolition de cette « même pragmatique. » Au reste, ce ministre aussi ignorant que présomptueux, prend pour cortès de 1712 et 1830, celles de 1713 et 1833, et oublie ou feint d'oublier que ces dernières n'ont ni délibéré, ni émis une approbation sur un objet aussi grave, mais n'ont que prêté serment; il oublie ou ignore que l'acte uni-latéral tenant au droit politique européen, n'eût pu être soumis à la délibération seule des cortès. Il n'en fut pas moins applaudi par la stupide politique de cour, si empressée à relever, entre nous et l'Espagne, ces Pyrénées qu'avait abaissé Louis XIV.

Le gouvernement français protesta contre un acte aussi nuisible à la France qu'à la famille royale; Louis-Philippe, duc d'Orléans, protesta de son côté; et il avait en cela un double intérêt, c'est-à-dire, 1° un droit constant au trône espagnol, en cas de deshérence des branches de la maison régnante à Madrid et à Naples; 2° l'expectative plus prochaine de la couronne de France, si le duc de Bordeaux venait à manquer. Remarquons encore que la renonciation de la branche espagnole n'étant fondée que sur les intérêts politiques de l'Europe qui repoussait l'idée de la réunion des deux sceptres dans une même main, l'exhérédation des princes mâles des Bourbons d'Espagne et de Naples annulerait cette renonciation, et ruinerait les droits

Digitized by Google

légitimement héréditaires de la maison d'Orléans au trône de France.

Quant à cette abjuration de la succession agnatique, fruit de l'aveugle ambition d'une reine qui finit par en devenir la coupable victime, et de celle d'un homme que j'ai connu (Zea-Bermudez), pénétré alors, en apparence du moins, de sentiments légitimistes, la postérité, qui juge irrévocablement les forfaits politiques, a déjà commencé pour eux.

Il en est de même d'un autre homme de ma connaissance, Bordaxi-Azzara, si vivement ami de toute légitimité en Russie, et agitateur révolutionnaire à Turin, quand il y résidait comme ministre des cortès, successeurs de nos jacobins de la Terreur, troubles durant lesquels *Charles-Albert* avait, avec autant d'adresse que de courage, servi utilement la cause royale qui allait triompher sans secours étrangers, quand l'envoyé russe, comte de Moncenigo, fit suspendre les opérations militaires contre les rebelles, déjà réduits à une totale impuissance, avec lesquels il entra en négociation, et auxquels il servit de plastron, ce qui prolongea encore l'agonie de cette révolution dont son intervention sauva les coupables.

Ce que je ne dois pas omettre en terminant ce chapitre, c'est la mort d'un des plus grands ministres de cette époque, celle du prince de Hardenberg, chancelier d'état du roi de Prusse, arrivée à

Digitized by Google

Gènes, le 26 novembre 1822. Cet homme, qui contribua si puissamment à la grandeur et à la prospérité de sa patrie adoptive; qui, après avoir défendu au congrès de Vienne les principes de la légitimité contre les intentions de l'empereur Alexandre en faveur du duc d'Orléans ou de la régence de Marie-Louise, opina vivement pour le morcellement de la France, lors des négociations qui amenèrent le traité du 20 novembre 1815, se retrouve successivement à Aix-la-Chapelle, à Tœplitz, à Troppau, à Laybach, et termine sa carrière à l'âge de soixante-douze ans, en laissant des mémoires conservés aux archives de Berlin, à la demande de nombre de personnes intéressées à leur non publication.

Digitized by Google

XL

SUPPLÉMENT AU CHAPITRE SUR LE CONGRÈS DE VÉRONE. — BERGASSE. — METTERNICH. — POZZO-DI-BORGO. — ZEA.

Je ne donnerai point ici les détails de cette guerre d'Espagne, décidée à Vérone, que la France voulut faire sans le concours de ses alliés, et qu'elle fit en dépit d'une vive opposition de la part de l'Angleterre; de cette guerre dont on a peut-être trop parlé, et où les armées de la Restauration furent reçues avec autant de faveur, par les populations, que celles de l'Empire l'avaient été avec rage. Je dirai seulement qu'à l'époque où les révolutions d'Espagne, de Naples et de Piémont éclatèrent, Bergasse adressa au prince d'Hardenberg, avec prière de le communiquer à l'empereur Alexandre, un mémoire politique où il démontrait l'urgente nécessité de réfréner la secte révolutionnaire, qui, de nouveau, menaçait la tranquillité de l'Europe, secte dont il dénonçait les principes, les vues, les menées perturbatrices. « Ce qui se passe, « disait-il, en Espagne, à Naples, dans quelques

Digitized by Google

« parties de l'Italie autrichienne et de l'Etat ro-
« main, en Angleterre et même en France, au
« moment où j'écris ceci, ne justifie que trop ma
« triste prévoyance... Peu de gens connaissent les
« mystères de la secte et ses immenses ressources;
« peu savent comment une multitude innombrable
« d'individus concourent, sans s'en douter, au
« succès de leur plan. Je sais bien, qu'il n'appar-
« tient à aucun souverain d'exercer une influence
« directe sur les résolutions des autres souverains;
« personne n'est plus convaincu que moi, que les
« nations doivent demeurer indépendantes. Aussi
« dans la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à Votre
« Majesté, me suis-je borné à des réflexions géné-
« rales sur la nature et les progrès du mal dont il
« importe si fort d'arrêter les ravages; si j'ai parlé
« de la nécessité d'un congrès où l'on prendrait
« en considération l'état moral de la société euro-
« péenne, Votre Majesté a dû voir que je me suis
« bien gardé de spécifier, en aucune manière, les
« déterminations qu'il conviendrait de prendre. »

Ce mémoire, dont nous ne donnons qu'un léger fragment, inspira l'idée de ces congrès successifs dont les effets furent si prodigieusement fructueux pour la tranquillité continentale. L'Europe perdait cependant alors l'un de ses plus habiles soutiens, dans la personne du prince d'Hardenberg, qui avait rendu à la Prusse de si grands services, et lui

Digitized by Google

laissait pour héritage, de précieux travaux relatifs à son organisation économique. Mais une perte bien plus grande encore eût été celle du prince de Metternich, heureusement encore dans la force de l'âge; homme qui joignait aux formes les plus aimables, et à une bonté d'âme que la politique, si desséchante, n'avait point atténuée, des vues aussi étendues que saines; homme qui tout en se montrant conciliant ne recula pourtant jamais devant une mesure vigoureuse dès qu'il la crut nécessaire; aussi, répondit-il ainsi à un envoyé de Naples qui le suppliait d'épargner à son pays une invasion armée : « La révolution napolitaine est l'ouvrage « d'une secte coupable : l'effet de la surprise et « de la violence : si les cours lui donnaient le « moindre encouragement, ne fût-ce que par le si« lence, elles répandrait les semences de la révolte « dans les pays où elle n'a pas encore pénétré. « Le premier intérêt, le devoir le plus sacré des « puissances, est de l'écraser dans son berceau. « Quant à l'offre du gouvernement napolitain de « faire tout ce qui dépendra de lui pour empêcher « l'extension de la propagande, en eût-il le pou« voir, nous ne lui devrions aucune reconnais« sance de ce que nous exigerions de lui comme « un devoir. La reconnaissance du nouvel ordre « de choses à Naples ébranlerait les fondements de « notre propre état, et enlèverait au vôtre les seuls

Digitized by Google

« moyens qu'il possède aujourd'hui de s'opposer « aux hommes de l'anarchie. Ces moyens sont « l'ordre et le maintien des principes sur lesquels « seuls se fonde la tranquillité des états, et ces « principes triompheront du moment où le gou- « vernement sera résolu de maintenir les anciennes « institutions contre l'attaque des innovateurs. » L'ambassadeur, un peu surpris, ayant demandé si un arrangement à l'amiable était absolument impossible, le prince lui répondit : « Il ne s'agit « point ici d'un arrangement, mais d'appliquer « un remède au mal; employez tous vos efforts « pour que les hommes bien pensants de votre « pays supplient le roi, de reprendre les rênes du « gouvernement, d'annuler tous les actes faits de- « puis le 5 juillet; de punir les individus qui ont « conduit votre patrie sur les bords de l'abîme, « et, enfin, d'adopter des mesures capables d'as- « surer le bonheur et la prospérité du peuple. Si « vous faites cela, l'Autriche et toute l'Europe « vous soutiendront » L'envoyé ayant paru douter que, dans l'état actuel des affaires, il se trouvât à Naples des hommes disposés à en agir ainsi. « Si « vous n'en trouvez pas, reprit le grand chance- « lier, S. M. l'Empereur mon maître saura vous en « fournir, qui ont tout le pouvoir d'effectuer le « bien que je vous ai indiqué. Disposez de 80,000, « ou s'il le faut de 100,000 soldats autrichiens ; ils

Digitized by Google

« s'avanceront à votre première réquisition, et « vous ramèneront à Naples vainqueurs des re- « belles. » Le gouvernement napolitain étant hors d'état de tenir tête à la révolte, de plus en plus audacieuse, c'était le seul moyen d'en finir ; mais l'ambassadeur s'y refusa, en exprimant avec amertume sa peine de voir les Autrichiens adopter des mesures extrêmes quand il était venu pour prévenir l'effusion du sang. « Qui, répliqua le prince « de Metternich, en terminant l'entretien, il fau- « dra que le sang coule, mais il retombera sur la « tête de ceux qui ont sacrifié le bonheur de leur « pays aux inspirations d'une ambition person- « nelle : quant à moi j'en repousse la responsabi- « lité. »

Le système politique de l'Autriche était triple : 1° Maintenenir l'Allemagne et l'Italie dans le calme. 2° Être l'avant-garde du Nord vers l'Occident. 3° Surveiller, en Orient, la trop grande extension de la Russie, rôle totalement conservateur ; aussi préférerait-elle en France, tout gouvernement faible, à celui qui pourrait devenir agitateur. Telle était la politique invariable et ferme du cabinet de Vienne sous la direction du prince de Metternich. La politique du cabinet de Saint-Pétersbourg suivait alors à peu près la même direction. Pozzo-di-Borgo, dans une dépêche au comte Nesselrode en date des $\frac{10}{22}$ décembre 1826, mandait, d'après la correspon-

Digitized by Google

dance d'Espagne et de Portugal, qu'on y a ponctuellement exécuté les ordres de S. M. I., ayant pour but d'*inculquer la justice et la modération aux deux gouvernements de la Péninsule ;* mais il peint Canning comme auteur de l'indépendance de l'Amérique espagnole, pour se venger de la guerre faite aux libéraux de la Péninsule, et dit qu'il s'opère en Angleterre, dans les esprits, *une révolution contraire à la tranquillité des monarchies du continent*, et que la nation recourra *aux moyens les plus noirs pour atteindre à ce but :* le comte Pozzo-di-Borgo rassurait aussi le gouvernement russe sur l'état moral de la France ; quoique, dit-il, le clergé soit *exalté* d'un *zèle inconsidéré ;* le premier *ministre sans dignité*, et qu'une *jalousie inquiète éloigne les talents; il* signale comme dangereuse la liberté accordée à la presse, et dit que la France doit se placer sous la protection de la Russie. — Dans une dépêche du 12 décembre 1828, il signale déjà les prétentions ambitieuses et la faiblesse du prince de Polignac, non encore ministre; mais ce à quoi l'on devait le moins s'attendre, ce fut ce décret du 29 mars 1830 sur un nouveau mode de succession au trône d'Espagne, œuvre inconsidérée d'une femme ambitieuse, et d'un ministre (Zéa) sorti de basse classe, parvenu sans talent, comme j'ai été trop à même de le juger.

Digitized by Google

XLI

ALEXANDRE PAOLOVITCH. — ESSAI DE RÉVOLTE. — PRINCIPAUX CONJURÉS.

Je ne prétends pas donner ici la biographie de ce prince que Napoléon a peint d'un seul trait, en disant : Quant à celui-ci, *c'est un Grec du Bas-Empire.* Citons pourtant quelques faits qui le concernent.

Le Tzar, non content d'avoir excité sous main la Norvége à ne pas se soumettre à Bernadotte, quoiqu'il la lui eût hautement garantie, ne cessait d'employer sa puissante influence en Allemagne pour l'empêcher d'y contracter une alliance de famille avec quelqu'un des princes de ce pays. Charles-Jean, se voyant donc fermées toutes les portes souveraines, se rabattit sur le prince Alexandre de Wurtemberg, général au service de Russie, spéculant sur la connaissance acquise de la faiblesse et de la cupidité de ce personnage. Il lui demanda donc la main de sa fille pour le prince royal Oscar, et l'eût facilement obtenue, mais la vaniteuse et fière épouse du prince Alexandre en parla avec ef-

Digitized by Google

froi à l'empereur, qui la rassura en lui promettant qu'il arrangerait la chose à sa satisfaction. Il commença donc par approuver l'union sollicitée, et invita le prince à l'accepter avec autant d'ardeur que de reconnaissance; mais à condition que dans le cas où les futurs conjoints ne laisseraient point d'héritiers mâles, la couronne de Suède serait dévolue au fils aîné du duc de Wurtemberg. Or, Charles-Jean qui ne pouvait prendre un tel engagement, considérant cette réponse comme une honnête défaite, n'eut, pour marier son fils, d'autre ressource que de l'unir à la fille d'Eugène de Beauharnais. Qui aurait cru que plus tard un Beauharnais épouserait la nièce de l'empereur Alexandre?

Novikoff avait été, en Russie, l'instituteur des loges maçoniques; choqué de l'ignorance et de la corruption de ses compatriotes sous l'empire de la Messaline philosophe qui les gouvernait, il tenta d'éclairer leurs esprits et de réformer leurs mœurs, ne proclama que des idées saines et ne professa que des opinions religieuses; mais l'impératrice Catherine II, effrayée de tout ce qui portait un caractère de nouveauté, le fit enfermer dans la forteresse, et ordonna même qu'il fut mis à mort. L'humanité néanmoins l'emportant sur la peur, lui fit de jour en jour différer l'exécution de cet ordre barbare. Novikoff atteignit ainsi l'avènement de l'empereur Alexandre, qui lui rendit la liberté. Tourgenieff,

Digitized by Google

son ami et son associé, avait aussi été condamné à une prison perpétuelle.

Novikof, qui ne mourut qu'en 1815, put voir le Tzar son libérateur permettre l'ouverture des loges maçoniques, qu'il ne tarda pourtant pas à faire fermer, ce qui ne fit qu'enlever à la police des moyens de surveillance; tandis que ce prince éveillait lui-même les idées révolutionnaires en disant à la Pologne, en plein sénat, que le plus beau jour de sa vie serait celui où il donnerait des constitutions à tous ses états. Dès-lors les têtes fermentèrent, parmi la jeunesse surtout, dont l'élan, dénué d'expérience, est si facile à enthousiasmer pour des idées théoriquement séduisantes.

Les premières semences d'insurrection furent pourtant étrangères à toutes opinions politiques. Le colonel Schwartz excita par sa brutalité, dans le régiment des gardes de Séméonofski des mécontentements qui allèrent jusqu'à la révolte. Les grands ducs ne purent rien obtenir du soldat, qui s'apaisa pourtant à la voix du général comte Milo-radovitch; quelques soldats furent punis; les officiers renvoyés dans les divers corps de l'armée; et les régiments des gardes, mécontents, furent durant quelques mois, cantonnés en Pologne. Ceci avait lieu à la même époque que les révolutions d'Espagne, de Turin, de Naples, et concourut, ainsi que les relations de Bergasse avec l'empereur

Digitized by Google

Alexandre, à dégoûter ce prince des idées qui lui avaient fait protéger en France les révolutionnaires préférablement à la légitimité. Aussi quand l'héroïque duchesse de Berry fut accouchée d'un prince, répondit-il à la notification qu'on lui en fit, par ces mots adressés à Louis XVIII : « La nais-« sance du duc de Bordeaux est un événement que « je regarde comme très heureux pour la paix de « l'Europe et qui porte de justes consolations au « sein de votre famille. Je prie Votre Majesté de « croire que je ratifie le titre d'enfant de l'Europe « dont on a salué M. le duc de Bordeaux. » C'était en effet ainsi qu'il l'avait été par le nonce du pape, au nom du corps diplomatique.

Alexandre Paolovitch était, alors, très désillusionné des idées révolutionnaires; aussi quand Murat se fit prendre, en voulant imiter Napoléon, le roi de Naples hésitait à le faire fusiller avant d'avoir consulté l'empereur de Russie. Le duc de Serra-Capriola qui connaissait ce prince, dit à son maître : « N'en faites rien. Votre Majesté causerait « un vif embarras au Tzar, qui sera charmé d'ap-« prendre que vous vous soyez débarrassé d'un « ennemi. » En effet, Alexandre récompensa richement le courrier qui lui apporta la nouvelle du supplice de Joachim.

Quant à la grande conjuration ourdie contre son autorité et même sa vie, il est mort en décem-

Digitized by Google

bre 1825 sans l'avoir réellement connue. La discrétion des nombreux conjurés l'avait fait échapper à la sagacité de la police, quoique des propos et des écrits frondeurs eussent dû la lui dévoiler. J'ai connu la plupart des chefs de cette intrigue révolutionnaire; c'était pour la plupart des jeunes gens pleins d'esprit, pleins d'honneur, l'élite de la société russe; j'ai vécu parmi eux; mais j'étais loin de penser qu'il y eût, chez ces extravagants, autre chose qu'une exaltation stérile, et qu'ils osassent entreprendre une révolution, sans avoir pour instrument le peuple ou l'armée. Toute complicité était resserrée dans les hautes classes, qui peuvent faire une révolution de palais et non une révolution politique. La conjuration découverte quelques heures seulement avant l'heure fixée pour son exécution, les enquêtes furent longues, vexatoires, portèrent surplus de trois mille personnes, et aboutirent à la condamnation, en juillet 1826, de 121 coupables, dont 110 à être décapités, 5 à être écartelés, Pestel; Réléief, Mouravief, Bestouchef-Riumin, Kakhovsky, et 6 aux travaux forcés; et il n'y eut d'exécutés que les cinq, dont toutefois la sentence fut commuée, et qui furent pendus au lieu d'être écartelés.

C'était un jeune homme plein de feu et dévoré d'ambition que *Pestel*, craint de ses complices, qui croyant en avoir besoin, et tout en s'en servant

Digitized by Google

projetaient déjà de le perdre ; il se repentit de sa conduite, écrivit à sa famille une lettre touchante et marcha au supplice avec fermeté. *Réléief*, poète distingué, montra encore plus de sérénité. L'empereur Nicolas sachant que sa veuve était sans fortune, lui envoya demander ce qu'il pourrait faire pour elle et ses enfants : *M'envoyer un bourreau*, répondit-elle. Il n'en fut pas ainsi d'un des frères Pestel, qui obtint l'aiguillette d'aide-de-camp, ce qui fit dire que c'était la corde de son frère : quant au père, il demanda de l'argent. *Mouravief*, *Bestouchef* et *Kakohvski* manifestèrent le même courage, et ce dernier eut la noblesse de déclarer qu'il n'avait aucuns parents, quoiqu'il y eut à la cour des personnes de son nom que son supplice aurait humiliées.

Quant à Mouravief, son peu de succès en voulant insurger les troupes, dans le midi, prouve combien le projet des conjurés était absurde. *Vous pourrez parvenir*, leur disait-il, *à tous les grades, à toutes les dignités.* — *Et que deviendra l'empereur?* demande un des soldats. — *Il n'y en aura plus!* — *Allons, c'est un fou!* Et ils s'éloignent tous.

Le deuil de l'empereur avait fait taire dans les rues cet instrument nommé orgue turc ; elles en furent inondées le jour du supplice des cinq malheureux ; depuis ce jour-là, je ne puis les entendre

Digitized by Google

sans un douloureux souvenir, d'autant que le colonel des chevaliers-gardes célébra ce même jour par une fête à la campagne.

Plusieurs femmes voulurent suivre leurs maris dans l'exil; mais il leur fut brutalement signifié que si elles exécutaient ce dessein, leurs biens seraient séquestrés; la princesse Trubetskoï, fille d'un Français, n'en partit pas moins, et un Français, qui l'accompagna jusqu'au lieu d'exil de son époux, fut, aussitôt son retour, expulsé de la Russie *. Quant à l'impératrice-mère, déjà rendue à Moskou, elle tomba en faiblesse en apprenant le supplice des coupables.

Parmi ceux dont l'arrêt de mort fut commué en exil perpétuel, il en est dont l'histoire est assez curieuse : ce sont les Pogio. La voici. Quand l'impératrice Catherine voulut peupler les déserts qu'elle venait d'acquérir sur la frontière méridionale de son empire, on ramassa par ses ordres, parmi les Italiens, Corses, Grecs et Lévantins, tout ce qu'on put réunir de ces gens en guerre avec la société. Une cargaison de cinq cents de ces bandits arrive à Kherson, et son début est l'assassinat du capitaine du navire qui les importa. Or, depuis qu'en Russie l'on ne supplicie plus, comme jadis,

* L'exil en Sibérie de cette famille, composée du père, de la mère, et de *cinq* enfants, n'a pas éprouvé depuis lors le plus léger adoucissement. (*Note de l'Éditeur*.)

Digitized by Google

pour oui et pour non, ce qui donne au crime une impunité qui fait croire au reste de l'Europe qu'il ne s'y en commet plus, on commença par les mettre aux fers; mais les nourrir sans les occuper devenait une charge dont on chercha à se débarrasser; et comme la plupart ne savaient pas ce que c'était qu'un instrument aratoire, et que nuls préparatifs n'avaient eu lieu pour les coloniser, on se contenta de leur assigner 5 kopecs par jour (alors 25 sous de France), et de leur donner la faculté de chercher fortune à leur gré. Parmi ces indépendants de toutes lois et de tout commerce social, se trouvait un certain Pogio. Il avait été garçon barbier, se dit chirurgien, demanda du service en cette qualité, et fut envoyé exploiter un régiment russe. Là il acquit de grade en grade celui qui le faisait noble, mit sou sur sou, et plaça ses fonds avec d'autant plus d'avantage, que dans les premiers médicaments, les profits étaient immenses, et l'argent rare au point qu'on y plaçait celui-ci à trois pour cent par mois sur nantissement, et même beaucoup plus haut quelquefois. Il lui fut d'ailleurs accordé de vastes terres, qu'on prodiguait alors à qui en voulait et autant que l'on en demandait : terres prodigieusement fertiles, qui procurèrent bientôt une grande fortune à ce Pogio. Ses deux fils furent placés dans les gardes, chose très facile à cette époque. L'aîné épousa la fille du

Digitized by Google

gouverneur-général de Crimée (Baratzine); je n'ai connu que l'autre, servant au régiment de Préobrajinski, jeune homme d'une jolie figure, plein d'esprit, mais fanatique d'athéisme et de jacobinisme, bon ami, bon camarade, de mœurs si douces en apparence, qu'il n'aurait pas voulu faire mal à un poulet, et qui néanmoins proposait à ses complices de tuer la famille impériale tout entière, hommes, femmes et enfants, contraste dont la révolution française nous a fourni de nombreux exemples, ce qui doit faire gémir tout homme sage à l'idée de ces événements qui dépravent à un tel point des âmes naturellement droites et pures.

La rigueur qui porta, sous de simples soupçons, sur environ trois mille personnes arrachées à leurs foyers pour être jetées en prison, et dont l'innocence fut plus tard reconnue, fit naître un intérêt presque général à l'égard des coupables mêmes. Parmi les conjurés, quelques-uns favoris des princes, ou leur tenant par le sang, furent épargnés; les Bobrinski, par exemple, fils d'un bâtard de Catherine II. Il ne fut pas même question d'eux dans les actes publics de cette époque, bien qu'ils eussent plus que tous autres fourni des fonds pour aider à la conspiration; aussi quand le grand-duc Constantin lut à Varsovie les détails de cette œuvre de folie furieuse au colonel B.... *Ceux-là*, dit-il, *ne nous traitent pas en cousin*. Or, le colonel B....,

Digitized by Google

à qui il s'adressait, avait, quoique très légèrement, trempé dans les menées secrètes de ceux qui étaient déjà en jugement, et à la lecture que le prince lui faisait des détails complets de cette affaire, il tremblait à chaque mot d'entendre prononcer son nom : il ne le fut pas. Le grand-duc lui fit cette question terrifiante : *Et vous, qu'allez-vous faire? — Retourner à Saint-Pétersbourg. — C'est ce que je vous conseille.* Et croyant presque marcher au supplice, il part pour la capitale et se rend sur-le-champ près de l'empereur. *Voilà bien des événements*, lui dit le tzar, *mais cela est fini. — Oui, pour Votre Majesté*, répond le colonel, *mais non pour moi. — Soyez tranquille, B., il n'a pas même été question de vous.* D'autres éprouvèrent la même faveur; mais je ne nommerai pas ceux sur les noms desquels la bienveillance impériale daigna jeter un voile.

Ce que je dois noter ici, c'est, d'une part, que les conjurés s'étudiaient depuis longtemps à vanter outre mesure le grand-duc Constantin, dont ils eussent voulu faire un mannequin révolutionnaire; et, d'une autre, que, durant les quinze jours où ce prince fut déclaré empereur, je ne cessai d'entendre dire dans les salons de gens haut placés : « L'avénement de Constantin est un grand bonheur « pour le grand-duc Nicolas; car si celui-ci était « parvenu au trône, il ne se serait pas passé un

Digitized by Google

« mois avant qu'il n'eût été traité comme son père « et son aïeul. » Eh bien! plusieurs de ces hommes, qui tenaient ou accueillaient de tels propos, n'en ont pas moins été comblés de faveur par l'empereur actuel, qui ignora ou voulut paraître ignorer ce qu'ils dirent ou pensèrent avant une intronisation à laquelle ils ne croyaient pas, et qu'après coup ils saluèrent de tout le zèle hypocrite d'une ambitieuse courtisanerie, exaltant plus que tous autres la noblesse avec laquelle Nicolas-Paolowitch avait fait proclamer celui qu'il savait avoir abdiqué d'avance en sa faveur.

Au reste, le nouvel empereur, miraculeusement sauvé, avait manifesté dans cette terrible journée autant de magnanimité que de courage.

Digitized by Google

XLII

UKASES DE L'EMPEREUR NICOLAS, RELATIVES AUX PUISSANCES RUSSES.

A la suite de la tentative d'insurrection comprimée à Saint-Pétersbourg, beaucoup de villages se révoltèrent, et il fallut les contenir par la force; aussi y eut-il du sang répandu. Non content de les punir, le tzar, pour les éclairer, donna, le 12 mai 1836, un ukase dans lequel, attribuant à la malveillance le bruit répandu de l'affranchissement de tout impôt pour les paysans de la couronne, et de soumission à leur maître pour ceux des particuliers, il ordonnait, sous peine d'être traités *selon la rigueur des lois*, de se soumettre *sans réplique à la volonté de leur seigneur*, enjoignant aux gouverneurs des provinces la plus sévère surveillance à cet égard, et la lecture de cette ordonnance impériale dans les églises, tous les dimanches et jours de fêtes, ainsi qu'aux marchés et foires, durant l'espace de six mois. Mais les désordres continuant encore, l'empereur, par un nouvel ukase donné le 9 août, durant le séjour de Sa Majesté à Moskou,

Digitized by Google

ordonna de faire juger les paysans qui persistaient dans leur désobéissance à leur seigneur, par un tribunal de guerre, composé *moitié d'officiers, moitié de juges de l'arrondissement* où le délit aurait eu lieu, et dont les décisions seraient exécutoires par l'approbation du gouverneur civil, si les punitions corporelles n'excédaient pas neuf personnes, sinon elles devraient être présentées à la confirmation de l'empereur; et pour donner plus d'activité à la police de surveillance, il forma, sous la direction de son aide-de-camp général Benkendorff, une troisième section de sa chancellerie privée, dont le cercle d'opérations renferme :

1° Toutes les mesures organiques, et tous les renseignements qui ont trait à la haute police.

2° Les notions les plus détaillées sur tous les individus qui sont sous la surveillance de la police, ainsi que toutes les mesures régulatrices qui ont trait à cet objet.

3° Le renvoi et la fixation du lieu de résidence des individus suspects.

4° Tous les réglements et les mesures régulatrices relatives aux étrangers, soit domiciliés en Russie, ou qui y arrivent, soit qu'ils quittent l'empire.

5° Les tableaux de tous les cas fortuits qui ont lieu dans toute l'étendue de l'empire.

6° L'annonce de toutes les affaires qui concer-

Digitized by Google

nent la découverte des faux monnayeurs, ou de fabricateurs de timbre, documents ou autres titres, lesquelles affaires seraient examinées et débattues par les ministres de l'intérieur et des finances.

En conséquence de cette ordonnance, les chefs des provinces doivent adresser leurs rapports directement à Sa Majesté, en y ajoutant : A la troisième section de la chancellerie privée de Sa Majesté Impériale, et ne plus les envoyer au ministre de l'intérieur, chargé précédemment de les recevoir.

Dès-lors le réseau de la police s'étendit plus que jamais sur tout l'empire; mais il faut rendre justice à Benkendorff, quelle que fut l'activité qu'il donna à sa police, elle ne fut point vexatoire, malgré les nombreux agents qu'il entretint depuis le salon jusqu'au cabaret, et qu'il nommait ses ambassadeurs : c'est le mot dont il se servit en me dévoilant, sans le vouloir, celui d'un homme que je n'eusse jamais soupçonné de jouer un rôle aussi infâme.

Digitized by Google

XLIII

INDEMNITÉ AUX FAMILLES DES ÉMIGRÉS ET DES CONDAMNÉS POLITIQUES.

J'étais encore en Russie à l'époque où il fut accordé des indemnités *aux familles des émigrés et des condamnés politiques*, et l'on y accueillit cette mesure comme un acte de nature à reconstituer et à raffermir la propriété, base de l'état social. Mais des clameurs parties de France s'élevaient contre cette charge d'*un milliard*, imposée sur la France en faveur *des émigrés*, disait-on. Or ce n'était pas *un milliard*; les *émigrés* n'en profitaient pas seuls, et, par le fait, ce ne fut point une charge pour l'Etat, tandis que c'était un avantage immense pour les acquéreurs de biens nationaux.

Mettant donc à part l'opportunité ou l'inopportunité de cette opération, nous allons opposer ici la vérité à des déclamations, fruits de l'ignorance ou de la mauvaise foi.

1° La confiscation était doublement illégale; car, supprimée en principe, elle n'eût pas dû, existant encore, exhéréder les enfants non émigrés; il y a

Digitized by Google

plus : en leur refusant leur part héréditaire, on la reproduisait comme *droit*, pour s'emparer d'avance même de leur montant sur les biens de leurs auteurs non émigrés; on faisait revivre ce *droit* durant cinquante ans au profit de l'Etat.

2° Ce prétendu *milliard* était 30,000,000 de rente, dont le capital, raisonné au denier vingt, n'était réellement que de 600,000,000. On en a confisqué depuis un sixième, ce qui l'a réduit à 500,000,000, moitié du milliard supposé.

3° Les héritiers des *condamnés politiques* qui devaient prendre, et ont pris en effet part à l'indemnité, depuis Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, jusqu'à Fouquier-Tinville, Carrier et autres, en ont touché pour la somme d'environ 150,000,000.

4° Sur les 350,000,000 restant, les créanciers des expropriés, qui auraient dû être payés par l'Etat, détenteur d'une immense masse de propriétés séquestrées, qui ne l'avaient point été et avaient perdu tout droit à l'être, en ont enlevé encore pour 50,000,000, ce qui réduit cet effrayant milliard à 300,000,000, tout le reste ayant passé aux mains de Français non émigrés, ou non héritiers d'émigrés.

Enfin, si l'on note les frais, au profit de l'Etat, des réclamations, et la hausse opérée dans les droits de mutation, par la hausse du prix vénal des biens dits nationaux, portion du revenu public, équiva-

Digitized by Google

lant à la rente réelle de l'indemnité, on verra que l'État n'y a rien perdu.

Qui sont donc ceux qui ont le plus gagné à l'indemnité? ce sont les acquéreurs des biens nationaux, par la hausse rapide de ces biens. Je ne citerai ici qu'un fait, sans le donner pourtant pour une règle générale. Le château et parc de La Roche, département de Seine-et-Marne, vendus 60,000 fr. avant l'indemnité, l'ont été après cette opération, au prix de 180,000 fr., valeur triplée pour l'acquéreur.

Il fut assez curieux alors de voir nombre de libéraux crier contre l'indemnité, et tendre les mains pour en saisir leur part. En effet, voici la liste des principaux indemnisés :

Le duc de Choiseul.	1,100,000 fr.
Le duc de Liancourt.	1,400,000
Le marquis de La Fayette. . .	450,682
Gaëtan de La Rochefoucauld. .	428,206
Charles de Lameth.	201,696
Thiard.	357,850
Louis-Philippe.	14,000,000

Sans compter l'héritage des Condé.

Des capitalistes bien connus, après avoir gagné en biens-fonds des sommes immenses sur l'achat et la liquidation de la succession du dernier rejeton d'une illustre famille, victime de la Terreur, exigèrent encore et obtinrent les indemnités aux-

Digitized by Google

quelles des héritiers naturels auraient pu seuls prétendre.

Enfin les indemnités furent recueillies en grande partie, non par les expropriés, mais par leurs ayant-causes, qui légalement n'eussent pas dû être exhérédés.

Quant à ceux qui justifient l'expropriation des émigrés considérés comme ennemis de la révolution, ils auraient dû au moins distinguer les émigrés armés de ceux qui, très inoffensifs, avaient, selon le droit naturel, celui de fuir pour éviter l'insulte, la prison ou la mort. Eh bien! je crois devoir citer ici, à l'égard des émigrés armés, ce fragment d'un écrit de Bergasse : « Je ne m'arrêterai « pas..... à démontrer que la cause que les émigrés « ont défendue est une cause éminemment juste... « J'observerai seulement qu'il y a, dans la con- « duite des émigrés, une circonstance qui doit les « rendre singulièrement recommandables. Les au- « tres guerriers combattaient pour la gloire (il « aurait pu ajouter pour la fortune et l'ambition); « ils n'avaient à craindre que la mort sur un champ « de bataille, ou une détention honorable et passa- « gère chez les ennemis. Ceux-ci se battaient avec « un courage d'autant plus héroïque, que, dans la « victoire, aucune gloire, du moins présente, ne « leur était réservée; et s'ils étaient pris, une fin « ignominieuse les attendait sur l'échafaud. On a

Digitized by Google

« beau dire, il y a là quelque chose de plus qu'une « grandeur ordinaire. C'est le devoir seul et le « devoir obscur qui commande ; c'est la fidélité « sans aucune espérance personnelle qui obéit. »

Telle était, sur les émigrés armés, l'opinion du respectable Bergasse ; telle était aussi celle du maréchal Macdonald, qui fut le premier à demander des indemnités pour ceux qu'il qualifiait *les courtisans du malheur*.

Notons ici que le roi et les princes de la branche aînée n'ont point participé à l'indemnité.

Notons encore que ceux qui ont tant déblatéré et déblatèrent encore aujourd'hui contre l'émigration armée en faveur de la monarchie attaquée par des révolutionnaires barbares ou exaltés, se taisent sur l'émigration armée d'Armand Carrel contre une restauration qui préservait la France d'un démembrement, et lui rendait *paix*, *crédit* et *dignité* ; ajoutons que les émigrés étaient conduits au supplice par la révolution, et qu'Armand Carrel fut grâcié par la légitimité.

Digitized by Google

XLIV

MON RETOUR EN 1828. — VOYAGE A BADEN. — MINISTÈRE POLIGNAC.

La miraculeuse renaissance de la France depuis la Restauration, l'étonnement qu'elle produisait à l'étranger, et qu'on lisait dans les traits des ministres européens, dont la transparence dévoilait l'extrême jalousie, sentiment qui porta Castlereagh au suicide; l'opinion généralement répandue que le cabinet de Versailles allait obtenir, par l'effet d'une politique lumineuse et ferme, cette frontière du Rhin, que les longs triomphes de Napoléon n'avaient pu conserver; enfin l'amour de la patrie et des miens me déterminèrent, vers la fin de 1828, à quitter cette Russie où j'avais été si heureux, et où je laissais d'honorables amis.

Partout, sur ma route, j'entendais avec une vive jouissance retentir l'éloge de mon pays; et, bien différent de mon premier retour en 1815, mon voyage devenait une marche triomphale qui me faisait éprouver combien on pouvait être fier du nom de Français. Mais cet enchantement dura peu, car,

Digitized by Google

après avoir franchi notre frontière, j'entendais dire à chaque pas que le cabinet des Tuileries était bassement à la traîne de l'étranger; et cela, après qu'il venait de faire la guerre d'Espagne malgré l'Angleterre, et allait, en dépit d'elle, conquérir Alger. Cependant, après avoir visité mes parents, je fis en Allemagne une nouvelle tournée par Luxembourg, Trèves, Ems, Francfort, Baden, et retrouvai là pour notre noble patrie la même estime jalouse et craintive que j'avais déjà vue se manifester hors de cette France obstinée à rêver une honte imaginaire, en regard de tous les présages d'un agrandissement inespéré et prochain.

Revenu de ce nouveau voyage, ce ne fut pas sans effroi que j'appris la nomination au ministère du prince de Polignac, homme honnête et franc, très déterminé à marcher dans le sens le plus utile aux intérêts réels de l'État, mais très impopulaire; aussi, eût-il eu tout le génie d'un cardinal de Richelieu, joint à l'adresse de Mazarin, les circonstances étaient telles qu'elles le plaçaient totalement dans l'impuissance de faire le bien qui réellement était dans son esprit et son cœur.

Sincère ami d'un roi éminemment loyal, sentiment mutuel auquel la calomnie donna une cause des plus absurdes; malgré ses incontestables vertus et ses intentions pures, il était, sur l'annonce seule de sa nomination, redouté des bureaux des

Digitized by Google

affaires étrangères; aussi d'Hauterive, le noble vétéran de cette administration, sollicita-t-il le duc Adrien de Laval-Montmorency, alors ambassadeur à Vienne, et à qui le ministère avait été proposé, de l'accepter sans retard. Mais le courrier chargé de cette lettre en portait une de la famille d'Adrien, qui le conjurait de ne point accepter. On avait cependant oublié de mettre cette lettre dans le paquet : on s'en aperçut assez à temps pour rappeler le courrier. Elle partit, et le refus du duc de Laval en fut le résultat.

Chargé de former un ministère, il aurait rappelé celui de Martignac, et la direction du cabinet ainsi que les événements eussent totalement changé. Je tiens ces détails de sa famille même. Quant à la nouvelle administration, les vues en étaient saines, généreuses et toutes françaises, témoin ce rapport confidentiel trouvé aux Tuileries après la grande catastrophe.

Bientôt après, un événement majeur occupa les esprits : ce fut l'expédition d'Alger, que tout le parti du mouvement aurait voulu faire manquer, sacrifiant l'honneur de nos armes à de vils intérêts d'ambition personnelle. Or, le prince de Polignac démontra alors combien la conduite du cabinet à la tête duquel il se trouvait était indépendante de toute influence étrangère; ce que prouvent ses réponses calmes, prudentes, mais fières et fermes, à

Digitized by Google

la légation anglaise. Je dirai encore à son honneur qu'il avait, après le départ de l'expédition, profité de sa courte apparition au ministère de la guerre, pour bonifier le sort du soldat et des titulaires de pensions militaires ; mais la faction révolutionnaire était parvenue à le discréditer, au point que cet homme, de mœurs si douces, passait pour un être féroce aux yeux de la multitude ; et l'on entendait dans la rue, après sa chute, le peuple dire à un enfant mutin, ou à un chien hargneux : *Tu n'es qu'un Polignac.*

Digitized by Google

XLV

POLITIQUE DE CHARLES X.

Avant de jeter un coup-d'œil sur les miraculeux effets de cette Restauration à qui nous dûmes si rapidement en Europe la plus haute considération, citons quelques traits de la politique de Charles X, politique saine, prévoyante, digne d'un descendant de Louis XIV, et conforme aux vrais et durables intérêts de la France; politique dont les précieux avantages ont disparu le jour même où ce noble et loyal prince est tombé.

Charles X, quoi qu'on en ait pu dire, tenait à la charte de Louis XVIII, non d'opinion, mais de conscience. Il avait juré de la maintenir, et ce monarque, profondément religieux, ne pouvait songer à devenir infidèle à son serment. Or, par qui était-elle principalement attaquée? par ceux qui, en attaquant le pouvoir royal, manifestaient l'intention de la ruiner : son devoir était donc de la défendre contre des hommes qui ont dévoilé leur coupable intention au point de dire (*le Globe*, 25 novembre 1830) : « Lorsque nous jurions fidé-

Digitized by Google

« lité à Charles X, et obéissance à la charte; lors-
« que nous étourdissions ce monarque de nos pro-
« testations d'amour; lorsque nous couvrions pour
« lui nos routes d'arcs-de-triomphe; lorsque nous
« rassemblions les populations sur son passage,
« pour le saluer de mille acclamations; lorsque
« nous semions l'adulation sur ses pas... tout cela
« n'était qu'*une feinte*. Détrompez-vous, pairs, dé-
« putés, magistrats, simples citoyens, ***nous avons
« joué une comédie de quinze ans...*** » ***La Tribune***
disait aussi : « ***Il y avait, sous la Restauration, une
« opposition hostile, hostile à mort!*** »

Eh! que de biens pourtant cette Restauration n'avait-elle pas procuré à la France? Nous en ferons le détail par chiffre, et en nous appuyant de l'aveu des ennemis de cette même Restauration.

Cela posé, et quand on songe que des soixante-deux ministres employés depuis quinze ans, il n'en est pas un qui n'ait laissé l'autorité plus affaiblie au moment qu'il la quittait, qu'à celui où il en fut revêtu; c'était, certes, pour le roi un devoir sacré de mettre son pouvoir constitutionnel et la charte elle-même à l'abri de toute atteinte, afin de n'être point troublé dans l'exécution de ces grands et utiles desseins auxquels Chateaubriand travailla avec zèle, que le général Lamarque dévoila à la tribune depuis la révolution de 1830, que le roi de Bavière se résignait à subir, et qui nous eussent

Digitized by Google

restitué, par l'effet d'une habile et ferme diplomatie, ce que le plus grand général moderne et la plus héroïque armée n'avaient pu nous conserver.

Charles X, à qui l'empereur Nicolas envoyait de riches cadeaux d'amitié, arrivés aux portes de Paris durant la lutte sanglante des trois journées, et que le tzar fit retourner en Russie après la chute de celui à qui il les destinait; Charles X, dont les vues étaient plus justes que celles de ses ministres, regardait avec raison la Russie comme notre allié naturel, sous les rapports politiques, militaires et commerciaux, le seul qui pût inquiéter l'Angleterre, notre éternelle rivale, le seul qui pût nous faciliter le recouvrement de la barrière du Rhin. Polignac, homme d'honneur et éminemment Français, mais entêté de toute la naïve pureté de ses intentions, pensait tout autrement. Cet homme, qui s'était fait estimer en Angleterre, comme il l'était en France de tous les gens de bien, avait adopté le stupide système de Talleyrand, c'est-à-dire celui d'une union intime, offensive et défensive entre la France, la Grande-Bretagne et l'Autriche, sous la direction du torysme anglais, contre la Russie et la Prusse. De là ces fréquentes allées et venues du prince de Polignac de Paris à Londres, où il était alors ambassadeur. Mais toutes ces négociations échouèrent devant la ferme et judicieuse volonté du roi. Sans entrer à cet égard dans les curieux

Digitized by Google

détails que contiennent les correspondances de Pozzo-di-Borgo et du comte de Nesselrode, sans récriminer sur ces brillantes espérances qui allaient devenir des réalités, passons à l'affaire d'Alger.

Il faut ici rendre justice au prince de Polignac : une fois ministre des affaires étrangères, il rompit les liens qui avaient pu l'attacher au système britannique, et, fidèle à celui de son maître, il ne fit aux ministres anglais, comme nous l'avons déjà dit, que des réponses nobles, fières, mais mesurées, et dignes d'un gouvernement qui se respecte et sait se faire respecter. Il connaissait la pensée du roi, qui était, si les circonstances le permettaient, de remplacer la colonisation, ruinée dans les deux Indes, par celle sur la côte d'Afrique. Aussi le ministre, dans ses dépêches, manifestait-il laconiquement l'intention de ne point souffrir que les Anglais s'entremissent dans les affaires relatives à l'expédition projetée, témoin celles du 12 mars, du 12 et du 18 mai 1830. Dans cette dernière, après avoir parlé des conquêtes faites par les Anglais dans la presqu'île de l'Inde : *L'idée*, dit-il, *d'un agrandissement de la France en Afrique, déplaît à la cour de Londres ; mais s'est-elle informée si celle de son extension dans les Indes a été agréable à l'Europe?*

Il avait, avant le départ de l'expédition (avril 1830), annoncé qu'elle avait pour but de venger

Digitized by Google

l'honneur français et de détruire la piraterie; car il ne pouvait dire toute la pensée de son maître, mais tout la faisait entrevoir, sans que rien la démentît; de plus, Charles X s'était expliqué assez clairement dans une conversation dont nous croyons devoir citer ce fragment : « Il n'est pas sûr, disait-« il, que des réparations ne puissent pas encore « faire éviter la guerre; il n'est pas sûr que si nous « la faisons nous prenions Alger; quand nous l'au-« rons, nous adopterons les moyens plus convena-« bles de tirer parti de notre conquête. — Mais « les Anglais, Sire! — Les Anglais, reprit-il avec « vivacité; nous ne leur avons demandé aucune « explication quand ils ont fait, dans l'Inde, la « guerre aux Birmans, dont ils avaient à se plain-« dre. Je suis souverain chez moi, et maître de « faire ce qui convient à la dignité et aux intérêts « de la France : si l'on m'en empêchait, je jette-« rais ma couronne au feu. »

Enfin cette brillante expédition, dont le succès consterna les libéraux, comme leurs devanciers furent atterés de celui de Marengo, n'avait réussi qu'en dépit de tout ce que les hommes du mouvement avaient tenté pour la faire échouer; je fais la grâce aux coupables de ne pas les nommer ici.

Digitized by Google

XLVI

RÉVOLUTION DE 1830 ET SES EFFETS.

L'on sait généralement aujourd'hui comment et par qui tout était préparé pour briser le trône du loyal Charles X; on sait le nom et les noms de ceux dont les menées furent découvertes par le préfet de police Mangin, qui ne put jamais faire croire à ses rapports, ni obtenir l'autorisation d'arrêter les coupables. Je n'entrerai pas plus avant dans ces odieux détails, dont quelques-uns sommeilleront longtemps encore. Je ne raconterai donc ici que ce qui, peu ou point connu du public, mérite cependant de l'être, et m'a été transmis par une voie parfaitement sûre.

Le duc d'Angoulême avait, dans son voyage à Toulon, pour y inspecter les troupes destinées à l'expédition d'Alger, consulté les préfets des départements qu'il traversait, sur les élections qui allaient avoir lieu, et à son retour, il rapporta au roi leur opinion qui était que là où il y avait eu *trois* députés royalistes, on pouvait à peine espérer d'en conserver *deux*. Mais Charles X, aveuglé par les

Digitized by Google

nombreuses réclamations qui l'assaillirent dans ses différentes pérégrinations, n'en voulut rien croire. Il se persuadait avoir pour lui la nation tout entière. Le prince de Polignac, Blacas et le cardinal de Latil le confirmaient dans cette idée ; aussi lorsqu'à la dernière audience que M. de Chabrol eut du roi, en quittant le ministère, le monarque lui demanda « ce qu'il pourrait faire pour lui ? » le ministre répondit « Qu'il suppliait Sa Majesté de lui « accorder une seule grâce, c'était de ne pas pren- « dre l'initiative dans la lutte qui paraissait assez « vraisemblable; de ne pas s'armer trop tôt, d'un « *pouvoir dictatorial*, de laisser aux ennemis de sa « dynastie le tort de l'attaque, tout en s'y tenant « préparé. » Charles X lui répliqua : « Ce n'est « que *pour quinze jours* que je prendrai la dicta- « ture. — Votre Majesté serait alors obligée de la « garder *bien plus longtemps*, si une fois elle la « prenait, » reprit le ministre. « — Vous vous trom- « pez, » dit le monarque, « vous vous trompez ; « les royalistes vont se montrer. et j'aurai les élec- « tions de 1815. »

Quand l'adresse des 221 vint, en partie, le désillusionner, on délibéra sur ce qu'il y avait à faire, et connaissant enfin les projets hostiles des députés les plus influents, il fut résolu de présenter à la chambre élective les ordonnances les plus favorables au bien public et que les intérêts comme les

Digitized by Google

opinions de tous sollicitaient ; puis, sur le refus, déjà certain, de les accueillir, de casser la chambre, comme criminelle envers la nation, et de convoquer de nouveau les colléges électoraux. Mais tout changea dans la nuit, sur la crainte, dit-on, d'une marche vers Paris des nombreux ouvriers de Lyon, et l'on se contenta de dissoudre la chambre, qui revint ce qu'elle était, avec un surcroît de force et de malveillance. Alors parurent ces funestes ordonnances dont il serait oiseux ici de discuter la légalité et l'opportunité! Je dirai seulement qu'avant les événements de juillet, les conspirateurs tremblaient d'entamer la lutte, et attendaient qu'elle le fût par le gouvernement, pour paraître, en attaquant, ne faire que se défendre. La promulgation des ordonnances fut donc une faute grave, quoique le National en ait reconnu (20 juin 1831) la légalité en disant : « La Charte oc« troyée, sans l'article 14, eût été une *absurdité ;* « le fondateur de la Charte avait dit et *dû dire :* Je « veux faire une concession, mais non telle que « cette concession puisse détruire moi et les miens. « ... Je me réserve la faculté de *réviser ma consti-* « *tution*, et, *c'est là ce que j'exprime par l'article* « 14... *L'article* 14 donnait à la royauté légitime la faculté (octobre 1832) de réviser *par ordonnance* toutes les lois qui pourraient être jugées incompatibles *avec la légitimité.* — Mais qu'est-

çe que le droit sans le pouvoir de l'exercer?

Je ne relèverai point ici toutes les fanfaronades des Parisiens sur leur héroïsme dans la lutte des trois journées. Qu'est-ce, en effet, que l'escalade de l'Hôtel-de-Ville, gardé alors par douze hommes, et dont les prétendus assaillants, qui s'en échappèrent rapidement à l'arrivée d'un détachement de la ligne, n'y rentrèrent qu'après en avoir appris l'évacuation? Que dire de ces demandes de récompenses pour la prise de 260 canons sur des troupes qui n'en avaient que 12, et n'en perdirent qu'un abandonné à Sèvres par ceux qui le servaient? Mais ce que je n'ai pu voir sans admiration, c'est la marche calme et régulière de ce régiment de la garde, se rendant, par les boulevards, de la Madeleine à la Bastille, passant les nombreuses barricades dans un ordre parfait; faisant feu au commandement, sans qu'un coup partît avant ou après les autres, et cela, en butte à une fusillade qui l'environnait de toutes parts.

Nous devons noter aussi ce trait de monsieur le dauphin. — Visitant le poste situé au pont de Sèvres, il voit une bande de populace menaçant de le passer, le prince s'avance sur elle pour l'inviter à reculer, n'en reçoit que des injures et des coups de fusils; ne voulant pas faire tirer sur ces misérables, il ordonne à un corps de lanciers de les charger; la troupe hésite et semble prête à pas-

Digitized by Google

ser à l'ennemi : « Soldats, dit-il, si vous voulez « m'abandonner, que ce ne soit pas en fuyards. » A sa voix une charge balaye le pont. « Maintenant, « dit le prince, si vous voulez déserter, voilà votre « chemin ; partez. »

Madame la Dauphine, qui, seule, avait quelque crédit près du roi, se fût, sans doute, opposée à un coup-d'état qu'on ne sut pas exécuter, et le lendemain duquel, dans le cas même de succès, l'on eût été très embarrassé de gouverner. Mais elle se trouvait très éloignée de la cour par un voyage aux eaux de Vichy ; insultée à Dijon lors de son retour, elle est escortée jusqu'à une lieue hors de la ville, par le commandant de la gendarmerie et par mon cousin le marquis de Compiègne, brave officier qui fit toutes les guerres de l'Empire, et qui était alors colonel du 6e hussards, en garnison dans ce chef-lieu du département de la Côte-d'Or. S. A. R. lui demande ce qu'il pense de *l'effet des ordonnances* : « Elles me causent les plus vives in-« quiétudes, » répondit-il. « A qui le dites-vous, » répliqua madame la dauphine.

Compiègne, près d'être maréchal de camp, quitte le service sans demander même de traitement, et lui, qui avait tant affronté la mort sans recevoir la moindre égratignure, meurt bientôt d'un seul grain de plomb reçu dans l'œil, à la chasse.

Parlons donc ici de cette curieuse mystification

Digitized by Google

des trois journées, où les gladiateurs du libéralisme se firent tuer pour porter au pouvoir des hommes qu'ils ne connaissaient pas; où ces ambitieux agitateurs tournèrent, contre elle-même, les bienfaits de la Restauration, et dont l'un des plus ardents auteurs, le marquis de Lafayette, dit à *Fenimore-Cooper,* ce célèbre romancier américain, qu'il avait *reçu plus d'injures personnelles du gouvernement vénal établi en France par la dernière révolution* (celle des trois journées) *que de la Restauration, de l'Empire et du Directoire, réunis à tous les pouvoirs qui les ont précédés.*

Nous ne donnerons pas ici des détails que tout le monde connaît sur la chute du trône, effet d'un coup d'état entrepris sans forces suffisantes, sans connaissance même de celles qu'on avait, car le prince de Polignac, plus occupé du secret que du succès, ne consulta ni ne prévint personne, et se trompa entièrement sur la puissance de résistance et sur les moyens de la réprimer. Il ne fit donc que mettre le feu à la mine, déjà chargée sous le trône de son maître, par ceux dont le patriotisme bâtard s'est impudemment glorifié de quinze ans de basse et hypocrite conspiration. En effet, un coup d'état ne pouvait se faire avec succès, que dans le sens de la révolution, depuis surtout que Charles X, par une bonté trop aveugle, avait remis aux mains

Digitized by Google

de ses ennemis, ce poignard de la presse dont ils se hâtèrent de le frapper.

On a dit, et même quelque gens graves ont imprimé, que, dans les trois journées, le premier coup de fusil fut tiré par un Anglais nommé *Fox*, et parent du célèbre orateur ; or voici le fait : Un jeune étudiant en médecine du nom de *Folks*, voyant entamer, rue Saint-Honoré, la lutte entre le peuple et les troupes, se réfugie à l'hôtel Royal, tenu par M. Lawson ; mais une imprudente curiosité l'ayant fait se mettre à la fenêtre, une décharge faite du dehors le tue et blesse deux garçons de l'hôtel aussi imprudents que lui. Voilà le fait dont l'historien Lacretelle a fait un vrai roman, que d'autres ont reproduit, pour le transformer en intrigue politique du cabinet de Saint-James.

Quant aux effets immédiats de la révolution de juillet, les voici : il sembla d'abord que Paris avait été pris d'assaut par les filles publiques échappées à la stricte surveillance de la Restauration : les images les plus déshonnêtes furent bientôt étalées chez les marchands d'estampes ; des livres obscènes couvrirent les étalages des bouquinistes ; on vit paraître des caricatures infâmes, sur la vertueuse et charitable duchesse d'Angoulême et le respectable archevêque de Paris. Madame de Berry seule fut épargnée par la rage populaire ! Ce que l'on vit encore, ce fut le déchaînement de la ca-

Digitized by Google

naille contre les fleurs de lys, (fleurs de lances, dignes d'un peuple belliqueux). Parmi les dévastations de cette époque, l'une des plus odieuses fut celle du portique de la maison de Jeanne d'Arc; ce portique élevé par Louis XI, en l'honneur de l'héroïque sauveresse de la France, et que le règne de la terreur avait respecté, fut, après les trois journées, mutilé par la garde nationale du lieu, le maire en tête.

Comment pourrais-je ne pas exhumer ici, sans honte pour notre espèce, non les lâches vociférations de tant de petits illustres, dont l'histoire ignorera les noms, mais ce propos tenu dans la séance du 7 août 1830 (*Constitutionnel* du dimanche 8 août, nº 220) par un homme qui, vu son existence sociale, eût dû se respecter un peu plus : « Comment pourrait-on vouloir nous faire courber « la tête, devant le dernier rejeton d'une famille « *dont le nom ne peut nous rappeler que des crimes?* »

Qu'il est doux, après cet excès de turpitude, d'avoir à citer le trait de l'abbé de Montesquiou, qui, déjà sérieusement malade, se fit transporter au Palais-Royal pour y plaider la cause du duc de Bordeaux. Que ne m'est-il possible d'exposer ici tous les détails de cette scène, après laquelle le noble solliciteur cessa bientôt de vivre!

Ce que je ne dois pas omettre ici, c'est l'opinion, non suspecte, de M. de Salvandy, dans son ou-

Digitized by Google

vrage intitulé : 20 *mois de la Révolution de* 1830 (introduction, pages 8 et 9) « Les Bourbons, ce « qui ne s'était pas vu encore, sont tombés du « trône, le lendemain, et dans l'éblouissement « d'une victoire ; ils sont tombés du premier trône « de l'univers, après l'avoir relevé par les lois, « honoré par la science et les armes. Ils trouvèrent « la France épuisée d'argent, d'hommes, de cou- « rage ; ils l'ont laissée populeuse, prospère, pas- « sionnée pour toutes les entreprises et prête à « toutes les gloires. Nos finances étaient anéan- « ties, ils ont laissé le trésor le plus riche et le « crédit le plus haut du continent : le monde avait « oublié notre pavillon, ils nous ont laissé une « marine puissante et victorieuse, qui humilia « Rio-Janeiro, emporta Cadix, illustra Navarin. « En un mot, quand ils parurent, l'Europe tenait « captifs Paris, nos provinces ; l'Europe amenée « au cœur de la France, par l'étoile fatale de l'Em- « pire, a laissé la France redoutable à l'univers, « libératrice en Orient, conquérante en Afrique, « et embrassant désormais dans son domaine les « deux rives de la Méditerranée. »

Devant un suffrage aussi irrécusable, et au moment où l'on faisait un roi pour éviter une république menaçante de terreur, devait-on s'attendre à trouver dans un discours du trône du 20 avril 1831, les phrases suivantes : « Votre session s'est ou-

Digitized by Google

« verte au milieu de grands dangers; la lutte ter-
« rible dans laquelle la nation venait de défendre
« ses lois, ses droits et ses libertés, contre une in-
« juste aggression..... Ce grand événement de juil-
« let qui assure à l'avenir, par des voies légales,
« toutes les améliorations que le pays a droit d'at-
« tendre, et qui sépare à jamais les destinées de
« la France, d'une dynastie exclue par la volonté
« nationale. »

Passons d'ici aux bienfaits sans nombre dûs à cette dynastie!

Digitized by Google

XLVII

BIENFAITS DE LA RESTAURATION.

Honneur à Monsieur de Salvandy, pour les justes éloges qu'il a donné à des princes déchus, dont il ne partageait point la religion politique ; honneur à Charles Dupin, qui dans son ouvrage intitulé, *Situation des forces progressives de la France, depuis* 1814, trace le miraculeux tableau de la prospérité que notre patrie dut aux douze premières années de la Restauration. Comment donc, en face de tant de bienfaits patents, M. Humann a-t-il pu dire, *l'Empire nous a légué une dette de deux milliards, les prodigalités de la Restauration ont plus que doublé le fardeau?* Comment le comte de Montalivet a-t-il osé, dans un discours prononcé à la chambre des pairs, le 3 mars 1831, s'exprimer ainsi : « Elles étaient profondes, les plaies que la « Restauration nous a laissées à guérir ! les places « fortes démantelées, sans approvisionnements, « sans munitions, les arsenaux sans armes.... »

N'opposons ici à ces deux détracteurs d'un pou-

Digitized by Google

voir disparu, que quelques chiffres qui ne laissent point matière à discussion.

M. Roi, dans un discours du 17 janvier 1833, avance et prouve que la France, à la Restauration, était *accablée sous le poids d'un arriéré de 734 millions,* et sans celui de 2,446,886,500 fr. de charge envers les étrangers; que cependant, malgré d'abondantes allocations de fonds, reçus par tous les services, 92 millions de dégrèvements avaient été successivement accordés sur les contributions directes, une diminution de 1,072,328,263 fr. opérée sur la dette fondée, sur la dette flottante, sur les charges de l'arriéré et de l'invasion, dont la Restauration avait *recueilli le triste héritage*, et qu'après avoir soldé 126 millions de rente de l'indemnité, 54 millions à la Légion d'Honneur, les dépenses de la guerre d'Espagne, l'expédition de Morée et autres; il était transmis à la nouvelle administration des valeurs pour 137,690,182 fr. 79 c., et l'espoir d'un excédant annuel de recette de 80 millions, sans accroissement d'impôts. M. de Chabrol avait déjà prouvé, dans un rapport non contesté, que la totalité de la dette inscrite par suite des événements *antérieurs à la Restauration de* 1815, était réellement de 193,325,102 fr., représentant un capital de près de 4 milliards; c'était donc les dettes de Napoléon (dont il ne nous reste de ses victoires, que leurs noms), que M. Humann signalait

Digitized by Google

comme *prodigalités de la Restauration*, qui les avait diminué de plus d'un milliard, en dégrévant l'impôt de 92 millions.

Mais l'assertion du comte de Montalivet est bien plus curieuse encore ; car, non-seulement les forteresses que Napoléon laissait tomber en n'employant chaque année que 12 à 15 cent mille fr. à leur entretien, se réparèrent en partie durant la Restauration, mais en outre il existait dans les magasins :

1° Un approvisionnement de réserve en grains pour nourrir 180,000 hommes pendant six mois, et un approvisionnement d'habillement de réserve pour 60,000 hommes ;

2° Les arsenaux renfermaient 910,334 fusils neufs, 48,590 mousquetons, 56,385 paires de pistolets, 336,324 sabres, 26,330 lances, ce qui, avec les armes distribuées aux troupes, donnait au 10 janvier 1830, un total de plus de 1,200,000 armes à feu, et près de 400,000 armes blanches, chose qui, jusqu'alors, n'avait jamais eu lieu en France ;

3° L'artillerie possédait 11,152 bouches à feu, dont 4,505 de campagne, 10,580 affûts de siège ou de campagne, 8,612 voitures pour le service de l'artillerie, 1,200 pour le service des équipages militaires, 9,000,000 kilogrammes de poudre, 2,519,000 kilogrammes de plomb, 11 milliards de cartouches ; ainsi, le matériel de la guerre, pres-

Digitized by Google

que nul en 1815, s'élévait en 1830, à la valeur de 187,680,068 francs;

4° La marine avait une réserve de 190,000 stères de bois de construction, et un approvisionnement de mâtures pour plus de vingt années; elle avait fait construire 20 cales nouvelles, refondre une grande partie de son artillerie, augmenté les travaux hydrauliques de plusieurs millions, creusé de nouveaux bassins à Brest et à Toulon; elle possédait 5,000 caisses à eau, ses bâtiments à flot ou én construction, étaient de 54 vaisseaux, 71 frégates, 19 corvettes, 48 bricks, 921 bâtiments d'un ordre inférieur.

La conquête d'Alger, faite contre le vœu de l'Angleterre, et dont la colonisation projetée eût réparé nos pertes opérées par la révolution dans les deux Indes, coûta 49,017,433 fr. 80 c., elle valut en écus au trésor, 49,017,340 fr., plus un matériel de guerre ou de marine, de 5,702,017 fr. 41 c., total, 54,719,357 fr. 41 c., c'est-à-dire toute dépense payée un bénéfice de 5,701,923 fr. 61 cent.

Le budget des ponts et chaussées qui n'était en 1814 que de 25,430,000 francs, avait été porté à 45,770,000 fr., malgré le dégrèvement de l'impôt foncier, aussi l'entretien des routes avait-il monté de 12,600,000 fr. à 15,160,000 fr. Nombre de ponts rompus durant les invasions, étaient réta-

Digitized by Google

blis, et les canaux de navigation dont il n'avait été creusé que 160 lieues du règne de Henri IV à la seconde Restauration, c'est-à-dire dans un espace de 204 ans, durent en 15 ans à cette Restauration, selon un rapport officiel et non démenti, une étendue de 463 lieues 2/5, c'est-à-dire presque triple.

Si l'on ajoute à tout cela, le rétablissement du crédit, la protection accordée à l'industrie, la haute considération acquise par le gouvernement français, l'incalculable service d'avoir deux fois empêché le démembrement du royaume, et si l'on compare la France, telle que la branche aînée la retrouva, à l'état dans lequel elle l'a laissée, que dire des assertions de MM. Humann et Montalivet?

Eh bien! quel fut le prix de tant d'irrécusables bienfaits? l'exil et l'injure!

Digitized by Google

XLVIII

CE QUE LA RÉVOLUTION DE 1830 POUVAIT ÊTRE ET CE QU'ELLE A ÉTÉ.

Ce que la France, sous la Restauration, allait obtenir d'une ferme et sage politique, nourrie de la haute importance qu'elle avait si rapidement acquise, la révolution de juillet pouvait le devoir à ses armes, et dans notre pays la gloire légitime tout. Mais au lieu de profiter des semences de troubles qui se manifestèrent en Belgique, pour reporter notre territoire jusqu'au Rhin, et celles déjà remarquables en Pologne, pour paralyser les trois puissances co-partageantes de l'antique Sarmatie, ce qui, vu les craintes de l'Europe continentale, eût procuré à notre patrie une honnête prépondérance; l'amour des places, ferment du patriotisme révolutionnaire, aveugla sur les vrais intérêts de l'état, ceux qui furent alors appelés à un pouvoir qu'ils ambitionnaient sans savoir ce qu'ils en pourraient faire. Des ministres noyés dans le cahos des portefeuilles jetés en leurs mains, voulurent satisfaire toutes les cupidités complices

Digitized by Google

et menaçantes des bédouins du libéralisme, qui devaient traîner à leur suite la foule des candidatures de l'estaminet. Aussi Gérard laissa-t-il désorganiser l'armée ; Dupont (de l'Eure) la magistrature, Guizot l'administration : ignorant, ou ne voulant pas savoir que la plupart des hommes qu'ils destituaient eussent servi la nouvelle révolution, comme ils en avaient servi successivement tant d'autres ; s'excusant, pour la centième fois, par ces mots, masque de l'égoïsme : *la France avant tout!* que, d'ailleurs, ceux-ci eussent apporté dans l'exercice de leurs fonctions l'aptitude aux affaires, et quelques-uns cette considération personnelle qui aide le pouvoir. D'une autre part, l'on crut que la paix suffirait seule à l'affermissement du gouvernement nouveau, sans altérer sa considération ; substituant la souplesse à la dignité, on s'épuisa en bassesse près de l'étranger, revenu de son premier effroi par l'expectative d'une paix à tout prix, et que, la première effervescence négligée, l'on ne pouvait rompre, là où une force imposante devenait indispensable à la sûreté de l'autorité. Aussi le gouvernement fut-il contraint à refuser la réunion de la Belgique, à abandonner la Pologne insurgée, qui, en cas de guerre, eût offert le secours d'une puissante diversion. Certes ! nul officier n'aurait quitté le service, au moment de marcher contre l'ennemi. Mais on préféra l'intérêt de fac-

Digitized by Google

tion à l'intérêt national, et l'Angleterre se hâta de reconnaître le nouveau pouvoir, tant celui déchu lui était odieux, en raison de sa prospérité rapidement croissante; aussi lord Wellington dit-il à l'un des ministres de Charles X échappé de France après la catastrophe de 1830 « Vous ne trouverez « pas de sympathie parmi nous ; vous avez fait con- « tre notre gré les expéditions d'Espagne, de Morée, « d'Alger. » Il aurait pu ajouter, comme grief contre la Restauration, les menées secrètes du cabinet français avec les catholiques d'Irlande, de Belgique et d'Italie, afin de donner assez d'inquiétude à l'Angleterre, la Prusse et l'Autriche, pour qu'elles ne pussent s'opposer au reculement de notre frontière du nord; menées qui forcèrent le cabinet de Saint-James à cette émancipation catholique, source de la réforme parlementaire, première pierre arrachée aux fondations de l'édifice constitutionnel britannique. L'intronisation de la branche cadette des Bourbons, en manquant à sa fortune, fut donc pour l'Angleterre un bonheur inespéré, qu'elle ne reconnut qu'en entraînant la France dans cette quadruple alliance qui releva les Pyrénées abaissées par Louis XIV, et ruina le commerce de nos provinces méridionales; mauvaise politique de Talleyrand, dont ses successeurs nous délivrèrent dans la question d'*Orient*.

Digitized by Google

XLIX

DÉPART DU ROI. — REPROCHE FAIT A MADAME DE BERRY. — LETTRE DE CETTE PRINCESSE. — NOTE D'UN VOYAGEUR A GRATZ.

Non, je n'aurai point le courage de suivre pas à pas, dans le déplorable voyage de Cherbourg, ce cortége de l'exil, emportant trois générations de rois! ne pouvant surtout dévoiler l'affreux mystère qui couvre encore le tableau des dangers courus par cette auguste famille qu'une insurrection préparée semblait devoir faire entièrement disparaître; oui, entièrement, jusqu'à cette bonne duchesse dont on a dit, assez légèrement, qu'elle avait manqué à sa destinée et à celle de la branche aînée, en ne se rendant pas avec son fils dans la capitale, où cette héroïque princesse était éminemment populaire, ayant toujours fait par goût ce que la politique eût pu lui conseiller. Mais comment eût-elle exécuté ce noble projet sans la participation du chef de la maison royale, et la coopération du gouverneur du jeune prince, qui, selon toute apparence, n'eût pas voulu prendre sous sa responsabilité une démarche aussi hasardeuse? Puis ne

Digitized by Google

se serait-elle pas vu désavouée par ceux même qu'elle aurait servi, et déclarée rebelle, quand elle fût devenue sauveresse d'une couronne déjà perdue? Enfin elle voulut et ne put se livrer à cet utile et glorieux projet, si digne de celle qu'on vit plus tard affronter avec intrépidité les plus grands dangers, et que désavoua alors celui même qui d'abord l'avait autorisé.

Il s'éloignait donc ce funèbre convoi de la monarchie légitime; il fuyait devant ce ramas de bandits sans ordre, et à peine armés, que *Maison* disait à Charles X être une force de soixante à quatre-vingt mille hommes. Notons ici que *Maison*, fait pair de France le 4 juin 1814; gouverneur de la première division militaire (Paris), marquis et grand'croix de la Légion-d'Honneur, le 22 juillet de la même année; grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, le 29 septembre 1818; maréchal de France en 1828, avait reçu 400,000 francs sur la cassette de Charles X, et qu'il se trouvait parmi les commissaires chargés de conduire le monarque et sa famille comme des prisonniers d'État. Aussi, en raison de tant de bienfaits méconnus, la vue du maréchal parut-elle particulièrement déplaisante au malheureux prince; et quand il lui entendit dire qu'il n'avait accepté ces fonctions que pour être utile à Sa Majesté : *Ah! c'est trop fort; c'est trop fort!* dit le roi; ce sont là ses propres paroles.

Digitized by Google

M. Mazas, dans ses *Mémoires sur la révolution de 1830*, dit (page 308 et 309) que le duc de Laval-Montmorency, arrivé dans la capitale, lors de la retraite des troupes, parvint à gagner Trianon, et proposa au roi *de conduire à Paris la duchesse de Berry et son fils, mais seul, sans escorte*, et que *le roi s'y refusa, malgré les vives sollicitations de M. de Laval, que madame de Berry elle-même appuyait.*

Ayant conçu quelque doute sur la vérité de cette anecdote, j'eus l'honneur d'en écrire à Son Altesse Royale, et voici sa réponse.

Naples, ce 25 avril —39.

« Comme vous avez l'intention, Monsieur, d'ex-
« poser avec exactitude, dans les mémoires que vous
« publiez, les événements qui se rapportent aux
« journées de juillet, je vous engage à ne point
« répéter un fait que les documents dont vous
« parlez retracent sur de faux renseignements; il
« s'agit de la proposition qui m'aurait été faite par
« M. Adrien de Laval-Montmorency, proposition
« que j'apprends seulement par votre lettre du
« 7 janvier dernier. C'est moi qui ai prié avec ins-
« tance le roi de me laisser aller à Paris, mais cela
« me fut interdit.

« Je vous autorise à faire de cette déclaration ce
« que vous jugerez convenable.

Digitized by Google

« Croyez, Monsieur, à toute mon estime et « amitié.

« MARIE-CAROLINE. »

Encore un mot sur cette adorable princesse! Un voyageur français causait avec elle à Gratz; tout-à-coup elle s'arrête, et en le regardant: « Monsieur de Schonen, dit-elle, comment se porte-« t-il? » Son interlocuteur paraît surpris de cette « question, elle sourit et ajoute: « J'aime M. de « Schonen, car il a été bon pour moi, lorsqu'il « accompagnait à Cherbourg la famille royale. Pen-« dant l'affreux trajet, un journal annonça la mort « du roi de Naples; un des commissaires, je crois, « voulut le mettre sous mes yeux : Ah! s'écria « M. de Schonen, est-ce que cette malheureuse « princesse n'a pas assez de douleurs! Il prit le « journal et le déchira. Je n'ai jamais oublié cette « attention. » Et, sur le propos attribué à Odilon-Barrot, que plus tard il a tenté d'expliquer, elle dit au même voyageur : « Je tenais Henri par la « main, et nous allions nous embarquer, lorsque « Odilon-Barrot s'approcha de moi, étendit la « main sur la tête de Henri et m'adressa ces mots : « *Madame, conservez bien cet enfant, l'avenir de la « France repose sur lui.* Odilon peut aujourd'hui « renier sa prophétie; je l'ai entendue, je l'ai re-« cueillie dans mon cœur. »

Digitized by Google

L

QUI A PLUS GAGNÉ OU PLUS PERDU A LA RÉVOLUTION DE 1830?

Ce chapitre sera court, car je ne parlerai ici ni des loups-cerviers de la Bourse, qui, sous tous les régimes, spéculent aussi fructueusement sur les malheurs que sur la prospérité des États; ni des coureurs de portefeuilles, habiles à sacrifier tout un peuple au succès de leur propre ambition; ni de ces députés qui ne représentent réellement qu'eux ou les leurs; ni de ces gouvernements à la mode aujourd'hui, et en vertu desquels on peut opprimer et pressurer légalement une nation; ni de ces bénéficiaires du carbonarisme, juges de ceux qui les élevèrent au pouvoir; car qu'importent des individus passant comme de vaines ombres! mais je ne noterai ici que les royalistes et les révolutionnaires pris en masse, et abstraction faite de toute individualité. Ceux-ci, recrutés presque entièrement dans l'ordre moyen, qui, avant nos troubles publics, possédaient tous les emplois de nature à peser sur le peuple, et exerçaient toutes les profes-

Digitized by Google

sions lucratives, jalousaient la classe supérieure qui ne pesait que sur elle-même, et ne savait que se ruiner et servir; gens qui, après avoir eu le privilége de s'immoler, eurent le lustre d'être barbarement immolés à la vaniteuse rage de leurs adversaires parvenus aux plus hautes dignités, ou qui plutôt les abaissèrent jusqu'à eux, car l'on ne saurait nier que ces dignités perdirent de leur éclat en devenant accessibles à tous; il y a plus, elles manquaient de stabilité quand la Restauration, qui déshérita le royalisme, son appui, vint leur en prêter. Dès-lors les maréchaux d'empire devinrent, sous le nom de maréchaux de France, les égaux des Turenne et des Condé; et les pairs, quelle que fût leur origine, les égaux des Montmorency. Ces recrues de grandeurs nouvelles durent alors à l'hérédité (ce type éternel de l'ordre social, dans toutes ses phases privées ou publiques) l'espoir de s'élever d'âge en âge au-dessus de ceux qui jadis les primèrent; leur titre même eût pu être coté à la Bourse à près d'un million, en cas de mariage; et cela de génération en génération, ce qui aurait grandement accru la fortune de leur famille, tandis que celle de la noblesse ancienne se fût journellement amoindrie. Enfin, par trait de temps, il n'aurait plus existé en France de noble et d'important que ce patriciat, à racine presque généralement bourgeoise. Eh bien! cet état de choses, si

Digitized by Google

nuisible aux gens d'ancienne race, et si favorable à l'ordre moyen, est détruit par une révolution à laquelle l'ordre moyen applaudit avec une rare stupidité. Ces ducs et pairs, bâtards légitimés par la légitimité, en perdant l'hérédité qui élevait leur race et fixait leur fortune, n'ont plus qu'un pas à faire pour retomber dans leurs noms bourgeois, dénués bientôt de richesses, par l'effet des partages successifs, tandis que les nobles qu'ils allaient écraser se relèveront par le lustre des souvenirs. N'avais-je donc pas raison, en répondant à une duchesse de fraîche date, qui se vantait de n'être point et de n'avoir jamais été légitimiste, de lui dire : « En vérité, je vous en fais mon compliment « de condoléance, car vous y perdez autant que « nous autres nous y gagnerons ? »

Digitized by Google

LI

QU'EST-CE QUE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE?

Après avoir parlé des événements de 1830 et de leurs suites, autant du moins que les lois en vigueur le permettent, explorons ici la révolution française, en remontant à l'époque où elle éclata, et cherchons, pour la bien apprécier, à la considérer successivement daus son principe, son esprit, sa marche et ses résultats.

Le principe essentiel de la révolution est celui dont on retrouve l'empreinte dans toutes ses œuvres, dans tous ses discours, dans toutes ses affections : c'est ce sentiment inné auquel l'enfance se livre si naïvement, la vertu avec tant de noblesse, et la corruption d'une manière si coupable, c'est-à-dire l'instinct, l'amour ou la fureur de l'égalité.

Ce fut sous les noms sacrés et trompeurs de liberté, de justice et de dignité qu'on la vit armer le clergé inférieur contre l'épiscopat, la noblesse de province contre celle de cour, le barreau contre la magistrature, la multitude contre les propriétaires de tous rangs; enfin ceux qui n'avaient rien à per-

Digitized by Google

dre contre ceux qui avaient tout à défendre. Cet amour de l'égalité compta donc des prosélytes dans les salons comme à l'académie, ou dans les coteries bourgeoises; c'est lui qui, s'irritant d'abord contre les dignités anciennes, accueillit plus tard les dignités nouvelles, auxquelles tous avaient ou croyaient avoir des droits; ce qui, en détruisant toute hiérarchie, ruinait les bases de toute institution durable, sous l'influence d'un code civil essentiellement démocratique, et où le morcellement indéfini des propriétés acheva ce que commença la propriété mixte, et fit définitivement triompher la triple expropriation du clergé, de la noblesse et de la magistrature.

Ce fut l'amour de l'égalité, qui, favorisé par la cupidité des rois, créa jadis les communes, confondit plus tard les conditions, appela indistinctement enfin toutes les ambitions à l'exercice du pouvoir, comme si l'objet d'une institution politique n'était pas plutôt, pour le peuple, d'être bien gouverné que de se gouverner lui-même. Ce fut lui encore qui, voyant la grande propriété rentrer dans la direction des affaires publiques, par la Chambre de 1815, repoussa le gouvernement vers la propriété démocratique, et le contraignit à introduire la démocratie (puissance destructrice de sa nature) jusque dans la Chambre des pairs, déjà inclinée vers cette direction, dans l'espoir de se

Digitized by Google

populariser. Au fait, l'égalité, enivrée de son triomphe, et fortifiée d'une longue habitude, régna seule; son existence lui semblait un droit, et tout ordre de choses qui la froissait un opprobre. Si donc la liberté (mot contentieux) lui avait d'abord servi de masque, elle en servit enfin à l'ambition.

Aussi haït-elle comme un ennemi tout ce qui fut grand, ou rappelle une grandeur qui lui est étrangère, et, dénuée de générosité comme de justice, cherche-t-elle à flétrir la victime qu'elle vient d'immoler; car si la liberté a des émules, l'égalité ne connaît que des rivaux.

Aussi la vraie et consciencieuse liberté, qui suppose une abnégation de ses propres intérêts, inconnue à l'égoïsme de l'égalité, n'eut-elle jamais de sincères partisans durant notre révolution, où le despotisme gouverna et put seul gouverner, sous ce qu'on nomma l'Assemblée constituante, la Convention nationale, le Directoire, l'Empire; et le tort de la Restauration fut de ne pas saisir le vrai caractère de ce sentiment masqué d'un peuple que, toujours esclave ou rebelle, on ne cessa de voir errant entre le pouvoir absolu et l'anarchie, c'est-à-dire entre le despotisme d'un seul et celui de tous.

Si donc, après avoir triomphé du pouvoir monarchique, de la propriété qui le soutenait, de la magistrature dont il était servi, et des rangs qui

Digitized by Google

le décoraient, l'égalité a pu prévaloir sur les absurdes erreurs de ses créations éphémères, sur l'atrocité même des crimes qu'elle enfanta, qui pourrait aujourd'hui briser son sceptre, et nier que le principe de la révolution réside en elle?

Si des principes de la révolution nous passons à son esprit, nous devons d'abord poser comme un fait positif, et qui tient à la débilité de notre nature morale, que toutes les affections humaines sont placées entre un vice et une vertu, nécessaire et funeste voisinage qui produit mainte illusion, source d'erreurs! En effet, l'amour de l'égalité séduit autant la pureté d'une âme forte que la faiblesse d'un cœur abject; et s'il enfante la générosité dans l'un, il plonge l'autre dans une vanité puérile et aveugle, qui fut le vrai principe agissant dans la révolution. Ce que nous avons déjà dit de l'égalité suffirait peut-être pour en donner la preuve, mais non pour suivre la vanité dans tous ses écarts; car si la première avait désorganisé l'État, celle-ci désorganisa jusqu'à la famille.

A toutes les phases de nos troubles, nous avons vu cette vanité active et féconde créer des opinions avec ses jouissances récemment acquises, chercher bientôt dans de telles opinions des instruments de jouissances nouvelles, également productrices de nouvelles opinions; nous avons vu, sous son influence, toutes les époques de la révolution mar-

Digitized by Google

quées par des préjugés auxquels d'autres succédaient, armés de la tyrannie que les précédents avaient exercée, et qui, semblables à un ouragan furieux, entraînaient avec eux les hommes et les choses, les gouvernements et leurs chefs, les tribuns et les rois.

C'est la vanité blessée qui irrita les parlements contre l'autorité, les petits contre les grands, dans toute la hiérarchie sociale qu'elle détruisit; c'est elle qui soumit les grands eux-mêmes aux coteries académiques, philosophiques et bourgeoises, ainsi que les gouvernements à un faux système de popularité. Elle retint des royalistes bavards dans cette assemblée dite Constituante où leur présence autorisait le crime et en était un : on la vit journellement applaudir à des désastres publics, en raison de son intérêt privé; elle fit accueillir à la noblesse nouvelle des titres que sa renommée ne demandait point, mais qui flattaient la plus étroite de ses passions; elle s'enivra de cet amour des conquêtes, source plus ou moins féconde ou d'esclavage intérieur, ou d'humiliation vengeresse; on l'a vue placer, par la loi des élections, la démocratie dans l'oligarchie, l'ambition et la cupidité dans le régime représentatif, sacrifier enfin l'État à des théories sans pratiques chez les indépendants, comme chez les ministériels à des places lucratives; elle armerait encore aujourd'hui l'Europe contre l'in-

Digitized by Google

dépendance nationale, au risque de n'échapper à la soumission extérieure que par le gouvernement militaire : en vain la gourmanderait-on de sa propre expérience, il est dans sa nature de se faire le centre de tout et de ne vivre qu'au présent, en jugeant celui-ci sur ses propres jouissances, comme le passé sur son amour-propre, et l'avenir sur son inéclairable présomption.

Mirabeau et Napoléon comprirent seuls la révolution, que l'un fit et que l'autre comprima, en se servant tous deux du ressort puissant de la vanité nationale, tandis que la double et funeste erreur des novateurs politiques et des royalistes de bonne foi, fut dans ce que les premiers, rêveurs sans expérience, crurent trop à la vertu de l'homme, et les autres, politiques chagrins, trop à sa perversité ; mais, par la plus curieuse des inconséquences, ils eurent, à quelques exceptions près, pour sectateurs, ceux-ci des hommes probes, ceux-là des monstres de perversité. De là tant d'erreurs réciproques, et si peu de moyens de rapprochement.

Cependant, quoique nos égarements soient les produits de l'interminable lutte de nos passions contre la vérité, ces passions ont parfois quelque chose de noble, et c'est par cette qualité séductrice qu'elles subjuguent jusqu'à la vertu. L'honneur, par exemple, est le lustre de la vanité, puis la vé-

Digitized by Google

rité ne perd jamais sur nous tous ses droits, et c'est souvent par son ombre qu'on est guidé vers l'erreur : aussi, dans ce cahos, effet de l'amalgame d'une opinion dépravée, de l'orgueil le plus aveugle, des haines les plus coupables et de tous les genres de corruption morale, fruit de la marche sociale que nous avons tracée, et quand tous et chacun voient des abus dans tout ce qui froisse leur vanité, et le sublime de la perfection là où leur est offert l'espoir d'une situation plus flatteuse, le beau idéal de la société n'est pas encore un sentiment tellement éteint dans l'âme des agitateurs même, et le retour vers le bien eût encore été possible à la prévoyance du génie, en faisant coïncider avec les intérêts réels de l'autorité ceux de cette société qui, dans les causes et les effets (sources de ses opinions), avait suivi les révolutions du temps, car les vanités mêmes sont des rênes que le pouvoir peut très utilement saisir.

Mais mon objet est moins de dire ce qu'on aurait dû faire ou tenter dans des circonstances qui ne sont plus, que de noter ici les effets de cette vanité, dont les prétentions accrues de succès furent le véritable esprit de la révolution française, devenue depuis européenne, vanité qui l'accompagna dans tout son cours, prit avec elle et par elle de nouvelles forces; vanité déguisée aujourd'hui sous l'alliance de mots *idées libérales,* comme les droits de

Digitized by Google

l'homme le sont dans celle d'*esprit du siècle*, doctrine adorée du peuple, accueillie des grands, protégée par des souverains, et qui, créatrice d'institutions expérimentales, prépare les destinées, encore inconnues des hommes, des sociétés et des rois.

Quant à la marche de la révolution, il faut, pour s'en faire une idée nette, ne point perdre de vue son principe et son esprit ; car ce qu'elle dut d'irritabilité à celui-ci, de puissance aggressive à celui-là, d'égoïsme et de persévérance à tous deux, démontre comment et pourquoi elle sut triompher de l'imprévoyance, de l'irrésolution et de la faiblesse, sans développer ni talents supérieurs, ni sentiments généreux, ni recommandables vertus.

Dans cet état réciproque de choses, rien de plus commun, mais de plus constant, que la tactique adoptée par la révolution pour combattre ses ennemis. Cette tactique consistait à prendre toujours l'offensive, en commençant par discréditer, en les calomniant, ceux qu'elle voulait vaincre ; à se plaindre des persécutions, quand c'était elle qui persécutait ; à proclamer ses vœux comme des droits, et leurs succès comme des validations de titre ; à se hâter d'accuser ses rivaux de tous projets propres à les sauver, afin, soit de les en détourner, soit de les flétrir, s'ils osaient les tenter ; à flatter toutes les erreurs de l'autorité, en lui offrant un appui per-

Digitized by Google

fide, et signalant à sa susceptibilité toute opposition sauveresse, comme une rébellion; à rejeter le tort des échecs de ses coupables conceptions sur les menées d'agents soi-disant provocateurs; à nier le vrai ou affirmer le faux, sans hésitation comme sans pudeur; à supposer des faits pour en déduire des raisonnements et tirer de ceux-ci des accusations; à parler de modération avec fureur, et de fureur avec modération, ce qui malheureusement n'est point un jeu de phrase; à rajeunir sous des expressions nouvelles des systèmes usés sous d'autres expressions; à sourire avec dédain, quand elle ne pouvait répondre par des raisonnements valables; à transformer en qualifications honorables des sobriquets déshonorants donnés à ses adeptes, et en termes de mépris celles honorables de leurs adversaires; à placer ceux-ci dans l'alternative de se perdre ou de la servir, en popularisant son système de manière à les contraindre à se soumettre à ses formules, pour le combattre dans ses conséquences; à donner à son langage séducteur et passionné le nom de raison supérieure, et celui de passion aveugle ou de préjugé gothique, à la raison calme qui lui serait opposée; à prévenir les effets d'une prévoyance rivale, en la déclarant conspiratrice; à voiler sans cesse l'égalité absolue, et impossible en fait, sous le nom de liberté, la vanité sous celui de gloire, l'usurpation sous celui d'in-

Digitized by Google

dépendance nationale; en effrayant les imaginations par l'idée d'un despotisme qui n'était point, et d'une féodalité qui ne pouvait plus être.

La révolution, armée de tous ces moyens, aussi perfides que puissants, écrasa tout, ne releva rien; et nul ne peut fixer le terme ou son char destructeur s'arrêtera; Napoléon parvint seul à en ralentir la rapidité et l'eût détourné peut-être du but vers lequel il ne cesse pas de tendre; mais il rentra dans ses voies sous la main douce et faible qui en laissa flotter les rênes, et le royalisme conservateur eut dès-lors contre lui et les fureurs du peuple, et la pusillanimité du prince. Arrêtons-nous ici, et considérons les résultats des principes, de l'esprit et de la marche révolutionnaire.

Quels sont pour la France les résultats de la révolution? D'une part, la ruine de sa puissance maritime; la perte de ses plus riches colonies, la diminution de son territoire, l'affaiblissement du seul point encore vulnérable de ses frontières, la destruction de son influence politique, l'incommensurable supériorité des Anglais sur mer, l'extension de la puissance russe, l'envahissement d'un tiers de l'Italie, devenu autrichien; l'établissement d'un nouveau corps germanique hostile, d'allié qu'il était; d'une autre part, la ruine du principe fondamental de la propriété, dans son essence, par d'immenses et violentes expropriations; dans ses

Digitized by Google

effets, par le morcellement des propriétés; la tiédeur croissante des sentiments religieux, les progrès de l'égoïsme, le déchaînement des ambitions et des cupidités, ainsi que leur disproportion d'avec les moyens de les satisfaire; la multiplication des crimes et surtout des vices, la perte de cette extrême délicatesse que souille le soupçon même, de ce noble et chaste honneur, dont le culte ne peut subsister là où le meurtre, le vol et la trahison sont, non-seulement absous, mais accueillis; la faveur accordée à des opinions politiques qui cherchent dans l'individualité la source des intérêts sociaux essentiellement collectifs; le mépris hautement avoué pour tout système d'hérédité, quand tout est hérédité dans les choses sociales; le rejet de toute idée traditionnelle ou expérimentale, quoique tout nous vienne de nos pères et du temps; enfin une institution où l'esprit et la lettre se rapportent à deux principes différents et inconciliables. Aussi avons-nous vu l'autorité, en butte à des partis acharnés, louvoyer entre des écueils, escortée, plus que défendue, par toutes les médiocrités et toutes les bassesses, en regard de ces imaginations mobiles, accoutumées aux émotions violentes qu'elles chérissent et rêvent encore, dans des bouleversements nouveaux, des dignités nouvelles et de nouvelles fortunes, rivales de celles si scandaleuses que la légitimité sanctionna.

Digitized by Google

Voilà donc, sans noter la masse immense et déplorable des maux individuels, le bilan physique, moral et politique de la révolution française.

Si maintenant nous voulons rechercher dans le tableau des principes, de l'esprit, de la marche et des résultats déjà connus de notre révolution, les présages du sort futur de la France, l'effroi et l'hésitation assiègent simultanément notre pensée; car, s'il nous est démontré, par le raisonnement comme par l'histoire, qu'en dépit de nos vaniteuses erreurs, tout est, dans la marche des sociétés humaines, une succession nécessaire de causes et d'effets; que les choses s'y enchaînent dans un ordre indestructible; que toute idée féconde y produit inévitablement des résultats identiques à son essence; que l'esprit du temps agit puissamment sur les actions, comme celles-ci sur les opinions, et l'ensemble des opinions sur les destinées des États; que la nature du système de propriété détermine celle des institutions; que l'égalité ne peut, sans la liberté, produire que le despotisme, ou la république, si la liberté s'y joint; qu'il existe anarchie ou présage de révolution, là ou l'harmonie a cessé entre les intérêts, l'action et la pensée, qu'augurer de notre avenir?

Si tout cela est logiquement vrai, il n'est pas moins vrai aussi que l'existence seule d'un gouvernement quelconque, est (en dépit de ce qui semble

Digitized by Google

annoncer, préparer ou hâter sa ruine) une force réelle, presque mystérieuse, et conséquemment inexplicable; puis l'effet des causes secondes, et celui incalculable d'événements accidentels, la Providence enfin, quelque nom qu'on veuille lui donner, trompent souvent les coupables espérances du crime, comme les prévisions de la sagesse alarmée. Néanmoins, quand on pense qu'aujourd'hui le royalisme n'est plus qu'une opinion, la légitimité qu'un système, la fidélité qu'un calcul, et le patriotisme qu'un métier; qu'on voit d'un côté l'impudente audace des apostats de la liberté, de l'autre l'élan noble, mais inconsidéré, de la jeunesse, et que le langage des passions devient une puissance irrésistible quand il est d'accord avec les passions populaires; que celui-là seul triomphe, chez quiconque a le droit légal de dire tout ce qui flatte la multitude, et que les avantages des factieux sont incontestables quand ils ont la presse pour glaive, pour bouclier le jury, et pour approbatrice la vanité; quand on pense encore que dans le délire de leur utopie, ils ont totalement oublié les horreurs de cette monstruosité intitulée république, si étrangère à nos intérêts, à nos mœurs, à notre prospérité, qui, en abusant de tout, ne put vivre de sa propre vie, s'affaissait sous elle-même et allait disparaître au moment où Napoléon vint bien moins la détruire que signaler sa chute; il est

Digitized by Google

impossible de ne point apercevoir une funeste tendance, soit vers le despotisme, si le gouvernement devient fort; soit vers la démocratie la plus ruineuse, s'il demeure faible.

La révolution, telle que nous venons de l'explorer, dut sans doute être odieuse à tout homme qui, chérissant la véritable liberté, n'admettait que des idées justes, des sentiments purs, et des données incontestables; mais en la considérant dans ses résultats, c'est un fait, ce fait une puissance, un ordre de choses indestructible. Il faut donc se dire que si les révolutionnaires furent coupables, la révolution eut, dans des éléments anciens, élaborés par le temps, des causes dont les effets étaient à la longue inévitables; que le gouvernement, loin d'en retarder le développement, ne cessa de l'accélérer; que dans cette impulsion générale, on vit les torts de l'autorité précéder ceux du parlement; le clergé et la noblesse avoir bientôt les leurs, qu'ils expièrent, à la vérité, par un dévoûment sublime; que le peuple fut le dernier à entrer dans cette voie de perdition, et n'y entra même que par la brèche que le gouvernement avait faite à l'institution monarchique.

J'ai employé ici le mot de tort et non de crime, car l'autorité voulait le bien, tout en froissant des droits sacrés, ce qui la priva de ses appuis constitutionnels. Le clergé, la noblesse et la magistrature,

Digitized by Google

ne réclamaient, quoique très imprudemment, que des priviléges généraux et légitimes. Enfin, si la multitude eut les torts les plus graves, ce furent les crimes de plusieurs, les fautes d'un grand nombre, et les erreurs de tous, ce dont il résulte que nul n'a le droit de se constituer accusateur, depuis le trône jusqu'à la chaumière; mais quand des scélérats ont souillé cette révolution, coupable d'inexpérience et rachetée d'héroïsme, quand l'indignation publique devait et pouvait s'absoudre de leurs forfaits, par quel infernal délire les bourreaux seuls ne veulent-ils rien pardonner, et trouvent-ils à cet égard des approbateurs?

Pour nous résumer, nous dirons ici, que sur une base de vanité satisfaite, il s'est établi en France un ordre de choses plus ou moins transitoire; ce que l'exemple de l'Angleterre n'avait pu produire depuis plus d'un siècle, celui que nous avons donné l'a opéré subitement; les princes les plus absolus ont voulu nous imiter, et, semblables à une armée victorieuse, dans des murs pestiférés, l'effet le plus certain de leur triomphe, sera de reporter chez eux les germes d'une épidémie qui les fera périr.

Digitized by Google

LII.

QUESTION A RÉSOUDRE.

La question de savoir ce que nous sommes devenus par l'effet de la révolution, n'est pas difficile à résoudre; la France et l'univers le voyent; mais n'en est-il pas une autre assez curieuse, celle de décider ce que nous serions aujourd'hui, si cette révolution n'avait pas eu lieu? Question purement historique, et qui ne pourrait avoir pour objet que de démontrer ce qu'ont produit les errements révolutionnaires, et ce qu'ils produiraient encore, si l'on ne sortait de cette voie de perdition.

En effet, si les royalistes, qui les premiers élevèrent la voix contre toute espèce d'abus, eussent pu faire prévaloir leurs principes réformateurs, mais conservateurs, consignés, à leur exemple, dans les cahiers de tous les ordres de l'État, et auxquels seuls ils demeurèrent fidèles, la France n'eût été souillée ni par le régicide, ni par un sanglant interrègne de l'humanité, elle n'aurait point été dévastée par la guerre civile, humiliée par deux invasions, et une occupation militaire accompagnée de

Digitized by Google

pesants tributs payés à l'étranger, nous ne verrions pas deux intérêts agressifs s'agiter et détruire toute unité sociale, dans le sein d'un pays où le principe fondamental de la propriété, ruiné par des spoliations, a été broyé par un code civil démocratique, et où les éléments de reproduction de ses richesses agricoles sont rongés par l'improductif agiotage; les créanciers de l'État ne se seraient pas vus réduits à la misère par une banqueroute patente et par un papier-monnaie qui en enfanta nombre de réelles, à l'aide de remboursements frauduleux.

Il y a plus :

Le déficit de 1789, très inférieur à celui d'aujourd'hui, eût été promptement comblé par des réformes promises, et par les sacrifices qu'offrait le clergé.

La dette publique, moindre que celle actuelle, et dont une partie ne portait point ou peu d'intérêts, aurait été facilement amortie, ne fut-ce que par l'extinction journalière des rentes viagères.

L'administration des provinces serait devenue doublement utile sous le régime paternel et éclairé de ces assemblées de propriétaires, qui y eussent fait leur éducation administrative et politique, pépinière d'hommes d'état et de défenseurs des libertés publiques.

La France posséderait encore sa riche colonie de Saint-Domingue, aujourd'hui perdue; l'Ile-de-

Digitized by Google

France, conquise par les Anglais; ses opulents comptoirs de l'Inde, rendus maintenant presque nuls; enfin sa marine, déjà redoutable à l'Angleterre, dès sa renaissance sous Louis XVI.

L'Espagne, la Hollande, la Prusse, actuellement ses ennemies, fussent utilement demeurées ses alliées.

L'Angleterre, qui doit tout à nos révolutions, moins riche sans elles, moins redoutable, serait restée dans l'isolement où une saine politique l'avait mise durant la guerre d'Amérique; elle n'occuperait pas Malte, dont le nom rappelle tant de gloires françaises; elle ne se serait pas substituée en Turquie et dans tout le Levant, à l'exclusive prépondérance que nous y possédions.

Notre union se serait maintenue avec la Prusse, devenue notre ennemie; avec la Suède, passée de notre alliance à celle du tzar; avec la Pologne, que nous nous sommes mis dans l'impuissance de faire échapper à une entière distraction; avec l'empire Ottoman qui se débat dans les convulsions de la mort; cette vaste confédération politique eût formé contre la Russie, à qui Napoléon a révélé sa force, une barrière que, sans nos troubles, elle n'aurait pu franchir.

L'Autriche que nous dominions, vu la situation et la faiblesse de ses provinces belgiques, n'aurait point acquis par l'accroissement de ses domaines

Digitized by Google

italiens, une puissance hostile à notre égard, et dangereuse à notre considération politique.

Notre frontière, rendue si formidable par Louis XIV, serait encore fortifiée au Midi par une étroite alliance de famille; à l'Est par une intime union avec les Suisses; au Nord, par cette triple ligne de places que Napoléon laissa détériorer; ligne qui conserverait ce qu'elle avait d'imposant pour l'Autriche avant la cession de la Belgique.

Il y aurait encore chez nous, ce je ne sais quoi de noble, d'indépendant, de désintéressé qui primerait, comme jadis, cette supériorité de la richesse dont aujourd'hui l'éclat éclipse tout; une ambition moins stimulée, n'enfanterait point cette foule de prétentions impossible à satisfaire, et qui ne font que des misérables ou des brouillons; ni ces fortunes rapides trop souvent illicites, qui trompent tant d'espérances et corrompent tant de cœurs.

Les chambres législatives représenteraient la propriété, et l'on ne verrait point, grotesquement bouffis d'une vanité bourgeoise, des hommes admis à la première de ces chambres, sous un titre logiquement impropre, donner ainsi leur signature: *le pair de France*, tel ou tel, formule qui en atteste suffisamment aujourd'hui la nature et l'origine.

Des corporations disciplineraient encore les classes inférieures et turbulentes de la société, et la France aurait conservé plusieurs centres de for-

Digitized by Google

tune et d'ambition modestes dans ses provinces, ce qui empêcherait les populations hautes et basses, de s'amonceler à Paris, foyer d'intrigues et de troubles.

Les hôpitaux n'auraient pas perdu leurs biens, patrimoine de l'infirmité et de la pauvreté ; ceux du clergé se dépenseraient encore dans les provinces, au lieu d'alimenter dans la capitale la débauche et le luxe.

Les libertés publiques, fondées sur des bases antiques, solides, territoriales, droit national reconnu et non œuvre passagère d'une théorie sans pratique ; les libertés publiques, disons-nous, défendues par la grande propriété qui a seule le pouvoir et le besoin de les défendre, eussent fleuri depuis un demi-siècle ; on aurait vu sous leurs auspices, s'élever des générations imbues de leurs saines maximes, en harmonie avec elles, homogènes dans toutes leurs parties, et la liberté, cette chimère des grandes âmes, ne serait point comme aujourd'hui, en butte aux attaques inconsidérées de ces révolutionnaires bouffis de philantropomanie, qui en vocifèrent le nom sacré, tout en la compromettant par leurs œuvres.

Enfin, l'on n'eût prêté qu'un seul serment, la morale publique n'aurait point eu à s'indigner des éloges donnés à l'ignoble impudence, qui avoua le jeu d'une comédie sacrilége de quinze ans ; Paris

Digitized by Google

ne verrait encore qu'une Bastille, si toutefois celle qui exista, n'eût point disparu à la voix de la noblesse, qui seule s'était élevée contre elle dans ses cahiers ; la France ne se serait pas vu envahie et occupée par l'ennemi, ne se fût pas laissée arracher quelques portions de son territoire, et quatre forteresses utiles à sa défense, perte qu'elle cherche à voiler des souvenirs d'une gloire ruineuse ; tout Français pourrait, comme jadis, aller et venir sans passeports, voyager à l'étranger, s'y établir, y servir conformément à notre ancien droit public, sans qu'on lui en fît un crime ou qu'on le soupçonnât de non intention de retour ; puis les Français seraient encore par l'aménité de leurs mœurs, le ton, le goût, la religion des convenances, l'art de la vie et de la conversation, le respect pour les égards mutuels, considérés comme les nobles et brillants modèles de la civilisation la plus parfaite ; et pour remonter ici des intérêts privés jusqu'à ceux qui touchent l'honneur national, je dirai que la France, dominant encore le continent, opposant son bouclier à l'ambition britannique, et rappelant l'époque où Louis XIV exigeait que les maréchaux de France qu'il envoyait en ambassade aux diètes Germaniques, y eussent le même rang que les électeurs ; la France, dis-je, continuerait à réaliser ce mot du grand Frédéric : *la balance politique de l'Europe est dans le cabinet de Versailles.*

Digitized by Google

CONCLUSION.

Dans le cours de ces mémoires ou plutôt de ces souvenirs, j'ai rempli certaines lacunes de mes sept volumes des *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, révélé plusieurs faits inconnus avant la présente publication, exposé consciencieusement ce que je vis, sus, ou pensai, sans déguiser mes inaltérables opinions politiques, ni leur immoler les droits de la vérité, sur le compte des personnes et des choses ; je puis donc, ainsi que Montaigne, dire à tous lecteurs impartiaux : *C'est ici un livre de bonne foi.*

Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.

Hor., sat. II.

FIN.

Digitized by Google

BIBLIOTHECA · BODLEIANA

Digitized by Google

TABLE.

INTRODUCTION, dont l'objet est de réclamer contre les assertions que l'éditeur m'a prêtées dans le 5ᵉ volume, acte d'honneur et de devoir. 1

PREMIÈRE PARTIE. — LACUNES.

I. Magnétisme. — Puységur. — Napoléon. — le comte d'Avaux. 9
II. Esprit de garnison. — Mon oncle. 14
III. Messey. — Beauvau. — De Guines. 22
IV. Louis XVI. — Gibraltar. — La Reine. 26
V. Le maréchal de Mouchy. — Marie Leczinska. — Le président Hénault. 35
VI. La France avant la révolution. — Opinion de Hume. 37
VII. Lacune de l'esquisse de l'ancien gouvernement. — Le Parlement suivant Dupin. 45
VIII. Lettre de madame Roland et ses mémoires. 55
IX. D'Holbach. — Bailly. — Nécker. — De Ménières. — Mounier. — Barrère. 58
X. De l'émigration. — Son véritable esprit. 64
XI. Les rois de Prusse Frédéric-Guillaume II et Frédéric-Guillaume III. — Georges IV. 67
XII. Déclaration de Dumouriez. — Lettre du duc de Chartres. — Dampierre. 74
XIII. Combat du *Vengeur*, ou l'histoire opposée au roman, d'après un rapport officiel. 79
XIV. La Convention peinte par elle-même. 91
XV. La princesse Lubomirska. 94
XVI. Un arrêté du comité dirigeant de la Convention. — Madame Tallien. — Origine des Chouans. — Le comte d'Artois. — Georges Cadoudal. 113
XVII. Madame de Genlis. — Fragment de lettre au duc d'Orléans. 118

Digitized by Google

XVIII. Les émigrés dans l'évêché de Munster. — Serment de ceux employés dans les corps anglais. 122
XIX. Mont-Cenis. — Turin. — Ruffo. — Macdonald. — Sigisbéisme. 125
XX. Fragment de mon voyage d'Italie. — Rome. — Saint-Pierre. — Le Consulat. — Le gouvernement pontifical. — Les Romains modernes. — Anecdote. 132
XXI. Borodino ou la Moskowa. — Alexandre. — Nicolas. — Murat. — Bagration. — La Russie. — Bodisco. 167
XXII. La Pologne. — Kosciousko. 175
XXIII. Restauration. — Lettre du duc d'Orléans. — Déclaration de Saint-Ouen. — Discours de Talleyrand. 177
XXIV. De la Charte. 184
XXV. De la première Restauration. — L'empereur d'Autriche. Gènes. — Le Pape. 190
XXVI. Seconde Restauration. — Richelieu. — Bergasse. — De Serre. 198
XXVII. Benjamin-Constant. — De Sèze. — Révélation sur le vol du Muséum. 208
XXVIII. Louis XVIII. — Soult. — Victor. — École Polytechnique. — Pairs pensionnés. — Madame de Staël. — Origine du barbarisme. — Idées libérales. 216
XXIX. Causes de la Restauration. — Salvandy. — L'empereur Alexandre. 225
XXX. Quelques anecdotes historiques. — Mémoires de Rostopschine. 230

DEUXIÈME PARTIE.

MON RETOUR EN RUSSIE, PUIS EN FRANCE.

XXXI. Mon retour en Russie. — Pressentiments des dangers de la France. 251
XXXII. Approvisionnements de la France lors de la famine de 1816. — Richelieu. 262
XXXIII. Conspiration des libéraux. — Leurs menées à l'extérieur. 267
XXXIV. Affaires d'Espagne. 280
XXXV. Affaires des liquidations. 283

Digitized by Google

XXXVI. De madame de Krüdner. 292
XXXVII. Projet d'invasion de l'Inde par la Russie. 306
XXXVIII. Napoléon. — Encore Napoléon. — Napoléon peint par Bergasse. 312
XXXIX. Congrès de Vérone. — Ypsilanti. — Ferdinand VII. Hardenberg. 325
XL. Supplément au chapitre sur le congrès de Vérone. — Bergasse. — Metternich. — Pozzo-di-Borgo. — Zea. 335
XLI. Alexandre Paolowitch. — Essai de révolte. — Principaux conjurés. 341
XLII. Ukases de l'empereur Nicolas, relatives aux paysans russes. 352
XLIII. Indemnité aux familles des émigrés et des condamnés politiques. 353
XLIV. Mon retour en France en 1828. — Voyage à Baden. — Ministère Polignac. 360
XLV. Politique de Charles X. 364
XLVI. Révolution de 1830. — Ses effets. — Le Roi. — Chabrol. — Madame la dauphine. — Folk et non pas Fox. — Montesquiou. — Salvandy. 369
XLVII. Bienfaits de la Restauration. 379
XLVIII. Ce que la révolution de 1830 pouvait être et ce qu'elle a été. 384
XLIX. Départ du Roi. — Reproches faits à madame la duchesse de Berry. — Lettre de cette princesse. — Note d'un voyageur à Gratz. 287
L. Qui a plus gagné ou plus perdu à la révolution de 1830. 391
LI. Qu'est-ce que la révolution française? 394
LII. Question à résoudre. 409

Digitized by Google

Digitized by Google

ERRATA.

TOME PREMIER.

Pages.	Lignes.	
44 —	22 et 23	de plus honteuse — *lisez* — de la plus honteuse.
80 —	1 et 17	Malsherbes — *lisez* — Malesherbes.
83 —	24 ——	Malsherbes — *lisez* — Malesherbes.
92 —	5 ——	Arnolde — *lisez* — Arnold.
133 —	9 ——	la baronne duchesse — *lisez* — la bonne duchesse.
Id. —	28 ——	le marquis — *lisez* — le chevalier.
136 —	1 ——	je vous rends — *lisez* — je vous rendrais.
142 —	11 ——	de dragons — *lisez* — de hussards.
143 —	13 et 14	de bonnes, femmes — effacez la virgule entre ces deux mots.
157 —	1 ——	sur les guerres — *lisez* — sur la guerre.
Id. —	3 et 4	les sociétés françaises — *lisez* — la société française.
169 —	19 ——	Berchiny — *lisez* — Bercheny.
178 —	19 et 20	feu duc de Richelieu actuel — effacez feu.
196 —	22 ——	les suites — *lisez* — les succès.
206 —	24 ——	d'Esterazy — *lisez* — d'Esterhazy.
208 —	11 ——	Vernou — *lisez* — Vermond.
220 —	2 ——	Berchiny — *lisez* — Bercheny.
221 —	1 et 2	Berchiny — *lisez* — Bercheny.
225 —	25 ——	M. de Nouailles — *lisez* — Mme de Navailles.
226 —	21 ——	Hauksburg — *lisez* — Hawkesbury.
233 —	23 ——	Morfontaine — *lisez* — Mortfontaine.
Id. —	26 et 27	principales — *lisez* — provinçiales.
238 —	16 ——	les différents corps — *lisez* — les différentes cours.
224 —	2 ——	Strogonaff — *lisez* — Strogonoff.
Id. —	21 ——	Benezet — *lisez* — Benezech.
246 —	1 et 2	Deprémesnil — *lisez* — Despremenil.
247 —	13 ——	Deprémesnil — *lisez* — Despremenil.
248 —	5 et 6	Deprémesnil — *lisez* — Despremenil.
249 —	19 et 24	Deprémesnil — *lisez* — Despremenil.
276 —	13 ——	Benezet — *lisez* — Benezech.
280 —	2 ——	de Vermon — *lisez* — de Vermond.
Id. —	5 ——	Boisjelin — *lisez* — Boisgelin.
303 —	25 et 26	l'un des Mombreton — *lisez* — l'un des frères de Monbreton (Norvins).
306 —	17 ——	qui lui restât, l'autre... — *lisez* — qui lui restât de son premier mari, l'autre...,.
323 —	2, 3 et 4	le maréchal de Ségur, mal famé en raison de son affaire de Lintz — *lisez* — fils d'un homme mal famé pour son affaire de Lintz, assez triste militaire, vice de l'esprit....,

Digitized by Google

Pages.	Lignes.	
325 —	6 ——	Malsherbes — *lisez* — Malesherbes.
326 —	24 ——	Vincent d'Agout — *lisez* — Vincent d'Agoult.
329 —	9 ——	Malsherbes — *lisez* — Malesherbes.
333 —	1 ——	Dumas — *lisez* — Damas.
337 —	8 ——	Mayenne — *lisez* — Mayence.
341 —	17 ——	des Piartes — *lisez* — des Piastres.
352 —	27	Quenadeux *lisez* Quèmadeux.
368 —	11	je n'ai là — *lisez* — je n'ai lû.
391 —	5 ——	Berchiny — *lisez* — Bercheny.
393 —	6 ——	à plumes — *lisez* — à plumet

Corriger à la table — les guerres, les sociétés et Deprémesnil.

TOME DEUXIÈME.

6 —	26 ——	le marquis — *lisez* — le chevalier du Pujet.
17 —	17 ——	Savernon — *lisez* — Savaron.
21 —	4 ——	la propriété — *lisez* — sa propriété.
24 —	12 ——	droit de glève — *lisez* — droit de glaive.
36 —	23 ——	sont celle — *lisez* — est celle.
39 —	11 ——	Malserbes — *lisez* — Malesherbes.
47 —	23 ——	Malserbes — *lisez* — Malesherbes.
68 —	15 ——	la législature — *lisez* — la législation.
74 —	4 ——	*de Gênes* de la ville — *lisez* — de gens, de la ville.....
Id. —	20 ——	de rentes portés à 35 millions, si l'on..... — *lisez* — de rentes portés à 35 millions, si.....
82 —	20 ——	Malsherbes — *lisez* — Malesherbes.
92 —	1 ——	du grand Henri cinq — *lisez* — du grand Henri, Cinq.....
96 —	4 ——	la propriété française — *lisez* — la prospérité française.
101 —	11 et 12	Desprémesnil — *lisez* — Despremenil.
107 —	11 ——	d'Herville — *lisez* — d'Harville.
110 —	20 ——	Malsherbes — *lisez* — Malesherbes.
115 —	9 ——	Rieuxe — *lisez* — Rieux.
122 —	6 ——	droit de glève — *lizez* — droit de glaive.
142 —	1 ——	des trois états — *lisez* — du tiers-état.
145 —	4 ——	Desprémesnil — *lisez* — Despremenil.
149 —	22 et 23	dont le clergé — *lisez* — dont le haut clergé.
155 —	19 et 20	Desprémesnil — *lisez* — Despremenil.
156 —	24 et 25	Desprémesnil — *lisez* — Despremenil.
Id. —	28 ——	droit de glève — *lisez* — droit de glaive.
160 —	5 ——	(d'Agouet) — *lisez* — (d'Agoult).
163 —	10 ——	Desprémesnil — *lisez* — Despremenil.
177 —	2 ——	d'Eclaus — *lisez* — d'Eclans.
237 —	2 ——	les produire — *lisez* — le produire.
250 —	25 ——	étaient les amis — *lisez* — étaient l'âme.
292 —	7 ——	se croyant — *lisez* — s'en croyant.
295 —	2 ——	Schonnburnbust — *lisez* — Schonnburnlust.
317 —	4 ——	voulu s'en charger — *lisez* — voulu l'en charger.
336 —	18 et 19	Desprémesnil — *lisez* — Despremenil. — Laizardière — *lisez* — Lézardière.

Digitized by Google

Pages. Lignes.

337 — 6 —— Desprémesnil — *lisez* — Despremenil.

343 — 27 —— Ritz — *lisez* — Rietz.

344 — 5 —— Ritz — *lisez* — Rietz.

250 — 6 —— Laizardiaire — *lisez* — Lézardière.

351 — 1 —— Malsherbes — *lisez* — Malesherbes.

362 — 3 —— Malsherbes — *lisez* — Malesherbes.

367 — 7 —— Bertrand de Malleville — *lisez* — Bertrand de Moleville.

374 — 12 et 13 les guerres de sept ans — *lisez* — la guerre de sept ans.

391 — 15 —— Berchiny — *lisez* — Bercheny.

393 — 17 —— Gelier — *lisez* — Gehier.

396 — 2 —— Tourzelle — *lisez* — Tourzel.

401 — 15 —— Tourzelle — *lisez* — Tourzel.

406 — 7 —— Asselin — *lisez* — Osselin.

Id. — 20 —— du Rosai — *lisez* — du Rosoi.

413 — 7 —— obéissance passée — *lisez* — obéissance; passée pas...

Corriger à la table — Mortfontaine, Rietz et Tourzel.

TOME TROISIÈME.

Au titre — Traité du 10 — *lisez* — du 20 novembre.

3 — 29 —— serment — *lisez* — ferment.

8 — 5 —— renaitre la patrie — *lisez* — renaître la pairie.

26 — 21 —— perdu avec de l'énergie et de la vigueur; tout peut..... — *lisez* — perdu; avec de l'énergie et de la vigueur, tout peut.....

28 — 5 —— Illustré — *lisez* — illettré.

49 — 27 —— sérieusement — *lisez* — sciemment.

59 — 10 —— qui le consolait — *lisez* — qui le console.

87 — 11 —— la destruction — *lisez* — la défensive.

95 — 8 —— Ritz — *lisez* — Rietz.

136 — 10 —— Asselin — *lisez* — Osselin.

Id. — 12 —— Joladon — *lisez* — Jaladon.

Id. — 27 —— Asselin — *lisez* — Osselin.

137 — 12 —— l'abandon — *lisez* — l'abondance.

167 — 16 —— naissance — *lisez* — moisson.

172 — 6 —— Witikin — *lisez* — Witikind.

180 — 27 —— le jour de gloire — *lisez* — le jour de boire.

196 — 28 —— Charlier — *lisez* — Châlier.

203 — 15 —— Chalier — *lisez* — Châlier.

223 — 10 —— Matière imputable — *lisez* — matière imposable.

241 — 7 —— Augrand d'Allry — *lisez* — Angrand d'Alleray.

244 — 22 —— averti — *lisez* — arrêté.

246 — 24 —— n'avaient point — *lisez* — n'y ont point.

247 — 14 —— reproductifs — *lisez* — improductifs.

253 — 9 —— Maralle — *lisez* — Marolles.

Id. — 16 —— comme des pestiférés — *lisez* — comme un pestiféré de.....

259 — 4 —— d'Arenberg — *lisez* — d'Aremberg.

274 — 10 —— Lothringer — *lisez* — Lotheinger.

279 — 12 —— Vandernost — *lisez* — Vander-Noot.

Digitized by Google

Pages. Lignes.

201 — 17 —— moyen — *lisez* — capacité. (Fausse pagination, mettez 281 au lieu de 201).

292 — 24 —— Hamerstain
293 — 1 —— Hamerstain
Id. — 24 —— Hamerstain
294 — 1 —— Hamerstain
} — *lisez* — Hamerstein.

300 — 11 —— Versaix — *lisez* — Versoix.
304 — 26 et 27 Bonastettein — *lisez* — Bonstetten.
311 — 28 —— le pardon même rejeté — *lisez* — eut rejeté.
312 — 1 —— il ne répugnait donc — *lisez* — Tallien ne répugnait donc...
Id. — 5 —— avec Carrier — *lisez* — avec Carra.
329 — 13 —— Frantsmandorff — *lisez* — Trautmansdorff.
333 — 8 —— Cathcat — *lisez* — Cathçart.
337 — 2 —— et le Leins — *lisez* — et l'Ems.
345 — 27 —— vû le tendance — *lisez* — vu la tendance.
346 — 7 —— Effacez — sans être.
354 — 10 et 11 Effacez — l'ignoble Guillemardet et son digne accolyte Bailleul.
Id. — 26 et 27 une réparation — *lisez* — une restauration.
372 — 25 —— une armée de ligue — *lisez* — une armée de ligne.
405 — 18 —— Dammartin — *lisez* — Dommartin.
407 — 14 —— ils ne font — *lisez* — ils ne feront.

TOME QUATRIÈME.

Au titre — Traité du 10 — *lisez* — du 20 novembre.
17 — 8 et 9 et la chasteté et la délicatesse — *lisez* — et la chasteté de la délicatesse.
16 — 16 —— pour devenir — *lisez* — pour demeurer.
17 — 5 —— dans la voix — *lisez* — dans la voie.
34 — 16 —— de Mackau — *lisez* — de Soucy.
42 — 13 —— si l'on eut attribué — *lisez* — si l'on n'eût pas dû attribuer.
44 — 18 —— qui étaient tous — *lisez* — qui étaient tout.
48 — 21 —— en quittant alors Barras — *lisez* — en quittant plus tard Barras.
51 — 00 —— Note, dernière ligne; dans le lieu — *lisez* — dans l'annonce.
54 — 26 et 27 et fut chassé — *lisez* — et l'on fut chassé.
66 — 3 —— Rochecutte — *lisez* — Rochecotte.
87 — 4 —— ministre de la guerre — *lisez* — de l'intérieur.
88 — 2 —— Brathier — *lisez* — Brothier.
95 — 7 et 8 de peu de probité — *lisez* — riche de probité.
Id. — 17 —— *et* dans — effacez *et*.
97 — 4 —— il a créé — *lisez* — il se créa.
Id. — 23 et 24 des armées des généraux de Bonaparte surtout — *lisez* — des armées, des généraux, de Bonaparte surtout.....
103 — 14 —— le seul des dix bataillons — *lisez* — le seul des six bataillons.
107 — 23 —— Dammartin — *lisez* — Dommartin.
110 — 22 —— Lavilleheurnais — *lisez* — Lavilehournois.
111 — 3 et 20 Rochecutte — *lisez* — Rochecotte.
112 — 5 —— Villat — *lisez* — Willot.
Id. — 16 —— Dammartin — *lisez* — Dommartin.
115 — 8 —— le genre — *lisez* — le germe.

Digitized by Google

Pages. Lignes.
128 — 19 —— assoupi — *lisez* — assoupli.
133 — 3 —— Miranda — *lisez* — Mirande.
135 — 11 —— d'esprit et de cour — *lisez* — d'esprit et de cœur.
136 — 17 —— Durant — *lisez* — Durand.
139 — 16 —— Dammartin — *lisez* — Dommartin.
157 — 17 et 18 qu'il se fierait à un — *lisez* — qu'il se fierait peu à un.
163 — 10 et 11 être pour lui — *lisez* — être pour eux.
166 — 16 —— mon anecdote — *lisez* — une anecdote.
176 — 28 —— fier de sa naissance — *lisez* — fier de sa fortune.
177 — 3 —— qui — *lisez* — que.
181 — 1 —— Gatchim — *lisez* — Gatchine.
182 — 12 —— Ludowith — *lisez* — Ludowitch.
188 — 24 et 25 la circonstance — *lisez* — la consistance.
200 — 12 —— ne sut pénétrer — *lisez* — ne sut cependant pénétrer.
203 — 8 —— Roucherolles — *lisez* — Roncherolles.
Id. — 18 —— Roucherolles — *lisez* — Roncherolles.
213 — 5 —— Batzen — *lisez* — Botzen.
Id. — 7 —— Landhon — *lisez* — Laudhon.
215 — 4 —— Landhon — *lisez* — Laudhon.
217 — 27 —— Dammartin — *lisez* — Dommartin.
219 — 25 et 26 d'interpellation — *lisez* — d'interpollation.
225 — 22 et 23 Sorbeloni — *lisez* — Serbeloni.
239 — 6 —— je me risque — *lisez* — je me résigne.
243 — 27 et 28 durant les guerres d'Amérique — *lisez* — durant la guerre d'Amérique.
244 — 20 et 21 Latouche-Freville — *lisez* — La Touche-Tréville.
347 — 5 et 6 le lord — *lisez* — Lord.
249 — 16 —— que Bremont — *lisez* — que le ci-devant cuisinier Bremont.
255 — 3 —— antérieurs de la féodalité — *lisez* — antérieurs à la féodalité.
260 — 15 —— l'Islande — *lisez* — l'Irlande.
270 — 22 et 23 la persécution essuyée — *lisez* — la persécution morale essuyée.
278 — 23 —— et abandonné — *lisez* — et abandonna.
287 — 1 —— de Roubaix — *lisez* — de Bourbon.
294 — 8 —— de la naissance — *lisez* — de la renaissance.
Id. — 28 —— échaffourées — *lisez* — échauffourées.
308 — 17 —— Duverger — *lisez* — Duveryer.
326 — 15 —— asservis — *lisez* — servi.
339 — 11 —— votes, bien différents — *lisez* — votes peu différents.
361 — 20 —— Guétri — *lisez* — Guitri.
365 — 12 —— Viesemski — *lisez* — Viasemsky.
A la table. —— Bojard pour Rojard — les médecins pour les Médicis — Revelagua pour Bevilaqua — Roubaix pour Bourbon.

TOME CINQUIÈME.

Au titre — Traité du 10 — *lisez* — du 20 novembre.
6 — 2 —— le jeune Corse — *lisez* — la jeune Corse.
6 — 14 —— 1,500 hommes — *lisez* — 15,000 hommes.
8 — 5 —— du Royal-Auvergne — *lisez* — de Royal-Auvergne.

Digitized by Google

Pages. Lignes.

32 — 15 —— Bientôt, avec son maître — *lisez* — Bientôt brouillé avec son maître.
35 — 17 —— Heligaland — *lisez* — Heligoland.
39 — 8 —— on fit suivre — *lisez* — on en fit suivre.
Id. — 22 et 23 maculations — *lisez* — maculatures.
48 — 13 —— masacrer — *lisez* — massacrer.
49 — 27 —— Né du grippe-sou — *lisez* — Né d'un grippe-sou.
52 — 6 —— de ses frères — *lisez* — de ses pères.
Id. — 7 —— Walken — *lisez* — Nolken.
56 — 26 —— Robkha — *lisez* — Robcha.
61 — 17 —— Salticof — *lisez* — Soltikoff.
62 — 5 —— La reine — *lisez* — L'impératrice.
Id. — 28 —— emprisonné — *lisez* — empoisonné.
63 — 9 —— Bedhoradko — *lisez* — Bezborodko.
66 — 2 —— Schains-Gherail — *lisez* — Schaïm-Gherai.
67 — 13 —— Boudborg — *lisez* — Boudberg.
69 — 17 —— Saltikof — *lisez* — Soltikoff.
Id. — 24 —— du lub de Dago — *lisez* — de l'île de Dago.
71 — 5 —— Nelidiaski — *lisez* — Nelidinsky.
83 — 16 —— Élisabeth Alexiovna — *lisez* — Élisabeth Alexievna.
84 — 4 et 5 d'Angard — *lisez* — d'Augard.
85 — 5 et 17 d'Angard — *lisez* — d'Augard.
86 — 1 —— Stédingk — *lisez* — Stéding.
Id. — 18 et 23 d'Angard — *lisez* d'Augard.
87 — 22 —— d'Angard — *lisez* d'Augard.
88 — 11 —— le compte de Saint-Priest — *lisez* — le comte de Saint-Priest.
Id. — 12 —— comptant bien — *lisez* — racontant bien.
Id. — 28 —— donné l'exemple et quitté — *lisez* — donné l'exemple de quitter.
92 — 20 et 21 Beloulski — *lisez* — Beloselsky.
93 — 9 —— le comte de la mère — *lisez* — le compte de la mère.
95 — 1 —— ses belles alliances — *lisez* — de belles alliances.
96 — 3 —— Beloulski — *lisez* — Beloselsky.
98 — 7 —— Dolgorougki — *lisez* — Dolgorouky.
98 — 10 — 100 — 7 102 — 22 Beloulski — *lisez* — Beloselsky.
104 — 27 —— Dostikoff — *lisez* — Dasehkoff.
114 — 5 —— Élisabeth Alexiovna — *lisez* — Élisabeth Alexievna.
117 — 7 —— mon beau-frère — *lisez* — mon frère.
Id. — 9 —— Colmar — *lisez* — Calmar.
122 — 11 —— Brion — *lisez* — Briou.
125 — 14 et 15 Nicolas Sinsconowitch, comte Morowinoff — *lisez* — Nicolas Semenowitch comte Mordwinoff.
135 — 7 —— 52,000 — *lisez* — 62,000
141 — 18 —— Benigson — *lisez* — Benigsen.
147 — 3 —— Le Seps — *lisez* — Lesseps.
151 — 12 —— Plachard — *lisez* — Pluchard.
166 — 10 —— Luxembourg — *lisez* — Lauenbourg.
181 — 8 —— Dennevit — *lisez* — Dennevitz.
185 — 6 —— des ports du commerce — *lisez* — des ports de commerce.
Id. — 18 —— du Stralsund — *lisez* — de Stralsund.
— 10 et 11 pour avoir travaillé en secret depuis quelque temps, n'avait été ni moins actif — *lisez* — pour n'avoir travaillé qu'en secret depuis quelque temps n'avaient été ni moins actifs.

Digitized by Google

Pages. Lignes.

199 — 2 et 3 mémoire composé par l'amiral Mordvinoff — *lisez* — présenté à l'amiral Mordwinoff.

Id. — 6 —— l'amiral — *lisez* — l'auteur.

201 — 13 —— Bonchamps — *lisez* — Bonchamp, et ajoutez conformément au manuscrit : *à qui il n'a manqué qn'un plus vaste théâtre,* éloge qui a semblé étrange à l'éditeur, mais qui est justifié par Jomini, dans son *Traité des grandes opérations militaires*, tom. v, chap. xiv, p. 331 et 3, où il vante les talents des généraux vendéens qui, dit-il, *connurent mieux les vrais principes de l'art, que bien des généraux dont la réputation était au moins exagérée.*

201 — 10 —— l'amiral — *lisez* — l'auteur.

202 — 2 —— un Russe — *lisez* — l'auteur.

Id. — 14 —— (de Pologne) — *lisez* — de Portugal.

203 — 13 —— Poulstouck — *lisez* — Poultousk.

204 — 1 —— fripon et poltron — *lisez* — facile et brouillon.

205 — 11 —— de l'amiral — *lisez* — de l'auteur.

Id. — 19 —— Dammartin — *lisez* — Dommartin.

206 — 24 —— Dammartin — *lisez* — Dommartin.

207 — 4 et 16 l'amiral Mordvinof — *lisez* — l'auteur.

209 — 13 —— créance qu'elle ne méritait pas — *lisez* — créance qu'elle méritait.

Id. — 14 —— d'ajouter foi à ces récits *inventés au hasard* — effacez ces trois mots *italiques*.

Id. — 18 et 210 — 1 — Effacez : Et cependant une lecture attentive aurait suffi pour mettre en garde contre ces mensonges inventés après coup.

210 — 10 —— et qui prouve — *lisez* — et qui semblerait prouver.

211 — 8 —— d'Unabourg — *lisez* — de Dunabourg.

213 — 1 —— l'incendie de Moskou — *lisez* — l'abandon de Moskou.

Id. — 5 —— Smolinsko — *lisez* — Smolensk.

217 — 13 —— Maronia — *lisez* — Neronia.

Id. — 19 —— Bordaix — *lisez* — Bardaxi.

218 — 8 —— Lebzettern — *lisez* — Lebzeltern.

219 — 13 —— Paltikof — *lisez* — Soltikoff.

Id. — 28 —— d'Armfeld — *lisez* — d'Armfelt.

220 — 3 et 4 Effacez : puis y était rentré, pour être forcé de faire encore.

Id. — 16 —— Kackelof — *lisez* — Kacheloff.

Id. — 25 —— d'Armsfeld — *lisez* — d'Armfelt.

221 — 7 —— Hallabrunn — *lisez* — Hollabrunn.

223 — 7 et 18 Brion — *lisez* — Briou.

225 — 20 —— d'Armfeldt — *lisez* — d'Armfelt

226 — 13,14,21 d'Armfeldt — *lisez* — d'Armfelt.

229 — 18 —— la Corélie — *lisez* — la Carelie.

230 — 15 —— avait — *lisez* — aurait.

231 — 8 —— Liében — *lisez* — Léoben

Id. — 21 —— Monck — *lisez* — Mack.

232 — 23 et 24 Ryalestack — *lisez* — Byalistok.

237 — 8 —— Surag — *lisez* — Surug.

238 — 8 —— Wassilieritch — *lisez* — Wassilievitch.

240 — 20 —— Voronzavu — *lisez* — Voronzava.

244 — 2 et 3 Blagotchime — *lisez* — Blagotchenié.

246 — 14 et 15 Tontalmine — *lisez* — Toutelmine.

Digitized by Google

Pages. Lignes.
251 — 3 —— Vinzengrod — *lisez* — Vinzenrod.
251 — 5 —— Marichkin — *lisez* — Narichkine.
269 — 15 —— 6,000 habitants — *lisez* — 6,000 hommes.
270 — 18 —— l'empire — *lisez* — l'Europe.
273 — 4 —— la noblesse — *lisez* — la noble conduite.
296 — 21 —— Narickine — *lisez* — Narichkine.
298 — 1 —— la Restauration opérée par — *lisez* — espérée par...
201 pour 301 — 12 Walkouski — *lisez* — Walkonsky.
202 pour 302 — 1 et 2 — Narikæine — *lisez* — Narichkine.
216 pour 316 — 2 et 3 — d'un français — *lisez* — d'un soldat français.
318 — 7 et 8 Effacez : *Malgré les pauvres combinaisons de son génie* (phrase de l'éditeur).
332 — 1 —— Tileberg — *lisez* — Tilbury.
355 — 10 —— Manesbury — *lisez* — Malmesbury.
372 — 4 et sui. Effacez les trois lignes de ce paragraphe (œuvre de l'éditeur).
380 — 19 —— Clavijo — *lisez* — Clavier.
381 — 7 —— Clavijo — *lisez* — Clavier.
411 — 15 —— Mouradja d'Haussan — *lisez* — Mouradgea-d'Ohsson.
412 — 20 et 21 Effacez ces mots : *avait-on même un Jean-Baptiste Rousseau, ce qui est pourtant moins que rien* (phrase de l'éditeur).
416 — 12 —— étayage — *lisez* — étalage.
420 — 12 —— La Potherie — *lisez* — La Portherie.
424 — 8 —— avertit le comte de Viomenil. Mon frère ne... — *lisez* — avertit le comte de Viomenil, qui promit un sursis. Mon frère ne..
424 — 21 —— le lendemain je disais à mon frère — *lisez* — je disais alors à mon frère.

TOME SIXIÈME.

9 — 2 —— d'Avon — *lisez* — d'Avaux.
12 — 13 —— Travat — *lisez* — Travot.
22 — 15 —— puissant — *lisez* — puissants.
36 — 13 —— divine — *lisez* — devine.
44 — 23 —— fût — *lisez* — fut.
46 — 5 —— cercles — *lisez* — évêchés.
58 — 8 —— Malet — *lisez* — Mallet.
62 — 28 —— Loais — *lisez* — Louis.
67 — 5 —— se — *lisez* — le.
70 — 20 —— prise — *lisez* — paix.
83 — 25 —— douze — *lisez* deux.
156 — 10 —— êtres — *lisez* — nôtres.
157 — 8 —— Timauthe — *lisez* — Timanthe.
171 — 8 —— Mordwinaf — *lisez* — Mordwinof.
181 — 27 —— vaut — *lisez* — veut.
183 — 7 —— Debolme — *lisez* — Delolme.
210 — 21 —— l'individu du message — *lisez* — chargé du message.
216 — 10 —— de l'Espagne — *lisez* — de l'époque.
234 — 17 —— consul — *lisez* — conseil.
281 — 4 —— la lutte — *lisez* — sa lutte.
297 — 6 —— peut — *lisez* — pût.
308 — 10 —— Gengis-Khan — *lisez* — Djenguyz-Khan.
339 — 17 —— maintenenir — *lisez* — maintenir.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google